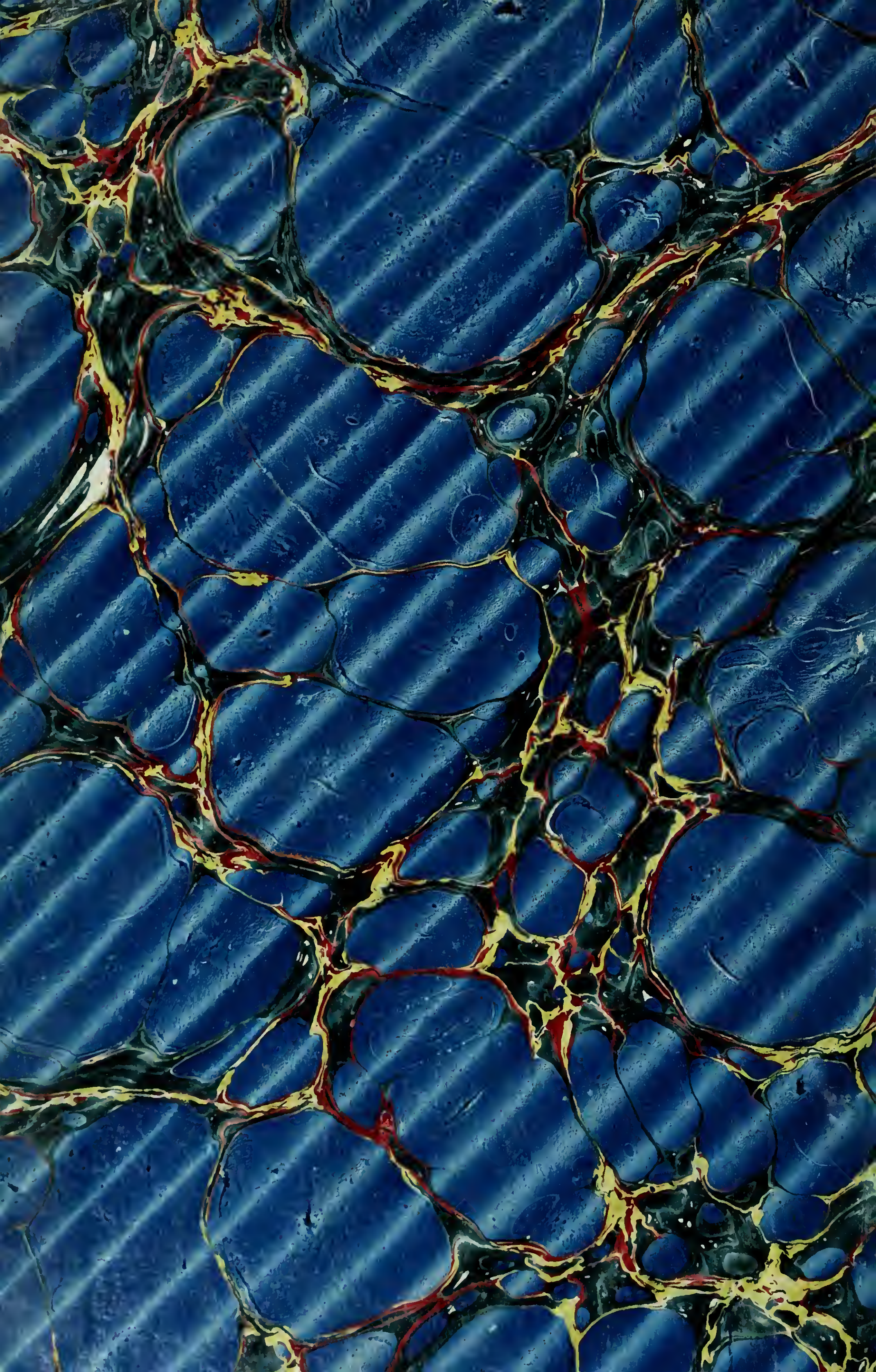
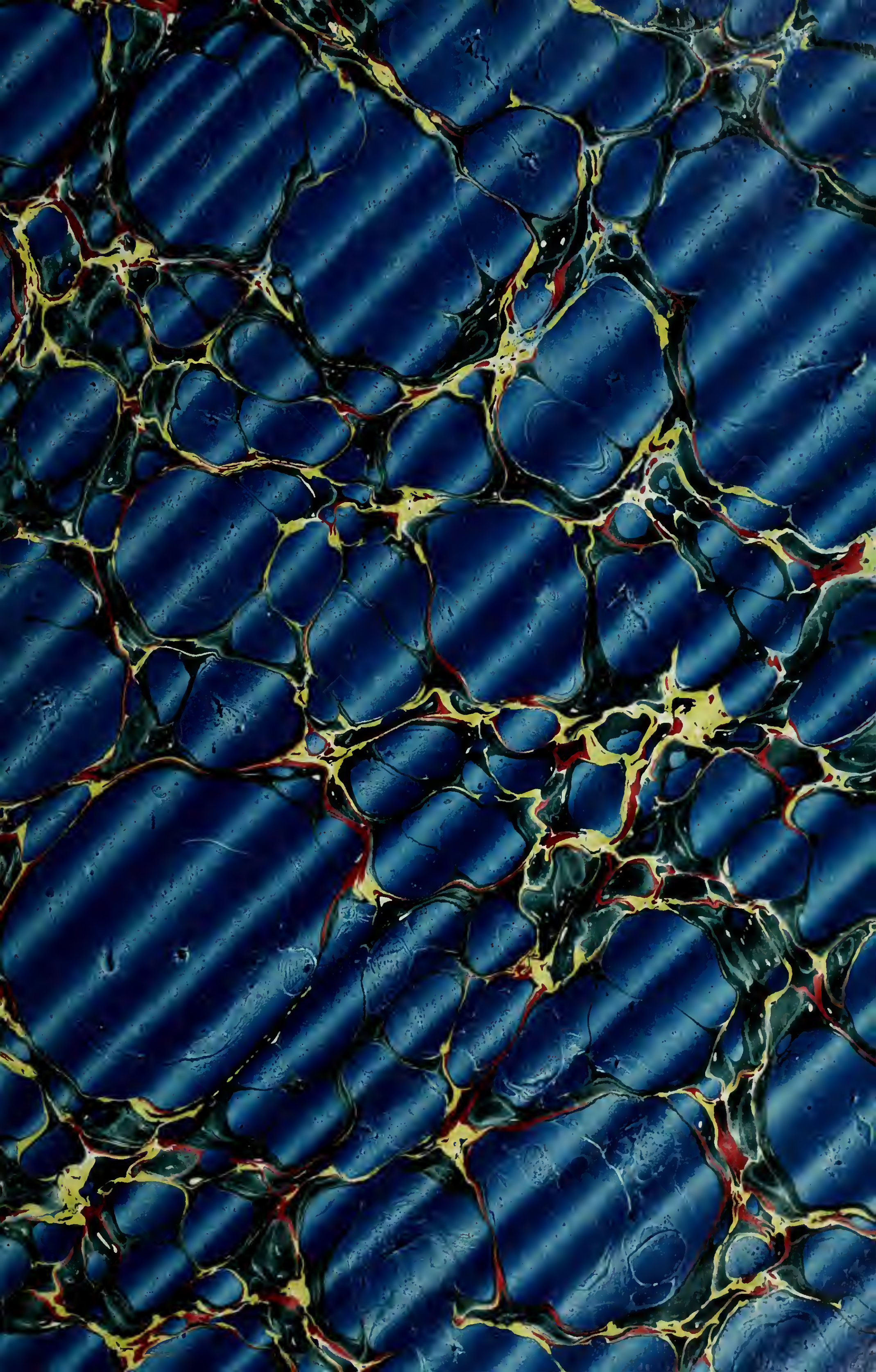






REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Les Cravates blanches, roman par M. Adolphe Belot, est un de ceux dans lesquels l'auteur est passé maître. Puisant dans les faits divers et dans la gazette des tribunaux qui, chaque jour, font défiler les conceptions des gens tarés qui veulent s'approprier la fortune d'autrui, il construit des romans attachants et que l'on ne peut quitter une fois qu'on les a ouverts. Il y a tant d'hommes dont l'honneur est vulnérable qu'un gredin peut toujours les faire chanter lorsqu'il a surpris quelques-uns de ces secrets qui entachent l'honneur d'une famille, brisent son avenir. Rien que la crainte du scandale fait que, quelquefois, on recule devant la divulgation d'erreurs de jeunesse ou d'une faute légère; on paye le silence de ces maîtres chanteurs. Hélas ! ce jour-là, on est pris dans l'engrenage et Dieu sait où l'on peut être conduit.

Il s'agit dans ce roman d'une association désignée *Les cravates blanches*, association qui a commencé par un assassinat et finit dans **Le Chantage**, titre du second volume de l'ouvrage.

Le roman de M. Sidney Vigneaux, **Le Baron Jehova**, arrive au moment où un livre récent vient de soulever en France la question sémitique. L'auteur y fait particulièrement ressortir l'action morbide des banques juives et, dans une action mouvementée, dramatise ses idées à cet égard.

Nous ferons à M. Sidney Vigneaux une petite observation à propos de son juif Isidore Manheim. Comment se fait-il que dans quelques chapitres cet homme parle le langage presque incompréhensible des juifs lorrains, tandis que, dans les chapitres suivants, il emploie le langage à peu près correct de la généralité des Français.?

Je me rappelle avoir lu un roman de M. Simon Boubée, intitulé **Bouche verte**; autant que je puis me rappeler l'action de ce sombre drame, elle était bien faite pour amener au lecteur qui en aurait suivi la trame, au moment de s'endormir, les plus horribles cauchemars! Le nouveau récit de M. Simon

Boubée n'est pas moins terrible, quoique le titre du volume **Mlle Rébus** ne semble pas le faire prévoir.

Il y a beaucoup d'originalité dans ce livre, et si les coups de couteaux jouent un rôle important, cela prouve que M. Boubée vise une clientèle tout à fait spéciale, qui aime les fortes émotions.

Dans **La Cravache de Mademoiselle**, par Job d'Egly, tout est sentiment, au contraire.

Un certain Rochut, serviteur dévoué de la famille de Puygerfaut, a recueilli la fille de ses maîtres au moment où ils viennent d'être tués au milieu des Vendéens, après la défaite de Quiberon. Le digne serviteur s'enrichit, achète les terres et le château des Puygerfaut, avec quelques milliers de francs sauvés de la débâcle au moment du pillage du castel. Cet or valait alors des monceaux d'assignats. C'est pour Diane qu'il conserve cette fortune qu'on lui reproche. Il pourrait la lui rendre, mais la jeune fille possède un oncle grand dépensier et, si Rochut remettait en ses mains les titres de propriété des terres de Puygerfaut, l'oncle pourrait bien réduire sa nièce à la pauvreté.

L'oncle revenu d'exil, entièrement ruiné, rentre à Puygerfaut absolument comme si tout cela lui appartenait encore, ainsi qu'à son malheureux frère, mort aujourd'hui. Il commande en maître, et le bon Rochut, le véritable propriétaire, reprend, pour ainsi dire, ses fonctions d'intendant.

L'oncle de Diane a un fils, et sachant fort bien que Rochut rendra tous les biens à Diane, il prétend marier le cousin et la cousine.

Mais Diane s'est éprise de Michel, le fils de son bienfaiteur Rochut, et le seul jour où elle oublia ce qu'elle devait à l'homme qui lui avait servi de père et lui avait conservé une fortune, fut ce jour-là où Rochut affirma que Michel aimait une autre jeune fille qu'elle-même. Diane. Elle lève sa cravache sur son père adoptif, dans une colère dont elle n'ose dévoiler le motif. La surprise de tous est extrême, et le plus indigné est Michel. Diane, alors, dans une crise de larmes, avoue son amour.

De tous ces gens qui s'agitent autour d'une action dont le lecteur a deviné le dénouement dès les premières pages, le type le plus réussi est certainement celui de M. Claude, l'oncle de Diane.

L'auteur a écrit là un roman très convenable à l'usage des jeunes personnes romanesques et des dames sentimentales.

L'auteur d'**Une fille de Paris**, M. Gilbert Stenger, présente un caractère de jeune fille assez étonnant, et cependant il y a du vrai dans le fond de ce cœur féminin.

Alice aime un jeune homme rêvant de gloire littéraire, mais la mère de la jeune fille pense que ces sortes d'espérances sont de peu de poids dans la balance des intérêts. Elle veut marier sa fille à un monsieur ayant de beaux écus sonnants. Le mariage va s'accomplir certainement, car M. Radaud est un homme menant rapidement les choses. Alice s'enfuit. Alors commence pour elle une de ces existences qu'un romancier seul peut amalgamer. Elle se laisse séduire par un faux comte qui l'exploite, en compagnie d'une marquise traînant ses « feuilles de persil » dans le proxénétisme. Alice retrouve son Georges, est reprise par son comte, ex-garçon de café, bref elle finit par mourir, toujours amoureuse de son amant Georges, qui ne peut même recueillir son dernier soupir.

Cette Alice est une victime de la fatalité qui s'attache toujours à la jeter dans les bras de tous les hommes qui la convoitent et à l'éloigner de celui qu'elle n'a jamais cessé de chérir qu'un seul jour où elle a cru à l'amour du garçon de café, déguisé en homme titré.

Qu'a voulu prouver M. Gilbert Stenger : une chose vraie, que la femme n'aime jamais qu'une fois, et que les amours de passage ne sont que des accidents. Malheureusement, M. Stenger détruit sa thèse, ou celle que l'on peut lui supposer, en faisant intervenir le fameux comte Agenor.

Elle s'enfuit de chez sa mère parce qu'elle aime M. Georges et ne veut pas épouser M. Radaud, parfait ! Mais c'est au faux comte Agenor qu'elle se donne la première fois, et dans toute la plénitude de sa volonté. Elle reconnaît la fausseté de l'amour du pseudo-comte, mais alors la jeune fille et son amour dans les nuages pour Georges ne sont plus intéressants.

Malgré soi on s'attache bien plus à Mme Taylor, la mère d'Alice, dont le caractère est plus vrai, quoique d'une moralité douteuse. Cette brave dame, mûre déjà, mais ayant conservé de beaux restes, se dit que le M. Nadaud, qui n'a pas convenu à sa fille, lui suffirait parfaitement à elle. Elle en fait son amant et jouit des écus du bonhomme très plaisamment présenté par l'auteur.

Etait-il bien utile de décrire la scène où le père de Georges entre dans la maison de la rue Saint-Georges, dans un but qui se devine et se trouve enfermé avec Alice ? Toujours la fatalité.

Il y a de l'imagination dans ce roman, du drame, de la passion, du sentiment, mais il nous semble que tout cela sonne faux et que l'auteur ne connaît pas à fond le milieu dans lequel se meuvent ses personnages.

Un roman bien plus vrai, tout à fait parisien, une sorte de chronique mondaine, est celui de M. Jules Guérin, **La Petite Poniska**. Dans ce livre, les

hommes passent sous les yeux du lecteur avec leur bêtise naïve, croyant aux regards des femmes, s'illusionnant sur le degré de passion qu'ils peuvent inspirer, jusqu'au jour où les écailles qui couvrent leurs yeux viennent à tomber et qu'ils s'aperçoivent qu'au fond le véritable amour est celui qu'ils donneront à la mère de leurs enfants.

M. Jules Guérin fait défiler avec un brio remarquable cette vie parisienne, où les passions s'agitent et se déchaînent, où l'argent danse une ronde folle s'engloutissant dans les poches des rastaquouères qui exploitent les tripots comme dans celles des maris complaisants.

Elle est charmante cette petite Mme Poniska. Quant à M. Poniski, on en rencontre pas mal de sa trempe, et l'auteur qui s'est un peu « pourtraicturé » sous le nom du journaliste Morlière, se moque fort agréablement du monde qu'il connaît à fond, lorsqu'il nous fait assister à l'enterrement du joli monsieur qui n'a jamais vécu que des hontes de sa femme, et dont la dépouille mortelle recueille les hommages de la haute société parisienne.

La Petite Poniska est une des bonnes études parisiennes publiées dans ces derniers temps.

M. Camille Le Senne est un écrivain absolument épris de son art. On sent sous son style imagé l'œuvre d'un véritable travailleur. A chaque ouvrage nouveau sorti de la pensée de l'infatigable romancier, on s'aperçoit de l'effort constant vers le mieux. Longtemps, M. Le Senne s'est appuyé sur le nom de M. Edmond Texier, mais depuis que la collaboration a cessé, il est plus facile de juger quelle part considérable on devait lui attribuer dans l'œuvre signée E. Texier et C. Le Senne.

Nous avons vu des gloires littéraires très surfaites; le public s'est jeté sur des ouvrages de valeur assez médiocre, par un engouement assez incompréhensible, mais M. Le Senne, malgré la place très honorable qu'il s'est faite dans le monde des lettres, n'est pas arrivé à ce succès retentissant qui se traduit par des chiffres d'éditions fantastiques.

Sans parti pris, si nous mettons en parallèle des ouvrages comme **Lise Fleuron** et le nouveau volume de M. Le Senne, **En Commandite**, nous ne pouvons faire autrement, dans notre impartialité, que de reconnaître à ce dernier ouvrage une valeur bien autrement considérable qu'au premier. Les comparer entre eux est d'autant plus facile que tous deux traitent à peu près le même sujet.

Cependant, comme on ne peut avoir plus d'esprit que M. « Tout le Monde » il faut chercher pourquoi le public peu lettré fait un succès aux uns et n'ac-

corde que l'estime aux autres. Nous croyons fermement que la généralité des lecteurs aime à ne pas fatiguer son esprit dans les recherches de style, qu'il adore les images d'Epinal et dédaigne les délicates hachures des belles eaux-fortes. M. Le Senne travaille avec une pointe trop fine : pour le lire et pour le comprendre il est nécessaire de s'imposer une certaine tension d'esprit, tout le monde n'y est pas disposé.

Dans cet ouvrage, *En Commandite*, en dehors de l'intérêt qui s'attache à cette étude excellente de l'exploitation en règle de l'artiste aimée du public par une sorte de syndicat formé de journalistes, d'auteurs et de directeurs, il y a une figure de femme bien curieuse à étudier, celle de Julia Monistrol. Le caractère de cette jeune fille est esquissé avec une finesse de touche exquise. Elle a vu sa cousine, Jeannine Monistrol, s'élever peu à peu de simple nébuleuse au rang d'étoile de première grandeur, or Jeannine a été pour Julia la plus aimante des mères et aurait tout sacrifié, même sa renommée artistique, pour cette parente dont l'avenir lui tient au cœur.

Avec une habileté rare, l'auteur ne montre qu'au dernier chapitre la perversité de cette Julia, qui n'a jamais eu d'autre sentiment qu'une basse jalousie des succès de sa bienfaitrice, et lui broie le cœur lorsque le talent de celle-ci s'est éteint comme un astre qui meurt.

Ce sont toutes ces nuances, difficiles peut-être à comprendre pour la masse, qui font de l'œuvre de M. Le Senne un régal de gourmet. L'auteur a su, en traitant de mœurs théâtrales si difficiles à présenter avec mesure, ne toucher à certains cas où l'amour doit prendre le nom de désir, qu'avec une prudence extrême, une réserve dont il faut lui savoir gré.

M. Le Senne s'est même presque abstenu de ces images étonnantes dont il a le secret, images qui vous mettent l'esprit à la torture. Dans le premier alinéa seulement il s'y est seulement complu, comme pour mettre sa signature, son cachet sur son œuvre :

« Le journaliste Billochin et le directeur Chantavert causaient à demi-voix dans l'angle rentrant formé par l'envers d'un décor. Tout près, un groupe de machinistes tiraient, avec un geignement continu, sur une corde engagée dans la coulisse, attachée à l'un des tambours des frises et que son grossier peinturlurage d'un vert éclatant, ses nœuds, irréguliers comme les renflements d'une tige pleine de sève, faisaient ressembler à une liane sauvage. Trois hommes s'y étaient suspendus, pour l'essayer, d'un effort si absorbé que leurs casquettes avaient roulé à terre et que le bout de la corde, balayant le sol, enlaçait les paquets de soie graisseuse de torsions lentes, *comme amusées*. A quelques pas, sur la scène, un cœur de voix aigrelettes donnait l'impression *d'un bouil-*

lonnement de confitures de verjus dans un chaudron aux parois trop minces. »

Il faut avouer que l'on se rend difficilement compte des images dont nous avons souligné l'expression. mais M. Le Senne est un impressionniste, et l'impressionnisme n'a pas de règles.

La Muguette, par M. Francisque de Biotière, appartient à un genre de littérature qui tend à disparaître peu à peu de nos bibliothèques, comme ont disparu les romans de Mme Cottin et de tant d'autres sentimentalistes. Parler le langage du cœur à une génération qui a rejeté la sensibilité à l'arrière-plan c'est crier dans le désert.

Le roman de Muguette, commencé comme une idylle, se traîne péniblement dans des scènes terribles et lugubres, témoins l'assassinat de François Leroux sur la lisière du bois, puis, plus tard, le duel au compas entre le même François sauvé de la mort et son assasin Claudinet Renardot. où celui-ci succombe et dont les traces disparaissent dans le four à chaux où son adversaire le précipite.

Sur quoi repose ce poignant drame de l'adultère? sur un simple question d'organe vocal. Parce que Claudinet chante mieux que François Leroux, voilà que le jour même des noces de la Muguette avec François, celle-ci se laisse prendre d'un tendre sentiment pour Claudinet. Le point de départ de cette dramatique histoire est bien peu vraisemblable, en tout cas n'est pas suffisant pour amener le lecteur à s'intéresser à l'héroïne.

Nous avons lu dans le temps un volume de M. de Biotières bien autrement joli, nous voulons parler des *Rentes du docteur*.

Dans *La Muguette*, un personnage épisodique, Fridolin Bécart. un violoniste amoureux des stradivarius. est le seul qui offre véritablement un caractère curieux et observé avec art.

Ce mot : l'Art, est bien celui qui doit me servir de transition entre le roman dramatique et celui que je pourrais dénommer le roman par monts et par vaux, une intrigue qui commence ici ou là et se dénoue on ne sait où. L'unité de lieu, ce fameux précepte des auteurs dramatiques d'antan ne pourrait guère être respecté dans le roman qui nous occupe, car celui-ci n'a d'autre but que d'amener des rencontres fortuites et de permettre la peinture des localités au milieu desquelles la fantaisie de l'artiste veut bien conduire son lecteur.

M. Paul Morel, un écrivain dont le nom me semble inconnu, mais qui pren-

dra certainement rang parmi nos écrivains les plus spirituels, ce qui ne veut pas dire les plus lus, débute par un volume dont le titre est une énigme : **Monsieur X*** (de l'Académie française)**. Qui ça ; monsieur X***? ah ! c'est justement là qu'il vous faudra faire un petit effort, absolument comme vous le devriez faire pour deviner un logogriphe, une charade ou un mot carré.

Très caustique, M. Paul Morel a peut être bien choisi dans le tas, et l'échantillon du fabricant de dictionnaire qu'il nous propose n'est peut-être bien que la quintessence de ce que peuvent contenir quarante fauteuils immortellement les mêmes, ouvrant les bras à des immortels qui ne le sont pas. Car, chose extraordinaire, on a donné aux Académiciens ce qualificatif « Immortels » lorsque tant parmi eux dorment si profondément dans le profond oubli. On en fait des gorges-chaudes, et M. Paul Morel qui ne sera jamais de l'Académie s'il ne brûle son premier ouvrage, ne me semble pas conçevoir un respect exagéré pour les distributeurs de prix de vertu.

Si l'on se demande pourquoi tant de noms qui s'estimaient devoir rester immortels disparaissent au contraire si vite, à tel point que sur les deux millions d'habitants que contiennent les murs de Paris, pas un seul, sauf les membres de l'Académie et le concierge de l'endroit — et encore ce n'est pas très sûr — seraient capables de citer les quarante noms de ceux qui vivent encore, il faut, je crois, chercher la réponse, bien plus dans l'indifférence du public pour la littérature, la vraie, que dans le peu de mérite des membres occupant les fauteuils de l'Institut. Mais surtout, ne l'oublions pas, le mode de recrutement des académiciens est bien fait pour jeter sur ceux-ci une sorte de diminution dans la faveur publique. L'esprit critique s'en empare et le ridicule tue l'institution,

Il paraîtrait tout naturel que les académiciens dussent aller chercher celui qu'ils jugent digne d'entrer dans leur cénacle tandis que, tout au contraire, c'est celui qui se croit digne de la pseudo-immortalité qui s'en va, son bagage littéraire sous le bras, apprendre aux dieux de l'Olympe qu'il n'est pas moins dieu qu'eux-mêmes, et, pénétrant dans chacune des trente-neuf grottes sacrées où la divinité se repose sous d'épais in-octavo non coupés il vient leur apprendre que la quantité des ouvrages qu'il a écrits et que personne n'a achetés, ni lus, pas même les membres de l'Académie dont il veut se faire ouvrir les portes, est suffisante pour maçonner le quarantième arc de triomphe.

L'histoire de l'élection de Monsieur X***, selon M. Paul Morel, un bien méchant dénigreur des gloires académiques, tient à deux interjections :

« L'Académie venait de perdre un célèbre écrivain, que la France croyait

mort depuis dix ans. M. X*** avait posé sa candidature — quelques études critiques, un certain nombre d'ouvrages estimés, vers ou prose.— Arriva le rapport annuel du prix de vertu. Il fut, cette année-là, confié à un philosophe ; il est vrai que les vaudevillistes réclamèrent. L'Académie n'en couvrit pas moins d'applaudissements ce morceau de morale. Seul, le duc de *** s'en alla mécontent, qui n'en laissa rien voir.

« Sur l'escalier du palais il rencontra M. X...

« — Eh bien ! mon cher X..., demanda l'académicien, que dites-vous du rapport ?

« — Heu ! heu ! repartit M. X...

« Le duc, qui se savait du goût, fut bien aise de la réponse. »

Quelque temps après, dans un des salons les plus littéraires de Paris, on causait des élections prochaines : on discutait les concurrents, M. X... tout le premier. Le débat était chaud ; l'assistance se trouvait partagée en deux camps. Le duc présent, souriait, mais se tenait sur la réserve. « — Et vous, mon cher duc, demanda soudain la maîtresse de la maison, que dites-vous de M. X... ? »

« — Hé ! hé ! répondit le duc.

« Le mot fit sensation. Il fut très commenté dans le monde où l'on ne parle que par sous-entendus. Trois mois plus tard, en séance solennelle, M. X..., l'épée au côté, jetait l'eau bénite d'usage sur la mémoire de son prédécesseur.»

Or M. X... a une fille, et cette jeune personne est pour l'*illustre* académicien un auditoire tout trouvé, en même temps qu'un secrétaire accompli. Mais les filles, lorsqu'elles sont jolies, et même lorsqu'elles ne le sont point, ont d'autres idées en tête que celles qui peuvent hanter celle d'un académicien en mal de dictionnaire. Un certain petit dieu, immortel, celui-là, se plaît à les taquiner, et même si elles ont en mains, ce que je leur souhaite, l'**Ami des jeunes filles**, ce petit volume gracieux et plein d'excellents conseils que vient de publier Théo-Critt, elles estiment qu'une étude critique, des mémoires et même des vers académiques ne valent pas les discours des amants.

Mais M. Paul Morel veillait sur le tendre cœur de la fille de M. X... enamourée d'un bel et savant ingénieur éconduit par le papa et, sous prétexte de rapprocher les amants et de mettre fin à leur double supplice, il les réunit *tra los montes*, ce qui lui permet de décrire d'une façon charmante les paysages ibériques, après avoir peint la vie à Luchon.

Rien n'est plus coquet par lui-même que ce petit roman à l'eau de rose, où l'action dramatique n'a rien à voir ; rien de plus artistique, de plus coloré que les tableaux de paysages de M. Paul Morel, enfin rien de plus pétillant que

l'esprit qui abonde dans les pensées humoristiques qui émaillent cet ouvrage que l'on peut lire sans fatigue et sans émotions pénibles.

Le Mari de Mademoiselle Gendrin, le roman dramatique de M. Paul Lheureux, est l'antipode du précédent, c'est un livre passionnant qui rappelle évidemment la manière de l'auteur du *Maître de Forges*. Non pas que Mlle Gendrin, devenue Mme Ferand mette un verrou entre la chambre de son mari et la sienne propre, mais si elle reconnaît les droits de l'époux, celui-ci s'aperçoit bien que sa femme n'est point son amante. Il arrive cependant à la conquérir en la forçant à reconnaître sa valeur.

Mais où le roman de M. Lheureux est véritablement passionnant, passionné, plutôt, c'est dans la création de cette fille, Désirée, qui aime insensément son maître avant que celui-ci ne se soit marié quoique celui-ci n'ait jamais voulu être son amant, et qui hait profondément Mme Ferand, autant parce qu'elle est la femme de l'homme dont elle envie les caresses que parce que celle-ci le fait souffrir. Il y a entre ces deux femmes de caractères et de sentiments si différents une opposition d'une observation curieuse, une lutte qui amène les péripéties émouvantes de ce drame écrit avec la violence des récits de l'auteur de *P'tit Chéri*.

Je causais dernièrement avec un Américain, et notre conversation roulait sur le mariage ; il s'étonnait de la difficulté que les filles de bonne maison, mais sans dot, ont chez nous à trouver un mari. En Amérique, me disait il, un homme qui attendrait après la fortune de sa femme pour se faire une position ou se créer des loisirs serait absolument déconsidéré. Le plus riche banquier donne sa fille à celui qui l'aime et qu'elle aime, jamais il ne lui viendrait à la pensée d'y ajouter une grosse somme. Le mari doit nourrir sa famille, ou bien s'il n'a pas le courage de remplir ce devoir, il n'est pas digne d'être aimé. Une jeune fille choisit librement celui sur lequel elle doit s'appuyer ; le notaire n'a rien à voir dans les accordailles. Lorsque le père meurt, la fortune revient évidemment aux enfants, mais avant ce jour, l'époux n'a jamais rien reçu par sa femme.

Si l'on voulait se lancer dans la question des marchandages qui précèdent les unions en France, on aurait beau jeu à faire de longues dissertations qui ne seraient pas à notre avantage. M. Georges Boutelleau, dans **Américaine**, montre quelle liberté d'allures une fille peut prendre sans qu'il en résulte le moindre inconvénient pour la morale ; il indique combien le libre choix de la jeune fille est préférable à la recherche intéressée des parents, et combien

ceux-ci se trompent souvent sous prétexte de faire le bonheur de leurs enfants.

L'auteur a compris que sa thèse froisserait les idées reçues généralement chez nous, aussi a-t-il eu soin de pallier ce que son joli roman d'amour aurait de choquant pour les oreilles des pères et des mères imbus des principes de notre civilisation décadente, en faisant descendre son héroïne d'une américaine.

Nous avons assez dit dans cette Revue en quelle estime nous tenions les ouvrages de M. Boutelleau pour avoir besoin d'y revenir.

Le volume de M. Félix Narjoux : **Le Ministère de Martial Ravignac**, est d'un tout autre genre que le précédent. Ici, il ne s'agit plus de peintures, de sentiments nobles ou vils, mais d'une critique spirituelle des intrigues politiques, voire même amoureuses, des individualités que les époques troublées hissent momentanément au pouvoir.

Jules Claretie, dans **M. le Ministre**, nous montrait un homme arrivant au ministère avec les meilleures intentions du monde et arrivant à la déconsidération par l'abus du pouvoir dont il était investi et des tentations que cette puissance même mettait à sa disposition.

M. Félix Narjoux, plus sceptique, fait le portrait d'un intrigant saisissant un portefeuille dans le seul but de goûter les charmes du pouvoir, et non pour en accepter les charges.

L'ouvrage est piquant : est-il vrai? et quel nom faut-il mettre à la place de celui de celui de Martial Ravignac ?

Dans le roman précédent, on voit la maîtresse de M. le Ministre se faisant arrêter dans un magasin de nouveautés au moment où elle vient de voler un coupon de dentelle. Cet objet est plus facile à soustraire et à faire disparaître que ceux dont nous entretient M. Ferdinand Hue dans son livre : **Les voleurs de locomotives**. On a pourtant vu, il y a quelques années, au fort de Vincennes, des gens emporter des canons, et chaque jour, dans les faits divers, on raconte les exploits de filous enlevant chevaux et voitures.

En Amérique seulement on a connu des voleurs de locomotives, mais ces engins de traction n'ont été soustraits que dans un but patriotique, et cet enlèvement est un fait historique.

Au premier abord, le titre du volume étonne profondément et peut certainement aider au succès de l'ouvrage.

C'est un épisode de la guerre de sécession : l'audacieuse tentative entreprise

par vingt-deux soldats de l'armée du Nord, sous la conduite d'un espion nommé Andrews, tentative qui consistait à enlever un train et à détruire la voie ferrée, afin de permettre aux Fédéraux de s'emparer de Chattannoga, Huntsville, Rome et Atlanta, et d'empêcher les Confédérés de les secourir.

Il y a surtout un chapitre tout à fait poignant, celui qui montre Andrews fuyant sur une locomotive et poursuivi par Fuller — le conducteur du train volé — monté sur une autre. On suit cette chasse étrange, dans laquelle les deux " monstres de feu " vont courant l'un sur l'autre à une vitesse vertigineuse, avec un intérêt qui s'accroît à chaque page.

Certains détails sur le sort cruel des prisonniers chez les Sudistes sont des plus dramatiques.

La Conquête de Floriane, par M. Adolphe Racot, est un roman de cape et d'épée, un épisode de la grande Fronde, comme **La Dame d'Espargys**, par M. Eug. Lagrillère-Beauclerc, nous reporte au vieux Paris de Charles IX.

Voici deux volumes qui reposeront un peu des études plus ou moins pessimistes dont la génération actuelle semble faire ses délices. Que l'on rie si l'on veut de ces grands coups d'épée, que l'on hausse les épaules aux exploits fantaisistes de ces hommes qui s'appellent d'Artagnan, Saint-Luc ou Chicot, n'empêche qu'en fermant l'ouvrage il vous reste comme une pensée d'auréole enveloppant l'humanité. C'est faux tant que l'on voudra, mais quel roman est absolument vrai ?

Est-ce par exemple, **La Femme de chambre**, de Vast-Ricouard, un amoncellement de péripéties aussi invraisemblables que l'on puisse se l'imaginer ? Et cependant, on y rencontre une intrigue bien vivante « empoignante », et qui ne tombe que par suite de l'exagération des auteurs à la recherche des situations.

Lorsque l'on voit le baron d'Esparre se laisser prendre à l'amour de Lucie, la femme de chambre de la baronne, on se dit que cela peut arriver, mais lorsque, vingt-cinq ans plus tard, c'est-à-dire alors que Lucie a quarante et un ans, on veut nous faire admettre que le fils du baron s'éprenne de ladite Lucie au point de la vouloir épouser, alors surtout qu'elle vit avec un amant, toujours le baron d'Esparre, et qu'elle mène une existence des plus décousues, eh bien ! la dose d'invraisemblance est un peu forte à digérer, et il faut que les auteurs de ce roman aient un talent tout particulier d'enchevêtrement de situations curieuses, sachent créer des types comme celui de Jouvenac, l'homme qui vit

de toutes les hontes, enfin aient acquis une certaine notoriété dans le roman mondain pour que l'on s'arrête encore à discuter une œuvre qui ne tient pas debout.

Mais, dira-t-on, c'est déjà quelque chose que de savoir enchevêtrer des situations et faire vivre des personnages, même en les montrant avec des passions invraisemblables. — Evidemment, nous ne pouvons juger un livre comme le ferait un lecteur désœuvré qui ne cherche dans sa lecture qu'un passe-temps pourvu que les heures se soient écoulées rapides, il est satisfait. C'est par comparaison que nous portons un jugement, et en comparant par exemple, **Monsieur Jean**, ce récit d'ardente passion juvénile, signé Ferdinand Fabre, à tant de gros romans aux péripéties nombreuses, nous reconnaissons que les heures consacrées à cette étude d'un cœur s'ouvrant à l'amour sont des heures bien mieux employées que celles durant lesquelles nous retrouvons ces histoires, toujours les mêmes, d'adultères et de passions avilissantes.

Dans *Monsieur Jean*, il n'y a pas d'action et les personnages se réduisent au démon tentateur, Merlette, c'est la femme, et à *Monsieur Jean*, l'adolescent qui pour la première fois s'aperçoit qu'il y a quelque chose de poétique dans le regard d'une fille , quelque chose qui brûle sous les baisers, quelque chose qui entraîne, au point qu'on en oublie tous ses devoirs et que l'on devient criminel. Ce roman qui ne dure qu'un jour est l'image de l'humanité tout entière victime de la femme que Dieu, pour nous tenter, a fait mille fois trop belle.

Nous avons souri lorsque nous avons vu toute la presse répéter comme un écho que M. Ferdinand Fabre voulait tirer une pièce des amours naissantes de ce neveu de curé de campagne et de cette petite sauvagesse, qui est bien le diable en personne. Pour une feuille qui a lancé ce canard se jouant dans les échos des théâtres, comme le verdier, de M. Fabre, dans le ruisselet du Jougla, toutes ont emboité le pas, et ce qu'il y a de bon c'est que pas un de ces échotiers ne connaissaient même un alinéa de ce rustique récit. Où diable voyait-on, ou devinait-on une action scénique dans ce livre ?

Chose curieuse, dans la presse, plus une chose est idiote et plus on la répète.

M. Fabre a dû arrêter les renseignements de ces informateurs quand même et protester qu'il n'avait aucune intention de tirer une pièce de son roman champêtre.

Un récit dont l'action est tout particulièrement dramatique, est celui qui

vient de paraître sous le titre : **La Guillotine**, et signé du nom de M. Henri Leverdier.

« Cherchez la femme », dit-on chaque fois qu'il y a un crime, et ici c'est bien le cas.

Un jeune artiste musicien d'avenir, Firmin Gilière, revient de Paris auprès de sa mère à Avranches. Il revoit dans cette petite ville normande Léa Vignon, qui avait été la douce héroïne de son premier roman d'amour. Jamais les folles échappées dans le monde facile, jamais les fugues insensées du musicien parmi les joyeusetés parisiennes, n'avaient pu lui faire oublier sa fraîche idylle et la pure auréole de beauté blonde qui éclairait le front de Léa, provinciale perdue en l'obscurité de la vie bourgeoise.

Léa, elle aussi, aimait l'ami d'enfance, et c'est avec une douce émotion qu'elle le revoit près d'elle.

Tout eut été pour le mieux si un certain Célestin Cafard, employé principal des postes, homme fort laid de caractère comme de corps, ne se fut avisé d'aimer la belle Léa. Il veut se débarrasser d'un rival gênant et ne trouve rien de mieux pour y arriver que de perdre d'abord celui-ci de réputation, puis d'assassiner la propre mère de Firmin Gilière, en accumulant contre le fils toutes les preuves qui peuvent faire accuser celui-ci de parricide.

On voit que M. Leverdier ne ménage pas ses effets dramatiques, mais, pour en atténuer la noirceur, il les fait traverser par une fraîche idylle et une étude de la vie de province très fouillée.

L'auteur de **Guillotine** soulève incidemment certaines questions d'hypnotisme et de manifestations mystérieuses dans lesquelles nous nous déclarons absolument incompétents. Nous craignons bien du reste que cette science ne fasse plus de victimes qu'elle ne sera utile à l'humanité. Et c'est bien le cas de répéter ces vers d'Hamlet :

> But this eternal blazon must not to be
> To ears of flesh and blood.

« *Mais ces secrets éternels ne doivent pas être révélés à des oreilles de chair et de sang.* »

Monsieur Heury Moreau, l'auteur d'une fort jolie étude en Bretagne *Ar berniou paz'* dont nous nous sommes occupés lorsqu'elle parut, un écrivain distingué, publie un volume qu'il a intitulé **Au-delà**.

« Parcourez, dit M. Henry Moreau, tout le cycle des légendes ; que voyez-vous ? Des sylphes, des korrigans, des fées, dansant au clair de la lune, et

se nourrissant de rosée, flétrissant l'herbe sous leurs pieds mignons, laissant partout des traces visibles de leur invisible passage ; — ou bien ce sera le spectre qui traîne une chaîne bruyante en poussant des cris prophétiques ; — ce sera la dame blanche ou noire qui paraît sur les créneaux du donjon ; ce sera le génie des contes orientaux, serviteur colossement stupide, appelé par un geste, obéissant à une parole, esclave de la lampe ou de l'anneau ; — ce sera le follet courant, se transportant, blotti dans le feu ou même enfermé dans le tronc d'un arbre, dans un vase d'airain que l'on ferme à son dam pour qu'il ne ne se puisse échapper. — Quittez la fantaisie pour entrer dans le domaine de la prétendue science ; alors vous aurez les paroles magiques, les figures mystérieuses, les grimoires, les parchemins signés de sang, les sabbats où l'on court sur un balai pour mener le plus infernal charivari. — Souriez-vous ? Mais voici, de nos jours, l'esprit qui attend pour se manifester que les sectateurs soient assis, graves et immobiles, autour d'une table, main à main, cherchant le contact des doigts ; voici cet autre qui, plus revêche, ne répondra qu'après y avoir été forcé par un torrent d'injures. Mieux encore ; voici la théorie qui traite des *formes* de l'esprit et de son enveloppe impalpable mais matérielle, le tout au plus grand avantage des apparitions. »

Dans ses contes, M. Henry Moreau a voulu débrouiller l'obscur chaos de nos légendes : écartant la négation et la crédulité il cherche, à la lueur du raisonnement et de l'expérience, où est la vérité ; dans quelle proportion elle se rencontre sur les lèvres du conteur.

Il n'y a pas d'effet sans cause. D'où viennent donc ces légendes qui font trembler de peur les paysans du fond de la Bretagne et les citadins chez ce docteur Hiéronimus dont Henri Leverdier nous peignait, tout à l'heure, les séances mystérieuses ? Tout cela vient de l'imagination qui grandit les choses les plus simples dans des proportions terrifiantes.

Le livre de M. Henry Moreau est un livre d'enseignement et ses *Nouveaux contes étranges* sont des récits charmants quoiqu'ils donnent parfois un petit frisson aux âmes impressionnables.

Un professeur de talent qui, il y a quelques mois était, à l'Académie française, le lauréat du prix d'éloquence, avec un sujet aussi difficile que l'éloge de Beaumarchais, M. Emile Trolliet, publie un recueil poétique, **Les Tendresses et les Cultes**, c'est dire qu'il chante ce qu'il y a de meilleur en nous, le cœur.

Savoir ciseler un vers est chose assez ordinaire, et les poètes ne manquent pas qui savent exactement compter les pieds, rimer richement et se jouer dans

les rimes redoublées, les rimes mêlées et se payer des enjambements quoique Boileau ait dit dans son *art* poétique :

Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber

Donc, nous ne savons aucun gré à M. Emile Trolliet de la correction de ses hémistiches, ce que nous louons en lui c'est la pensée qui a dicté le volume, les idées larges exprimées dans *Les Tendresses et les Cultes.*

Les poètes et les préfaciers ont cette conviction navrante qu'ils ne seront point lus et pourtant, jamais peut-être tant de livres de poésies n'ont paru, jamais tant de préfaces n'ont précédé le livre. Donc, poètes et préfaciers ne se présentent plus que timidement devant le grand juge qui s'appelle le public, s'excusent de leur audace, mais n'en glissent pas moins sournoisement leur petite affaire sous les yeux du lecteur, espérant que par compassion pour leur humilité il daignera jeter un regard sur leur papier noirci. Mais voici que l'on en vient à s'excuser de parler de doux sentiments et de la divinité.

Que nous veut-il ce poète avec ses *Tendresses* et ses *Cultes* ? S'il est dans les nuages, qu'il y reste : Nous autres nous ne recherchons que les études des passions viles, et quant à Dieu, il n'en faut plus ! aussi, c'est pour un très petit nombre que M. Emile Trolliet écrit :

« Je sais que notre siècle est volontiers sceptique,
Qu'il rit tout bas des vers... et de ceux qui les font ;
Qu'il accueille d'un mot froidement sarcastique
Tout sentiment exquis et tout culte profond.

« Mais je sais bien aussi qu'il est, parmi la foule,
Des êtres recueillis qui songent en marchant,
Et las du fait qui passe, et du temps qui s'écoule,
S'arrêtent quelquefois pour écouter un chant.

« Eh bien ! c'est à ceux-là que mon livre s'adresse,
A ceux qui tendrement savent baiser la fleur
Où pleure un souvenir, où loge une caresse,
L'aimant pour son parfum plus que pour sa couleur ;

« Qui, remplis de pitié, penchent souvent la tête
Pour mieux entendre un cri du fond du cœur venu
Et cachant dans leur sein quelque douleur secrète,
Sanglotent au récit d'un mal qu'ils ont connu ;

« Qui ne raillent jamais les blessures intimes.
Traînant aussi peut-être un chagrin lent et fier,
Et vivant le front pâle, ainsi que des victimes,
Atteintes en plein cœur d'un invisible fer ;

« Qui sentent que ce cœur est à jamais esclave
D'une femme innommée, et qui, sans un regret,
S'ils entendaient tomber de sa bouche suave
Cet ordre : « Meurs pour moi ! » répondraient : « je suis prêt ! »

Qui savent d'autre part à côté des tendresses
Nourrir dans leur poitrine un culte généreux,
Joindre les fiers élans aux plus douces ivresses.
Et ce qui fait sublime à ce qui fait heureux.

« Qui sont toujours vibrants quand passe sur le monde
Un frisson d'héroïsme, et toujours envahis
D'une admiration chaleureuse et féconde,
En face d'un grand homme ou bien d'un grand pays ;

« Qui devant l'Infini passant tête inclinée,
Adorent par instinct, honorent par raison,
— Vers Athènes et Sion l'âme souvent tournée —
Le Dieu de l'Evangile et le Dieu de Platon ;

« Qui devant la justice et devant la Patrie
S'agenouillent toujours avec dévotion,
Et de la Liberté, l'éternelle meurtrie,
Ont éternellement la sainte passion.

« Qui font brûler enfin, tendres et magnanimes,
Sur l'autel de leur cœur un double et noble feu,
Et mêlant aux amours les piétés sublimes,
Ont des chants pour la Femme et des hymnes pour Dieu ! »

Telle est l'analyse faite par M. Emile Trolliet, de son volume poétique qui se termine par cette strophe :

« Oh ! s'il est dans ton ciel quelque place première,
Quelque trône plus beau, Seigneur, écoute-moi,
Daigne le réserver pour le père et la mère
De l'orphelin pensif qui, pour toute prière,
Pleure sur deux cercueils en regardant vers toi ! »

Les petites poésies de M. Lucien Dhuguet, **Pour Madame** sont véritablement d'une finesse charmante. Oh ! le poète ne s'élève pas sur les hauts sommets, il se contente d'être spirituel, gai, gracieux... sauf pour sa belle-mère. Mais elle est morte, la chère dame, ah ! M. Dhuguet, si belle-maman vivait, comme vous fileriez doux.

Très joli, **Petit Noël**. Combien de malheureux en sont réduits au même degré de misère, de par le Grand-Turc, le Honduras au autres mines de Simili-or.

« — Petit Noël, mon chérubin,
Pourquoi gardes-tu sur la terre
Ce visage triste et sévère,
Petit Noël, blond séraphin ?
Pourquoi les petits enfants sages
N'ont-ils rien eu dans leur sabot ?
Pourquoi les jouets, les images,
Petit Noël, font-ils défaut ?
« — Mes bons amis, je vais vous dire
Ce qui cause, hélas ! mon chagrin ;
Ce qui glace mon doux sourire
Ce qui me rend avare enfin.
J'avais à la Sublime Porte
Confié mon petit avoir ;
Certes, en agissant de la sorte,
Je manquais à tous mes devoirs. »
« — Avec beaucoup de patience
Nous attendons vos revenus ;
Mais, pour Dieu ! moins de confiance
Noël et n'y revenez plus. »

Ces citations ne peuvent donner une idée suffisante des œuvres auxquelles elles sont empruntées, mais elles indiquent autant que possible la manière des auteurs.

Voici M. Georges Rodenbrach, dont l'œuvre est faite des souvenirs de sa vie, et dont le vers a des couleurs exquises, comme cette pièce par exemple, *Béguinage flamand*, dont la forme douce et calme est adorablement belle.

« Oh ! le silence heureux de l'ouvroir aux grands murs.
Où l'on entend à peine un bruit de bancs qui bouge,
Tandis qu'elles sont là, suivant de leurs yeux purs,
Le sable en ruisseaux blonds sur le pavement rouge...

« Cependant quand le soir douloureux est défunt.
La cloche lentement les appelle à complies

Comme si leur prière était le seul parfum
Qui peut consoler Dieu dans ses mélancolies!
Tout est doux, tout est calme au milieu de l'enclos :
Aux offices du soir la cloche les exhorte
Et chacune s'y rend, mains jointes, les yeux clos,
Avec des glissements de cygne dans l'eau morte.
Elles mettent un voile à longs plis : le secret
De leur âme s'épanche à la lueur des cierges;
Et quand passe un vieux prêtre en étole on croirait
Voir le seigneur marcher dans un jardin de vierges. »

Ce morceau tiré de **La Jeunesse blanche** est un joli tableau d'un coin de couvent flamand.

Quel adorable *Soir*, un peintre pourrait tirer de cette pièce extraite de la **Poésie des Bêtes**, par M. François Fabié, qui s'adonne au genre rustique et sent en son âme éprise des beautés toutes puissantes de la nature, ce sentiment de calme reposé qui se trouve seulement loin des grouillements des villes. Et cependant, tout vit dans ce silence émouvant : le son d'une cloche, le chant d'un merle, la feuille qui tremble, la moisson dorée qui penche et se relève bercée comme la vague, le frémissement de l'aile de l'oiseau qui réchauffe la couvée.

« Sur les grands bois l'ondée a déposé ses perles;
Le vent du soir se lève et caresse en amant
Les bouleaux éplorés, qui laissent doucement
S'égrener leur écrin dans le gosier des merles....

« Le mâle essaie un air qu'il chantera demain,
Tandis que sur son nid, rêveuse, sa femelle
Sent vaguement grouiller le joyeux pêle-mêle
Des oisillons repus que réchauffe son sein.

« Le silence et la nuit lentement s'épaississent;
Le trait ensanglanté qui barrait l'horizon
S'efface, et l'on entend s'élever du gazon
L'hymen des tout petits qui, pour prier, bruissent. »

On rencontre dans ce volume d'excellents morceaux, tels que *Les Bœufs*, *Les Bûcherons* et tant d'autres: il semble que l'animal et l'homme des champs ne puissent donner dans le milieu où Dieu les a placés que des pensées de larges poésies et non plus des tableaux enfumés des odeurs de pipes, de

cabarets et de salles de *beuglants* comme sont ceux-là que nous avons lus dans les **Effets de théâtre**, par M. Maurice Vaucaire. Ici tout est en décors et en carton pâte, même les personnages qui s'agitent sur les tréteaux avec des hauts talons et des perruques. Il y a beaucoup d'observation dans les spirituelles et piquantes études de M. Vicaire, mais ce n'est pas de la poésie.

Que de livres, grand Dieu ! c'est à dire que jamais je n'ai vu une pareille production. Il semblerait que le nombre des auteurs augmente à mesure que celui des lecteurs diminue. Car, qu'on le sache bien, on ne lit plus, on parcourt sans « déguster » son auteur, et l'on prend au hasard chez son libraire le volume pour lequel on a fait le plus de réclame ou celui que l'on vient de voir, à peine coupé, chez la belle morphinisée que l'on a trouvée dans son boudoir couchée dans une chaise longue.

Et de fait, a-t-on le temps de lire, a-t-on celui de choisir ? Voici Alfred Assolant avec **Désirée** un roman plein de vie, mélange de sentimentalisme, de vengeance corse et de dévoument : ce dernier sentiment représenté par Khaled, un turco épique. On aura beau chercher par de mièvres études parisiennes à enlever la clientèle des vieux lutteurs du romantisme, ce sera bien difficile.

Puis Edouard Cadol qui nous peint ironiquement **Le Meilleur Monde**, dans un roman parisien plein de portraits étonnants, où chaque page est une révélation.

Ouvrons une fenêtre sur la maison du marquis des Tailles-Vives :

«..... Un palais, avec jardins suspendus, serres fastueuses, par les dimensions inusitées et les décorations. Parcs d'hiver, sur lesquels s'ouvraient les pièces du rez-de-chaussée : salon, salle à manger, boudoirs, etc. Un luxe de publicain. Le tout tenu avec un soin frappant par un monde de serviteurs rigides.

« Mais, singularité pénible à nombre de ceux qui fréquentaient la maison du marquis, pas un de ces domestiques qui ne soit Allemand. De même en ses propriétés de Normandie : intendants, fermiers, valets de toutes spécialités, Allemands, tous. Pourquoi donc ? »

« Tout d'abord c'était pour les humilier puis, ensuite, pour les amener à comparer le peuple de France avec le troupeau de serfs teutons.

« Ils constatent, ils réfléchissent ; ils en écrivent chez eux, invitant les camarades à venir jouir des avantages qu'on rencontre ici, au lieu de l'oppression dégradante dont ils souffrent au moral et au physique, là-bas.

« En un mot comme en cent, s'écriait le marquis en concluant, avec une sorte d'enthousiasme patriotique, je leur mets la révolution sous le ventre

me berçant de l'espoir qu'à force, mon exemple compris et suivi, un jour pourra venir où ceux qui les exploitent et les avilissent, voulant de nouveau les lancer contre nous, ils leur riront au nez, en répondant : — « Pas si bêtes de servir des rancunes que nous ne partageons point, et de nous faire écharper pour vous graisser le gousset ! Vos ennemis, barons de mon cœur, c'est des amis pour nous. »

« Ceux à qui des Tailles-Vives développait ainsi son dada, le traitaient volontiers d'utopiste. Ils l'accusaient aussi d'inconséquence. Quoi ! lui, un marquis, un noble, un aristocrate têtu, qui s'égosillait à brailler « Vive le Roy ! » à toutes les agapes de la Saint-Henri, il parlait de mettre la « révolution sous le ventre » de quelqu'un !

« — On fait ce qu'on peut, répondit-il. Je suis maintenant trop vieux pour tenir campagne le sac au dos ; mais, quant à me tenir pour battu, je ne peux pas et j'ai 1870 sur l'estomac.

« Utopiste ou non, le bonhomme avait du moins ce côté-là : il était de son pays ; ce qui devient assez rare dans les ex-prétendues « hautes classes », où la patrie semble un idéal usé, tant les haines des vieux partis démoralisent les favorisés déconfits. (Vous êtes orfèvre, M. Edouard Cadol.)

« Sur le reste, par exemple, on l'a dit, un drôle d'homme, que ce descendant des Tailles-Vives. Une commère d'abord, un dilettante de dépravation. Sa pauvre femme en avait enduré de toutes les couleurs et elle n'était pas au bout ! Maintenant encore, il lui infligeait des contacts qui lui mettaient le cœur aux lèvres.

« Toutefois elle ne bronchait plus, par répugnance à batailler. Il pouvait bien lui amener tout ce que Paris et l'étranger ont d'aventuriers des deux sexes : les femmes les plus compromises et les plus effrontées, les cavaliers les plus véreux elle ne sourcillait point. Au coin de la cheminée, dans son salon, elle dispensait à chacun et à chacune l'urbanité banale d'une dame de comptoir trônant dans un estaminet. Insensible à la qualité des gens, comme aux inconvenances qui leur échappaient, elle ne s'attachait qu'à la conduite du service, veillant à tout du coin de l'œil, donnant ses ordres d'un mot, d'un geste, d'un regard, avec un seul objectif : attendre l'heure de s'esquiver. Ouf ! on eût dit une gouvernante à gages, à qui les hôtes du patron demeurent nécessairement étrangers. Mais pas maussade. Mon doux seigneur ! pourquoi donc faire ? Elle eût cru se diminuer à montrer grise mine à ce monde-là ! Et quand elle y découvrait quelqu'un, qui, à son sentiment, s'y fourvoyait, elle s'extasiait sur l'excès de bonté.

— « Quand on n'y est pas forcé, voyons!... »

Un livre à lire!

Il est généralement d'usage chez les romanciers de jeter la pierre aux femmes, il est bien juste que lorsqu'une femme se met à faire du roman, elle exalte au contraire son sexe et montre de quelle admirable force morale la femme doit être douée pour supporter **La Couronne d'épines** qui trop souvent ceint son front. Le titre de l'ouvrage de Claude Vento, le pseudonyme d'une femme qui s'est fait une place distinguée sous le doux nom de Violette, est bien dans le ton du récit qui n'est que l'histoire d'un drame domestique qui a passionné tout Paris et particulièrement le monde du faubourg Saint-Germain.

Il s'agit, sous des noms d'emprunt du martyre, de cette pauvre Gisèle, duchesse de Brumeuse, mariée à seize ans, ignorante de l'existence, exubérante de sève latente et d'ardeurs inconscientes, se donnant tout entière à un mari qui l'aimait, pensait-elle, puisqu'il l'avait choisie — elle, fille pauvre qui n'avait en dot que sa beauté, sans fortune et d'une naissance douteuse — lui qui tenait en apanage l'un des plus grands noms de l'aristocratie française, qui possédait l'une des plus belles fortunes du territoire.

Mettez entre ces deux êtres une vieille duchesse de Brumeuse, dont l'idée fixe est de régner aux dépens même du bonheur de sa belle-fille, ajoutez-y l'inévitable amant qui survient au moment psychologique où la petite duchesse est à bout de patience, ivre des joies du monde qu'on lui refuse et du véritable amour qu'elle n'a pas connu, et alors le drame commence. Le mari, en apprenant que Gisèle le trompait, meurt subitement. Mais il y avait un enfant, et la vieille duchesse défendait à la jeune femme d'approcher de son berceau. La lutte, la lutte, sans trêve, sans merci, dans laquelle intervient la famille et les tribunaux. La mère définitivement séparée de son fils, rejetée loin du monde, se fait passer pour morte afin d'échapper à la haine de ceux qui l'eussent ramenée au bien s'ils avaient su apprécier les trésors de son âme et de son cœur, s'ils avaient pardonné la faute dont le mari et la belle-mère étaient presque aussi coupables que celle qui avait failli.

Tout le monde reconnaîtra la femme que représente ici Gisèle de Brumeuse, ce n'est pas le premier roman que sa douloureuse histoire ait inspiré. Cette femme a toujours été sympathique aux romanciers comme au public qui a suivi son long et douloureux procès, parce qu'elle a voulu revendiquer le droit d'élever ses enfants; or, en France, si bien des sentiments se sont émoussés on ne reste jamais indifférent devant l'amour maternel.

La Baron, le roman de MM. Emile de Molènes et C. Delisle, pourrait être le contre-partie de la thèse soutenue dans le volume précédent.

Claude Vento prétend que la mère seule, même déchue, doit élever l'enfant, Molènes et C. Delisle sont d'un avis contraire. Il est vrai que les circonstances ne sont plus les mêmes, mais enfin la justice refusant à la grande dame tombée la joie de diriger la vie de ses enfants, de s'en faire aimer, de s'en faire pardonner plus tard, peut-être, pourquoi une mère coupable et publiquement déchue, une danseuse *La Baron*, qui a eu une fille dont jamais elle ne s'est occupée, peut-elle venir réclamer le droit d'avoir la direction de la vie de cette jeune fille au bout de dix-huit années, et l'arracher à la direction d'un tuteur choisi par le père lui-même? Le roman de MM. de Molènes et C. Delisle est fort intéressant, et respire un parfum de haute et saine moralité.

Pour parcourir cette longue traversée au milieu de la marée montante des livres qui envahissent les vitrines de nos libraires, il nous faut citer les volumes de nouvelles et récits détachés très à la mode aujourd'hui, surtout en voyage et à la campagne.

Les Amours de Fauves, par M. Th. Maisonneuve, qui a réuni sous une couverture où l'on voit une femme dans un costume sommaire et le cœur percé d'une flèche, dix études sur l'amour, dans lesquels la passion conduit au crime.

Comme antithèse aux sombres histoires d'amour de M. Maisonneuve, pour faire réaction, voici **Les Veillées de Saint-Pantaléon**, recueil de petits récits gais et largement gaulois, de petites scénettes de salon non moins agrémentées de péripéties piquantes. Avec M. Armand Silvestre, l'amour est une plaisante chose, et pour un ou quelques coups de canif on ne s'égorge pas, c'est à peine si l'on s'en veut un peu.

Si parfois les contes salés d'Armand Silvestre sont proscrits, on ne veut pas chasser le rire pour cela, tenez, voici **Le Bureau du Commissaire** de notre vieil ami, Jules Moinaux, qui depuis quarante ans a mis son esprit vif et gai au service des comptes rendus de la police correctionnelle. C'est une spécialité qu'il a créée, et tous ceux qui ont voulu l'imiter ont eu beau faire, jamais ils n'ont pu y parvenir.

Jules Moinaux provoque le rire irrésistible rien qu'en montrant les types les plus divers devant « l'autorité », en faisant défiler chez le commissaire ces gens de toutes sortes qui ne craignent ni Dieu ni diable mais ont une sorte de respect pour ce qui est la justice.

L'auteur du *Canard à trois becs* a cru devoir demander une préface à

Alexandre Dumas fils (il eût parfaitement pu s'en passer) non pour lui, mais pour ses lecteurs il a voulu augmenter l'attrait du régal qu'il leur sert sans compter. D'habiles artistes ont illustré ce *Bureau du commissaire*, dont la couverture nous présente la lanterne rouge redoutée des ivrognes et des filous.

C'est Alphonse Daudet qui présente en quelques lignes le volume de M. Frantz Jourdain, **Beaumignon**, un livre de nouvelles écrites de haut style, émouvantes et douces à la fois. Cette histoire de Beaumignon, le mari confiant et trompé, est un roman qui tient trente pages, mais trente pages qui sont toute une vie. Quels drames poignants ! *La Petite morte*, *le Clown !* et le *Jules Vallès ignoré* sont de curieuses pages.

L'édition de ce volume est des plus soignée et illustrée avec goût.

Les Contes à l'ombre, de Lagrillière-Beauclerc, l'auteur de *La Dame d'Espargys* dont nous parlons plus haut, est un volume d'intéressantes nouvelles dont la meilleure, selon moi, est *Le Curé Gidoine*. Cet excellent prêtre qui se met à chanter pour cacher à une mère les cris de son fils auquel on coupe la jambe m'a tout particulièrement ému.

Joujou brisé, par notre confrère Edmond Deschaumes, est un volume dans lequel on voit passer la vie parisienne avec ses joies et ses deuils, ses scandales et ses épopées.

Les Belles et les Bêtes.... Ce ne sont plus les héros du vieux conte de fées. Les « *Belles* » et les « *Bêtes* », dans le nouveau volume de Paul Ginisty, ce sont ces charmeuses qui font perdre la tête, en sirènes sûres de leur pouvoir, aux meilleurs, aux plus spirituels, aux plus vaillants. Quand l'amour s'en mêle, il n'y a plus, devant sa tyrannie, d'esprit et de courage qui tienne...

En une série d'histoires très vivantes et très passionnées, ce sont ces cruautés de l'amour qu'a racontées Paul Ginisty, avec infiniment de verve et avec une pointe d'émotion.

Cet aimable volume est illustré de dessins dus au crayon fantaisiste d'Henriot.

Et pour finir annonçons une perle nouvellement sortie de l'écrin qui a nom « Petite Bibliothèque Charpentier ». Ce sont les **Contes choisis**, de Catulle Mendès, qui viennent cette fois de revêtir la forme gracieuse et commode de cette élégante collection si bien faite pour servir de cadre à la prose du char-

mant conteur dont un volume, *Le Roi Vierge,* va retrouver un regain de succès par la mort étrange du roi de Bavière qui a si stupidement mis une couronne impériale sur la tête de son plus cruel ennemi le roi de Prusse.

Plus de soixante volumes attendent encore sur ma table un compte-rendu, mais les forces humaines ont des bornes. Je m'arrête épuisé.

GASTON D'HAILLY.

ESTUDIOS CRITICOS

par

RAFAEL M. MERCHAN

Miembre honorario de la Academia Colombiana de la lengua.

— Pleurez Wolff, Claretie et consorts ! Rajeunissez les lamentations de Jérémie ! Le droit exclusif de réunir en volumes vos articles de journaux ne vous appartient plus. Votre exemple, bon ou mauvais, a été suivi, la contrefaçon existe, voilà le fait. La plaie est ouverte, chaque jour l'agrandit davantage, bientôt le monde entier la verra s'étendre avec terreur, mais il sera trop tard et votre invention même sera la cause de votre châtiment. Il fallait prendre un brevet, messieurs de la presse parisienne! Pour avoir négligé cette formalité, vous êtes débordés, le courant vous emporte, la quantité vous noie.

Ce ne sont plus nos voisins de l'Europe qui vous imitent, ils en sont las. La Belgique a épuisé ses ressources à ce métier de contrebande ; l'Angleterre, la Hollande et la Grèce ont, sur la fin du siècle dernier, brûlé leurs derniers feux ; l'Espagne, l'Italie et le Portugal n'en sont pas plus riches pour avoir contrefait davantage, et l'Allemagne et la Turquie, — celle-ci conquise et celle-là vouée au casque et à la misère, — n'ont plus ni le courage, ni le temps, en dehors du cercle restreint dans lequel elles se trouvent enfermées, de s'occuper beaucoup de la fabrication des autres.

Plus de monopole aujourd'hui ! La singerie a franchi les mers. Les Etats-Unis ont quintessencié la science de la propriété littéraire à bon marché et c'est au tour de l'Amérique du Sud, — le Brésil excepté, — de moduler sa note dans ce concert mimique universel.

La pensée, comme le tabac, devrait avoir ses douaniers pour éviter la fraude.

Si je m'élève, à tort ici peut-être, contre un abus que je n'ai pas lieu de traiter, c'est précisément pour mieux toucher au but et critiquer plus à l'aise les *Etudes critiques* de M. Raphael M. Merchan, membre honoraire de l'Académie de Colombie.

Quiconque écrit veut son livre. Le journaliste juge insuffisantes à sa notoriété les colonnes de son journal et se hâte de mettre en gerbes tous les articles qu'il a commis, intéressants ou non, croyant indispensable que rien de lui n'échappe à la postérité. Est-ce le cas de M. Merchan ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'il a fait comme d'autres. Rédacteur au journal *La Lumière*, de Bogota, il a colligé dans un volume de plus de sept cents pages, élégamment imprimé, pour le pays dans lequel il a été conçu, une vingtaine de ses études, les meilleures, je pense. mais qui n'auront pas toutes, à une époque indéterminée et non lointaine peut-être, la saveur désirable.

Je ne parlerai donc pas des pages dont, en France, nous ne comprenons pas parfaitement la teneur originale, ou qui perdent leur actualité dès qu'elles sont jetées hors de leur terre natale. Une bonne moitié de l'ouvrage passe facilement par la porte de cette catégorie. C'est la Colombie littéraire analysée, pesée, louangée ou blâmée suivant l'heure. Rien ne manque à cette salade exotique, qu'un même bras patient assaisonne et fatigue.

Poésies de Tamayo et de Zenea, *Vers* de Conto, *Histoire* par Silva, *Drame* d'Escobar, *Politique* de Pérez, *Statistique* du Dr Aguilar, *Philosophie* de Montalvo, *Critique* de Caro et *Philologie* de Cuervo, voilà les branches de l'arbre que notre méridien me force d'élaguer.

D'un critique étranger, critiquer la critique,
Sans avoir jamais lu l'écrivain critiqué,
C'est un problème ardu, quelque chose d'antique,
Un songe que Joseph n'aurait pas expliqué.

Telle est mon opinion, quant au fond, sur les précédentes analyses. J'arguerai de la forme à la fin du réquisitoire.

Victor Hugo et sa Légende des siècles, Becquer et Heine, surtout, touchent mieux ma corde sensible d'habitant de l'ancien monde.

M. Merchan, hugolâtre méticuleux, a contemplé Hugo, tantôt avec une longue-vue, tantôt à l'aide d'un microscope. L'un est meilleur que l'autre. Il faut aux génies des horizons vastes, presque célestes : les bornes humaines ne leur conviennent pas, elles les étouffent. Aussi, pour vouloir juger de trop près, l'esprit s'égare-t-il souvent dans les sentiers de l'impossible.

L'auteur, en cherchant la petite bête, n'a pas su trouver le fil de l'écheveau qu'il croyait dévider. La réticence est fâcheuse au moment du verdict. Avouez qu'une œuvre est bonne ou démontrez qu'elle est mauvaise, et ne venez pas dire :

« Dieu fasse que mes paroles n'expriment pas une hérésie littéraire en étudiant une œuvre de Victor Hugo ; ses plus grands admirateurs n'ont pas pour

lui plus d'enthousiasme que moi : *mais*... la seconde série de la *Légende des siècles* n'est pas la continuation de la première, etc.

Et plus loin :

« Ce que je vais écrire maintenant frisera l'impertinence. Peut-être vaudrait-il mieux le taire : *mais*... la *Légende des siècles* pourrait être un poème plus vaste, plus grandiose et plus complet... »

Enfin :

« La *Légende des siècles* est défectueuse. Comme pensée, parce qu'elle ne tient pas ce qu'elle a promis : *mais* elle renferme des beautés de premier ordre. »

Ce ne sont pas là des données précises, des appréciations exactes, il y a trop de *mais*. Des tenants, soit ! Et les aboutissants ?

J'aime mieux *Becquer et Heine*, en dépit du vague latent dont M. Merchan les enveloppe encore.

Becquer est ce poète espagnol, mort presque jeune, dans toute la force de son talent et qui écrivait à une femme :

« Certain jour tu m'as demandé : — Qu'est-ce que la poésie ? T'en souviens-tu ?

« ... Mes yeux... se tournèrent instinctivement vers les tiens, et je m'écriai enfin : la poésie... la poésie, c'est toi ! »

Heine lui est comparé avec cette grosse différence qu'il n'est pas bon à jeter aux chiens, tandis que le Ciel est à peine digne de recevoir Becquer. Cela devient du parti pris. Néanmoins, le doute et la tergiversation surnagent à la longue et l'accord se fait entre les deux poètes, sous la plume du critique un instant rancunier.

Les écoles poétiques ne sont qu'une polémique locale et *la lyre hellénique* remplit modestement sa tâche de compte-rendu bibliographique ordinaire.

La Havane intellectuelle vue des Andes est une étude plus large, sur le modèle de nos anthologies. C'est un hommage généreux rendu à ce brillant pays où le vers règne en maître.

Pour la gloire de Richepin, je devrais mourir ici. Eh bien ! non. Je veux qu'il sache ce que la Colombie pense de lui, je veux qu'il lise l'article à lui consacré dans le livre dont je m'occupe. Il mérite d'être cité :

« Ce poète, dont la vie pleine d'aventures ressemble à celle d'un héros de roman, est actuellement en France le lyrique à la mode parmi les incrédules. Son volume de poésies *Les Blasphèmes* (1884) a eu en peu de jours de nombreuses éditions. *Le Figaro*, de Paris, parle de l'auteur en ces termes : (Suivent dix lignes extraites du *Figaro*). »

Plusieurs poètes se sont élevés contre l'auteur de l'*Hymne de l'athée*; entre autres, Mardoche avec ses *Réponses aux Blasphèmes de Jean Richepin*, et Dubout, avec ses *Contre-Blasphèmes*. (Viennent deux sonnets choisis dans les contre-blasphèmes.)

Et c'est tout.

A part les quelques griefs exposés loyalement contre le fond de l'œuvre de M. Merchan. je n'ai plus à dire que du bien de sa forme.

Style aimable. généralement poétique. craintif parfois, à cause du *mais*, mais, comme écrirait l'auteur lui-même. la timidité ne se raisonne pas et encore moins la Charité, ce noble sentiment qui consiste ici-bas à avoir peur de faire de la peine aux autres.

GEORGES BOURET



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L'histoire de l'art demanderait de longues études, et tout le monde ne peut se livrer à l'énorme travail auquel il faudrait s'astreindre pour arriver aux connaissances générales nécessaires aux hommes spéciaux, Aussi, M. C. Bayet, dans la *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*. n'y a-t-il introduit qu'un **Précis d'histoire de l'Art**.

Pour bien comprendre l'histoire de l'Art, telle que l'écrit M. Bayet, il est utile au lecteur d'avoir certaines notions de la technique, de la composition. du style des œuvres d'art. L'histoire de l'Art, dans son acception générale, ne traite pas en effet des conditions et des procédés de chaque art en particulier ; elle étudie leur développement simultané et les grandes évolutions qui s'y sont successivement produites. Pour en mieux comprendre les œuvres, elle s'efforce aussi de les replacer dans le milieu même où elles sont nées.

De même que toutes les institutions humaines,les arts naissent.grandissent, prospèrent ou faiblissent d'après certaines lois qu'il n'est pas toujours impossible de déterminer, l'art est lié à l'histoire de tous les peuples.

Le volume de M. C. Bayet, bourré de faits curieux et orné de gravures de valeur, est divisé en quatre livres : le premier l'*Antiquité*, traite des arts en Egypte, en Assyrie, en Phénicie, etc., des origines de l'art grec et de l'art archaïque,de l'art au temps de Périclès. de l'art grec après le ve siècle,de l'art étrusque et de l'art romain. Le livre second étudie les origines de l'art

chrétien, l'art bysantin. l'art arabe et les arts de l'Extrême-Orient, l'art gothique : c'est *le Moyen Age.*

Le livre troisième. *la Renaissance*, traite de la renaissance italienne du XIIIe siècle jusque vers la fin du XVe siècle. de l'art italien à la fin du XV siècle et au XVIe siècle, de l'art en Flandre et en Allemagne au XVe et au XVIe siècle de l'art en France au XVe et au XVIe siècle.

Le livre quatrième et dernier s'occupe de l'art en Flandre, en Hollande, en Angleterre, en Italie et en Espagne. au XVIIe et au XVIIIe siècle.

L'ouvrage s'arrête là, au moment où un élève de Vien, David va devenir chef de l'école française sous la Révolution et l'Empire : son atelier, où on ne jure que par les Romains, s'ouvre en 1787.

« La Révolution française, dit M. Bayet, en terminant, dont les orateurs invoquent sans cesse les souvenirs des républiques antiques, en accroîtra la vogue ; il n'est pas jusqu'au costume, jusqu'aux meubles où ne se marque cette mode. L'art nouveau ne présentera point, il est vrai, une physionomie uniforme : si David veut retrouver la force et la sévérité des œuvres antiques, Prudhon rêve d'en imiter la grâce ; d'autre part, les événements contemporains, les grandes batailles de l'Empire, inspirent des artistes d'un talent vigoureux comme Gros. Derrière l'école de David, une autre école se forme, l'école romantique qui, sous la Restauration, se révèle dans tout son éclat avec Géricault et Delacroix. »

L'histoire de l'art au XIXe siècle ne peut être encore entreprise, le mouvement artistique qui a marqué ses débuts ne s'est jamais arrêté ; l'évolution n'est pas terminée : attendons.

M. le comte Paul Vasili publie un nouveau volume, **La Société de Saint-Pétersbourg**, ouvrage qui continue la série d'études entreprises dans la *Nouvelle Revue* sur la société politique des diverses capitales de l'Europe.

La Russie est d'autant plus curieuse à observer en ce moment qu'elle se trouve sur le point de se rencontrer avec l'Allemagne sur les champs de bataille, selon le dire du comte Vasili.

« En ce moment nous nous trouvons dans la position de la France après Sadowa. Nous sommes l'objectif du prince de Bismarck qui veut nous forcer à lui faire la guerre. La ferons-nous avec ou sans alliance ? Le sort de toute l'Europe dépend de l'issue qu'aura cette lutte, dont l'éclat n'est qu'une affaire de temps, qui peut. si elle nous est favorable, écrouler l'empire arrogant des

Hohenzollern et nous rendre, ainsi qu'à la France, la part de suprématie qui nous appartient à toutes deux. »

Le comte Vasili prend peut-être ses désirs pour la réalité, et cette phrase cache mal la nationalité de l'écrivain; mais, en dehors de cela, n'est-il point un peu naïf lorsqu'il invoque le Dieu de la justice ?

« Le vieux monde Slave va se ruer sur les hordes teutonnes, (il aurait mieux valu écrire : Les hordes Slaves vont se ruer sur le monde teuton). Je tremblerais pour le sort de mes frères si je ne savais qu'au-dessus des hommes il y a la justice de Dieu, et que, comme nous enseigne l'Ecriture, l'orgueilleux courbera son front dans la poussière. Il sera humilié à son tour. Tout passe ici-bas ; le bonheur, les honneurs et la gloire des peuples : l'Eternel seul est immuable ; si son bras se repose parfois, il frappe un jour ou l'autre ceux qui ont méconnu ses lois. »

Ah ! quand donc laissera-t-on en repos ce « Dieu des armées » que chaque camp invoque et auquel chacun redit un *Te Deum* enveloppé dans le même nuage d'encens. Quelle triste situation que celle de ce père associé au meurtre de ses propres enfants ?

L'Art de dire, par Louis Leloir, de la Comédie-Française, paraît chez Lecène et Oudin.

Il y a déjà de nombreux traités qui exposent le mécanisme de la diction. L'auteur de ce nouveau volume a supposé ce mécanisme connu et pour permettre à des lecteurs déjà corrects d'acquérir la justesse et la vérité dans l'*Art de dire*, il a choisi des extraits de Molière, de Racine, de Corneille, de La Fontaine, et il les a commentés, en faisant précéder chacun d'eux d'une analyse de la scène ou de la fable. Le lecteur connaît ainsi chacun des personnages dont il doit traduire les sentiments: de plus, la notation exacte du ton à employer et des mots de valeur à mettre en relief lui permet de se perfectionner dans un art, longtemps négligé, et dont l'importance s'affirme chaque jour de plus en plus.

Le Biographe, organe de la Société Biographique de France, revue littéraire, illustrée de Bordeaux, qui en est à sa quatorzième année d'existence, publie les biographies et photographies des célébrités contemporaines, écrivains, musiciens, artistes, etc., etc. Cet organe, créé et dirigé par M[me] Edouard Lenoir, vient d'obtenir une médaille d'or de la Société Nationale d'Encouragement au Bien. — Disons que le volume de poésies de la directrice du *Biographe* **Fleurs Ephémères**, vient d'obtenir la même récompense.

Une nouvelle science vient de naître : *la Pré-histoire.*

Nous savons aujourd'hui comment l'Homme est arrivé sur la terre. Les premiers âges de l'humanité étaient, naguère encore, ensevelis sous le voile du passé, mais des milliers de vestiges viennent d'être découverts, outils et armes de pierres de toutes formes, haches, marteaux, flèches, lances, racloirs, ossements cassés et taillés, ustensiles de la vie quotidienne, débris de cuisine, ornements divers, etc., etc. Les voix du passé se sont réveillées.

Le grand succès qui a acclamé la publication du « *Monde avant la création de l'Homme* » montre quel intérêt on attache maintenant à ces questions d'origines. Cet ouvrage-ci est la suite naturelle du premier. Après avoir assisté à la formation de la terre, on aimera avoir sous les yeux l'histoire primitive de l'humanité.

Le succès d'une telle publication était dès lors doublement assuré, et pour satisfaire à tous les désirs déjà exprimés, les éditeurs lui ont donné la forme à la fois luxueuse et populaire qui a été accueillie avec tant d'enthousiasme par les innombrables lecteurs de l'*Astronomie populaire* et des *Terres du Ciel.*

Cet ouvrage, **La Création de l'homme et les premiers âges de l'humanité**, par M. H. du Cleuziou, paraît en livraisons à 10 centimes et en séries à 50 centimes. Il sera illustré d'environ 300 figures, représentant les scènes du monde primitif, les mœurs et coutumes de nos ancêtres, leurs outils et leurs armes, ainsi que de plusieurs grandes planches reconstituant, par le dessin, les origines de la civilisation.

Pour beaucoup de nos lecteurs, qui ont pu juger *de visu* de la facilité avec laquelle les poètes amateurs improvisent les bouts-rimés, qui font la joie des salons, rien n'est plus simple que d'accoupler deux rimes ensemble, et il n'est pas besoin d'un dictionnaire pour arriver à cet accouplement, plus souvent fantaisiste que logique.

Mais, pour les véritables travailleurs, et pour beaucoup de poètes, leur production est un travail des plus sérieux : un dictionnaire, et un dictionnaire très complet, contenant les mots classés par rimes, avec leur qualité, leur genre, leur signification matérielle et figurée, est absolument nécessaire.

Or ce dictionnaire complet, véritable encyclopédie de la langue usuelle et de la langue figurée, n'existait pas encore. C'est cette lacune que le **Grand Dictionnaire des rimes françaises** par M. Morrandini d'Eccatgae, vient combler à la grande joie et au grand avantage, non seulement de tous les poètes, mais encore de tous les amis des lettres françaises.

Le **Grand Dictionnaire des rimes françaises** est, en effet, le dictionnaire le plus complet de la langue qui se puisse imaginer ; non seulement il est le *compendium* de la langue classique, mais encore de cette langue pour ainsi dire nouvelle que les sciences naturelles, physiques et médicales ont conquise avec l'aide des langues étrangères, de la presse et des voyageurs.

Il contient jusqu'aux termes héraldiques, omis jusqu'ici dans presque tous les dictionnaires.

C'est un véritable travail de bénédictin, et, par le temps de statuomanie que nous traversons, nous ne craignons pas de dire que l'auteur du **Grand Dictionnaire des rimes françaises** aurait droit à une statue colossale, si tous ceux qu'il obligera lui rendaient la monnaie la plus réduite du service qu'ils retireront de son œuvre titanesque.

Un volume très curieux et qui, pour nos petits neveux, donnera la valeur humoristique de certains mots jetés dans les chroniques mondaines, **le Sottisier**, par M. Arsène Arüss, vient de paraître, artistement illustré par nos meilleurs dessinateurs.

C'est un nouveau dictionnaire qui explique d'une façon nouvelle certains mots de la langue française.

« Car, ainsi que s'exprime Albert Millaud, dans la préface du livre, chaque mot de notre joyeuse langue a plusieurs sens, selon qu'on l'emploie à Paris ou à Carpentras, sur le boulevard des Italiens ou au Marais, en 1830, ou en 1886. Les mots ont leurs modes, leur époque, leur déguisement, et, de temps en temps, il faut qu'un écrivain se lève pour venir expliquer la dernière nouveauté d'un mot que l'on croyait usé jusqu'à la corde. »

En glanant dans ce petit dictionnaire rabelaisien, dans son titre comme dans ses formules, on comprendra mieux la pensée qui en a été dicté les pages.

« *Absolution.* — Benzine théologique.

« *Académicien.* — Un monsieur qui a obtenu qu'on lui dise : — allez vous « asseoir !

« *L'Accord parfait.* — Terme de musique inventé par un musicien céliba- « taire.

« *Ami.* — Canne qui se casse si vous prétendez vous y appuyer.

« *Cabinet de toilette.* — Chambre de chauffe.

« *Campêche.* — Vignoble à l'abri du phylloxera.

« *Collaboration.* — Littérature à quatre mains.

« *Conseil d'administration.* — Les enfants de Cadet-Roussel :

« L'un est voleur
L'autre est fripon
Le troisième est un peu ficelle ! »

Ecrire un livre comme celui-là n'est pas donné à tout le monde et l'auteur, tout en semblant n'être pas sérieux, a pourtant fait montre d'une grande habileté et de talent d'observation.

A **La France Juive**, de M. Drumont, répond M. Alexandre Weill, dans **La France Catholique et Athée**, seulement il nous semble que M. Weill ne « répond » pas du tout à M. Drumont. A une accusation directe, il faut une riposte directe, et les grandes phrases, les longues citations de textes n'ont pu détruire les accusations personnelles dirigées contre les exploiteurs de gogos.

Ah ! si M. Alexandre Weill avait voulu discuter l'ouvrage du chevalier Gougenot Des Mousseaux, **Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens**, nous comprendrions la forme employée par M. Weill ; mais, dans l'espèce, M. Weill l'a pris de trop haut. L'ouvrage de M. Drumont, est un pamphlet et n'a d'autre valeur, tandis que le livre du Chevalier Des Mousseaux est une œuvre d'une importance capitale, aujourd'hui où la question sémitique paraît vouloir être soulevée en France.

Nous engageons tous les lecteurs sérieux, tous ceux qui s'intéressent à cette question à étudier le travail de Des Mousseaux, qui ne tirera pas son succès de personnalités directes et d'ardentes accusations, mais bien du ton modéré dont il est écrit.

HENRI LITOU.



Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

Impr. Paul Bousrez, 5, R. de Lucé, Tours.

CHRONIQUE

Paris, 10 juillet 1886.

Le roman russe a décidément reçu droit de cité chez nous. On y trouve une intensité de vie tellement remarquable, et les sentiments qui animent les héros de ces récits ont une grandeur telle, que l'on se plaît à suivre les péripéties souvent fort simples de ces œuvres qui nous arrachent au genre d'études terre à terre, aujourd'hui le fond de notre littérature contemporaine. A quelques exceptions près, la grande majorité de nos romanciers mettent des passions sensuelles en présence, le romancier russe montre des hommes agissant sous l'obsession des idées de liberté et de relèvement. Le roman russe est, pour ainsi dire, le porte-parole des revendications de cette classe de citoyens qui réclament l'affranchissement de la pensée étouffée dans les journaux, revendications timides qui se cachent sous la forme romantique, ne pouvant s'affirmer ailleurs.

Dans **Un Bulgare**, par Tourguéneff, c'est une jeune fille, Hélène, qui se prend d'un amour réfléchi et cependant passionné pour Insaroff, le Bulgare qui rêve d'affranchir sa patrie.

« Affranchir son pays ! dit-elle.... on a peur, même, de prononcer ces mots, tant ils sont grands..... »

Ce n'est ni la beauté d'Insaroff, ni sa fortune qui emportent l'imagination de la jeune Russe, c'est la pensée qui anime son amant. Elle l'aime pour ce qui agite le cerveau de celui-ci, ou plutôt non, elle ne l'aime pas d'amour, elle l'admire.

Mais, il ne faut pas s'y tromper, le roman portant un titre russe et écrit par un auteur français n'a de russe que le nom : c'est purement et simplement le roman français transporté sur les bords de la Néva ou dans quelque ville de l'empire des Tsars ; mais les sentiments qui font agir les personnages ne sont pas ceux-là qui touchent les Tourguéneff, les Gogol, les Tolstoï, etc.

Voici, par exemple, **Boris Trofimof**, de M. Paulhaguet. Il est certain que son roman est très émouvant et parfaitement conduit ; il connaît la Russie et ses mœurs, mais que voyons-nous dans ce roman : une donnée de mélodrame rebattue déjà par vingt romanciers, sans compter les auteurs dramatiques. — Une femme mariée, déjà mûre, se prend d'un fol amour pour un

jeune homme : elle lui avoue sa passion. Le jeune homme repousse les avances de cette énamourée sur le tard ; il aime ailleurs.— La femme se venge d'une façon terrible.

Et voilà !

Cela ne veut pas dire que l'œuvre de M. Paulhaguet soit inférieure à tant d'autres, loin de là; mais il n'y a que la connexité de lieu entre **Boris Trofimof** et les œuvres des auteurs vraiment russes.

Nous en dirons autant de l'ouvrage de M. Jean Lorrain, **Très russe**, étude fort curieuse et très intéressante de caractère féminin, éclos peut-être dans l'esprit seulement de l'auteur, mais d'une originalité typique, jouissant de la souffrance qu'elle fait endurer à celui qui la désire.

Ce livre est très largement écrit, et le chapitre suivant en donnera l'impression :

« — Non, mon ami, il ne faut jamais ressusciter une impression, si délicieuse qu'elle ait pu être. Le présent nous appartient à peine, le passé est au passé : c'est tenter Dieu que d'y revenir. Nous avons tous deux un joli coin dans la mémoire, que gagnerions-nous à nous y promener encore ? Nous détruirions peut-être une illusion, nous déflorerions un souvenir ; aussi, croyez-moi, mon ami, restons-en là. Les heures de bonheur sont comme les montagnes, elles ne sont bleues que vues de très loin, très loin ; c'est la distance qui les idéalise, et l'imagination seule qui les embellit.

« Mme Livitinof s'était levée et, blanche sous la lune, dans sa longue robe de cachemire blanc, elle était allée s'accouder au-dessus de la vallée, aux balustrades de la terrasse.

« La nuit était pleine d'étoiles ; la vallée d'Yport, — avec ses ravins boisés, ses cépées profondes et ses vagues de bois taillis, où saillaient çà et là le pignon d'un chalet, la terrasse italienne d'une villa,— se déroulait, calme et solitaire, comme baignée de givre, sous la lueur molle et bleue du clair de lune ; dans l'air transparent se dégageaient des senteurs poivrées de foin et de menthe. Au pied de la terrasse, la grande route absolument déserte, brillait, toute blanche comme un ruban d'argent, bordée d'un rideau de peupliers, puis tournait brusquement ; derrière ce tournant se devinaient, plus qu'on les voyait, le clocher et les premiers toits du pays, et tout au fond, la mer ; on ne pouvait l'apercevoir de la villa mauresque... seulement, par intervalles, avec un léger frisselis de vent dans les feuilles ; un bruit lointain et sourd, comme un bruit de pas d'hommes en marche, arrivait, la plainte de la vague roulant sur les galets..., une paix idyllique enveloppait le paysage... Au loin, très loin, un chien hurlait sur le plateau des fermes.

« Quelle idée avait eue Mme Livitinof de venir s'enterrer ces deux mois de juillet et d'août dans ce trou de la côte normande ? Toujours est-il qu'elle y était installée depuis quinze jours et que, ce soir-là, comme tous les autres soirs depuis son arrivée en Normandie, Allain Mauriat était auprès d'elle.

« Il était resté assis dans le salon sur un des grands divans se carrant aux angles de la pièce ; il se taisait, le visage farouche, regardant Mme Livitinof qui lui tournait le dos accoudée à la terrasse, et dont la blanche silhouette vaporeuse sous la lune prenait dans ce décor des sveltesses d'apparition.

« Tout à coup il se levait et, s'étant venu camper résolûment, les yeux dans les yeux, vis-à-vis d'elle :

« — Quelle femme êtes-vous donc, Sonia ? demandait-il avec un léger tremblement dans la voix.

« — Quelle femme je suis ! Mon Dieu, mon ami, je suis une femme que l'expérience de la vie a fait savante et qui le regrette bien, je vous l'assure, car si j'étais naïve et ignorante, je ne vous refuserais pas ce que réclament si impérieusement de moi et le reproche de vos yeux et le trouble de votre voix : je serais simplement à vous, mon ami. Mais j'ai vu tant de femmes pleurer pour une semblable histoire, que la douleur des autres m'a rendue prudente : je suis, moi, très jalouse de mon bonheur, Mauriat, et je ne veux ni briser mon souvenir ni tuer mon illusion.

« Mme Livitinof avait relevé la tete ; la lune l'éclairait en plein, argentant ses lèvres, allumant en humide éclair la nacre de ses dents et la pâle émeraude de ses prunelles : enveloppée d'un long froc de moine en cachemire blanc, la taille serrée par une cordelière de laine brute, ses cheveux jaunes tordus négligemment sur le haut de la tête en un gros câble, une queue de cheval dont le bout rebelle, éparpillé, lui balayait les épaules, elle était à la fois l'attirance et la Chasteté, triste et mélancolieuse comme une Pudeur brisée, pure, adorable et désirable comme l'incarnation de la Pudeur.

« — Oui, quelle femme êtes-vous ? s'écriait Mauriat : il éclatait enfin. Il y a deux ans, à Florence, je vous rencontre, moi, Français de passage, écrivain obscur, vous, l'illustre voyageuse, la *bella donna* de cet hiver en Toscane... Je vous vois, je vous suis présenté, je vous aime... J'ose vous le dire: vous ne répondez rien, vous ne daignez même pas sourire, pas même vous en fâcher... une déclaration de plus à une femme comme vous ! vous ne les comptez plus les déclarations... quand, la veille de votre départ, je reçois un mot de vous : la marquise de Sore me demandait ma soirée au palais Bartholéoni. J'y vais, je vous trouve seule, accueillante, charmante, vous me faites raconter ma vie.

mon enfance mes projets, vous daignez me montrer un peu votre passé, et brusquement vous vous abandonnez... vous vous donnez à moi.

« Le lendemain vous étiez partie... là-dessus, deux ans sans vous voir, deux ans sans un mot, sans nouvelles ; et Dieu sait si j'ai écrit! Cependant, un jour, j'apprends qu'à Paris, dans l'atelier d'un peintre à la mode, Milla Sichel a dit de mes vers sur des tableaux vivants appropriés au texte, et cela à l'instigation d'une grande dame anglaise, de la marquise de Sore... Mais la soirée s'était mal terminée, la grande dame anglaise avait, dit-on, enlevé le fils du peintre. Que devait en croire un homme épris ?... Après, le même oubli, le même silence, quand, il y a quinze jours, à Fécamp, je reçois une lettre d'une écriture une seule fois lue, et avec quelle émotion reconnue, cette écriture : « — Je suis depuis hier à Yport et pour deux mois. Venez me voir à la villa mauresque. »

« Et depuis quinze jours... à quelles épreuves ne m'avez-vous pas soumis. Toujours seuls en tête-à-tête, abandonnée et cependant si réservée sous ce feint abandon; du passé, pas un mot, pas une allusion... ; là aussi s'est creusé un abîme. Aujourd'hui, enfin, vous me promenez toute la journée par ces bois de juillet, odorants, ensoleillés, ces bois dont la solitude invite, dont l'ombre encourage et dont la senteur grise ; vous vous appuyez à mon bras, mon bras contre lequel je sens votre poitrine battre et se soulever ; vous m'abandonnez votre main, dont les doigts enlacent et dont la paume attire... Arrivés ici, vous me retenez à dîner ; après le dîner, vous me retenez encore ; votre odeur je la sens, votre chair je la respire, et, dans ce salon trop étroit, par cette nuit merveilleuse, cette nuit toute de parfums, complice, quand tout mon être aspire à vous, quand mes yeux s'allument, quand mon sang bout et que mon cœur bat à se rompre, vous me regardez avec ce visage de vierge et concluez froidement : « Je ne veux ni briser un bonheur ni tuer un souvenir. » Eh bien ! je le tuerai, moi, ce souvenir qui consume ma vie : il y a assez longtemps que je souffre et lutte avec ma souffrance... Le vin est tiré, il faut le boire... Je vous veux, je vous tiens, et je vous aurai !...

« Et il saisit brutalement la jeune femme aux hanches.

« — Soit, prenez-moi... et ses yeux d'un gris vert étincelaient dans l'ombre... mais vous aurez perdu une amie, et demain je serai repartie, cette fois pour toujours ; et elle tendit à Mauriat ses mains et ses lèvres, devenues toutes froides.

« Elle avait fermé les yeux, sa taille souple se cambrait maintenant raidie sous le froc aux plis rigides de linceul et, les lèvres et les paupières bleuies sous un reflet de lune, on eût dit une morte qui s'abandonnait. Le froid de

cette chair et de cette bouche fit frissonner Mauriat. Il eut la conscience d'un crime comme il en eut la vague horreur; une lâcheté l'envahit, et, repoussant cette femme inerte, dont la morne passivité l'épouvantait : « C'est vous que je veux, et non plus un cadavre. » Et sa voix s'étrangla, devenue rauque : puis, s'étant rapproché d'elle, d'un ton encore plus bas, mais rempli de menaces : « Sonia, à ce jeu d'enfants, c'est nous deux que vous perdrez. » Elle, alors, les paupières toujours baissées, comme en prière : « Soit, nous nous perdrons « ensemble, mais gardant chacun le souvenir. Vous m'avez eue, conservez-en « la mémoire... La vôtre m'est si chère, que je me suis interdit à jamais d'y « toucher. Lequel des deux a le plus aimé l'autre? »

Cette Mme Livitinof fait une expérience, comme Locuste expérimentait ses poisons *in animâ vili*, et l'auteur en déduit la psychologie qui explique le titre du volume : *Très Russe.*

« Ce mépris de l'existence et du bonheur d'autrui est très slave : le servage et le knout font des âmes de fer aux femmes de l'aristocratie. Elle surexcitait et exaspérait les sens de Mauriat, comme elle eût fait fouetter ses serfs, là-bas, dans ses terres, par désœuvrement, caprice, une envie qui lui prenait de se prouver à elle-même sa puissance et de voir couler un peu de rouge... humain. Mauriat était sa propriété comme ses moujiks; elle se l'était affermé en se donnant à lui : c'était l'application du droit féodal dans toute sa splendeur. »

Il nous semble que cette sorte d'amour, dont la Russie n'a pas absolument la spécialité, tient bien plus au tempérament de certaines femmes qu'à leur désir de faire souffrir qui les aime. Ce sont des êtres hors nature.

Dans un roman, *très russe*, celui-là, **Marc le Nihiliste**, par Gontcharof, traduit et adapté par Eugène Gothi, on trouve chez le nihiliste Marc des idées sur l'amour qui ressemblent beaucoup à celles de Mme Livitinof.

« Pourquoi, dit Marc à la belle Vera, chercher à pénétrer l'amour? pourquoi mesurer bourgeoisement la coupe du bonheur? Avalez-en bien vite deux ou trois gorgées, sauvez-vous ensuite pour éviter la satiété, et puis cherchez ailleurs! Ne laissez pas tomber la pomme, dépêchez-vous de la cueillir, et demain cueillez-en une autre! Ne restez pas toujours à la même place, comme le limaçon, ne vous accrochez pas toujours à la même branche! Restons pendus au cou l'un de l'autre tant que nous en aurons envie, et séparons-nous ensuite... »

M. le vicomte E. Melchior de Vogüé, qui vient d'écrire une étude excellente sur **Le Roman russe**, étude dans laquelle il passe en revue les

œuvres de Pouchkine, Gogol, Tourguénef, Dostoïevsky, Tolstoï, etc., après avoir recherché les origines de la littérature russe a écrit une intéressante préface pour la traduction que publie M. Neyroud des **Souvenirs de la Maison des Morts**.de Th. Dostoïevsky,un livre qui rappelle **Mes Prisons**, par le littérateur Salucien, Silvio Pellico,quoique ces deux ouvrages ne soient pas conçus dans le même esprit.

Avant de donner, ici, la préface de M. Vogüé, nous croyons utile de rappeler à la génération nouvelle qui n'a pas été comme nous bercée sous l'émotion produite par la beauté de l'œuvre de Pellico, un aperçu succinct de ces mémoires qui parurent vers 1833 et furent traduits simultanément, si nous nous souvenons bien, par Claussade d'une part et Delatour de l'autre. Depuis, d'autres reprirent la traduction de *Mes Prisons* et ce livre, trop oublié aujourd'hui, produisit ce grand mouvement de commisération en faveur de l'Italie courbée sous le joug de l'Autriche, qui se traduisit plus tard par l'immense élan qui poussa la France à la délivrance de Venise, délivrance qui fut seulement arrêtée ou plutôt retardée par des circonstances bien connues aujourd'hui.

Suivant nous, *Mes Prisons* est une œuvre d'une portée plus hautement morale que *Les Souvenirs de la Maison des Morts*, car Pellico y fait ressortir surtout comment l'homme armé de la foi évangélique peut triompher de l'adversité ; tandis que l'œuvre de Dostoïevsky est surtout anecdotique, celle de Pellico est plus philosophique.

Silvio Pellico reçut dès son enfance une excellente éducation, se livra ensuite à la poésie, et se fit connaître par quelques compositions littéraires, notamment par une tragédie (Francesca da Rimini), qui eut beaucoup de succès à Milan et dans toute l'Italie. A la chute du royaume d'Italie, son père transféra son domicile à Turin, et Pellico resta à Milan, où il faisait l'éducation des enfants de comte de Horro Lambertini, lorsque, le 13 octobre 1820, il fut arrêté à Milan et enfermé à Sainte-Marguerite. Accusé d'avoir pris part, comme complice et comme confident, à quelque complot libéral, il eut à subir de longs interrogatoires. Sachant ce qu'on peut attendre d'un pouvoir soupçonneux. il aima mieux s'exposer à tout que de compromettre ses amis par quelque parole mal interprétée. On lui fit un crime de son silence ! Quatre mois après, le 19 février 1821, il fut transporté de Sainte-Marguerite aux plombs de Venise, et passa une année entière dans cet affreux séjour où il eut à souffrir tout ce que la captivité a de plus cruel. Pendant ce temps, on instruisit son procès. Le 22 février 1882, Pellico et son ami Maroncelli furent amenés avec le plus grand appareil sur la place Saint-Marc, et là, en présence du peuple assemblé, ils entendirent leur arrêt : ils étaient condamnés à mort.

Leur peine était commuée, pour Pellico en quinze ans, pour Maroncelli en vingt ans de réclusion au fort du Spielberg, où ils furent plongés séparément dans des cachots souterrains et obscurs. C'est là que ces deux malheureux jeunes gens virent se consumer les plus belles années de leur vie, morts à la société, à leurs amis, à leurs parents, en proie à toutes les souffrances physiques et morales, sans nouvelles de leur famille, sans moyen de correspondance, sans livres, sans papier, privés de tout ce qui peut faire supporter la captivité. Plusieurs fois, on leur fit espérer la clémence de l'empereur, et cet espoir, si souvent trompé, ne servait qu'à leur faire plus cruellement sentir le poids de leurs fers. Enfin, le 26 juillet 1830, on envoya de Vienne l'acte de leur mise en liberté, et le 1er août, ils furent rendus à la lumière du jour, pâles, maigres et flétris, semblables à deux spectres qui sortaient de leurs tombeaux.

Quels durent être, après tant de tourments inouïs, les sentiments des deux victimes à l'égard de leurs persécuteurs ? Si jamais il est permis à l'homme de nourrir dans son cœur la haine et la vengeance contre ses semblables, qui plus qu'eux en avaient le droit ? qui, plus que Pellico aurait pu justement répandre dans ses écrits le fiel et l'amertume? Ordinairement ceux qui écrivent leurs mémoires, ayant en vue, soit de se justifier de quelque imputation, soit de jeter de l'intérêt sur les circonstances où ils se sont trouvés, s'étudient à présenter, aux dépens d'autrui, les événements sous un jour qui leur soit favorable. Ici, au contraire, point de récrimination, point d'attaques, point de but personnel.

« Ce n'est point pour parler de moi, dit l'auteur dans sa préface, que j'ai publié ces Mémoires, mais c'est dans l'intention de donner courage aux malheureux, en exposant les maux que j'ai soufferts, et les consolations qu'on peut trouver au sein même des plus affreux malheurs. » Ce livre n'est donc ni un plaidoyer, ni une diatribe, ni un recueil d'anecdotes : on n'y trouve pas de politique, à peine quelque chose des motifs de cette longue et terrible persécution. Ce sont les études morales et profondes d'un prisonnier sur lui-même. Il nous peint avec naïveté ses impressions, ses angoisses, ses luttes intérieures, ses efforts, ses faiblesses, ses chutes, ses victoires. Dans le silence de son cachot, il contemple son âme avec résignation, et l'examen qu'il fait de lui-même lui prête de nouvelles forces. A l'appui de la vertu, la religion lui apparaît comme une inspiration soudaine, et il la saisit, il l'embrasse avec étreinte. Les hommes le font bien souffrir ! et cependant il ne ressent pas de rancune ; il n'éprouve aucun sentiment d'aigreur contre l'humanité, il l'excuse, il la plaint, mais il ne la hait pas ; il découvre jusque sous l'écorce rude et grossière de ces geôliers des qualités faites pour honorer l'homme ; son âme

poétique sait embellir les objets qui l'environnent jusque sous les plombs de Venise, jusqu'au fond des cachots du Spielberg. — Ce livre est parsemé de récits on ne peut plus simples, mais rempli d'émotions naturelles. Il y règne partout une pureté d'âme en quelque sorte virginale, une délicatesse exquise d'expressions.

Dostoïevsky, dont le martyre ne fut pas moins affreux que celui de Pellico, y a puisé aussi une grande sérénité d'âme, une résignation profonde et une sorte d'indulgence pour ses bourreaux, mais ce sont plutôt les autres qu'il étudie que lui-même. Cela devait arriver inévitablement, car tandis que Pellico ayant vécu séparé des autres hommes avait dû se replier en soi-même, Dostoïevsky vivant au milieu des forcats devait les étudier et oublier un peu ses propres souffrances en les comparant à celles de ses compagnons d'infortune.

Eccutons ce qu'en dit M. de Vogüé :

« *Les Souvenirs de la maison des morts* n'empruntent rien à la fiction, sauf quelques précautions de mise en scène, nécessitées par des causes étrangères à l'art. Ce livre est un fragment d'autobiographie, mêlé d'observations sur un monde spécial, de descriptions et de récits très simples ; c'est le journal du bagne, un album de croquis rassemblés dans les casemates de Sibérie. Avant de vous récrier sur l'éloge d'un galérien, écoutez comment Dostoïevsky fut précipité dans cette infâme condition.

« Il avait vingt-sept ans en 1848, il commençait à écrire avec quelque succès. Sa vie, pauvre et solitaire, allait par de mauvais chemins ; misère, maladie, tout lui donnait sur le monde des vues noires ; ses nerfs d'épileptique lui étaient déjà de cruels ennemis. Avec cela, un malheureux cœur plein de pitié, d'où est sorti le meilleur de son talent : cette sensibilité contenue, vite aigrie, qui se change en folles colères devant les aspects d'injustice de l'ordre social. Il regardait autour de lui, cherchant l'idéal, le progrès, les moyens de se dévouer ; il voyait la triste Russie, bien froide, bien immobile, bien dure, tout ulcérée de maux anciens. Sur cette Russie, les idées généreuses du moment passaient et ramassaient à coup sûr de telles âmes. Le jeune écrivain fut entraîné, avec beaucoup d'autres de sa génération littéraire, dans les conciliabules présidés par Petrachevsky. Cette sédition intellectuelle n'alla pas bien loin ; des récriminations, des menaces vagues, de beaux projets d'utopie. Il y a impropriété de mot à appeler cette effervescence d'idées, comme on le fait habituellement, la conspiration de Petrachevsky ; de conspiration, il n'y en eut pas, au sens terrible que ce terme a reçu depuis lors en Russie. En tout cas, Dostoïevsky y prit la moindre part :

toute sa faute ne fut qu'un rève défendu : l'instruction ne put relever contre lui aucune charge effective. Chez nous, il eût été au centre gauche ; en Russie il alla au bagne.

« Englobé dans l'arrèt commun qui frappa ses complices, il fut jeté à la citadelle, condamné à mort, gracié sur l'échafaud, conduit en Sibérie ; (ne dirait-on pas Pellico recommençant sa vie) il y purgea quatre ans de fers dans la section réservée, celle des criminels d'Etat. Le romancier y laissa ses illusions, mais rien de son honneur ; vingt ans après, en des temps meilleurs, les condamnés et leurs juges parlaient de ces souvenirs avec une égale tristesse, la main dans la main ; l'ancien forçat a fait une carrière glorieuse, remplie de beaux livres, et terminée récemment par un deuil quasi officiel. Il était nécessaire de préciser ces points, pour qu'on ne fît point confusion d'époques ; il n'y eut rien de commun entre le proscrit de 1848 et les redoutables ennemis contre lesquels le gouvernement russe sévit aujourd'hui de la même façon, mais à plus juste titre.

« Un compagnon d'infortune de l'exilé, Yastyemsky, a consigné dans ses Mémoires le récit d'une rencontre avec Dostoïevsky, au début de leur pénible voyage. Le hasard les réunit une nuit dans la prison d'étapes de Tobolsk, où ils trouvèrent aussi un de leurs complices les plus connus, Dourof. Ce récit peint sur le vif l'influence bienfaisante du romancier.

« On nous conduisit dans une salle étroite, froide et sombre. Il y avait là des lits de planches avec des sacs bourrés de foin. L'obscurité était complète. Derrière la porte, sur le seuil, on entendait le pas lourd de la sentinelle, qui marchait en long et en large par un froid de quarante degrés.

« Dourof s'étendit sur le lit de camp, je me pelotonnai sur le plancher à côté de Dostoïevsky. A travers la mince cloison, un tapage infernal arrivait jusqu'à nous : un bruit de tasses et de verres, les cris de gens qui jouaient aux cartes, des injures, des blasphèmes. Dourof avait les doigts des pieds et des mains gelés : ses jambes étaient blessées par les fers. Dostoïevsky souffrait d'une plaie qui lui était venue au visage dans la casemate de la citadelle, à Pétersbourg. Pour moi, j'avais le nez gelé. — Dans cette triste situation, je me rappelai ma vie passée, ma jeunesse écoulée au milieu de mes chers camarades de l'Université ; je pensai à ce qu'aurait dit ma sœur, si elle m'eût aperçu dans cet état. Convaincu qu'il n'y avait plus rien à espérer pour moi, je résolus de mettre fin à mes jours... Si je m'appesantis sur cette heure douloureuse, c'est uniquement parce qu'elle me donna l'occasion de connaître de plus près la personnalité de Dostoïevsky. Sa conversation amicale et secourable me sauva du désespoir ; elle réveilla en moi l'énergie.

« Contre toute espérance, nous parvînmes à nous procurer une chandelle, des allumettes et du thé chaud qui nous parut plus délicieux que le nectar. La plus grande partie de la nuit s'écoula dans un entretien fraternel. La voix douce et sympathique de Dostoïevsky, sa sensibilité, sa délicatesse de sentiment, ses saillies enjouées, tout cela produisit sur moi une impression d'apaisement. Je renonçai à ma résolution désespérée. Au matin, Dostoïevsky, Dourof et moi, nous nous séparâmes dans cette prison de Tobolsk, nous nous embrassâmes les larmes aux yeux, et nous ne nous revîmes plus.

« Dostoïevsky appartenait à la catégorie de ces êtres dont Michelet a dit que, tout en étant les plus forts mâles, ils ont beaucoup de la nature féminine. Par là s'explique tout un côté de ses œuvres, où l'on aperçoit la cruauté du talent et le besoin de faire souffrir. Étant donnés cette nature, le martyre cruel et immérité qu'un sort aveugle lui envoya devait profondément modifier son caractère. Rien d'étonnant à ce qu'il soit devenu nerveux et irritable au plus haut degré ! Mais je ne crois pas risquer un paradoxe en disant que son talent bénéficia de ses souffrances, qu'elles développèrent en lui le sens de l'analyse psychologique. »

C'était l'opinion de l'écrivain lui-même, non seulement au point de vue de son talent, mais de toute la suite de sa vie morale. Il parlait toujours avec gratitude de cette épreuve, où il disait avoir tout appris. Encore une leçon sur la vanité universelle de nos calculs ! A quelques degrés de longitude plus à l'ouest, à Francfort ou à Paris, cette incartade révolutionnaire eût réussi à Dostoïevsky, elle l'eût porté sur les bancs d'un Parlement, où il eût fait de médiocres lois : sous un ciel plus rigoureux, la politique le perd, le déporte en Sibérie ; il en revient avec des œuvres durables, un grand renom, et l'assurance intime d'avoir été remis malgré lui dans sa voie. Le destin rit sur nos revers et nos réussites ; il culbute nos combinaisons et nous dispense le bien ou le mal en raison inverse de notre raison. Quand on écoute ce rire perpétuel, dans l'histoire de chaque homme et de chaque jour, on se trouve niais de souhaiter quelque chose.

Pourtant l'épreuve était cruelle, on le verra du reste en lisant les pages qui la racontent. Notre auteur feint d'avoir trouvé ce récit dans les papiers d'un ancien déporté, criminel de droit commun, qu'il nous représente comme un repenti digne de toute indulgence. Plusieurs des personnages qu'il met en scène appartiennent à la même catégorie. C'étaient des concessions obligées à l'ombrageuse censure du temps ; cette censure n'admettait pas qu'il y eût des condamnés politiques en Russie. Il faut tenir compte de cette fiction, il faut se souvenir en lisant que le narrateur et quelques uns de ses co-détenus sont

des gens d'honneur, de haute éducation. Cette transposition, que le lecteur russe fait de lui-même, est indispensable pour rendre tout leur relief aux sentiments, aux contrastes des situations. Ce n'est pas un hommage à la censure, mais un tour d'esprit de l'écrivain, c'est la résignation, la sérénité, parfois même le goût de la souffrance avec lesquels il nous décrit les tortures. Pas un mot enflé ou frémissant, pas une invective devant les atrocités physiques et morales où l'on attend que l'indignation éclate ; toujours le ton d'un fils soumis, châtié par un père barbare, et qui murmure à peine : « C'est bien dur ! » On appréciera ce qu'une telle contention ajoute d'épouvante à l'horreur des choses dépeintes.

Ah ! il faudra bander ses nerfs et cuirasser son cœur pour achever quelques-unes de ces pages ! Jamais plus âpre réalisme n'a travaillé sur des sujets plus repoussants. Ressuscitez les pures visions de Dante, rappelez-vous, si vous avez pratiqué cette littérature, le *Malleus maleficorum*, les procès verbaux de questions extraordinaires rapportés par Llorente, vous serez encore mal préparé à la lecture de certains chapitres; néanmoins, je conseille aux dégoûtés d'avoir bon courage et d'attendre l'impression d'ensemble, ils seront étonnés de trouver cette impression consolante, presque douce. Voici, je crois, le secret de cette apparente contradiction.

« A son entrée au bagne, l'infortuné se replie sur lui-même : du monde ignoble où il est précipité, il n'attend que désespoir et scandale. Mais peu à peu il regarde dans son âme et dans les âmes qui l'entourent, avec la minutieuse patience d'un prisonnier. Il s'aperçoit que la fatigue physique est saine, que la souffrance morale est salutaire, qu'elle fait germer en lui d'humbles petites fleurs aux bons parfums, la semence de vertu qui ne levait pas au temps du bonheur. Surtout il examine de très près ses grossiers compagnons ; et voici que, sous les physionomies les plus sombres, un rayon transparaît qui les embellit et les réchauffe. C'est l'accoutumance d'un homme jeté dans les ténèbres : il apprend à voir et jouit vivement des pâles clartés reconquises. Chez toutes ces bêtes fauves qui l'effrayaient d'abord, il dégage des parties humaines, et dans ces parties humaines des parcelles divines. Il se simplifie au contact de ces natures simples, il s'attache à quelques-unes, il apprend d'elles à supporter ses maux avec la soumission héroïque des humbles. Plus il avance dans son étude, plus il rencontre parmi ces malheureux d'excellents exemplaires de l'homme. L'horreur du supplice passe bientôt au second plan, adoucie et noyée dans ce large courant de pitié, de fraternité : que de bonnes choses ressuscitées dans la maison des morts ! Insensiblement l'enfer se transforme et prend jour sur le ciel. Il semble que l'auteur ait prévu cette trans-

formation morale, quand il disait au début de son récit, en décrivant le préau de la forteresse : « Par les fentes de la palissade.... on aperçoit un petit coin « du ciel, non plus de ce ciel qui est au-dessus de la prison, mais d'un autre « ciel, lointain et libre. »

« On comprend maintenant pourquoi cette douloureuse lecture laisse une impression consolante ; beaucoup plus, je vous assure. que tels livres réputés très gais, qui font rire en maints endroits, et qu'on referme avec une incommensurable tristesse ; car ceux-ci nous montrent, dans l'homme le plus heureux, une bête désolée et stupide, ravalée à terre pour y jouir sans but. Dans un autre art, regardez le *Martyre de saint Sébastien* et l'*Orgie romaine*, de Couture : quel est celui des deux tableaux qui vous attriste le plus ? C'est que la joie et la peine ne résident pas dans les faits extérieurs, mais dans la disposition d'esprit de l'artiste qui les envisage ; c'est qu'il n'y a qu'un seul malheur véritable, celui de manquer de foi et d'espérance. De ces trésors, Dostoïevsky avait assez pour enrichir toute la chiourme. Il les puisait dans l'unique livre qu'il posséda durant quatre ans, dans le petit évangile que lui avait donné la fille d'un proscrit : il vous racontera comment il apprenait à lire à ses compagnons sur les pages usées. Et l'on dirait, en effet, que les *souvenirs* ont été écrits sur les marges de ce volume ; un seul mot définit bien le caractère de l'œuvre et l'esprit de celui qui la conçut : c'est l'esprit évangélique. La plupart de ces écrivains russes en sont pénétrés, mais nul ne l'est au même degré que Dostoïevsky ; assez indifférent aux conséquences dogmatiques, il ne retient que la source de vie morale, tout lui vient de cette source, même le talent d'écrire, c'est-à-dire de communiquer son cœur aux hommes, de leur répondre quand ils demandent un peu de lumière et de compassion.

« En insistant sur ce trait capital, je dois mettre le lecteur en garde contre une assimilation trompeuse. Quelques-uns diront peut-être : « Tout ceci n'est pas nouveau, c'est la fantaisie romantique sur laquelle nous vivons depuis soixante ans, la réhabilitation du forçat, une génération de plus dans la nombreuse famille qui va de Claude Gueux à Jean Valjean. — Qu'on regarde de plus près : il n'y a rien de commun entre les deux conceptions. Chez nous, ce parti pris est trop souvent un jeu d'antithèses qui nous laisse l'impression de quelque chose d'artificiel et de faux, car on grandit le forçat au détriment des honnêtes gens, comme la courtisane aux dépens des honnêtes femmes. Chez l'écrivain russe, pas l'ombre d'une antithèse ; il ne sacrifie personne à ses clients, il ne fait pas d'eux des héros : il nous les montre ce qu'ils sont, pleins de vices et de misères ; seulement, il persiste à chercher en eux le reflet divin, à les traiter en frères déchus, dignes encore de charité. Il ne les voit pas dans un

mirage, mais sous le jour simple de la réalité ; il les dépeint avec l'accent de la vérité vivante, avec cette juste mesure qu'on ne définit point à l'avance, mais qui s'impose peu à peu au lecteur et contente la raison.

« — Une autre catégorie de modèles pose devant le peintre : les autorités du bagne, fonctionnaires et gens de police, les tristes maîtres de ce triste peuple. On retrouvera dans leurs portraits la même sobriété d'indignation, la même équanimité. Rien ne trahit chez Dostoïevsky l'ombre d'un ressentiment personnel, ni ce que nous appellerions l'esprit d'opposition. Il explique, il excuse presque la brutalité et l'arbitraire de ces hommes par la perversion fatale qu'entraîne le pouvoir absolu. Il dit quelque part : « Les instincts d'un bourreau existent en germe dans chacun de nos contemporains. » L'habitude et l'absence de frein développent ces instincts, parallèlement à des qualités qui forcent la sympathie. Il en résulte un bourreau bon garçon, une réduction de Néron, c'est-à-dire un type foncièrement vrai. On remarquera dans ce genre l'officier Smékalof, qui prend tant de plaisir à voir administrer les verges ; les forçats raffolent de lui, parce qu'il les fustige drôlement.

« — C'est un farceur, un cœur d'or, disent-ils à l'envi. »

« Qui expliquera les folles contradictions de l'homme, surtout de l'homme russe, instinctif, prime-sautier, plus près qu'un autre de la nature ?

« J'ai rencontré un de ces tyranneaux des mines sibériennes. Au mois d'octobre 1878, je me trouvais au célèbre couvent de Saint-Serge, près de Moscou. Des religieux erraient indolemment dans les cours, sous la robe noire des basiliens. Mon guide, un petit frère très dégourdi, m'indiqua, avec une nuance de respect, un vieux moine accoudé sur la galerie du réfectoire, d'où il émiettait le reste de son pain de seigle aux pigeons qui s'abattaient des bouleaux voisins. — « C'est le père un tel, un ancien maître de police en Sibérie. » — Je m'approchai du cénobite. Il reconnut un étranger et m'adressa la parole en français. Sa conversation, bien que très réservée, dénotait une ouverture d'horizon fort rare dans le monde où il vivait. Je laissai tomber le nom d'un des proscrits de décembre 1825, dont l'histoire m'était familière. « L'auriez-vous rencontré en Sibérie ? demandai-je à mon interlocuteur.

« — Comment donc, il a été sous ma juridiction. » J'étais fixé. Je savais ce qu'avait été cette juridiction. Peu d'hommes dans tout l'empire eussent pu trouver dans leur mémoire les lourds secrets et les douloureuses images qui devaient hanter la conscience de ce moine. Quelle impulsion mystérieuse l'avait amené dans ce couvent, où il psalmodiait paisiblement les litanies depuis de longues années. Était-ce piété, remords, lassitude ? — « En voilà un qui a beaucoup à expier, dis-je à mon guide : il a vu et fait des choses terribles : le

repentir l'a poussé ici, peut-être ! » — Le petit frère convers me regarda d'un air étonné ; évidemment la vocation de son ancien ne s'était jamais présentée à son esprit sous ce point de vue. — « Nous sommes tous pécheurs ! » répondit-il. Il ajouta, en clignant de l'œil vers le vieillard avec une nuance encore plus marquée de respect et d'admiration : « Sans doute, qu'il se repent : on raconte qu'il a beaucoup aimé les femmes ! »

» Dostoïevsky parcourt en tous sens ces âmes complexes. Le grand intérêt de son livre, pour les lettrés curieux de formes nouvelles, c'est qu'ils sentiront les mots leur manquer, quand ils voudront appliquer nos formules usuelles aux diverses faces de ce talent. Au premier abord, ils feront appel à toutes les règles de notre catéchisme littéraire, pour y emprisonner ce réaliste, cet impassible, cet impressionniste ; ils continueront, croyant l'avoir saisi, et Protée leur échappera ; son réalisme farouche découvrira une recherche inquiète de l'idéal, son impassibilité laissera deviner une flamme intérieure ; cet art subtil épuisera des pages pour fixer un trait de physionomie et ramassera en une ligne tout le destin d'une âme. Il faudra s'avouer vaincu, égaré sous des eaux troubles et profondes, dans un grand courant de vie qui porte vers l'aurore. »

En quittant le bagne, Dostoïevsky jette un dernier regard aux noires poutres équarries des casernes, il donne une dernière fois la main aux forçats, et la pensée ultime qui lui remplit le cerveau est celle-ci :

« Combien de jeunesse, de forces inutiles étaient enterrées et perdues dans ces murailles, sans profit pour personne ! Il faut bien le dire : tous ces gens-là étaient peut-être les mieux doués, les plus forts de notre peuple, Mais ces forces puissantes étaient perdues sans retour. A qui la faute ? »

A qui la faute ? Et l'auteur n'ose répondre : C'est qu'un peuple comme les individus a besoin de souffrir pour grandir et acquérir l'expérience ; c'est que les grandes idées ont besoin de martyrs ; c'est qu'en ce monde la souffrance est providentielle et que sans elle l'apathie du bien-être arrête l'effort de la pensée.

Oui, la Russie a traversé et traverse encore une crise effroyable, mais cet immense et superbe empire s'apprête peut-être à la grande destinée que lui prépare l'avenir. Il semble que le destin du peuple russe se cache encore sous les neiges et les glaces dont notre imagination l'enveloppe sans cesse. Une Russie pleine d'éclat et de soleil nous est incompréhensible, et pourtant, écoutons ce que dit Marius Vachon dans la préface de **La Russie au soleil.**

« J'ai vu ce pays en plein soleil, au moment où il est l'Orient et non plus le pôle glacé ; où la nature, sortant de son long sommeil d'hiver, se pare de toutes

les grâces du printemps, dans un ciel d'été ; où les monuments resplendissen de couleurs vibrantes, où la lumière suspend aux coupoles foliolées, bulbeuses, aux pyramidions ajourés, aux flèches fuselées, aux pignons dentelés, ses rayons d'or. Les nuits sombres et froides ont disparu et fait place à des crépuscules, ambrés et tièdes. La vie éclate partout, exubérante, féconde, joyeuse. »

La Russie est orientale. Son architecture et ses arts intimes ont emprunté tous leurs éléments à l'Extrême Orient, à la Perse, à l'Asie Mineure, à la Grèce. Le panslavisme religieux et politique rêve de Bysance, de Sainte-Sophie couronnée de la croix grecque, de l'empire d'Orient.

La Russie est encore jeune, elle a le temps pour elle. Elle sera le flambeau qui éclairera l'Orient. Qui sait? peut-être bien sera-t-elle le bras vainqueur qui châtiera les iniquités des hommes portant cette honteuse devise : *La Force prime le Droit !*

Oui, tout à l'heure nous disions que la souffrance, pour les peuples et la destinée des mondes était providentielle et, lorsque cette providence dont quelques-uns ne savent pas lire les décrets a décidé qu'il était utile de peupler un désert, elle suscite un homme qui, d'un coup de talon, fait rouler une pierre devant lui. Mais cette pierre jette un éclat inaccoutumé, elle brille de feux étranges, l'homme se baisse, ramasse ce caillou : c'est un diamant, et la colonie du Cap est fondée, c'est de l'or, et cet admirable pays, la Californie, voit tous les peuples se ruer sur son sol, et lui arracher le bien être que contenait cette pierre poussée par hasard par le pied d'un passant. Or, si le bonheur et la liberté régnaient dans notre vieille Europe, si tous étaient heureux, verrions-nous ce flux et ce reflux humain qui portent et emportent tour à tour sur tout le monde les bienfaits de la civilisation : La soif de l'or, dit-on, qu'importe, si ce désir inné des jouissances est le mal qui engendre le bien ?

Nous parcourions hier les pages d'un livre qui nous vient d'Amérique, de San Francisco, **Les Français en Californie**, par Daniel Lévy, un compatriote établi là-bas, et nous y lisions que là, où aujourd'hui s'élèvent des villes florissantes, dans ce jardin immense et splendide où l'on cultive les fruits les plus délicieux, où la vigne dresse ses pampres verts à côté d'arbres gigantesques dont l'imagination européenne ne peut se faire une idée, en Californie, il y a quarante ans à peine, dans ce pays d'une richesse incommensurable, la population blanche s'élevait à treize mille âmes.

La France, elle aussi, a ses malheureux, elle aussi est affligée de ces esprits turbulents et chercheurs qui comptent les pulsations de la douleur et qui espè-

rent trouver dans les bouleversements révolutionnaires l'atténuation de la misère. Mais la masse du peuple chez nous vit heureuse, relativement, et n'écoute que d'une oreille distraite les stupides suggestions de l'anarchie. Quelques-uns parmi ceux que la mère-patrie semblait avoir oubliés dans la très large distribution de ses bienfaits songèrent aussi à partir au pays de l'or, et au milieu de l'immense population qui s'est abattue en Californie, la France se trouve représentée par une colonie riche et florissante.

C'est l'histoire de cette colonie que M. Daniel Lévy a voulu faire connaître à ses compatriotes de la mère-patrie, mais c'est surtout l'œuvre d'un patriote car, qu'on le sache bien, le Français, même établi loin de sa patrie, reste français. Les Américains le lui reprochent, mais *in petto*, peuvent-ils faire autrement que de l'admirer ? Ils ont si bien reconnu la grandeur de ce sentiment que voyant l'immense mouvement patriotique qui animait les colons français de Californie et en particulier ceux de San Francisco, pendant la guerre franco-allemande, se rendant compte que les sommes énormes souscrites par les français californiens, pour venir en aide à leur ancienne patrie, dénotaient chez ceux-ci un amour filial admirable, ils se sont eux-mêmes associés à ces souscriptions qui vinrent ici soulager tant de misères.

Honneur à ceux qui n'oublient pas le sang dont ils sont sortis ! Honneur à ces véritables Français de là-bas qui nous ont tendu la main par-dessus un vaste continent et l'immense océan ! Honneur à l'écrivain distingué, au bibliothécaire de la Bibliothèque de la Ligue Nationale Française de San-Francisco qui dans un ouvrage que la France lira, le cœur ému, est venu rappeler à la patrie meurtrie que ceux qui vivent loin d'elle ne l'oublient jamais.

L'auteur termine ainsi son important ouvrage :

« Depuis quelques années, la population française tend à s'augmenter. On voit arriver en quantités assez considérables, des artisans et des travailleurs des départements du midi. Les autres parties de la France ne fournissent que de faibles contingents. L'émigration en Alsace et en Lorraine qui, après l'annexion, semblait vouloir se diriger de notre côté, a pris les directions différentes.

« Presque tous les travailleurs débarqués dans ces derniers temps ont trouvé une position toute prête à les recevoir, ayant été appelés dans ce pays par des parents ou amis déjà avantageusement établis.

« Il y certainement de la place en Californie, de la place pour une immigration française importante ; mais pour réussir il faut certaines conditions : avoir un métier ou une profession utile, la ferme volonté de l'exercer, et apprendre la langue du pays.

« Notre colonie, telle qu'elle existe aujourd'hui, a subi l'influence des années et du milieu où elle vit. Dispersée par les autres éléments de la population, elle ne forme plus un clan rigoureusement séparé. Elle a changé moralement aussi bien que socialement, tout en conservant son type original, sa physionomie particulière. Elle a emprunté aux américains bon nombre de leurs qualités ; l'esprit d'association a surtout exercé sur elle un grand empire ; les nombreuses sociétés de prévoyance et d'assurance sur la vie qu'elle a fondées ou dont elle fait partie, sont une démonstration éclatante de cette vérité. Il y a, ce nous semble, bien peu de Français en Californie qui n'aient eu le soin de se garantir ou de garantir leurs familles contres les éventualités fâcheuses de l'avenir, en cas de maladie, de décès ou de revers de fortune.

« Devenus, en grand nombre, citoyens américains, ils prennent à la politique courante, aux événements qui concernent leurs pays d'adoption, la part la plus active. C'est une famille nouvelle dans laquelle ils sont entrés et dont ils épousent les idées, les passions et les intérêts.

« Mais si, dans la vie publique, ils s'identifient avec la masse de la population américaine, dans la vie privée il n'en est pas ainsi. Pénétrez dans l'intérieur de leurs maisons, vous vous croiriez en France même. L'idiome maternel y fait entendre ses doux accents. Bien des objets familiers y rappellent la patrie absente : les détails de l'ameublement, les livres, les journaux et ces tableaux populaires qui représentent des personnages illustres ou des épisodes glorieux de notre histoire nationale. La conversation roule sur des sujets d'intérêts français. On parle de Paris, des événements qui s'y succèdent ; on parle aussi avec une émotion toujours renaissante de la ville ou du village où vivent ceux qui nous sont chers, où, trop souvent hélas ! dorment du dernier sommeil ceux qui ont veillé sur notre enfance.

« Mais aux paroles et aux sentiments des parents viennent se mêler ceux de la génération nouvelle, née et élevée dans ce pays. Cette génération est *franco-américaine*, c'est-à-dire qu'elle est dominée par deux influences morales qui cherchent à se confondre et qui produisent chez l'enfant un esprit nouveau. L'influence américaine dominera à la troisième génération. Mais il y a dans l'âme française une telle vitalité, les liens qui la rattachent à la patrie ont une telle puissance, que la personnalité de notre colonie, grâce à l'adjonction de nouveaux éléments venus de France, résistera pendant bien des années pendant des siècles peut-être, à une absorption complète.

« Tout en subissant l'influence irrésistible des idées ambiantes, tout en s'attachant cordialement au pays qui lui accorde une généreuse hospitalité, tout en se faisant gloire de contribuer par son travail, par son intelligence, par ses

capitaux, à la prospérité générale, notre colonie est encore foncièrement française. Elle l'est restée par les mille liens créés par la communauté d'origine, de langage, de souvenirs et d'espérances. Ses institutions particulières, ses amusements mêmes, ses pique-niques, ses bals, ses soirées, ses représentations dramatiques, sa bibliothèque, ses fêtes nationales, ses manifestations patriotiques, sont autant de forces préservatrices de son individualité morale.

« Citoyens dévoués et reconnaissants des États-Unis, nos compatriotes conservent pour la patrie lointaine le sentiment indestructible, le culte attendri et profond d'un fils pour sa mère absente. »

Parmi les chapitres les plus curieux de ce volume, nous devons citer celui où l'auteur raconte l'épopée du comte Raousset-Boulbon, et celui ayant trait à la guerre de 1870-71.

A propos de la Californie, nous pourrions recommander les **Misères oubliées**, souvenirs d'un chercheur d'or, de 1850 à 1853, par M. S. de Lapeyrouse.

Comment les hasards de cette chronique nous ont-ils entraînés de l'autre côté de l'Atlantique, et même sur les plages du Pacifique? Cela n'a rien d'étonnant, puisque nous cherchons toujours un point de jonction entre les livres qui nous tombent sous les yeux, et, puisque nous venons de parler des Français qui ne perdent leur nationalité que si difficilement, il nous semble que ce fait doit nous ramener aux Juifs, qui ne la perdent jamais, ou plutôt n'en ont plus. Mais pour ceux-ci il y a une autre raison, et celle-là, croyons-nous, tient surtout à l'espèce de relégation où les ont tenus tous les peuples chrétiens.

Dans le roman si ému de K. E. Franzos, traduit par M. Louis de Hessem; **Pauvre Moschko !** une étude de mœurs galiciennes, on voit en quelle mésestime sont tenus dans les provinces autrichiennes les hommes qui sont nés Juifs. Un autre roman, **Le Juif**, par le polonais J.-J. Kraszewski, traduit par Holynski, sollicite aussi l'attention de ce public que le livre de M. Drumont a jeté dans l'étonnement en lui apprenant qu'il existait une question sémitique. Mais qu'on le sache bien, si M. Drumont a été lu, c'est qu'il a fait de la personnalité, et bien avant lui, sans rappeler le livre du chevalier Gougenot des Mousseaux, dont nous nous occupions dans notre dernier numéro, A. Toussenel, comme bien des auteurs français, avaient traité la question sémitique.

Une nouvelle édition de l'œuvre de A. Toussenel, — la première parut il y a quarante ans, — vient de voir le jour sous ce titre : **Les Juifs, rois de l'époque.** — Puis voici un autre volume, **La Question Juive**, traitée non

plus par un catholique comme se présente M. Drumont, mais bien par un républicain, notre confrère M. Jacques de Biez.

Mais n'est-il pas juste aussi d'écouter la parole des Juifs et de savoir ce qui se dit dans la synagogue. Si l'on veut s'éclairer sur l'enseignement religieux des Juifs, nous pourrons recommander les **Sermons et Allocutions** du Grand Rabbin de Paris, M. Zadoc Kahn.

On connaît notre appréciation sur cette question sémitique qui soulève aujourd'hui tant de polémiques et qui n'offre pas de solution possible. Nous connaissons les Français ; aujourd'hui, c'est un engouement pour tous les livres ou l'on parle des Juifs, mais cela passera comme tant d'autres questions soulevées tout d'un coup et dont tout le monde s'occupe jusqu'au jour où personne n'y pensera plus.

Cependant, si on se désintéresse bien vite des question diverses qui semblent un instant hanter toutes les cervelles, nous voyons avec plaisir que tout ce qui touche à l'Allemagne conserve une certaine faveur auprès du public, ou plutôt, nous aimons le croire, car, en consultant certains éditeurs, il nous a été répondu que l'énorme quantité des volumes traitant de l'Allemagne publiés en France, se vendent peu chez nous et passsent presque tous le Rhin où ils font les délices de nos voisins.

Voici d'abord l'**Empereur Guillaume et son règne**, par M. Edouard Simon, un volume historique peut-être un peu prématurément écrit, car il est bien difficile de raconter la vie d'un souverain de son vivant, mais un ouvrage du moins plein de renseignements contrôlés autant que possible, et d'une convenance parfaite.

Quant à l'**Allemagne telle qu'elle est**, petit volume paru sous le pseudonyme de Jacques Saint-Cère, il peut être fort spirituellement écrit, peut caresser agréablement le chauvinisme français, mais ne nous apprend pas grand chose, tout ce qu'il raconte étant connu et archi-connu. Pourtant, Jacques Saint-Cère nous dit que l'on pourrait trouver dans la bibliothèque de M. de Bismarck la collection complète des romans de Gaboriau et de Boisgobey, il paraît que l'illustre chancelier fait sa lecture favorite des romans policiers. Mais rien que dans ce renseignement, nous voyons que l'auteur de l'*Allemagne telle qu'elle est* ignore totalement les habitudes allemandes : là-bas on n'achète pas ou presque pas de romans, on les loue, or M. de Bismarck fait comme tout le monde et est le client de la Nicolai'sche buchlandlung et ne s'amuse pas à collectionner du Boisgobey ni du Gaboriau.

De toutes les pointes d'épingles dont est hérissé le livre de Jacques Saint-Cère, toutes ont déjà servi, seulement l'auteur de l'**Allemagne telle qu'elle**

est y ajoute des pointes pleines d'esprit qui nous feront rire et qui feront hausser les épaules de nos irascibles vainqueurs.

Mais je m'aperçois que je n'ai parlé que des volumes étrangers ou de ceux qui traitent des étrangers. Oh! la production de nos littérateurs s'est complètement ralentie et ce que nous n'avons pas dit aujourd'hui des quelques volumes restant sur notre table se retrouvera dans notre numéro prochain. Comme la fourmi il nous faut mettre de côté pour les jours de disette, et, qu'on le sache bien, nous n'avons pas mangé notre pain blanc en premier.

GASTON D'HAILLY.

Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

Impr. Paul Bousrez, 5, R. de Lucé, Tours.

CHRONIQUE

Paris, 1er août 1886.

Si M. Aurélien Scholl n'avait mis que **l'Esprit du Boulevard** dans son volume, la dose ne serait pas bien forte, car il est imposible d'entendre conversation plus sotte que celle qui se tient généralement entre le café de la Paix et le restaurant qui touche au théâtre du Gymnase; mais l'auteur de tant de chroniques amusantes et de mots charmants peut bien prêter quelque chose aux décadents de la génération présente, il est assez riche pour cela. Nous dirons plus, il est trop riche et cela devient une ironie pour le commun des mortels.

Lorsque chaque matin nous avons lu une ou deux « Nouvelles à la main » dans notre journal et que, sur le boulevard, deux ou trois petits Messieurs nous ont répété, comme étant de leur cru, la dite nouvelle à la main absorbée, selon l'usage, au saut du lit, on se dit : — « Cristi ! a-t-il de l'esprit ce... Machin ou Chose » et on n'y pense plus, mais lorsqu'il faut absorber tout un volume de cette sorte de littérature, on finit par maudire le spirituel écrivain dont les élucubrations à petites doses nous mettent en gaîté en prenant le chocolat du matin.

Qui diable peut bien acheter une telle cargaison de Nouvelles à la main ? Quel mortel assez déshérité du bonheur en ce monde aura pour ami ou pour connaissance le Monsieur possesseur de *l'Esprit du Boulevard ?*

Et remarquez bien que tous ces mots et traits d'esprit ont été perpétrés il y a une dizaine d'années, de sorte que l'acheteur pourra s'en servir impunément et sans qu'on puisse lui prouver qu'il vous fait digérer les *Pommes du voisin.*

Dans les **Farces amères**, de M. Henri Rochefort, on trouve une série de chroniques parues ici ou là, dans le *Gil-Blas* surtout, où le rédacteur en chef de l'*Intransigeant*, dépouillant l'homme politique sous le pseudonyme Grimsel, se moque agréablement des prudhommeries sociales.

Tous les journalistes y passeront, et chacun d'eux, jaloux de voir le nom de son confrère imprimé sur une belle couverture bleue, désolé de rencontrer

l'article aimé et bien pondu enveloppant le morceau de brie que lui apporte sa cuisinière, réunira en volume quelques-uns de ces enfants chéris de ses veilles, histoire de les faire passer à la postérité. Cette innocente manie est la terreur des libraires de province qui en reçoivent des ballots dont ils payent le port à l'aller et, hélas! au retour. On en fait trop et le public se montre rebelle. Le journal a tué la librairie, et faire des livres avec des articles de journaux c'est vouloir l'achever.

M. Henry Fouquier sous ce titre : **Paradoxes féminins**, fait passer des études sur la *France juive*, sur *l'Antechrist*, de M. Ernest Renan, et sur la *Mort de Napoléon III*, etc.

Le titre du livre de M. Raoul Frary, **Mes Tiroirs**, nous semble plus approprié.

Mais nous avons lu tout cela et nous estimons qu'une fois c'est assez. Le journalisme ne vit que de l'actualité; c'est son rôle, qu'il y reste.

La Grâce, par M. Oscar Méténier, est un ouvrage bien étudié qui met en présence la *Grâce*, cette force que Dieu accorde à ses élus, et la *Tentation*, ce mouvement intérieur qui excite au mal.

Et que l'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas pour nous de discuter et de savoir si le prêtre commet un péché contre Dieu s'il ne résiste pas aux désirs de la chair, nous ne voulons considérer la question qu'au point de vue humain, et, avec M. Oscar Méténier, étudier le prêtre devant son serment, lui demander d'où lui vient cette force qui lui permet de se vaincre lui-même.

« Il avait été recueilli par Madame de Castelna, la châtelaine, qui, émerveillée de ses dispositions, avait confié au vieux curé du village le soin de l'éducation du pauvre orphelin.

« Studieux par nature, il avait fait en peu de temps de grands progrès, et il avait pu, à treize ans, entrer au petit séminaire de Bourges.

« Les malheurs qui avaient attristé son enfance, la conscience qu'il avait de ne devoir son instruction qu'à la charité, le rendaient humble et mélancolique.

« Sous cette écorce rude de paysan battait un cœur ardent; la violence de ce tempérament chaud, toujours réprimée, se résolut, sous l'influence des premiers enseignements, en un désir ardent de rendre à son prochain les bienfaits acceptés.

« Livré à lui-même, il eût pris en horreur la société, mais accoutumé à ne voir dans tous les événements de la vie qu'une manifestation des desseins de la Providence divine, il n'eut jamais une velléité de révolte.

« Au séminaire, les germes de mysticisme puisés au presbytère de son curé se développèrent. Sa foi grandit et, avec elle, l'ambition de devenir un apôtre de la vérité.

« Dès lors, il n'y eut pas d'élève plus assidu à ses devoirs : chaque mois, le bulletin que le supérieur envoyait à la duchesse de Castelna fut un bulletin de victoire, car le succès couronnait ses efforts.

« Longtemps, il rêva d'évangéliser les barbares ; la lecture des *Annales de la Sainte-Enfance* et de la *Propagation de la Foi* l'enthousiasmait.

« Il se prenait à désirer le sort des missionnaires qui mouraient là-bas pour le service du Christ.

« Ses maîtres combattirent ces tendances ; la volonté du jeune homme resta immuable ; il fallut que la duchesse s'interposât et fît connaître ses intentions pour que le futur abbé s'inclinât.

« La châtelaine avait des vues sur son protégé.

« Il abandonna son projet et entra à Saint-Sulpice.

« Lorsqu'à vingt-quatre ans l'abbé Fayolas, ordonné prêtre, songea à exercer le saint ministère, il était considéré par ses professeurs comme l'un des sujets les plus remarquables du diocèse de Paris.

« La science qu'il avait puisée dans l'étude comparée de la théologie et de la philosophie profane, était aidée par une parole facile et entraînante.

« Dès lors, son activité et son ardeur se donnèrent un libre cours.

« Il prêcha des retraites, dirigea les catéchismes et se fit en toutes circonstances remarquer par son zèle et son bonheur.

« Sa réputation de directeur déjà expérimenté mit le sceau à sa renommée. Pénitents et pénitentes affluèrent à son confessionnal.

« Quand le carême vint, au lieu de confier comme les années précédentes la mission à un étranger, le curé de Saint-Thomas-d'Aquin songea à son vicaire.

« Cette fois, l'humilité de l'abbé Fayolas se réveilla.

« A d'autres plus autorisés que lui appartenait un si périlleux honneur ; mais le curé tint bon.

« Le vicaire alors voulut rester à la hauteur de sa tâche. Il résolut de s'attaquer à ce qu'il considérait comme les plaies vives de la société, et il concentra toutes les forces de son intelligence dans la préparation de ses conférences.

« Le souvenir de ses étapes rendait l'abbé rêveur.

« Plein d'un légitime orgueil, il faisait remonter l'honneur du succès obtenu, non à la somme des efforts qu'il lui avait fallu dépenser pour arriver à ce résultat, mais à la grâce qui l'avait soutenu et qu'il devait à la pure bonté de Dieu. »

« Il descendait de la chaire, où il venait de commenter le chapitre XVII, versets 4 et 5 du livre de l'Apocalypse :

« *Et la femme était vêtue de pourpre et d'écarlate et parée d'or et de pierres précieuses et de perles, et elle tenait dans ses mains unè coupe d'or pleine des abominations et de l'impureté de sa prostitution.*

« *Et il y avait sur son front un nom écrit : Mystère.* »

Depuis longtemps, la nef de Saint-Thomas-d'Aquin n'avait retenti d'une parole si chaude. Or, une femme était là qui l'avait écouté, et cette femme la baronne de Longepierre, la fille de la duchesse de Castelna, après l'office, venait de faire passer sa carte à l'abbé Fayolas et le priait de vouloir bien l'entendre en confession.

Si la duchesse s'était montrée bonne et dévouée pour l'orphelin, Hélène, sa fille, devenue plus tard baronne de Longepierre, l'avait toujours regardé avec mépris lorsque « *le petit pauvre* » était amené par la main par sa bienfaitrice pour goûter avec elle.

Hélène, veuve aujourd'hui, son mari ayant été tué dans un duel dont les inconséquences de sa femme avait été cause, était belle. D'une taille élevée, d'un aspect majestueux, ses cheveux blonds et très épais, toujours roulés en diadème au sommet de sa tête, lui donnaient une allure de reine. Ses grands yeux bleus, à l'expression un peu narquoise, imposaient le respect, tandis que ses formes aristocratiques, que faisaient valoir des mouvements félins, appelaient le désir et faisaient naître le trouble.

Tandis qu'Hélène écoutait le prédicateur qu'elle avait connu le petit pauvre, une sorte d'admiration la prenait et une pensée infernale traversa son cerveau.

« Elle s'était dit qu'il serait drôle de prendre un homme vierge, lié par son serment, détaché du monde, de lui souffler au cœur la tentation aiguë, obsédante de la femme, de faire un parjure, un renégat de ce prêtre si zélé, qui stigmatisait les vices de son époque avec tant d'âpreté et de conviction. Et elle comptait, sans doute, sur cette violence qu'elle détournerait de son cours normal. Celui-là serait bien l'amant idéal, impétueux, apportant dans son apostasie la même fougue furieuse que dans son apostolat. Savamment, elle le poursuivrait de ses obsessions muettes, mettant un art infini dans la progression et la manifestation de ses désirs pour éviter toute révolte, toute retraite. L'attention du prêtre une fois attirée par un aveu que son devoir lui commandait d'oublier, le terrain se trouvait préparé. »

Hélène entre au confessionnal, raconte sa vie, se peint elle-même dans toute

sa perversion, laissant deviner ce qu'elle peut promettre, puis, elle dit au prêtre qui l'écoute surpris, bouleversé : « Je vous aime. »

Ah ! nous savons ce que l'on va dire : « L'abbé Fayolas devait fuir cette femme. » — Il connaissait et avait commenté même, ce chapitre VII, verset 26, de l'Ecclésiaste.

« Et j'ai trouvé que la femme qui est comme des rêts, et dont le cœur est comme des filets, et dont les mains sont comme des liens, est une chose plus amère que la mort; celui qui est agréable à Dieu en échappera, mais le pécheur y sera pris. »

M. Oscar Méténier a esquissé le portrait de l'abbé Fayolas dans les quelques paragraphes que nous avons cités plus haut. Son prêtre n'est point l'homme qui recule devant le danger : il lui fait face. La lutte est terrible, le corps succombe à la peine, l'homme meurt épuisé, mais le prêtre n'a pas trahi la foi jurée.

Il ne faut pas se tromper sur le but du livre de M. Méténier et s'imaginer qu'il a voulu démontrer que le prêtre armé de la grâce d'en haut peut résister à la tentation. M. Méténier croit fort peu à la grâce, et si son prêtre, l'abbé Fayolas ne faillit pas, c'est qu'Hélène lui a tendu un piège et ne l'a pas attaqué franchement; elle le fait venir dans sa chambre, sous le prétexte de porter les secours de la religion à sa tante, Mme de Castelna. Là, elle s'offre positivement à lui dans toute l'impudeur de son dévêtissement. Si le prêtre ne sort pas sacrilège de l'hôtel de Castelna, il ne le doit pas, selon M. Méténier, à la grâce, mais bien à son orgueil froissé d'avoir été joué.

Si un prêtre, un homme ayant la foi répondait à l'auteur de *La Grâce*, il le ferait autrement que le curé de Saint-Thomas lorsque l'implacable Hélène lui jette ce mot sarcastique : « — Et la grâce, qu'en faites-vous donc ? »

Le curé de Saint-Thomas baisse la tête sans répondre; un autre eût dit, peut-être :

« — Les voies de Dieu sont impénétrables ! »

Deux autres études, *Décadence* et *Nostalgie*, complètent le volume très pessimiste, c'est la mode, de M. Oscar Méténier. *Décadence* est un péché d'imagination... décadente que l'on doit pardonner à l'auteur en faveur de son très intéressant roman, *Nostalgie*.

Le portrait de M. de Villennes, l'homme aux idées noires, qu'une sorte de fatalité héréditaire conduit au suicide, n'est pas une invention.

Tant que nous n'avons pas eu le divorce, les romanciers se sont mis à la remorque de M. Naquet, aujourd'hui que la rupture légale est rétablie, une voie nouvelle s'ouvre à l'imagination enfiévrée des jeunes auteurs.

« M. Francisque Allombert raconte, dans un volume écrit sans recherche des mots, ce qui est rare chez les jeunes écrivains, une histoire des plus dramatiques, quoique peu vraisemblable, dans laquelle un mari très épris de sa femme est surpris par celle-ci dans les bras d'une autre femme, avec laquelle il avait eu déjà des relations très passagères. Malgré quelques légers accrocs, le mari adore seulement sa légitime épouse, mais comme celle-ci n'adore pas moins son mari, elle est fort jalouse, se fâche sérieusement en apprenant qu'elle a été trompée, puis, poussée par son père, elle demande et obtient le divorce pendant que le mari est parti, désespéré, en Amérique.

Il écrit lettres sur lettres, mais le père ne veut pas entendre parler de reconciliation. Il subtilise la correspondance et fait tant et si bien, que la femme divorcée se marie une seconde fois.

Hélas ! les caresses du nouvel époux n'ont pas, paraît-il, la saveur de celles de l'ancien. La femme remariée pense bien souvent à ses premières nuits d'amour. Bref, le coupable revient en France et devient **l'Amant de sa femme**, titre du roman de M. Allombert.

Tout cela finit dans un drame sombre dont la femme fait les frais.

Maintenant, si l'on nous demandait si M. Allombert est pour ou contre le divorce, nous serions obligé de répondre qu'il se soucie du divorce comme un poisson d'une pomme. Il n'a aucune prétention à la thèse; il écrit une histoire dont les situations ne sont pas trop usées, quoiqu'elles ne soient pas neuves tout à fait, mais ne se pose pas en réformateur de nos institutions.

La génération présente aime assez la minutie des détails psychologiques, elle se plaît dans les spéculations du pessimisme, tandis que nous autres qui avons été bercés pas le romantisme, il nous est resté un faible pour ce dernier genre.

Quelques écrivains ont essayé de faire revivre le roman de cape et d'épée et il faut avouer qu'ils n'y ont guère réussi. C'est qu'aujourd'hui les romanciers sont obligés de travailler très vite et n'ont pas le temps de fouiller les archives et de reconstituer les mœurs et coutumes de l'époque au millieu de laquelle agissent leurs personnages. Un bon romancier populaire, dans ce genre, peut aisément pondre ses cinq ou six volumes chaque année, mais ceux qui écrivent pour l'amour de l'art archéologique demeureront des années dans les bibliothèques et fouilleront toutes les archives avant de décrire la moindre cérémonie du temps ou de faire pénétrer le héros de l'histoire à la cour du roi, voir même dans l'auberge la plus achalandée de l'époque où se débitait l'hypocras blanc aux fines épines. L'écrivain consciencieux souffle sur toutes les

ruines des antiques cités, qui à sa voix se dressent, et celle qu'ils aiment le plus à faire renaître c'est Paris.

Depuis *Notre-Dame de Paris*, nous n'avions rien lu qui fût une œuvre aussi artistique, mêlée de pathétique et de grotesque au milieu d'une exactitude parfaite, que **La Tour Saint-Jacques**, par M. Jules Briois. Cette entraînante résurrection du vieux temps, des vieilles mœurs et des vieilles passions de notre histoire est une terrible et puissante lecture. Que de tristes pages ! que de ruines relevées ! que d'événements incroyables ! Dans ces rues étroites, dans ces places remplies et populeuses, dans ces coupe-gorge, dans cette milice, dans ces marchands, dans ces églises, que de passions circulent toutes vivantes, toutes brûlantes, tout armées ; chacune d'elles à son vêtement qui lui est propre, robe de prêtre ou robe de femme, armure ou bonnet.

Ce livre d'un écrivain, j'allais dire un poète doublé d'un savant, est écrit avec un charme étrange, une vivacité d'allure que ne retient pas les descriptions utiles. Là, ce peuple du vieux Paris obéit sans se plaindre ; l'autorité pèse sur lui de sa main de plomb sur ces têtes qui se courbent et qui, si parfois elles se relèvent, appellent un nouveau maître.

Lisez le chapitre suivant, comme cette population d'il y a quatre cent soixante ans est bien l'ancètre de celle qui existe à Paris, population gouailleuse qu'une fête réjouit, qui est prète à prendre les armes sans savoir pourquoi, toujours heureuse de subir un nouveau joug, qu'il vienne d'en haut ou d'en bas.

« Le samedi 24 mars 1414, veille du dimanche de la Passion et de l'Annonciation de la Vierge, les habitants du quartier Saint-Jacques-de-la-Boucherie furent, dès les six heures du matin, réveillés par le son harmonieux des douze cloches de la grande Tour, lancées à toute volée.

« Le jour commençait à paraître et les rayons du soleil levant teignaient d'une pourpre éclatante la statue colossale de « Monseigneur Sainct-Jacques, » ainsi que les figures symboliques des quatre évangélistes, à savoir : l'ange de saint Mathieu, l'aigle de saint Jean, le bœuf de saint Luc et le lion de saint Marc, qui couronnent la plate-forme du haut clocher.

« Un essaim de grands martinets noirs, que cette bruyante sonnerie avait chassés de leurs nids, décrivaient, dans leur vol autour de l'édifice, une succession non interrompue de cercles, d'ellipses et de paraboles, et mêlaient leurs cris aigus au joyeux carillon des cloches. Quelques pigeons ramiers, nichés dans les étages inférieurs de la tour, sous la robe de pierre ou dans le capuchon des saints athlétiques, qui en décoraient alors les quatre faces, ajoutaient à ce concert matinal leurs tendres roucoulements, tandis qu'une bande de moineaux francs, les plumes ébouriffées et le bec menaçant, pépiaient en se

pourchassant à outrance sur les galeries à jour qui entouraient le chevet de l'église.

« Tout annonçait qu'une belle journée de printemps allait avoir lieu. Le ciel était d'un azur limpide.

« Au moment où sept heures sonnaient à l'horloge placée dans la tourelle septentrionale du grand portail de l'église Saint-Jacques, une robuste et fraîche paysanne de quarante ans environ, ayant des hanches fortement rebondies et une poitrine des plus luxuriantes, déboucha, par la rue de la Heaumerie, dans le carrefour de la Pierre-au-Lait.

« Un ample coqueluchon de laine brune lui couvrait le cou et les épaules, et ses deux mains étaient abritées contre le froid du matin par de chaudes mitaines en peau de lièvre, qui était garnie de fourrure.

« Cette brave campagnarde, dont, en ce moment, les joues pleines et fermes étaient en train de passer du vermillon au violet, par le double effet de l'air piquant du matin et de l'exercice qu'elle venait de prendre, s'arrêta en face du portail de l'église Saint-Jacques-la-Boucherie, à l'angle formé par la rue du Porche et par celle de la Pierre-au-Lait. Ce coin de rue demeuré célèbre dans l'*Histoire du vieux Paris* était alors occupé par la *Taverne du Ver-Luisant*, dont l'enseigne, représentant un grand hanap de cristal enrichi d'arabesques d'or et de pierres précieuses, était, juste en ce moment, frappée par les rayons du soleil levant, et justifiait ainsi le titre qui lui avait été donné.

« La laitière se débarrassa de ses trois pots au lait qu'elle rangea symétriquement au devant d'un énorme banc de pierre sur lequel elle s'assit. Ce banc, formé d'un seul bloc de roche calcaire, affectait assez exactement la forme d'une demi-lune. Par son bord concave, il se moulait sur l'angle arrondi de la taverne, tandis que par son bord convexe, ou son bord libre, lequel avait été aminci d'un bon quart par le frottement de plusieurs siècles, il servait de siège aux femmes de la campagne qui venaient vendre leur lait à Paris. C'est pour cette raison qu'il avait été appelé, de temps immémorial, le *Banc* ou le *Coin de la Pierre-au-lait*, et il est fort à présumer que le nom de la rue voisine, qui formait équerre avec la rue du Porche, et qui continuait, au couchant, la rue des Écrivains avec laquelle elle se confondit par la suite, lui était venu de ce même banc, depuis longtemps célèbre dans tout Paris, moins encore peut-être par le trafic quotidien qui s'y faisait que par le culte touchant rendu à une sainte madone dont il était surmonté.

« Cette madone, placée à deux mètres de hauteur, dans l'angle de la muraille et au fond d'une niche très délicatement sculptée, représentait la Vierge allaitant son Jésus. C'était la *Notre-Dame-du-Tétin*, naïve appellation,

qui donne une idée curieuse des mœurs et du langage de ces temps reculés, et dont le nom, si bien approprié aux coutumes du lieu où cette image était placée, donnerait à supposer, non sans quelque raison, que son érection avait pu venir du fait d'une laitière enrichie jadis dans le lucratif négoce qui se faisait alors sur le banc de la Pierre-au-Lait.

« Cette antique madone était en grande vénération, non seulement dans le quartier de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, mais encore dans tout Paris, et même dans bon nombre de villages situés à plusieurs lieues de la capitale. Les jeunes mères, celles surtout qui l'étaient pour la première fois, accouraient de tous les côtés, pour se prosterner devant elle, et mettre leurs nourrissons sous la protection de cette sainte image.

« Une lampe de cuivre, dont la piété des fidèles faisait les frais, brûlait nuit et jours à ses pieds, tandis qu'à toutes les sculptures de la niche, on voyait suspendus de nombreux petits souliers d'enfants, des hochets et des bourrelets, *ex-voto* touchants, qui avait été apportés là par autant de mères reconnaissantes de ce que la Notre-Dame-du-Tétin avait conservé les jours des chères petites créatures confiées à sa garde. »

Nous ne raconterons pas les péripéties du drame imaginé par M. Jules Briois, et dans lequel la fille de cette laitière que nous venons de voir s'installer sur la Pierre-au-lait, joue un rôle important. L'action est palpitante d'intérêt, mais la portée de l'ouvrage est plutôt archéologique.

Ce que l'auteur a voulu avant tout, c'est que la physionomie si originale et si curieuse du *vieux Paris*, ainsi que nous l'appelons par antiphrase, survive dans la mémoire du peuple à la destruction de ses anciens édifices, tant les publics que les particuliers, édifices qui s'en vont, chaque jour, s'écroulant pierre à pierre, en même temps que s'effacent des mœurs et de la mémoire de ses habitants les coutumes féodales et les légendes populaires des siècles passés.

Sans doute, il aurait pu, comme tant d'autres, écrire sur ce sujet quelque gros *in-quarto*, bien bourré d'érudition, émaillé de notes fort savantes, et enrichi d'une collection très respectable de titres et de pièces à l'appui ! Mais ce livre aurait eu, à n'en pas douter, le sort de ses semblables ; c'est-à-dire qu'après avoir obtenu un *succès d'estime* dans l'esprit des gens érudits, voire même quelques couronnes plus ou moins académiques, il aurait été s'enterrer entre les rayons poudreux de nos bibliothèques pédagogiques, et il fût resté à tout jamais inconnu de cette classe de lecteurs que l'auteur a voulu instruire en les amusant.

Nous estimons que M. Jules Briois a pleinement réussi et qu'il a tenu toutes les promesses de son programme.

*

Et, puisque nous sommes en plein dans les temps où les cabarets en renom faisaient fureur et que nous nous plaisons aujourd'hui à vitrer nos fenêtres de petits vitraux en losanges dans leurs châssis de plomb, puisqu'enfin la mode est venue d'orner les salles à manger au moyen des faïences et des porcelaines anciennes, nous nous permettrons une petite digression, amenée par la pensée des gobelets d'étain du tavernier du *Ver-Luisant.*

Pour boire comme pour manger au xve siècle, on ne se servait guère que de gobelets ou de vaisselle d'étain dans le populaire; d'argent ou d'or dans les hautes classes. Ce n'est seulement qu'au xvie siècle, il y a à peine quatre cents ans, que naquit en France l'usage de la verrerie et de la faïence de table; c'est celle-ci surtout que nous collectionnons aujourd'hui et dont nous faisons un cas tout spécial. Seulement, encore faut-il savoir disposer ces objets et surtout ne pas se laisser tromper par les fabricants de *vieux-neuf.*

Rien de plus charmant, en effet, que cette décoration si bien appropriée à l'ornementation de la salle à manger, rien de plus doux, de plus séduisant à l'œil que cet assemblage d'assiettes, de plats, de saladiers aux formes diverses, aux tons multicolores; rien de gai comme le chatoiement des couleurs, la diversité des dessins, rien d'amusant comme la naïveté de certaines compositions, rien de plus complet que la science décorative qui préside à certaines autres.

Si, quittant le mur, notre regard se reporte vers le dressoir, ou si nous ouvrons les portes de la crédence, — car le goût des beaux meubles anciens est heureusement revenu avec celui des vieilles faïences, — avec quel plaisir s'arrêtera-t-il, ici sur un huilier garni de ses gracieuses burettes aux couvercles d'étain luisant; là, sur un sabot, — heureux qui possède la paire, — mignon chef-d'œuvre d'un potier dont le rêve créait, avant Perrault, la princesse Cendrillon; plus loin, en belle place, sur un de ces inimitables plats de Bernard Palissy, avec son monde de mollusques, de poissons et de coquillages, monde si savamment groupé, si remuant, si vivant, qu'il semble prêt à courir sur l'émail, aussi frais, lui, aussi transparent qu'au jour où ce chef-d'œuvre sortait des fours de l'illustre potier. De tous côtés enfin, et sans nous lasser, nous admirerons des jardinières, des soupières, sorties des fabriques de Mars eille ou de Moustier.

Eh bien! pour nous tous, amateurs, peut-être pas bien assez ferrés, M. Alexis Martin, qui s'y connaît, lui! vient de publier un volume, illustré de nombreux dessins et d'environ deux cents monogrammes et marques de fabrique, un véritable manuel à l'usage du monde. Il est écrit pour les amateurs et contient de précieux conseils pour la disposition des pièces au point de vue ornemental.

L'auteur passe en revue et décrit clairement tous les types connus de faïences, de porcelaines et de grès français et étrangers. Les biographies d'artistes et les anecdotes habilement jetées au travers de ces études en rendent la lecture attrayante et font disparaître entièrement l'apparente aridité du sujet.

Plusieurs appendices dont le côté pratique sera vivement apprécié terminent l'ouvrage; c'est d'abord une liste de tous les céramistes connus, puis classés par nationalité et ordre alphabétique, les marques de fabrique et les monogrammes d'artistes, enfin une explication des termes spéciaux à l'art céramique, dont l'auteur a eu le bon goût d'éviter l'emploi dans le courant de l'ouvrage.

Ce livre, **Faïences et Porcelaines,** nous a été particulièrement agréable et utile dans notre petite manie de collectionneur, — chacun à sa marotte en ce monde, — nous pouvons donc le recommander en connaissance de cause.

Mais revenons au roman et, avec M. Gaston Lavalley dans **Les Compagnons de Vau-de-Vire,** nous retrouvons le roman historique, mais non point celui qui vit de fictions, mais bien celui qui est l'histoire intime d'une génération qui a lutté héroïquement pour l'existence.

La France agonisait, saignée jusqu'au blanc par la guerre civile et la guerre étrangère. Jeanne d'Arc se pencha sur la grande anémique, la ranima et l'entraîna en lui montrant sa bannière immaculée. Ce fut comme une blanche étoile dans la nuit sombre où s'agitait la danse macabre. Où l'espérance avait lui, le relèvement fut complet, la victoire prodigieuse.

Pourquoi faut-il que le progrès ait ses martyrs comme les antiques religions? La sainte laïque fut livrée au bourreau. Mais ses juges se trompaient s'ils croyaient étouffer son œuvre dans les flammes du bûcher de Rouen. Après sa mort, ô miracle! la vierge enfante. De ses cendres jetées au vent surgit toute une génération de héros, sortis du peuple comme elle et, comme elle, inspirés.

En Basse-Normandie, c'est Quatrepié, un paysan de génie, qui improvise une armée de soixante mille hommes, où trois seigneurs de sang illustre ne dédaignent pas de combattre sous les ordres d'un manant. Dans le pays de Caux, c'est un paysan, Le Carnier, qui fomente une insurrection formidable et déloge l'Anglais des villes qu'il occupait sur les deux rives de la Seine. A Louviers, c'est un petit bourgeois, Guillaume Hoel, qui invente et exécute un stratagème pour s'emparer de Pont-de-l'Arche, la clé de la Haute-Normandie. Ce ne sont partout que places fortes emportées vaillamment d'assaut ou enle-

vées par surprise, si bien que ces audacieux, embarrassés de leurs succès et ne sachant comment garder tant d'enceintes fortifiées, doivent appeler à leur aide le roi de France.

Charles VII, que ces braves gens croyaient peut-être inactif, venait d'achever l'œuvre qui honore le plus son règne : l'organisation des grandes compagnies. Par un trait de génie, il avait débarrassé le pays des routiers qui l'infestaient et créé une armée en détruisant le brigandage. Et c'est alors qu'avec tous ces détrousseurs de grands chemins, improvisés soldats, il réussit à mettre garnison dans les villes dont la vaillance populaire lui avait ouvert les portes.

Mais tous ces grands cœurs, qui avaient fait obscurément la rude besogne, comment, avec si peu de ressources, avaient-ils presque achevé la libération du territoire ? Voilà ce que l'histoire ne sait pas. Elle n'est même pas sûre de l'orthographe de leurs noms. Elle ignore les détails de leurs belles actions qu'elle ne connaît que par l'importance du résultat ou l'héroïsme de l'effort.

Ces hommes, dont le souvenir est tellement effacé dans la mémoire de leurs concitoyens, disparaissent dans l'auréole de la monarchie qui profita, pour le bien et l'unité de la France, du courage de ses enfants, comme le roi Victor-Emmanuel profita, pour l'unité italienne, de la hasardeuse expédition des Mille, et, qu'on le sache bien, Garibaldi pouvait s'emparer du royaume de Naples, mais il ne l'aurait pas gardé trois mois si un gouvernement puissant et régulier n'était venu en prendre les rênes.

Les impatients qui s'imaginent qu'après la défaite, il n'y a qu'à aller déposer des couronnes sur le socle de la statue de Strasbourg pour reprendre les provinces perdues, n'ont jamais fait autre chose que de lire l'histoire dans les abrégés où les faits passent avec une telle rapidité sous les yeux du lecteur qu'il lui semble que tout cela se succède sans interruption, et qu'une bataille perdue, une province envahie, un pays ravagé, se rachètent en quelques années. Ils ne se doutent pas qu'il faut compter par siècles, et que les sociétés de gymnastiques qui paradent sous des costumes de couleurs variées ne sont sans doute pas encore celles-là qui monteront à l'assaut des forteresses de Metz et de Strasbourg. Mais cet enthousiasme peu dangereux pour l'ennemi d'aujourd'hui, ce patriotisme qui s'affiche un peu trop peut-être, n'est pas perdu pour le pays. Nos enfants, nos petits-enfants ou nos arrière petits-neveux recueilleront les fruits de notre éducation militaire et feront probablement sans cris, ni costumes de fantaisie, ce que d'ardents patriotes trop pressés retardent en mettant sans cesse l'ennemi en éveil par le bruit de leurs éternels clairons.

Règle générale, le gentilhomme de grand chemin qui se dispose à vous

enlever votre porte-monnaie ne vous envoie pas une dépêche télégraphique pour vous prévenir de la petite soustraction qu'il se propose d'opérer dans votre poche, et les Allemands n'ont pas prévenu le maréchal Mac-Mahon à la bataille de Wœrth qu'ils cachaient précieusement dans les bois les troupes sur lesquelles celui-ci ne comptait pas. Aller guerroyer en Palestine est gracieux auprès des dames, mais en somme ne rapporte que des horions, et la guerre, comme la diplomatie, vit bien plus de ruses que de duels réglés.

A l'époque où M. Gaston Lavalley a placé le roman pseudo-historique qu'il raconte d'une façon simple, touchante et patriotique à la fois, il y avait beau temps que l'Anglais vivait sur notre sol et, s'ils en ont été chassés c'est que justement des hommes ont été suscités qui n'avaient pas « froid aux yeux, » comme on dit populairement, et qui gardaient pour eux le secret de leur rancune. S'ils eussent paradé ainsi que nous le voyons faire continuellement chez nous, s'ils eussent continuellement sonné la charge, enfin si l'Anglais eût été sans cesse tenu en éveil, il est probable qu'aujourd'hui ils seraient fort heureux de faire construire le tunnel sous la Manche.

Nous insistons beaucoup sur l'utilité des ouvrages comme celui que vient de publier M. Gaston Lavalley : les Compagnons de Vau-de-Vire, sans tambour ni trompettes, s'emparaient des villes et places fortes ; nous, chaque année, nous allons couvrir de couronnes et de discours la statue des places que nous avons perdues, ce qui nous semble parfaitement inopportun. On ne met des couronnes que sur la tombe de ceux qui nous sont chers, mais s'ils sont seulement malades, on va chercher le médecin et, dans l'espèce qui nous occupe, le médecin s'appelle une bonne diplomatie.

Certes, dans la longue suite de nos rois, nous en avons eu de fort chevaleresques qui se laissaient battre à Pavie, mais nous en avons eu aussi qui se sont appelés Louis XI, et ce dernier dont la réputation n'a laissé que de mauvais souvenirs, n'est pourtant pas celui qui mériterait la réprobation générale.

Quoi d'extraordinaire si les Normands sont restés fort rusés, obligés qu'ils furent si longtemps de servir deux maîtres ? Et si nous avions en main une monographie des populations normandes comme celle que vient de publier M. Yves Kano sur **Les Populations bretonnes**, peut-être comprendrions-nous que la rapacité que l'on reproche aux Normands, n'est qu'un acte de défense d'un peuple obligé longtemps par sa situation géographique de se défendre contre amis et ennemis qui le pillaient et rançonnaient à tour de rôle et à qui mieux mieux.

Le livre de M. Yves Kano forme une série de portraits où trouvent place : le marin, le paysan, le prêtre, la femme, le bourgeois de Bretagne dont l'auteur explique les caractères et les aspirations par la topographie de la contrée.

M. Yves Kano est un libéral dont le programme n'est pas fait pour nous effrayer. Il croit que le sentiment religieux peut parfaitement s'allier aux idées nouvelles et que, si le clergé se contentait d'élever les âmes vers le ciel sans se préoccuper des questions de politique générale, il ne fanatiserait pas les populations bretonnes et ne les éloignerait pas d'accepter le régime gouvernemental sous lequel nous vivons et qui ne se remplacera peut-être pas aussi facilement que nombre de nos compatriotes l'espèrent.

Les opinions de M. Yves Kano peuvent être discutées, mais elles sont certes l'expression d'une pensée honnête et réfléchie, et son livre mérite d'appeler l'attention de ceux qui se préoccupent bien plus de ce qui fait la grandeur de la France que de leurs ambitions personnelles.

Le peuple français se trouve en ce moment à peu près dans la position de ces deux maris dont nous parle Charles Mérouvel dans son dernier roman, **Dos à dos**. — C'est l'histoire de deux maris trompés par des femmes dont ils sont tendrement aimés, et qui, après bien des scandales judiciaires et autres, ne trouvent rien de mieux, tout compte fait, que de reprendre leurs infidèles, trop heureux de pardonner. On sait ce qu'on a, cela ne vaut peut-être pas le diable, mais on pourrait rencontrer pire : Mademoiselle **Lolo**, par exemple, dont Alexis Bouvier, l'infatigable conteur, raconte les frasques dans son dernier roman.

De même que certains opportunistes ne pouvaient couper leur « queue », c'est ainsi que l'on désigne généralement les gens qui, en politique, font la parade, de même lorsque par intrigues, une femme arrive à se faire épouser, il est bien rare que quelque ancien amant ne vienne pas mettre le trouble dans le ménage. Pour éviter que certain de ces êtres qui trafiquent de tout ne racontent au mari ce que fut la femme qu'il a sorti de la débauche, elle est obligée de subir leurs exigences et elle se perd tout à fait.

Il manquait justement à la *Lolo* de Bouvier la grande qualité dont Faroun fit si souvent preuve dans le roman de M. Eugène Muller, **Nizelle**, la Fidélité.

Il y avait une fois, une gentille bergère que l'on appelait Nizelle et dont

nous ne conterons pas les aventures, pour ne pas retirer aux jeunes filles auxquelles est destiné ce joli volume illustré par Tofani, le plaisir d'apprendre le secret de M. Bernard, le bienfaiteur de la jeune et jolie bergère. Mais nous pouvons sans indiscrétion dire que Faroun, le bon et fidèle chien de Nizelle, n'est pas un des acteurs les moins sympathiques du livre. Nous ajouterons que le récit de M. Muller a une saveur rustique d'une originalité particulière, et que le milieu dans lequel se passe l'action dramatique et saine à la fois est rendu avec un talent gracieux de paysagiste.

On rencontre parfois dans les rues de la capitale, et même ailleurs, deux femmes procédant à leurs visites journalières dans les magasins, ou se rendant, le dimanche, à la messe d'une heure. L'une est svelte et vêtue de couleurs tendres; l'autre, habillée de noir, présente dans sa taille des proportions que ne renierait pas la femme colosse de la foire de Neuilly. Cependant, lorsque l'on est jeune, lorsque l'esprit s'enflamme à la pensée d'un joli minois, sans s'inquiéter de la grosse maman, on hâte le pas pour dépasser le groupe féminin et pouvoir à son gré, d'un coup d'œil furtif, dévisager la personne à la taille de guêpe. Rarement le curieux est puni de son indiscret regard, et il continue son chemin le plus doucement possible, afin de pouvoir revoir encore l'agréable visage qui s'est couvert d'une tendre rougeur en se sentant admiré.

On nous demandera peut-être où nous voulons en venir, et nous ne voudrions pas trop faire languir nos lecteurs pressés de prendre un livre chez leur libraire ou à la gare, au moment du départ pour la mer.

Tout le monde connaît M[me] Anaïs Ségalas, un écrivain de mérite dont les ouvrages ont une clientèle assurée. Eh bien ! dans un nouveau volume, **Les jeunes gens à marier**, volume contenant quatre récits, dont trois surtout ne manquent pas de bonne humeur, l'auteur semble dire au jeune homme qui se laisserait prendre à la grâce de la jolie promeneuse :

— Mon bon ami, ce n'est pas la fille que vous devez dévisager, mais bien la maman. Il faut vous dire que s'il vous prenait fantaisie de vous unir à cette belle jeune fille dont les formes gracieuses et la fraîcheur du teint vous ont séduit, dans un nombre d'années qu'il n'est pas bien difficile de déterminer, vous aurez à votre bras la dame aux formes rebondies, le teint se sera couperosé, et un duvet épais ornera la fraîche lèvre dont vous admirez l'incarnat.

L'histoire que dit M[me] Anaïs Ségalas sur ce chapitre est assez originale, et la morale en serait que l'on ne devrait épouser que les jeunes filles dont les mères descendraient de Ninon de Lenclos. Il y a beaucoup de talent d'observation dans *Cherchez la mère* autant que dans *Les moutons de Salon*, œuvre

dans laquelle l'aimable écrivain montre les jeunes gens s'éprenant de celle dont tout le monde s'affole et ne connaissant plus de bornes à leur passion si l'une a pu faire perdre la raison à l'un d'eux au point de les conduire au suicide. Oh! alors, elle est cotée, et un troupeau d'amoureux se disputent sa main.

Quelques volumes de récits détachés nous parviennent encore et nous savons qu'ils sont fort goûtés à la campagne où l'on ne se lance dans la lecture des gros volumes que par les jours pluvieux.

Voici **Les Contes du Moulin Joly**, par Charles Diguet. — Un titre gracieux à un gracieux volume et, ma foi! écouter le tic tac de ce moulin-là ne doit avoir rien de bien désagréable surtout en voyant la mine avenante de la meunière, dont le portrait orne la couverture, et dont le cœur fait sans doute aussi tic tac aux douces paroles que lui murmure ce malin petit Cupidon, qui pourrait bien faire voltiger son bonnet par dessus le moulin joli.

Puis, encore un autre volume, mais celui-là dans un ton un peu gris, **L'amour suprême**, par M. le comte de Villiers de l'Isle-Adam.

L'amour suprême, c'est l'amour qui conduit la jeune fille aux pieds des autels, lui fait prendre le voile et se donner entièrement à Dieu.

Mais,bon Dieu! sur quelle herbe avait donc marché M. de l'Isle-Adam pour qu'il lui soit venu à la pensée de publier, dans une saison où tout est sourires et fleurs, des histoires si terrifiantes sur l'échafaud, les têtes de guillotinés et autres récits plus tristes les uns que les autres?

Le thé chez Miranda, par MM. Jean Moréas et Paul Adam, forme une suite de nouvelles tragiques et galantes, toutes fort variées; scènes de la haute vie parisienne, perversions sensuelles, aventures baroques d'un juif cul-de-jatte, la mort touchante d'une pauvre idiote violée, le carnaval à l'Opéra, anecdotes boulevardières; paysage de banlieue,campagnes flamandes,génoises, rhénanes, pyrénéennes; japonaiseries, où les dames aux mains bien fardées versent du thé dans des tasses claires; tout cela est narré dans un style tantôt simple, tantôt papillotant et parfois beaucoup trop cherché au point qu'il en devient incompréhensible. — Ces messieurs font de l'art suivant eux, mais pas selon notre goût. Ce qui n'empêche que si *Le cas de Monsieur de Lorn* fait rougir les douairières et étonne les jeunes mariées, l'*Innoucento* est un récit d'une simplicité touchante et qui porte cependant au plus haut point l'intensité dramatique.

Mais que ces Messieurs ne s'y trompent pas, le meilleur est encore

d'écrire comme tout le monde et de ne pas se singulariser par des mots et des tournures de phrases qui font à l'esprit du lecteur ce que le grincement d'un flambeau de cuivre sur le marbre produit sur les nerfs des gens nerveux.

« C'est l'hiémale nuit et ses buées et leurs doux comas.

« Quartier Malesherbes.

« Boudoir oblong.

« En la profondeur violâtre du tapis, des cycloïdes bigarrures.

« En les froncis des tentures ; l'inflexion des voix s'apitoie, en les froncis des tentures lourdes, sombres à plumetis... »

Bon Dieu ! où allons-nous avec cette littérature? Pourquoi ne se mettrait-on pas aussi à parler d'une manière aussi « claire » que celle avec laquelle on prétend aujourd'hui se faire comprendre des foules ? Pourquoi ne changerait-on pas notre beau langage en des miaulements de chats en frasques nocturnes, en cris de hyènes affamées ? Où en serons-nous dans mille ans, et que dira-t-on de nous ?

Dans mille ans, voici ce que M. Charles Fuster, un poète, non décadent, et un critique fort judicieux, estime que l'on pensera de notre siècle et de notre littérature qui semble avoir sa principale usine dans les environs de la Salpétrière. Dans ses **Essais de critique**, l'auteur de l'*Ame pensive*, dont un des morceaux, *Les étoiles*, est une pièce achevée et digne d'être comptée parmi les chefs-d'œuvre des maîtres, M. Fuster, dis-je, porte son esprit à mille ans devant nous et se pose cette question :

« Supposez un instant que dix siècles soient descendus sur la cendre de notre siècle. Il reste de nous des monuments et des livres. Peut-être, — le temps a de ces hasards féroces, — peut-être les grands monuments auront-ils disparu comme les livres immortels. Mais admettons que les livres restent, la majorité des livres que notre fin de siècle aura vu naître. Comment jugeons-nous une civilisation morte ? Par ses monuments et par l'aspect général de sa littérature. — Nos monuments sont frêles ; notre littérature n'a et n'exploite qu'une ou deux idées retournées et reprises à satiété. L'adultère, la fille et le raté, une critique d'analyses micrographiques, une poésie morbide comme un commencement de cadavre, — voilà ce que nous offrons à la Postérité. La postérité nous jugera pour ces deux ou trois idées. Elle dira de nous : « Il étaient laborieux, mais petits... »

Le mot est joli, hélas ! il est vrai !

En lisant l'œuvre nouvelle de Mme Marie-Édouard Lenoir, **Un cœur de Muse**, nous nous demandions si la gracieuse main qui a tracé ce poème *(Troisième série des* **Poèmes du cœur**) n'avait pas voulu donner une leçon aux trop nombreux amants qui courtisent la Muse et attendent d'elle ce qu'elle ne peut leur donner. Parce que la Muse l'a parfois caressée d'un sourire, le doux poète aux blonds cheveux devient pressant auprès de l'adorée et, comme elle-même a l'âme tendre, elle ne pourrait longtemps résister.

« De ma faiblesse il n'aura pas pitié,
Se dit Paule à l'aspect de cet ami trop tendre,
Qui devenait pressant et lui faisait entendre
Des propos chaque jour de plus en plus brûlants,
Et sur elle dardait des yeux étincelants. »

Ah ! poètes, qui caressez le doux rêve des baisers de la Muse, ne lui tenez pas rigueur si elle vous éloigne. Trop nombreux sont ses amants, et ce n'est qu'à force de soins et surtout de persévérance, si l'on est vraiment épris et digne d'elle, que la Muse vous ouvrira ses bras !

Mais nous cherchons peut-être dans le poème de Mme Edouard Lenoir ce qu'elle n'a pas voulu y mettre, et nous substituons sans doute notre pensée à la sienne qui lui serait venue des nombreuses marques d'admiration, des déclarations brûlantes dont sa beauté incontestable est l'objet. Elle rêve d'amitié pure, on brûle d'amour.

O toi qui dis m'aimer de cet amour céleste,
De cet amour de l'âme où les sens n'ont point part,
Ne laisse pas mon cœur dans cette erreur funeste
Qui prive ma vertu de son dernier rempart.
Non, non, si tu m'aimais seulement avec l'âme
Aurais-tu près de moi des transports si fougueux ?
Tes regards luiraient-ils de cette ardente flamme
Dont le brûlant éclat me fait baisser les yeux. .

« Quand sur ton front aimé doucement je dépose
Un chaste et pur baiser, je te vois tressaillir ;
Et, quand ma main tiède sur la tienne se pose,
On dirait que ton être est prêt à défaillir.

Lorsque, avec abandon, mon bras au tien s'enlace,
Comme ceux d'un amant tes yeux sont languissants ;
Si tu m'aimais en frère, ami, dis-moi, de grâce,
Aurais-tu dans la voix d'aussi tendres accents ?

« Ah ! ne m'abuse plus jamais par ce langage
Qui me laissa longtemps dans la sécurité !
Ce qui trouble tes sens est peint sur ton visage :
Ton amour est charnel, son nom est volupté !
Chasse, ô chasse au plus tôt ta coupable démence,
Je t'aime et je pourrais m'oublier quelque jour.
Mais qu'en adviendrait-il ? Un désespoir immense :
Je mourrais pour t'avoir aimé d'un tel amour !

Le sujet était délicat à aborder, et l'auteur écrit un poème extra-sensationnel sous prétexte de faire de l'amour platonique. C'est très réussi ! — comme forme, mais enfin Dieu nous a-t-il créés pour nous aimer de loin ? Et pourquoi Mme Edouard Lenoir veut-elle que l'amant de Paule s'éloigne lorsqu'ils pourraient être si heureux l'un près de l'autre et se prodiguer les caresses dont l'auteur a su peindre les ivresses avec autant de passion que Mme Juliette Lambert dans *Païenne* !

GASTON D'HAILLY.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Eugène Chavette n'est pas seulement le désopilant conteur qui a déjà à son actif tant de succès de gaîté ; il possède aussi l'art de conter des histoires dramatiques et mystérieuses et d'en peindre les personnages d'un trait qui ne s'oublie plus.

Dans son nouveau roman, **Si j'étais riche!** qui paraît aujourd'hui chez Dentu, Eugène Chavette donne une preuve complète de son double talent d'humoriste et de dramaturge. Autour du secret d'un audacieux criminel s'agitent des personnages malheureux, sympathiques ou du plus haut comique qui font de *Si j'étais riche* une œuvre des plus attachantes.

Sous ce titre : **L'Histoire Coutenceau**, Georges Pradel vient de publier un nouveau roman qui sera certainement pour l'auteur du *Marquisat Bouvard* un nouveau et grand succès. — *L'Histoire Coutenceau* n'est pas un drame judiciaire suivant la formule connue et si souvent répétée; c'est l'histoire de la vengeance d'une femme, d'une mère, qui se poursuit au milieu des péripéties d'une façon toute nouvelle et absolument inattendue.

Il vient de paraître à Bruxelles un roman signé par un débutant, mais à coup sûr supérieurement analysé et fort bien écrit. Titre : **Virus d'Amour**; auteur : Adolphe Tabarant.

Depuis la *Fille Élisa*, jusqu'au *Martyre d'Annil*, la littérature moderne s'est occupée avec fureur des filles et de la prostitution des grandes villes. Il semblerait que tout a été dit et redit sur ce sujet, et qu'il n'y a plus rien à montrer pour guérir cette plaie sociale. M. Tabarant en a pensé autrement, et s'est efforcé dans *Virus d'Amour* de nous dépeindre, sous des couleurs aussi réalistes que sincères, la triste odyssée d'une fille de brasserie atteinte du mal qu'on a dénommé au siècle dernier le mal napolitain. Il se dégage de son roman comme un sanglot de pitié, un réquisitoire formidable contre la société en faveur de ces malheureuses, — et mal avisé serait celui qui, sous prétexte de morale hypocrite, voudrait trouver autre chose dans ce livre qu'un avertissement désintéressé aux dirigeants, au législateur.

La librairie Plon vient de publier, sous ce titre, **Les Faiseurs**, un nouveau roman de l'auteur de *Mille Ames*, Alexis Pisemsky. *Les Faiseurs* forment un récit aussi mouvementé, aussi varié que le précédent. L'intrigue, savamment compliquée et emmêlée avec une dextérité remarquable, met en jeu un grand nombre de personnages, tous caractérisés d'un trait pittoresque, si bien que chaque type reste distinct, original, au milieu des scènes si diverses que nous déroule Pisemsky.

Ce qui plaira surtout aux lecteurs français dans ce roman russe, si différent comme conception de nos romans nationaux, c'est la netteté, la brièveté de la narration. Toutes les descriptions sont courtes, mais faites de traits si judicieusement choisis qu'on ne saurait les oublier. Une phrase, une attitude suffisent à Pisemsky pour déterminer un caractère, pour dessiner un portrait. De là une promptitude qui fait paraître extraordinairement vifs et enlevés tous les chapitres d'un livre pourtant plein de faits, d'observations psychologiques.

Cet ouvrage est digne en tous points de ses aînés par l'intérêt de l'intrigue, la vérité des personnages et la saveur si particulière du style.

Les Mois aux Champs tient ce que promet son titre. Sous la plume pittoresque et aisée de M. G. de Cherville, chaque mois défile avec ses couleurs propres, ses travaux, ses récoltes, et les distractions qu'il offre aux campagnards de race ou d'occasion, agriculteurs attachés à la glèbe, citadins subitement férus de vie rurale. Aux conseils pratiques, s'entremêlent d'exquises historiettes, des réflexions humoristiques, des légendes populaires fleurant bon le terroir, et des tableaux rustiques visiblement brossés d'après nature.

M. Jules Claretie a écrit pour *Les Mois aux Champs*, en guise de préface, une causerie toute pleine de bonne grâce et de bon esprit, un petit chef-d'œuvre de style et d'émotion qui fait aimer encore davantage et le livre, et l'écrivain, et le préfacier.

Sous ce titre : les **Haras de France**, M. Ed. Cavailhon, qui joint à une compétence reconnue un talent d'exposition et de polémique intéressante, vient de publier un livre qui vient juste à son heure. L'attention générale est tournée vers le monde du sport et les courses, qui ont leurs partisans et leurs détracteurs, leurs abus et leurs avantages. On trouvera, dans les *Haras de France*, non un traité didactique écrit avec sécheresse, mais une étude aussi vive que substantielle, parsemée d'aperçus originaux, d'anecdotes et de souvenirs fort amusants.

Les éditeurs Lecène et Oudin viennent de mettre en vente dans leur *collection des classiques populaires* à **1** fr. **50** centimes deux nouveaux volumes qui seront certainement très remarqués.

Le premier volume est consacré à **Homère** et est dû à la plume de M. Couat, doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux. Ce n'est pas une traduction que l'auteur a voulu donner, mais bien une *adaptation* permettant aux jeunes gens non initiés aux secrets de la langue grecque de se laisser aller au charme de ces vieux poèmes éternellement jeunes et d'en dégager le sens et l'harmonie. M. Couat a condensé d'une façon très heureuse en 250 pages l'*Iliade* et l'*Odyssée* : il en a traduit lui-même avec soin les principaux passages, qu'il a reliés à la trame de son récit non interrompu.

M. Gaston Bizos, doyen de la Faculté des lettres d'Aix, est l'auteur du second volume réservé à **Fénelon** : c'est exclusivement l'*éducateur*, le précepteur distingué du duc de Bourgogne que M. Bizos s'est proposé d'étudier, et il y a réussi. Le charmant écrivain de ces ouvrages qui s'appellent le *Traité de l'éducation des filles*, les *Fables*, les *Dialogues des morts*, et surtout le *Télémaque*, a été très bien compris par M. Bizos, qui a su le faire revivre dans

un livre recommandable par l'habile disposition du plan, la justesse des idées et l'heureuse simplicité d'un style élégant et clair.

Ajoutons que ces deux nouveaux volumes contiennent des reproductions de Flaxman et de gravures du XVII[e] siècle.

Pitt et Frédéric-Guillaume II. L'Angleterre et la Prusse devant la question d'Orient, en 1790 et 1791, par J.-H Creux. 1 vol. in-12. Librairie académique Perrin.

L'arrivée des Russes aux portes de l'Afghanistan, l'effervescence qui règne dans les Balkans, la politique rivale de l'Angleterre et de la Russie donnent un intérêt particulier à la publication de ce livre, qui nous initie aux origines de la question d'Orient et nous montre comment elle était envisagée en 1790.

Depuis 1787, la Turquie est en guerre avec la Russie et l'Autriche. Deux états, la Prusse et l'Angleterre, sont vivement préoccupés de la lutte, au point d'être disposés à intervenir. Tous deux redoutent l'esprit envahissant de Catherine II et l'un d'eux veut tirer parti des événements pour s'agrandir.

La Prusse hostile à la Russie, et à la veille d'une prise d'armes contre elle, est un spectacle rare dans les cent dernières années. Cette politique de 1790 et 1791 ne deviendrait-elle pas, le cas échéant, celle du prince de Bismarck?

Sous ce titre : **A travers les mansardes et les écoles,** M[me] Amélie Pollonnais, déjà connue par ses *Rêveries maternelles* et sa *Philosophie enfantine*, publie à la librairie académique Perrin un volume qui résume, pour ainsi dire, les deux grands problèmes sociaux modernes : la mansarde et l'école.

Dans la mansarde « illuminée par les rayons d'en haut » l'auteur peint la poésie et la philosophie de la misère; ces récits à la fois navrants et consolants sont autant de tableaux d'après nature d'une réalité saisissante. Puis elle nous conduit à l'école, une école en plein vent ouverte à toutes les inspirations « où la leçon a l'air de tomber du ciel avec la rosée matinale pour pénétrer dans ces jeunes intelligences ».

On trouve dans ces pages colorées, émues, délicates, une impression saine, fortifiante et l'accent convaincu de l'action reflétée; c'est par une série d'observations et de récits que l'auteur arrive à cette conclusion qui peint sa pensée et son but : « Si, par ce moyen, chacun dans sa sphère pouvait apporter : pensée, plume ou action, une pierre à l'édifice social, combien on arriverait plus vite et plus facilement au but de progrès, de justice, de protection des faibles et de... charité réciproque du pauvre au riche de même que du riche au pauvre !

M. R. de Chantelauze, qui a obtenu deux fois de l'Académie française le grand prix Gobert, vient de publier chez Perrin, le successeur de Didier, un très intéressant volume de **Portraits historiques.** Parmi ces portraits, nous signalerons en première ligne ceux de Commynes et de Mazarin étudiés à fond d'après des documents inédits ou récemment mis à jour et tracés de main de maître.

Le volume est précédé d'un très spirituel essai biographique sur le conseiller de Louis XI par M. René Vallery-Radot.

Sous ce titre : **Histoire et Géographie des Colonies de la France,** la librairie Dentu publie un ouvrage où M. Ch. Bellanger, à qui ses fonctions donnent une rare compétence, a rassemblé les renseignements les plus complets et les plus récents sur l'ethnographie, les climats, les produits de nos colonies et des pays récemment placés sous notre protectorat. Un style vif et précis, de judicieuses considérations sur l'avenir de nos possessions donnent à ce travail un intérêt exceptionnel.

M. Bernard Perez dont les ingénieuses observations sur le développement intellectuel et moral de l'enfance ont été remarquées, vient de publier sous le titre **L'enfant de trois à sept ans**, une suite à ses *trois premières années de l'enfant*.

Il étudie successivement la mémoire et l'association, l'imagination, l'attention, l'abstraction et la généralisation, le jugement, le raisonnement, les sentiments, la volonté chez les enfants.

Ce livre n'intéressera pas seulement les philosophes et les éducateurs qui s'occupent du développement des facultés de la jeunesse, mais aussi les parents qui y trouveront de piquantes observations présentées dans un style simple et animé.

En même temps, paraît la 3e édition des *trois premières années*, précédée de la préface que M. James Sully a écrite pour la traduction anglaise de cet ouvrage.

Les deux volumes font partie de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, publiée chez Félix Alcan.

L'expansion coloniale de la France, étude historique, économique, politique et géographique des établissements français d'outre-mer.

Sous ce titre, la librairie Félix Alcan annonce l'apparition d'un important ouvrage de M. de Lanessan.

La haute compétence de l'auteur sur ces questions est connue ; c'est elle qui, depuis plusieurs années, l'a fait choisir comme rapporteur, à la Chambre des députés, de presque tous les projets de loi concernant nos établissements et nos relations d'outre-mer et lui a fait donner récemment une mission spéciale et tout à fait exceptionnelle pour étudier sur place la situation économique de nos colonies et leurs besoins. Ce livre ne manquera donc pas d'exciter un puissant intérêt, et il sera particulièrement bien accueilli de tous ceux qui tiennent au développement de notre puissance coloniale et à la création de débouchés nouveaux pour notre commerce et notre industrie.

(1 fort vol. in-8° de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*, avec 19 cartes hors texte.)

Henri Litou.



Le Directeur-Gérant : H. Le Soudier.

Impr. Paul Bousrez, 5, R. de Lucé, Tours.

CHRONIQUE

Paris, 15 août 1886.

Il paraît décidément que nous allons avoir une grrrande réforme scolaire et que dorénavant le fils « boudiné » de mon épicier pourra se dire bachelier sans avoir fait connaissance avec les nommés Sophocle ou Virgile ; quant à Homère, il ne le tiendra plus que pour un simple gratteur de guitare.

M. Raoul Frary triomphe et M. Francis Magnard applaudit à outrance, ce qui ne veut pas dire que tous les lecteurs du *Figaro* vont se convertir à la doctrine du baccalauréat ès-cancres, et ce, pour différentes raisons, dont l'une particulièrement est parfaitement indiquée dans un très court article paru dans *le Soir* et que nous voulons citer avant de dire notre très petit mot sur ce fameux enseignement spécial dont on attend merveille. Cette question touche de très près à la littérature, et cet enseignement spécial, s'il avait seulement chance de prendre faveur auprès des papas contemporains, produirait une génération d'*illettrés ;* évidemment, puisqu'ils ne seraient pas *lettrés.* M. de La Palisse ne dirait pas mieux.

Donc, voici M. Paul Lafaye, du *Soir*, qui n'est peut-être pas bien convaincu de la nécessité de faire faire la connaissance à nos enfants d'un certain Quinte-Curce, mais qui explique une des raisons qui maintiendra longtemps encore le prestige du vieil et, selon nous, excellent enseignement universitaire.

« Dans un de ces articles pleins de franchise, dont il est coutumier, dit M. Lafage dans son article : *Échec à la réforme*, M. Francis Magnard a loué sans réserve le projet de réforme scolaire.

« Néophyte de la doctrine dont M. Raoul Frary est le Luther, il fait son procès à la vieille Université, cette papesse, et prêche, après le novateur, la Réforme intellectuelle.

« Convertira-t-il les hautes classes auxquelles s'adressent surtout son prêche très sage et très modéré ?

« J'en doute.

« Les arguments à l'aide desquels il fortifie sa thèse seront assez puissants peut-être pour imposer celle-ci à la raison de ses lecteurs, mais ils n'exerceront aucun effet sur le préjugé : la principale règle de conduite de nos contemporains. Le « genre » exige que les fils de famille — intelligents ou crétins —

feuilletent Alexandre et Quicherat et qu'ils traduisent — bien ou mal, peu importe — Virgile et Sophocle. On ne pourra rien contre cette force maîtresse. M. Francis Magnard le sait mieux que moi, puisqu'il a plus d'âge et partant plus d'expérience, la vanité bête est le facteur principal des déterminations humaines.

« En général, nous avons peu de convictions, mais beaucoup d'attitudes, et nous plaçons presque toujours les exigences du bon ton avant celles de la logique.

« Il ne faut pas espérer que l'aristocratie qui s'est donné pour mission d'entretenir pêle-mêle toutes les traditions du passé, embrassera le nouveau dogme et livrera ses enfants aux professeurs modernes et positifs de l'enseignement spécial. Les grands seigneurs visent pour la plupart à ressembler aux courtisans ou aux mousquetaires de Louis XIV. Ils n'ont que faire de science, de géographie et d'allemand pour tenir ce double rôle.

« Qu'ils se frottent quelque peu d'histoire ancienne, de mythologie et de Plutarque, et les voilà parés pour les joutes brillantes du salon et de la bataille. Les nobles, par malheur, attacheront encore longtemps une valeur à la loi idiote de la dérogation, et ils estimeront indignes d'eux toutes les connaissances pratiques, pour cela seulement que les « gens » de commerce et d'industrie les recherchent.

« Mais, dira-t-on, qu'importe l'aristocratie ? Elle tient dans notre société un fort petit rôle qui, chaque jour, diminue encore. La classe moyenne, la partie la plus intéressante et la plus vivace de la nation, sera bien vite acquise à la réforme, et c'est sa conversion qui nous importe le plus. Nos commerçants, nos industriels qui tiennent à cœur de former l'intelligence de leurs enfants pour l'usine ou le comptoir, ceux-là accueilleront à coup sûr les nouvelles méthodes, car eux se rendent compte par eux mêmes de la nécessité des langues vivantes et des notions économiques. Ils ont eu, en effet, cent fois à déplorer leur ignorance sur ces matières. Ici encore on risque d'éprouver une amère déception. Le rôle actif de l'aristocratie est sans doute presque nul, mais son influence sociale est encore prépondérante.

« M. Jourdain-Poirier est légion dans notre bourgeoisie. Presque tous ceux qui, dans les draps, les épices ou la fabrication, ont réalisé un gros pécule ne forment qu'un rêve : soustraire leurs enfants aux ennuis et aux petitesses du mercantilisme et leur faire une *position* dans un milieu social plus relevé. Le papetier, le carrossier enrichis, cachent le plus qu'ils peuvent la source de leur fortune et placent bien rarement leur fils à la tête de la papeterie ou de la fabrique de voitures qu'ils ont créée. Ils le veulent avocat, attaché d'ambassade, magistrat, homme politique, et non pas commerçant.

« Ce n'est pas seulement la haute bourgeoisie qui donne dans ce travers ; les plus petits parvenus y tombent aussi et prennent le plus souvent en haine le travail honorable qui les a tirés de la misère. Tous aspirent à copier le grand monde, à vivre de sa vie, à faire parade de ses sentiments, de ses manières, de ses préjugés.

« C'est dans les livres seulement que le travail manuel et le trafic sont honorés ; dans la pratique nous ne réservons certes pas le même accueil à M. Durand, marchand de flanelle et à M. le comte de Laroche-Trompette, propriétaire de par la grâce de Mme de Pompadour. Cette tendance, marquée et indéniable de la bourgeoisie suffira à lui faire mépriser l'enseignement spécial.

« — Le fils de M. le baron et le fils de M. Dubois, mon concurrent, sont bacheliers ès lettres ! se dira M. Dupont. Pourquoi le mien ne le serait-il pas ? J'ai bien le moyen !

« Ce désir de paraître aussi riche et aussi distingué que M. le baron et que M. Dubois éloignera bon nombre de jeunes gens convaincus de l'utilité de la réforme, et rebelles au surplus à l'enseignement classique. C'est ridicule, c'est absurde : tout ce qu'on voudra ; mais c'est exact.

« Les jeunes gens riches, les seuls qui bénéficient de l'enseignement secondaire, resteront, par ordre de leurs papas, fidèles à Lhomond, à Quinte-Curce et à Homère, parce que le latin et le grec — au même titre que la valse et le maintien — seront proclamés par des parents « poseurs » ; indispensables au jeune homme de « bonne compagnie ».

Donc, d'après M. Paul Lafage tous ceux qui fréquentent les lycées aujourd'hui continueront à étudier les langues mortes par « pose », nous estimons qu'ils le feront seulement par raison. L'étude des langues mortes est une gymnastique intellectuelle à laquelle on ne renoncerait pas impunément et, surtout, sachant que l'étude des langues vivantes dans les lycées est la plus grosse erreur dont puissent se bercer les réformateurs quand même. Ah ! çà, ces messieurs ont donc connu des jeunes gens sachant l'allemand ou l'anglais, voire même capables de se faire servir deux œufs sur le plat en arrivant à Berlin ou à Londres, après avoir étudié ces deux langues au lycée ou même dans des établissements spéciaux ? Tout négociant un peu fortuné envoie son fils en Angleterre, ou en Allemagne, et là, celui-ci apprend sans fatigue et pratiquement ce qu'il se casserait la tête à étudier théoriquement et fort mal dans les cours spéciaux où il prendra des habitudes de mauvaise prononciation dont il mettra plus de temps à se débarrasser qu'il lui en aurait fallu pour étudier la langue dans le pays même sans en savoir un mot en arrivant.

Rien n'est plus ridicule dans les examens que d'entendre un professeur français et le patient parler une langue étrangère que ni l'un ni l'autre ne seraient capable de faire comprendre dans le pays où elle se parle de toute autre façon.

M. Lafage disait tout à l'heure : « C'est dans les livres seulement que le travail et le trafic sont honorés ; » nous estimons que c'est dans les livres seulement que l'on voit le fils ne point succéder à son père dans son commerce, dans son industrie ; seulement, si l'industriel ou le commerçant a plusieurs enfants, un seul continue l'œuvre du père, et les autres cherchent une autre carrière. Et nous ne voyons pas pourquoi l'un des fils de l'industriel, parce qu'il doit reprendre la suite des affaires paternelles ne serait pas aussi lettré que pourraient l'être ses frères qui suivront une carrière libérale. Quel est donc le père qui, sans connaître encore les aptitudes de chacun de ses enfants, dira à celui-ci : Toi, tu feras des études spéciales, tandis que toi, je te ferai suivre les cours de Lettres ?

Mais quittons ce souci, et attendons les effets des grandes réformes que va subir l'Université. Aujourd'hui les grilles des prisons pour jeunes fils de famille vont s'ouvrir, et ceux-ci vont s'envoler pour les plages où ils respireront après neuf mois de *carcere duro*, l'air de la liberté d'abord et celui qui fera courir un peu de sang vif sur ces pauvres visages anémiés. Les familles émigrent vers l'Océan et, au bout de quinze jours de villégiature sur les bords de la mer, les hommes, surtout, y éprouvent un ennui qu'ils ont peine à dissimuler.

Que faire pour se distraire ?

— « Prenez votre fusil, » dit M. Charles Diguet dans un volume qui arrive bien à son heure, **Chasses de mer et de grèves.**

« La mer, dit-il, avec ses horizons sans bornes, est le domaine du chasseur, tout aussi bien que celui du pêcheur. Cette immensité, inexplorable dans son entier, est bien faite pour tenter les friands du fusil.

« Les plages, les grèves et les falaises sont comme un large *hall* précédant la plaine avec ses lointains affolants.

« Souvent couverts de profondes landes qui descendent presque jusqu'au flot, les rivages offrent au chasseur des surprises multiples.

« Qu'elles sont fécondes pour eux, ces solitudes qui semblent désespérées. Combien ce paysage, morne aux yeux de la foule, est peuplé !

« Depuis la mouette gris perle, aux yeux mobiles et tournants, couleur de citron, frangés de velours, rasant la vague qui vient mourir en écume sur les galets que son soupir suprême fait dévaler avec bruit, jusqu'à l'hirondelle de

mer que le flot semble rouler dans sa volute, et qui repart dans l'air ainsi qu'une flèche diaprée, on y rencontre tout.

« Si le marais est le *field* des imprévus, la mer et les grèves sont le domaine de l'abondance et de l'extraordinaire.

« Le chasseur qui constamment arpente les rivages et s'aventure à la poursuite des voiliers, quelque blasé qu'il puisse être sur les étonnements, ne sera jamais en droit de dire : c'est tout !

« Le gibier de mer n'est certes pas à comparer au gibier de terre pour ses qualités gastronomiques, mais il offre au chasseur une variété et une abondance incomparable. »

Or, la villégiature sur les bords de la mer est tellement entrée dans nos mœurs que, dès le mois de juillet, les habitants de Paris et des grands centres émigrent avec un ensemble surprenant vers les plages de l'Océan. Parmi ces émigrants bénévoles il se trouve bon nombre de chasseurs fervents se lamentant contre l'arrêté préfectoral leur enjoignant de tenir le fusil au râtelier et à côté d'eux des oisifs qui, obéissant à cette mode d'émigration, cherchent des distractions.

Aux premiers, le livre de M. Diguet offre la réalisation de leurs rêves de chaque jour ; aux seconds, les tentations pour un plaisir inconnu, un objectif pour remplir le vide que fatalement l'isolement relatif creuse autour d'eux.

Sur les bords de l'Océan, la chasse au gibier de mer est autorisée en toute saison. Donc, toute l'année, le chasseur peut satisfaire son désir ; le fusil n'est jamais au repos. Il paraît que sur la Méditerranée la gendarmerie se montre moins accommodante, notre législation est si bizarre ! — Cependant, avant de prendre le fusil, nous invitons les chasseurs à méditer, surtout sur les bords de la Méditerranée, le chapitre que M. Diguet consacre à la *Jurisprudence*.

Dans le roman de M. de Salicis, **Jeanne et Jean**, une histoire bretonne, on rencontre un certain marquis de Coat-Braz avec lequel M. Diguet eût pu faire de belles parties de chasse aux oiseaux de mer. En écrivant son joli roman, M. G. Salicis a bien plus cédé à la satisfaction de peindre le pays breton, de montrer le caractère de ses habitants et leurs mœurs, qu'au désir d'intéresser le lecteur aux amours de Jean-Marie et de Marie-Jeanne, ce qui n'empêche que l'idylle est charmante et pleine de fraîcheur, ce dernier point n'est pas à dédaigner en ce temps de canicule.

Et quoi de plus gracieux et de plus reposant que ces romans champêtres ? Voici **Jean-de-Jeanne**, l'histoire d'un pauvre enfant bâtard qui épouse

Judille, une fille trompée. Il aimait Judille lorsque celle-ci dédaignait son amour et se laissait séduire par le brillant Antonin. Mais bientôt, Antonin, surnommé l'Oiseleur parce qu'il sait prendre les fillettes comme les alouettes au miroir, abandonne Judille, elle est enceinte. Jean-de-Jeanne aime toujours, et, de plus, il sait ce que c'est que de n'avoir pas de nom à porter, et dans le dénouement de son histoire si simple mais si poétique, M. Émile Souvillon a fait passer l'âme entière de son héros dans deux ou trois pages ravissantes.

« Tout le monde dormait encore aux Ribals, à l'heure où le garçon se souleva sur son lit de feuilles. Déjà un trait de lumière entrait par la porte entrebâillée, et, dans ce peu de clarté, la vie commençait à naître.

« Aux pieds de Jean-de-Jeanne sous une mue d'osier une mère poule et ses poussins s'agitaient, battaient de l'aile, et, au-dessus de sa tête, c'était le bourdonnement d'une abeille, la première éveillée, qui tournait autour d'une claie à pruneaux.

« Dehors, le coteau, la plaine, tout flottait dans une brume légère où tremblait par secousses le bleu du ciel, l'or pâle du soleil naissant.

« C'était une vraie matinée d'automne, voilée et riante, avec de la rosée qui pleurait aux branches et de la joie enveloppée qui sortait par éclats, des cris éparpillés en l'air de vendangeurs qu'on devinait suspendus aux pentes du coteau.

« Bientôt le brouillard montait, les fumées blanches s'en allaient déchirées aux buissons, et la grande plaine s'ouvrait éclaboussée d'eau et de soleil, devant Jean-de-Jeanne, qui refaisait, encore triste, mais rasséréné tout de même, la route qu'il avait suivie la veille avec Judille.

« Déjà le bac était passé ; Soumeilles, le village voisin, était en vue ; des morceaux de toitures rouges sortaient, penchés très bas dans le fouillis des petits clos sans fleurs et des vergers, où des linges séchaient pendus aux branches.

« Un amandier était là, avec sa figure de vieil arbre, son bois tordu et noirci, portant tout en haut, au lieu des fleurettes blanches de février, des amandes sèches à moitié décortiquées par les chaleurs estivales. Et après l'amandier c'était, en contrebas de la route, rencognée et pauvre, la maison familiale toute couverte alors comme d'un vêtement jeté sur les plaies de sa toiture, d'une épaisseur de feuilles mortes que le vent d'automne avait détachées des arbres voisins...

« — Judille ! appela Jean-de-Jeanne en entrant dans le clos. Mais l'enfant n'était pas à sa place habituelle sous l'auvent ; la place était vide, la maison fermée.

« Judille ! appela de nouveau Jean-de-Jeanne, en poussant la porte...

« Ce fut la Sérène, la mère de Judille, qui lui répondit, mais d'une voix à ce point changée et empêchée par les sanglots qu'il eut d'abord de la peine à la comprendre.

« — Inutile de l'appeler, mon ami, disait-elle ; ni toi, ni moi, nous ne la reverrons plus,

« — Morte ? interrogea brusquement Jean-de-Jeanne.

« — Autant vaudrait. Elle m'a quittée, elle m'a abandonnée, la sans-cœur ! Toute la nuit je l'ai priée, je l'ai adjurée de rester. C'est comme si j'avais imploré cette pierre, gémit la vieille, en frappant du talon le foyer au coin duquel, blottie presque au ras des cendres, elle continuait à larmoyer. « Il le faut, il le faut, » répétait sans cesse cette ingrate ; c'est toute l'explication que j'ai pu en tirer. Ah ! pauvre moi ! pauvre vieille Sérène ! Penser que je me suis exterminée pour elle, que je me suis ôté le pain de la bouche pour lui payer des robes et des bonnets à fleurs ! Et maintenant que l'âge vient, que les forces s'en vont, bonsoir ! Arrange-toi comme tu pourras, l'ancienne ! Bêche, sarcle, moissonne, et, quand tu n'en pourras plus, crève seule dans ton coin ; moi, j'ai affaire ailleurs...

« Jean-de-Jeanne n'avait pas le loisir de s'apitoyer sur la Sérène...

« — Où est-elle allée enfin ? demanda-t-il en coupant ces jérémiades.

« — Est-ce que je sais, moi ? elle n'a même pas voulu me le dire,

« Plus tard, mère, je vous donnerai de mes nouvelles, ainsi qu'à Jean-de-Jeanne. Ne vous tourmentez pas en attendant... » Ne vous tourmentez pas ! c'est facile à dire.

« — De quel côté est-elle partie ?

« — Vers la croix de Pontus, où elle rejoindra la diligence de Montauriol... Tout à l'heure, sans doute, elle va monter en voiture.

« Jean-de-Jeanne n'en écouta pas davantage. La Sérène parlait encore, il n'était plus là ; il courait droit vers Pontus, il courait droit vers Judille, arriverait-il à temps ?

« Il ne s'arrêta de galoper qu'en apercevant sa bonne amie au pied de la croix plantée à la fourche des deux chemins. Elle regardait du côté par où elle venait, mais très éloignée encore et à peine visible dans la perspective étréciée de la longue route plate, la diligence qui devait la porter à Montauriol.

— Toi ! fit-elle un peu troublée et très honteuse à la vue de Jean-de-Jeanne.

« Et comme celui-ci, ému autant qu'elle, se tenait immobile sans rien dire : — Je te croyais occupé à vendanger aux Ribals, ajouta-t-elle.

« — Je me soucie bien des vendanges ! répondit le garçon... Est-ce vrai que tu veux nous quitter, Judille ?

« — Tu le vois, mon ami, et même le plus tôt sera le mieux. Tant que je ne t'avais rien dit, ça pouvait aller encore ; maintenant non. Comment pourrais-je vivre à côté de toi si je n'ose te regarder en face? Et la mère, comment lui cacher ?... Elle comprendrait un jour ou l'autre et alors..., elle qui était si fière de moi, qui me mettait au-dessus de tout ! quel coup pour elle ! Pauvre mère ! Ne lui dis rien au moins ; défends-moi, si l'on m'accuse devant elle ; nie et renie, parjure-toi si tu veux pour m'innocenter. Qu'elle ne sache jamais pourquoi je suis partie... O maman ! maman !

« Judille suffoquait.

« — Tranquillise-toi et compte sur moi, ce que tu voudras que je fasse je le ferai ; je suis toujours le tien. Tu es partie si vite hier soir et j'étais si étonné ! Je n'ai su que te dire, et tu m'as cru peut-être fâché contre toi. Eh bien ! non : je t'aime, je t'aime comme avant, comme toujours. Ne pleure plus ; ta mère ne se doutera jamais de rien et elle ne souffrira pas non plus, je te le promets. Tant que ces bras-là pourront travailler, la Sérène ne sera pas malheureuse.

« — Merci, mon petit Jean, tu es bon ; je t'aime aussi, va ! je t'aime bien ! près ou loin, ne crains rien, ce sera la même chose.

« — Judille !... Judille !

« Il s'était assis près d'elle et, n'osant pas la toucher, il la regardait tendrement.

« — Chut !... écoute, dit-elle.

« La diligence approchait : la cadence des grelots de l'attelage accompagnait maintenant le bruit des roues qui se faisait de plus en plus distinct.

« — Encore dix minutes, soupira Judille.

« Et lui, anxieux :

« — Voyons, quand ce sera fait, plus tard, tu reviendras bien au pays ?

« — Revenir ! rentrer à Soumeilles ! en tenant mon enfant par la main, le bâtard de Judille !... Oh ! non, par exemple, tu peux renoncer à voir ça.

« Ils se taisaient de nouveau, et plus longuement, cette fois, comme s'ils n'avaient plus rien à se dire.

« Judille s'était levée; son paquet à la main, elle attendait, la figure tournée vers la route. Jean-de-Jeanne était resté assis ; les bras ballants, la tête appuyée au montant de la croix, il regardait devant lui, il regardait sans voir ; ses yeux reflétaient, indifférents, le grand pays épars, les chaumes, les prairies, les labours. Mais son regard s'éveilla tout à coup : une ombre humide

passa sur sa prunelle. Loin, très loin par-dessus les champs et les haies, il venait d'apercevoir, noir parmi les fumées grises des peupliers effeuillés qui bordent l'Aveyron, l'ormeau, le grand ormeau de Saint-Pierre. Que lui raconta-t-il, cet arbre ? Quel choc se fit-il entre l'idée de Judille en allée, partie pour toujours et le souvenir de sa jeune mère, de la malheureuse qui, abandonnée aussi, s'était laissée tomber avec son chagrin et une pierre au cou au fond de la rivière ?

« Une résolution subite le fit se dresser en sursaut.

« — Eh bien ! non, dit-il résolument, tu ne partiras pas.

« — Allons, sois raisonnable ; tu sais bien qu'il le faut, mon pauvre Jean ; pourquoi me retenir ?

« — Parce que... Que dirais-tu, voyons, si je te trouvais un épouseur ? Tu ne me crois pas, eh bien ! regarde. Tiens, il est là, celui qui te veut pour femme...

« — Toi ! toi ! tu ferais cela ? tu te chargerais de mon péché ? Si j'acceptais, pourtant ! Oh ! ne me laisse pas espérer, mon ami. C'est trop de bonheur pour moi qui ne le mérite guère ; non, je ne peux pas je ne dois pas être ta femme. Tu serais trop malheureux après ; tu me veux à présent parce que tu ne peux pas endurer le chagrin de me voir partir, mais si je te prenais au mot si je te disais oui, demain tu te mordrais les doigts de ta promesse.

« — Pourquoi donc ? D'autres en ont fait autant qui ne s'en sont pas mal trouvés.

« — Bien sûr ? bien sûr ?... Tu ne m'en voudras pas après ?

« — T'en vouloir, à toi !

« — Et à l'autre, à l'enfant qui va venir ?

« — Et de quoi lui en voudrais-je, à cet innocent ?... Tu me crois donc le cœur bien dur !... Sois tranquille, va ! Je sais ce que c'est ; j'ai assez souffert, je ne le ferai pas souffrir à un autre... C'est trop d'un Jean-de-Jeanne ; ton Jean-de-Jeanne, à toi, ne sera ni bâtard ni orphelin.

« Judille hésitait encore, et déjà la diligence s'était arrêtée ; les bidets soufflaient en secouant le harnais, des têtes de paysans apparaissaient curieuses à travers les vitres.

« — Eh bien ! gens, montez-vous ?... Vitement, s'il vous plaît ! commanda le postillon.

« — J'en mourrai si tu t'en vas ! implora l'amoureux à voix basse.

« — Merci, Louiset, je ne pars pas aujourd'hui, répondit enfin Judille à l'homme de la voiture ; et, levant ses grands yeux attendris sur Jean-de-Jeanne qui se penchait vers elle, doucement à son oreille, elle murmura : — Ni jamais. »

Il est bien certain que les naturalistes diront avec un semblant de raison que bien peu de paysans ont des pensées aussi élevées. Ils ajouteront que M. Émile Pouvillon donne à ses personnages un langage vraiment bien distingué. Bah ! qu'importe, assez d'ouvrages sont naturalistes ; pourquoi n'en goûterait-on pas qui nous ramèneraient un peu vers l'idéal !

Si M. Pouvillon a quelque peu poétisé ses héros, et nous a conté gracieusement l'histoire touchante de *Jean-de-Jeanne,* le bâtard, l'enfant du hasard, Paria Korigan, un nom sympathique parmi la phalange des écrivains féminins qui tiennent haut et ferme le drapeau de la bonne littérature, nous dit avec une finesse d'esprit remarquable, mais avec quelque exagération de sentimentalisme, pensons-nous, ce qu'est l'amour chez la femme. A lire le roman de Paria Korigan, **Une passion**, il reste cette conclusion que le cœur de l'homme est bien petit devant l'immense tendresse que peut contenir celui d'une femme, mais il ressort surtout, et de la part d'un écrivain féminin, cela ne nous étonne guère, que la femme est bien supérieure à l'homme. Si l'on va au fond de ce très joli roman, que voyons-nous ? Mme Ephraïm, une adorable maman, une épouse modèle, et, ce qui ne gâte rien, une femme d'un esprit supérieur. Quant au mari, bah ! un quart d'agent de change, et c'est tout. Vient ensuite l'héroïne du roman, Mme de la Noë, veuve d'un mari qui ne valait pas grand'chose, veuve n'ayant rien connu de l'amour et s'éprenant tout d'un coup, à la folie, d'un monsieur qu'elle ne connaît guère, s'éprenant au point qu'elle commet mille inconséquences pour le voir, lui parler, lui faire avouer que lui aussi il l'aime. Mais quelle valeur aura-t-il aux yeux et dans le cœur du lecteur ou plutôt de la lectrice, car un homme ne s'intéressera que très médiocrement à cette veuve en mal d'amour, quelle idée restera-t-il de cet Hubert Giustiniani qui se fait aimer sans qu'il ait ouvert la bouche, et qui, lorsqu'il laisse entrevoir plus tard son amour, commet une sorte de crime moral, puisqu'il est pris dans une liaison dont il ne peut sortir ? Ce qui restera de la comparaison de ces deux caractères, c'est l'exaltation de celui-ci de la femme, tandis qu'il y aura le rabaissement de celui de l'homme.

L'auteur, dans son désir d'exaltation des sentiments féminins, n'a pas senti tout le ridicule dont elle couvrait son héroïne, surtout dans cette espèce de mascarade dans laquelle, Mme de la Noë, sous prétexte de soigner Hubert, blessé dans une chute de cheval, s'introduit dans l'intérieur du jeune homme sous le costume d'une garde-malade. L'auteur n'y voit pas malice et ne s'aperçoit pas qu'un auteur comique en tirerait une excellente folie pour le théâtre du Palais-Royal.

Le plus grand défaut de ce roman, très joli, très intéressant, malgré ces défauts mêmes, tient dans le caractère de Mme Ephraïm, qui ne sait pas arrêter son amie sur la pente fâcheuse vers laquelle glisse Mme de la Noë, et les quelques observations, bien timides, qu'elle se permet, se perdent dans la surabondance de mots charmants et spirituels, très spirituels même, dont Paria Korigan dote cette excellente mais peu pratique personne.

Et maintenant que nous avons bien compris la pensée de l'auteur, nous nous demandons si, nous autres du sexe dit fort, nous devons nous sentir écrasés par la supériorité morale du caractère féminin, comparé aux défaillances du nôtre ? Nous devons avouer que nous ne sommes point absolument convaincus et, à dire vrai, nous ne pouvons nous sentir bien émus lorsque Mme de la Noë, apprenant que l'idéal de ses rêves a un enfant et une maîtresse, celle-ci d'assez basse condition, meurt tout à coup, presque sans crier gare.

Mais si nous discutons le fond du roman, nous devons en louer absolument la forme. L'auteur excelle en l'art de peindre les intérieurs, et si, dans le monde des lettres, on ne savait pas que Paria Korigan est le pseudonyme d'une femme, il n'y aurait qu'à écouter parler les enfants de Mme Ephraïm pour savoir à quoi s'en tenir sur le sexe du gracieux écrivain, qui ne nous flatte guère et très égoïste, se réserve cette qualification : « le beau sexe, » au moral comme au physique.

En thèse générale, tout romancier qui présente une veuve à ses lecteurs en fait une femme ayant rencontré peu de charme dans un premier mariage et cherchant si, par fortune, elle ne trouverait pas une juste compensation de sa première désillusion dans un nouvel hymen.

Dans un livre qui peut avoir son utilité... contre nous, **Pour être aimée**, conseils d'une coquette qui se fait nommer duchesse Laurianne, pseudonyme d'une collaboration masculine et féminine, union assortie de deux êtres conspirant la perte du sexe masculin, l'auteur ou les auteurs ne conseillent guère la passion aux femmes. Ils leur apprennent même que le mot passion vient du latin *patior*, qui signifie : je souffre. Cependant ils permettent cette sorte de jouissance aux veuves, tout en la tempérant par quelques conseils.

« Un conseil pourtant : ne vous hâtez pas trop d'en finir avec ce bel état de veuve qui vous donne droit à tous les hommages, à toutes les libertés. De grâce, n'épousez une seconde fois qu'à bon escient, avec la certitude absolue d'être heureuse. Préférez un sentiment tempéré par beaucoup d'estime à un amour violent qui vous séquestrerait, vous accaparerait. »

Oui, les romanciers ne considèrent le veuvage, en général, que lorsqu'il

sui vient après un mariage dans lequel l'époux n'était pas absolument l'idéal de jeunesse et de beauté rêvé par l'épousée. Cependant, toutes les veuves, si parfois elles ont à se reprocher quelques peccadilles, regrettent souvent l'époux disparu et se plaisent à y rêver, témoin cette chanson populaire dans laquelle une veuve aime à promener dans le Jardin des Plantes ses souvenirs d'amour et retrouve dans chaque animal les qualités du défunt :

Lorsque du cerf, je vois les cornes,
Ça me rappelle mon mari.

C'est pourquoi nous avons été assez agréablement surpris lorsque M. Francisque Allombert, dans l'*Amant de sa femme*, dont nous parlions la dernière fois, nous montrait, non pas une veuve, mais presque une veuve, une femme divorcée, devenant la maîtresse de celui dont elle s'était séparée. Et en effet, puisqu'il est démontré que chez la femme le premier amour persiste toujours et plane sur les passions qui surviennent après lui, il semble que l'amour d'une veuve soit peu enviable et que le sort du second époux n'ait rien de tentant.

Mais laissons cette discussion et revenons au livre de la duchesse Laurianne, duchesse masquée, mais bonne conseillère. Le volume débute par un roman dont la moralité serait assez facile à formuler par cette réflexion bien simple que si tant de ménage sont désunis, c'est que l'idéal de l'homme, de l'homme de la haute vie j'entends, n'est plus dans la femme honnête et simple, mais bien dans la femme évaporée et coquette par-dessus tout, coquette dans les soins qu'elle doit donner à sa beauté, coquette dans sa toilette, coquette dans le luxe de l'intérieur. En un mot, pour l'homme du monde, l'idéal de la femme gît dans le boudoir et le chic des femmes du demi-monde, dans leurs modes, dans leur luxe plus artistique que bourgeois. C'est peut-être là le secret *Pour être aimé ?* est-il permis de trouver un *modus vivendi ?* — La duchesse Laurianne est masquée comme l'avenir réservé plus tard au mariage dans l'état social de nos petits neveux.

Il est certain que le divorce venant en aide à notre caractère fort léger dans les questions de l'amour, la solidité des liens matrimoniaux est bien compromise et, sous peu, il ne sera pas même nécessaire de couper le nœud gordien comme le fit ce **La Pivardière le bigame**, dont Philibert Audebrand nous raconte l'histoire, et qui faillit être pendu pour avoir eu un amour excessif pour les unions légitimes. Ce roman qui, au fond, est une scène historique

dont les péripéties se déroulèrent au temps du Roi-Soleil, prouve que les femmes se défendaient assez bien sous ce règne pour qu'un homme en vînt à risquer la corde pour « couronner sa flamme ».

Le héros de M. Louis Tiercelin, l'auteur d'un volume de récits, intitulé de ce simple substantif plurialisé, **Amourettes**, est sorti quelque peu meurtri de ses combats avec messire Cupidon. Oh! ce n'est pas lui qui deviendra jamais bigame! car, après avoir examiné la femme sous tous ses aspects charmants, il en conclut que s'attacher à elle par des liens indissolubles est une opération des plus imprudentes, et que l'homme assez peu soucieux de son bonheur en ce monde pour s'y laisser prendre, a perdu totalement l'esprit s'il y revient, une fois le fil rompu. Il y a beaucoup d'esprit dans les *Amourettes* de M. Louis Tiercelin, parfois ces amourettes sont un peu gaillardes, mais certaines pages sont des études fort consciencieuses en vers ou en prose, n'importe, et si l'ouvrage n'est pas d'une moralité absolue il est des plus intéressants.

On ne se rend pas assez compte du rôle de la femme, et les hommes sont tellement infatués d'eux-mêmes qu'il n'hésitent pas à se lier lorsqu'ils ont déjà la quarantaine passée et un commencement de ramollissement, à une belle fille de dix-huit à vingt ans, pleine d'idéal et de santé. L'amour viendra, disent-ils. L'amour viendra, oui, mais pas de leur côté.

La femme ne peut aimer que ce qui est beau; la mission qui lui a été confiée et dont elle est inconsciente est de reproduire tout en perfectionnant l'espèce, et ce sentiment, l'amour, dont son âme est remplie, ne s'égare jamais ou bien rarement vers l'homme qui n'est ni beau physiquement ni supérieur moralement.

Écoutez **la Confession de Mme de Weyre**, par Amédée Pigeon; l'aveu est franc.

« A dix-huit ans, on m'a mariée à un homme que je n'aimais pas et ne pouvais pas aimer. Mon mari avait vingt ans de plus que moi. Mais bientôt j'éprouvai des impatiences, des troubles singuliers. C'étaient comme des crises qui venaient sans doute de la solitude où je vivais. Cela commençait par de grandes exaltations suivies de prostrations et de lassitudes, qui me laissaient brisée, sans forces pendant des journées entières. Dans ces moments, la lecture le dessin, la musique même ne pouvaient plus rien sur moi. J'éprouvais souvent comme le désir de partir pour un grand voyage dans un pays lointain et inconnu, où j'aurais fait des découvertes ; j'étais inquiète, nerveuse, impatiente comme à la veille d'un départ. Certains matins, je m'éveillais avec l'idée

fixe que ma vie allait changer, et qu'il allait m'arriver quelque chose d'extraordinaire, je ne savais quoi. Je restais quelquefois de longues heures, le matin dans mon lit, un livre à la main, sans lire, songeant à cet événement extraordinaire, et me demandant d'où il viendrait. J'imaginais des romans, des rencontres avec des inconnus à qui j'aurais tout à coup parlé de moi longuement, et qui m'auraient prise en pitié en voyant mon abandon. Je cherchais d'où pourrait venir ce changement, cette catastrophe dans ma vie. Ces jours-là, je m'habillais avec plus de coquetterie que de coutume; je passais de longues heures à ma toilette; et, quand j'étais parée et que je me trouvais belle, je restais quelques minutes à me regarder au miroir, non pour m'admirer, mais comme une personne inconnue et étrangère que j'aurais voulu consoler. Je voyais dans mon miroir une grande jeune femme triste et pâle, ayant je ne sais quoi d'inquiet et d'inconsolable dans le regard. Puis je m'efforçais de me sourire à moi-même, et parfois en souriant il m'arrivait de pleurer. »

De cette confidence à l'amant, il n'y a qu'un pas, et Mme de Weyre le franchit, c'est l'histoire éternelle de l'adultère; et chaque fois qu'une femme écrit sur ce sujet; elle trouve que le mari n'a que ce qu'il mérite. Lisez **Autour du divorce**, par Gyp; parcourez cet aimable — pas pour les hommes — volume d'Ange Bénigne, **la Côte d'Adam**, et écoutez ces deux femmes causer avec leurs lectrices; que disent-elles? Des riens, mais ces riens suffisent pour obtenir un succès fou auprès du beau sexe, puisque ces dames du monde, masquées sous des pseudonymes se moquent de nous.

Quant à Ange Bénigne, une seule ou plutôt deux observations : Que fait cette feuille de vigne sur la couverture de son nouveau volume? Pourquoi ces louanges inutiles et banales de Barbey d'Aurevilly? Lorsque l'on a conscience de sa valeur, on se présente carrément devant le public, et ce n'est pas à l'ennemi de la femme écrivain que l'on va demander aide et protection.

On sent très positivement que pour la femme du monde, l'homme est devenu absolument ridicule, elle se laisse encore prendre à la coupe de ses vêtements, mais elle sait fort bien ce qu'il y a dessous : un décadent incapable de lui donner des enfants sains et qui prend femme lorsqu'il est vidé d'argent comme du reste.

L'adultère qui fut jadis un crime puni des plus durs châtiments semble admis aujourd'hui comme une peccadille que les magistrats eux-même voient tellement entrée dans nos mœurs qu'ils sévissent le moins sévèrement possible contre lui et le temps approche où le commissaire chargé de constater le délit rira au nez du monsieur qui viendra le déranger nuitamment.

N'est-il pas curieux de constater que le crime est une chose très relative, et précisément un volume, **la Criminalité comparée**, par M. G. Tarde, nous tombe sous les yeux et va nous montrer ce fait bizarre que les générations passées seraient bien surprises, si elles pouvaient renaître, de voir ce que nous qualifions crime, comme nous le sommes nous-mêmes lorsque nous parcourons le code qui les régissait.

Partout, en France comme à l'étranger, les questions de criminalité et de pénalité sont à l'ordre du jour. Un besoin de réformes, qui n'a rien de factice, se fait sentir. Il n'est pas seulement provoqué par le débordement du délit, mais par la conscience chaque jour plus nette de ce mal croissant, de ses caractères et de ses causes. Aussi le criminaliste ne peut-il plus se contenter d'être un simple juriste, exclusivement soucieux des droits sacrés de l'individu, et en appliquant les conséquences avec la logique d'un commentateur ; il doit s'appuyer sur la statistique qui lui montre les délits en faisceaux et les délinquants en groupes, sur l'anthropologie qui lui permet de découvrir la liaison du penchant aux divers crimes avec certains caractères héréditaires, et sur la pathologie de l'esprit qui lui fait chercher bien au delà de l'individu le vrai principe et la vraie portée de ses actes.

Le livre de M. G. Tarde intéresse, en dehors des magistrats et des législateurs, le public qui se préoccupe de la question sociale et de la solution des problèmes si difficiles à résoudre qui l'accompagnent.

Voici un des passages du livre qui se rapporte à ce que nous disions plus haut des changements qui s'observent dans l'idée que l'on se faisait et que l'on se fait aujourd'hui sur une chose dite criminelle.

« Les malheureux dont la conformation atavique rappelle par hypothèse, dans une certaine mesure au moins, celle des sauvages primitifs, sont un danger pour notre civilisation, bien qu'ils eussent pu être, quelques-uns du moins, l'ornement et l'élite morale d'une tribu de Peaux-Rouges. Ils n'eussent peut-être pas été tous criminels alors. Plus d'un, sans nul doute, fût resté attaché aux coutumes et aux préjugés de son milieu, plus approprié à son tempérament ; et n'est-ce pas ce qu'en tout temps et en tout pays on appelle être honnête ?

Des dix crimes que les lois hébraïques punissaient de la lapidation (à savoir: l'idolâtrie, l'excitation à l'idolâtrie, la consécration à Moloch, la magie, l'évocation des esprits, la désobéissance obstinée aux parents, la profanation du sabbat, le blasphème, le viol de la fiancée d'autrui, l'inconduite de la jeune fille attestée par l'absence des signes de la virginité au moment de son mariage); il y en a neuf qui ont cessé d'être des délits même dans nos sociétés euro-

péennes, et la dixième, à savoir le viol de la fiancée d'autrui, est resté crime, mais dans un tout autre sens ; car c'est la violence faite à une femme comme telle qui est maintenant punie, et non l'outrage fait à celui dont la fiancée est violée. D'autres crimes étaient punis par le feu, le glaive ou l'étranglement : fausse prophétie, prophétie même vraie faite au nom des dieux étrangers, adultère de la femme, coups et malédictions à des ascendants, vol au préjudice d'un israélite, homicide volontaire, bestialité, sodomie, inceste. On voit encore que plusieurs de ces crimes ne sont plus même des contraventions et que la gravité relative des autres a beaucoup changé. En Égypte, le plus grand forfait était de tuer un chat. Est-ce à dire que le peuple hébreu, ainsi que tous les peuples anciens, commettait une absurde erreur en qualifiant criminel des actes jugés aujourd'hui inoffensifs. Non, car ils n'étaient pas inoffensifs, loin de là, pour leur orgarnisation sociale dont ils savaient les fondements. Telle organisation sociale, telle délictuosité. En Égypte, une forte amende était infligée à l'artisan qui s'occupait des affaires publiques ; dans nos sociétés démocratiques, à l'inverse, on serait bien près de punir légalement les électeurs qui s'abstiennent de voter. Tel but, tel moyen ; la pénalité n'est qu'un outil. Ces peuples ne se trompaient pas plus en cela qu'en réputant vertueux des sentiments parfois réprouvés par nous. Car le système des vertus n'a pas moins souvent été remanié au cours de l'histoire que celui des crimes et des vices. Aux yeux des Arabes, les trois vertus cardinales sont encore non la probité, l'amour du travail, la bienfaisance, mais bien la valeur, l'hospitalité et l'ardeur à venger le sang.

« Retenons surtout ce fait que la gravité proportionnelle des divers crimes change considérablement d'âge en âge. Au moyen âge, le plus grand des forfaits était le sacrilège ; puis venaient les actes de bestialité et de sodomie, et bien loin ensuite le meurtre et le vol. En Égypte, en Grèce, c'était le fait de laisser ses parents sans sépulture. La paresse tend à devenir dans nos sociétés laborieuses le plus grave méfait, tandis qu'autrefois le travail était dégradant. Il viendra peut-être un moment où le crime capital, sur un globe trop plein, sera d'avoir une famille nombreuse, tandis qu'autrefois la honte était d'être sans enfants. »

Eh bien, ce relâchement dans nos mœurs, peint par tous les romanciers, n'est-il pas comme le prélude d'un changement prochain de ce que nous qualifions encore crime par reste d'habitude ?

Gaston d'Hailly.

Nous signalerons aux philologues et particulièrement aux Saintongeais un volume appelé à faire leurs délices. Son titre, écrit dans le dialecte de la Saintonge, **In jharbot de bouquet saintonjhouë**, se traduit facilement, mais notre ignorance du patois de la langue d'oïl nous oblige à nous montrer sobre dans l'appréciation que nous ferons des poésies de Piàre Marcut. Disons cependant que la préface de l'œuvre est très scientifique. Mais l'auteur a voulu prouver que s'il connaît le dialecte populaire de la province où il a vu le jour, il n'ignorait pas les règles de la versification française, et il a complété son volume par une vingtaine de contes en vers et non moins autant de fables fort agréables à lire et d'une forme à peu près irréprochable.

Parmi les contes mis en vers par Pierre Marcut, je n'en ai pas rencontré de plus joli que celui-ci, **la Tombe séchée.**

« J'ai connu, dit Tchouang-Tzi, philosophe chinois,
Un jeune citoyen de l'Empire Céleste,
Qui, venant d'épouser le plus joli minois,
Hélas ! à son amour fut ravi par la peste.
Au chevet du mourant, de ses gémissements,
— Marques d'un vif regret, — la pauvrette éplorée
Emplissait la maison, faisant mille serments,
Donnant à son époux sa parole sacrée
Qu'à l'hymen pour jamais son cœur était fermé,
Qu'elle ne saurait plus en ranimer la flamme,
Et resterait toujours fidèle au bien-aimé.
Plus sage le mari n'exigeait de sa femme,
Dans de nouveaux liens si son cœur s'engageait,
Qu'avant de s'occuper des apprêts de la noce
Elle attendît au moins, pour remplir son projet,
Que la terre eût séché tout à fait sur la fosse.
Le moribond alla rejoindre ses aïeux :
La veuve lui donna des funérailles dignes.
Voulant s'associer à ce devoir pieux.
Les amis du défunt, personnages insignes,
Se pressèrent de tous les pays d'alentour.
Il arriva que plus d'un beau célibataire
A notre jeune veuve osa faire la cour :
Son cœur resta muet, la douleur le fit taire.
Elle allait chaque jour au tombeau de l'époux
Pleurer, — dans ses regrets elle trouvait des charmes ; —
Nul passe-temps alors ne lui parut plus doux,
Mais elle avait bien soin qu'aucune de ses larmes
Ne tombât sur le sol. — Certain jour peu distant,
Le hasard vers ces lieux ma promenade guide,

Et je surprends la belle avec force éventant
Non pas son front brûlant, mais quoi ? la terre humide.
Je m'enqu isdu motif d'un semblable travail.
Et du défunt j'appris la requête dernière.
Elle met dans ma main alors un éventail,
Et tous les deux, assis seuls dans le cimetière,
Nous chassons de la terre au mieux l'humidité,
Ne quittant le travail que lorsque la nuit tombe.
Nous revînmes encor souvent jusqu'à l'été,
Car c'est si long, hélas ! à sécher une tombe ! »

L'auteur de *Shocking* et de *l'Impératrice Wanda* publie un nouveau volume sous ce titre : **Allemandes**, *grandes et petites dames*. L'écrivain qui se cache derrière *Trois étoiles*, a obtenu un succès fou avec son *Impératrice Wanda;* non pas que le livre fût des plus intéressants, mais avec un peu de réclame, un livre a clé à toujours du succès. *Allemandes* aura moins d'éditions que le volume dont nous venons de parler, et cependant il y a dans les historiettes dont il se compose des croquis d'une légèreté de touche parfaite. Oh ! peut-être reprochera-t-on, de l'autre côté du Rhin, à l'écrivain qui signe *** de ne pas croire entièrement à la vertu et aux airs de Sainte-Nitouche des grandes et des petites dames allemandes, mais il ne faut pas avoir cure de la mauvaise humeur de nos voisins; ils savent fort bien à quoi s'en tenir; seulement ce qui les ennuie, c'est que l'on ne croie pas à la rigidité de leurs mœurs.

Ah ! si l'on en croyait cet excellent docteur Augustin Galopin, l'inventeur breveté du *Parfum de la femme*, il s'enpasserait de belles dans les couvents, et la confession serait pour le prêtre catholique un moyen de détruire la virginité morale de la jeunesse. Nous avons lu déjà cela tant et tant de fois que nous ne pouvons plus guère nous intéresser à ces œuvres scandaleuses et de parti pris. Nous savons fort bien que la perfection n'est pas de ce monde, mais nous savons aussi que les hommes de sciences devraient rester dans leur rôle et ne pas écrire des romans mais seulement des livres scientifiques. **Les Hystériques des couvents**, l'ouvrage nouveau du Dr Galopin, est un livre dangereux à tous les points de vue, et véritablement, il faut être bien naïf pour croire à toutes les vilenies dont il abonde.

Sous ce titre général : **A la recherche du bonheur**, M. Halpérine a réuni la plupart de ces contes populaires où Léon Tolstoï, tout en nous familiarisant, dans un style d'une simplicité merveilleuse, avec sa morale, nous initie en

même temps d'une manière attachante et dramatique à la vie et aux mœurs si curieuses des paysans russes.

En écrivant ces pages d'une grandeur biblique l'auteur de *la Guerre et la Paix* avait encore un autre but ; il l'expliqua dans une conversation qu'il eut tout dernièrement avec l'écrivain russe Danilewsky et que le traducteur reproduit dans sa préface.

« ... Les millions de Russes qui savent lire, demeurent devant nous bouche bée, comme de jeunes choucas, et nous disent : — Messieurs nos écrivains, jetez-nous dans la bouche de la nourriture intellectuelle, digne de vous et de nous : écrivez aussi pour nous autres, les altérés d'une parole vivante et littéraire, débarrassez-nous de ces *Erouslan Lazarevich*, de ces *Milord George* et autre nourriture de foire !

« Le simple et honnête peuple russe vaut bien que nous répondions à son appel. J'y ai beaucoup pensé, et je me suis décidé à tenter quelque chose en ce sens dans la mesure de mes forces. »

Un autre roman russe, **Krotkaïa**, signé de Th. Dostoïesky est une œuvre de grande valeur dont certaines pages sont d'une intensité dramatique extrême. Lisons ensemble, si vous voulez, ce passage où le mari assiste pour ainsi dire à son propre assassinat.

« Je me réveillai le matin, entre sept et huit heures, je pense. Il faisait déjà presque jour dans la chambre. Je m'éveillai parfaitement tout de suite, je repris la conscience de moi-même et j'ouvris aussitôt les yeux. Elle était près de la table et tenait dans ses mains un revolver. Elle ne voyait pas que je la regardais ; elle ne savait pas que j'étais éveillé et que je regardais. Tout à coup je la vois s'approcher de moi, l'arme à la main. Je ferme vivement les yeux et je feins de dormir profondément.

« Elle vient près du lit et s'arrête devant moi. J'entendais tout. Bien que le silence fût absolu, j'entendais ce silence. A ce moment se produit une légère convulsion dans mon œil, et soudain, malgré moi, irrésistiblement mes yeux s'ouvrirent... Elle me regarda fixement ; le canon était déjà près de ma tempe, nos regards se rencontrèrent..., ce ne fut qu'un éclair. Je me contraignis à refermer mes paupières, et, rassemblant toutes les forces de ma volonté, je pris la résolution formelle de ne plus bouger et de ne plus ouvrir les yeux, quoi qu'il arrivât.

« Il peut se faire qu'un homme profondément endormi ouvre les yeux, qu'il soulève même un instant la tête et paraisse regarder dans la chambre : puis, un moment après, sans avoir repris connaissance, il remet sa tête sur l'oreiller

et s'endort inconscient. Quand j'avais rencontré son regard et senti l'arme près de ma tempe, j'avais reclos les paupières sans faire aucun autre mouvement, comme si j'étais dans un profond sommeil ; elle pouvait à la rigueur supposer que je dormais réellement, que je n'avais rien vu. D'autant plus qu'il était parfaitement improbable que, si j'avais vu et compris, je fermasse les yeux dans un tel moment.

« Oui, c'était improbable... Mais elle pouvait aussi deviner la vérité... Cette idée illumina mon entendement à l'improviste, dans la seconde même. Oh ! quel tourbillon de pensées, de sensations envahit, en moins d'un moment, mon esprit ! Et vive l'électricité de la pensée humaine ! Dans le cas, sentais-je, où elle aurait deviné la vérité, si elle sait que je ne dors pas, ma sérénité devant la mort lui impose, et sa main peut défaillir ; en présence d'une impression nouvelle, extraordinaire, elle peut s'arrêter dans l'exécution de son dessein. On sait que les gens placés dans un endroit élevé sont attirés vers l'abîme par une force irrésistible. Je pense que beaucoup de suicides et de crimes ont été perpétrés par le seul fait que l'arme était dans la main. C'est un abîme aussi, c'est une pente de quarante-cinq degrés sur laquelle il est impossible de ne pas glisser. Quelque chose vous pousse à toucher la gâchette. Mais la croyance où elle pouvait être que j'avais tout vu, que je savais tout, qu'en silence j'attendais d'elle la mort, cette croyance était de nature à la retenir sur la pente.

« Le silence se prolongeait. Je sentis près de mes cheveux l'attouchement froid du fer. Vous me demanderiez si j'espérais fermement y échapper, je vous répondrais devant Dieu que je n'avais plus aucune espérance. Peut-être une chance sur cent. Pourquoi alors attendais-je la mort ? Et moi, je demanderai : Que m'importait la vie, puisqu'un être qui m'était cher avait levé le fer sur moi ? Je sentais de plus en plus, de toutes les forces de mon être, qu'à cette minute il s'agisssait entre nous d'une lutte, d'un duel à mort. Je sentais cela, et elle le savait si elle avait deviné que je ne dormais pas.

« Peut-être tout cela n'est-il pas exact ; peut-être ne l'ai-je pas pensé alors, mais tout cela a dû être alors, sans que j'y pense, car, depuis, je n'ai fait qu'y penser toutes les heures de ma vie.

« Vous me demanderez pourquoi je ne lui ai pas épargné un assassinat.

« Ah ! mille fois, depuis, je me suis posé cette question, chaque fois qu'avec un froid dans le dos je me rappelais cet instant. C'est que mon âme nageait alors dans une morne désespérance. Je mourais moi-même, j'étais sur le bord de la tombe, comment aurais-je pu songer à en sauver une autre ? Et comment affirmer que j'aurais eu la volonté de sauver quelqu'un ? Qui sait ce que j'étais capable de concevoir en une pareille passe ?

« Cependant mon sang bouillait, le temps s'écoulait, le silence était funèbre. Elle ne quittait pas mon chevet, puis..., à un moment donné..., je tressaillis d'espérance, j'ouvris les yeux : elle avait quitté la chambre. Je me levais ; j'avais vaincu..., elle était vaincue pour toujours ! »

Et cependant, quel lâche était cet homme ! Comme il se traînait honteusement devant sa propre femme pour obtenir une caresse, un mot d'amour ! — Quel tableau, lorsque cet homme se trouve en présence du cadavre de Krotkaïa qui vient de se suicider !

C'est un fort beau roman aussi **l'Agonie d'une race**, par M. Charles Simond. Pourquoi faut-il le dire, cet ouvrage n'est qu'une adaptation de l'œuvre de I. J. Kraszewski le plus grand et le plus populaire des romanciers polonais. Ah ça ! est-ce que par hasard la production hâtée de nos ouvrages français commencerait à fatiguer le peuple français lui-même, qu'il fait un acceuil si chaud aux œuvres magistrales de la littérature étrangère. Ah ! prenons garde, depuis assez longtemps nous ne cessons de le répéter, notre littérature baisse — non pas par le style, mais par la pensée.

Comment, nous en sommes encore au trésor que l'on découvre dans les vieux murs ? aux trésors enfouis et qui viennent redonner la fortune à la famille déshéritée? Ah ! Monsieur François Oswald, qu'avez-vous fait là ? Mais nous l'avons lu cent fois **le Trésor de Bacquancourt** ; et que votre héros soit le descendant d'un souverain du Nizam ou le fils d'un émigré de la Révolution française, votre récit n'est pas neuf et ne sera pas le *trésor* de la littérature française.

Nous en dirions presque autant de l'invraisemblable histoire de M. Léon de Tinseau, **Madame de Villeféron jeune**, si le roman de l'auteur de **la Meilleure Part** n'était pas un prétexte, peu habile il est vrai, à la peinture des mœurs du Levant.

Ah ! que nous préférons le récit de Jacques Normand, **la Madone**, une étude de femme bien fouillée, un roman dramatique émouvant et habilement charpenté, une échappée sur la vie artistique. Il y a une pièce dans ce roman, et nous espérons bien que l'auteur de tant de succès applaudis à la scène nous la fera entendre quelque jour.

Le Wagon 303, par Jules Mary, est un de ces romans judiciaires fort à

la mode aujourd'hui et qui roule sur un assassinat commis en chemin de fer. On sait que M. Jules Mary est un romancier populaire et fécond, ayant l'art de tirer d'un simple *faits divers* des situations palpitantes qui ont le don d'émouvoir sa clientèle, avide de péripéties dramatiques.

Si tout à l'heure nous faisions de fortes réserves sur la valeur du roman de M. François Oswald, *le Trésor de Bacquancourt*, en voici un autre du même auteur, **Jeu mortel**, dont nous avons grand plaisir à nous occuper. Un roman doit présenter une étude de mœurs ou de caractères, et de l'action doit sortir un enseignement; ces qualités, nous ne les avons pas trouvées dans *le Trésor de Bacquancourt*, tandis que dans *Jeu mortel* elles s'y trouvent toutes réunies.

Le marquis Richard d'Auvigny a perdu toute sa fortune au jeu, il a même entamé fortement celle de sa femme, Angèle. Richard d'Auvigny feint de revenir à de meilleurs sentiments pour arracher à sa femme les dernières bribes de la fortune de celle-ci. Mais il y a un enfant, et la mère refuse de donner sa signature au mari. Celui-ci emploie la menace, une séparation a lieu. Le marquis joue de plus en plus, se refait, puis retombe et finit par s'acoquiner avec un certain Maillot, croupier d'un cercle ouvert. La police finit par pénétrer les agissements de Maillot et le marquis Richard d'Auvigny est cité comme témoin dans l'affaire. Il y perd complètement sa considération.

M. François Oswald dans toute cette partie de l'ouvrage a écrit un ouvrage moral, montrant les dangers de la folie du jeu et pénètre les arcanes assez malpropres des cercles dits « ouverts » ; il nous semble même qu'il fait allusion à l'un des cercles qui s'était monté sous couleurs « libérales » et que la police fit fermer il y a un an. Mais l'auteur a voulu corser son roman, et s'il l'a rendu beaucoup plus dramatique en y ajoutant les incidents dont nous allons parler, il a détruit, croyons-nous, la valeur des caractères qu'il avait jusque-là présentés avec une vérité indéniable.

La marquise s'éprend d'un certain M. d'Héricourt, devient sa maîtresse, puis, au moment où se juge le procès du croupier Maillot, elle veut assister à l'audience dans laquelle son mari doit comparaître. Dans ce Maillot, elle reconnaît l'homme qui s'est fait passer pour M. d'Héricourt, elle tire un revolver de sa poche et tue son amant, s'affaisse et meurt elle-même deux jours après.

Est-il admissible qu'une femme du caractère d'Angèle ait tenu la conduite que lui prête M. François Oswald? Mais surtout est-il croyable que cette

femme, ayant oublié ses devoirs de mère, commette une action aussi folle que celle dont elle se rend coupable en pleine audience ?

Certes, les romanciers ont carte blanche, ils en usent largement; M. Oswald n'en use-t-il pas beaucoup ?

Mais voilà : M. Georges Ohnet a mis à la mode le coup de revolver vengeur qui lui a valu les suffrages académiques, les écrivains suivent, hélas ! ils se fourvoient parfois ! Mme Desvarennes tue son gendre, qui a la lâcheté de ne pas oser disparaître ; elle est excusable ; quelques-uns l'admirent ; mais dans le cas présent, la marquise d'Auvigny compromet l'honneur du fils dont elle avait si noblement défendu la fortune, et M. Oswald s'est trompé de dénouement, quoique son œuvre ait de la valeur, malgré ce grand défaut.

MM. Alfred Sirven et Armand Lafrique se sont associés pour confectionner un roman qui eût peut-être obtenu un immense succès au moment de ce retentissant assassinat d'une dame du monde par un valet entré à son service la veille du crime. Disons tout de suite qu'ils ont su tirer de cette cause criminelle un excellent parti, que leur roman est palpitant d'intérêt et que le caractère presque idyllique des amours de l'assassin et de sa maîtresse a été conservé avec un soin méticuleux, car, en effet, dans cette cause célèbre, c'est là surtout que se portait l'intérêt.

Les auteurs se sont aussi attachés à faire connaître ces bureaux dans lesquels on va, sans crainte, tout naturellement chercher les domestiques dont on a besoin, domestiques que l'on introduira chez soi et qui peuvent, ainsi qu'on l'a vu, s'ils sont criminels, vous voler ou vous assassiner sans espoir d'être secouru.

MM. Sirven et Lafrique n'ont pas trop cédé à leur imagination, et en même temps que leur livre ouvre les yeux à ceux qui seraient tentés de prendre les domestiques qu'ils admettent dans leur intérieur sans autres recommandations que celles des placeurs, ils offrent au public qui les lira un roman des plus émouvants, le sujet y prêtait.

Un monsieur qui signe ainsi son œuvre : *Un Républicain*, s'est pris d'un beau zèle et fouaille **la Populace** en vers satiriques aussi grossiers que les gens sur le dos desquels il fait tomber sa mauvaise humeur. Ceux dont il parle ne valent pas cher, mais nous craignons bien que les vers du *républicain* irascible ne provoquent chez eux comme chez nous que le sourire. Écoutez :

VEULTAIRE.

Ils n'ont que ce mot seul entre leurs dents pourries :
« Veultaire. » Mais, fumiers ! cloportes d'écuries !
Si Voltaire vivant revenait aujourd'hui
Voir ce que l'on a fait de son œuvre et de lui,
Il cognerait aux *murs désespérés* son crâne !
Il crierait : — Le Seigneur me punit et me damne !
Il saisirait sa tête entre ses deux genoux
Et pleurerait du sang, du sang ! entendez-vous.

. . . .

Mais n'allons pas plus loin, laissons « ces murs désespérés » et ne dérangeons pas Voltaire dans cette occupation ardue de « saisir sa tête entre ses deux genoux » !

Voilà qui donnera une triste idée des conceptions poétiques républicaines !

ALEX. LE CLÈRE.



Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

Impr. Paul Bousrez, 5, R. de Lucé, Tours.

CHRONIQUE

Paris, 31 août 1885.

J'ignore si mes lecteurs sont allés à la mer cette année, mais j'en reviens transi et trempé ; je fuis devant les tempêtes du nord-ouest, abandonnant les environs de Dieppe, où je plante généralement ma tente l'été. Je voulais humer quelques jours l'air des boulevards. — Tristes, les boulevards, rien que des Anglais ! et, qui pis est, une troupe anglaise vient s'installer au Vaudeville. — Ah ! non, par exemple, fuyons !

Et me voici rebouclant mes valises et traînant ma *smalah* de Paris à Lourdes, non point pour y faire mes dévotions ; — j'estime que les sanctuaires à « réclame » sont moins propres au recueillement que la moindre église d'un village de Bretagne, quoique rien n'excite au plus haut point mon admiration que cette foi intense qui conduit à la grotte sacrée les infirmes et les malades venant de tous les points du monde demander à leur créateur par l'intercession de la Vierge le miracle de leur guérison — mais, Lourdes, est la première étape d'une reconnaissance que je me propose de faire dans la chaîne pyrénéenne, en compagnie d'un guide sûr, aimable et savant, M. Paul Perret.

C'est en lisant le bel ouvrage de cet écrivain, **les Pyrénées françaises**, que, chassé par les autans des plages de la Manche, je vais chercher un peu de bleu au ciel du Midi ; c'est en admirant les superbes dessins dont E. Sadoux a illustré magistralement l'œuvre de Paul Perret que mon désir de connaître les Pyrénées augmente à mesure que le train franchit monts et vallées, qu'il s'engouffre sous les noirs tunels ou passe comme l'éclair sur le tablier des ponts sous lesquels se déroulent les longs rubans argentés des rivières se perdant dans les lointains.

On ne parle jamais que des Alpes, de la Suisse ; les Pyrénées n'ont pas la vogue. Peut-être parce que l'on cherche les grands effets d'éblouissement et que l'on s'attache moins aux surprises. En quittant les Alpes, le voyageur emporte un grand souvenir, une admiration sans borne, comme doit en ressentir un ambassadeur abandonnant la cour d'un riche et puissant monarque. Lorsque l'on s'éloigne des Pyrénées, il semble qu'on laisse derrière soi un

ami qui vous a reçu avec une cordialité charmante et vous a laissé voir le fond de son cœur.

« Ces Alpes gigantesques mais inégales vous écrasent, dit M. Paul Perret, elles vous déconcertent ; leurs premiers chaînons sont à peine des monts ; c'est une muraille qui court ; et puis au-dessus, tout à coup s'élancent les grands pics : Voici la région des glaciers aériens et des déserts célestes, le Mont-Blanc, qui se dresse à 2,500 mètres au-dessus de la hauteur moyenne de la chaîne. Le spectacle est magnifique mais d'une magnificence qui décourage. On sent que tout cela est trop grand pour l'homme ; ce n'est point le genre de beauté qui nous convient, à nous, chétifs.

« Beaucoup de gens très bien doués pour recevoir les émotions que font naître les forces et les splendeurs de la nature ne voudraient point ne pas avoir vu les Alpes, et pourtant ne souhaiteraient pas d'y vivre.

« Les Pyrénées, au lieu de vous écraser, vous enveloppent ; elles ont plus de charme, parce qu'elles sont bien autrement animées et vivantes. Elles n'ont point ces étages de glaciers, point ces lacs immenses, pas ces reliefs colossaux et ces dépressions énormes. Elles déploient devant nos yeux leur robuste ceinture, et les pics qui se détachent des massifs avec leur parure de vapeurs ou de neiges nous causent des sensations auxquelles le trouble ou l'effroi ne viennent pas se mêler. Très peu sont inaccessibles, et quelle que soit leur altitude, on ne perd jamais que pour un moment, quand on les gravit, la vue des riantes vallées couchées au pied des monts. On ne cesse pas d'apercevoir la terre, le monde vivant, et c'est un repos de l'esprit dans la fatigue du corps ; on ne se sent pas enfin lancé, abîmé dans l'espace. »

Disons en passant que les impressions sur les hauts sommets sont excessivement variées : Je ne puis jamais oublier celle que deux fois je ressentis lorsque, deux fois après avoir gravi le *Teyde* à Ténériffe, je me sentis tout a fait isolé, au sommet d'un pic s'élevant d'un bloc à 3,700 mètres au-dessus de la mer, et à l'extrémité d'une île. Là, le pic paraît tellement énorme sous les pieds du spectateur que l'île disparaît, diminuée par l'éloignement ; il semble presque que l'on soit en ballon. Soit dans les Alpes, soit dans les Pyrénées, ces jours-ci, cette sensation ne s'est jamais produite.

Mais, pour en revenir au livre de M. Paul Perret, à mon guide bienveillant, je dois dire que rien n'est agréable comme de voyager dans ces mille coins enchanteurs qu'offrent les Pyrénées avec l'œuvre d'un homme qui ne vous laisse pas visiter un village ou gravir une cime sans vous en conter l'histoire et vous dire les péripéties nombreuses des luttes dont ils ont été témoins.

Lourdes, la ville aujourd'hui sainte, fut, dit une légende, une ville de

perdition, ou plutôt, la cité actuelle se serait élevée non loin de l'ancienne, aujourd'hui engloutie, ayant mérité, comme Gomorrhe, la colère du ciel. — Dieu, ayant résolu de l'effacer de la surface terrestre, voulut sauver une famille de justes. — Fuyez et ne regardez pas derrière vous ! — Une femme regarda. On montre la pierre en laquelle fut changée cette curieuse de peu de foi. L'histoire de la femme de Loth s'est répandue en des milliers d'éditions à travers le monde ; il y a peu de variantes.

Ah ! le beau pays de Bigorre !

Et quand on pense que moi, fuyant l'Anglais qui vient envahir Paris, même sur la scène de nos théâtres, j'eus pu rencontrer les descendants de Leicester et les entendre pousser leur cri de guerre : Saint-Georges ! Ah ! que nous sommes loin de la guerre des Anglais, qui fournit assez de prouesses devant Lourdes pour arracher ce cri d'admiration à Froissart : « Oncques, on ne vit batailles si bien combattues » !

Mais voici Argelès ; que vois-je, grand Dieu ! Les insulaires ont reconquis le pays, comme du temps du prince Noir ; mais, nous devons l'avouer, par des armes plus courtoises. Ils lui donnent à vivre au lieu de le dévorer.

Ah ! ici se dresse un point d'interrogation, laissons M. Paul Perret poser et résoudre le problème, s'il le peut.

« Comment se fait-il que l'Anglais, étant le seul peuple du monde qui ait réalisé l'idéal d'une constitution politique conforme à son tempérament et à ses désirs, et dont il est plus fier que de la posession des Indes, ne reste point dans son pays pour en jouir ? — Pourquoi le voit-on sans cesse hors de chez lui ?

« Existence perpétuellement nomade qui a ses charmes. On n'a que la peine de payer sa note. Quand arrive le moment de rendre à Dieu son âme flegmatique, l'Anglais ayant couru tous les chemins du monde peut se dire qu'il a tout vu. Par exemple, il n'a pas tout compris. En quelque endroit qu'il se trouve, s'il y a un site, une ruine, une beauté, une horreur à visiter, il n'y manque point. Il explore en conscience, et n'a pas de reproche à se faire ; mais quoi qu'on lui fasse voir, est-il jamais ému d'admiration ou de plaisir ? Il suffit de l'étudier, écoutant les guides avec une patience philosophique, mais ne les interrogeant jamais, pour demeurer convaincu que les aiguillons et les frémissements de la curiosité lui sont inconnus. Les « filles d'Albion » ne dépensent pas sous leurs grands voiles bleus, verts ou bruns, moins de flegme que leurs pères, frères, fiancés ou maris.

« On vous le dit, en vérité, Ève, toute blonde qu'elle fut, n'était pas anglaise. »

Eh bien, puisque M. Paul Perret n'arrive pas à la solution de la question, nous croyons devoir le faire et dire que l'Anglais ne voyage absolument que dans le but de chercher les horizons qui chez lui sont trop souvent bornés par le brouillard, tandis que l'Américain, lui, demande dans ses voyages à voir les antiquités qui manquent totalement dans son pays neuf. Ah ! que de souvenirs historiques dans cette contrée ! que de vieux châteaux ! mais il faut du jarret pour parcourir cette nature admirable et tourmentée : l'Américain en manque, ou plutôt il aime peu la fatigue : aussi est-il rare en ces parages, tandis que l'Anglais pullule, il est infatigable, et depuis Lourdes jusqu'au pays de Navarre les jeunes *misses* nous montraient l'exemple ; il faut dire que la finesse de leurs traits ne se retrouve plus dans leurs pieds larges et épais, avantage précieux pour les excursions, il est vrai, mais désastreux pour l'esthétique.

Lorsque j'ai quitté Paris, il se faisait un bruit énorme autour d'une petite brochure concernant un homme de « Lettres » nouvellement venu dans la carrière. On devine que nous voulons parler de notre confrère le général Boulanger. Il faut avouer que rien n'est plus comique que cette petite guerre faite autour d'un ministre de la guerre dont je ne suis pas assez compétent pour apprécier la valeur en tant que réformateur de notre organisation militaire, mais dont je plains sincèrement le sort, parce que les piqûres d'épingles dont il est accablé finiront certainement par le mettre dans une fureur bleue. Or, la colère est une mauvaise conseillère, et il en est déjà arrivé à chercher querelle à mon excellent ami, M. Clavel, qui empoche en riant des gros sous tandis que le général le *bombarde* (c'est dans son rôle...) de papier timbré, ce qui pour un réformateur militaire, me paraît peu dangereux pour... l'ennemi héréditaire.

Les conseilleurs ne sont pas les payeurs, et pourtant si le général Boulanger voulait m'écouter, je lui conseillerais un petit mouvement d'épaules à chaque nouveau coup d'aiguillon. A sa place — je ne l'envie pas — je ne m'occuperais pas plus de ce qui se dirait de moi et autour de moi que si j'étais sourd et aveugle. Quant à empêcher de vendre ma biographie, du moment qu'elle n'a rien d'insultant, tous les tribunaux du monde sont incompétents, et nous jouissons de la liberté de la presse la plus étendue.

Donc, le général, ministre de la guerre étant calmé par mon petit speech, voilà qu'un général T. W., jaloux lui aussi du titre d'homme de lettres, s'en va-*t*-en guerre contre son chef hiérarchique et, sous forme de *Lettre*, monte à l'assaut des bastions réformateurs de son confrère en littérature.

Dans la **Lettre au général Boulanger**, le lutteur masqué sous ces deux initiales J. W. nous démontre par $a+b$ que le ministre de la guerre n'entend absolument rien à l'organisation militaire, et que lui, J. W., est le seul et unique homme de *lettres* de France et de Navarre ; que le *plan* du général Boulanger nous laisserait en *plan* devant l'ennemi et qu'il ferait bien d'aller déposer son fameux *plan* de réorganisation à côté du *plan* légendaire du général Trochu ; il l'engagerait presque à aller *planter* ses choux et à lui repasser le maroquin.

Jusqu'ici j'ignorais les traits du général Boulanger, et ce n'est qu'au sommet de *la Campana*, ce pic qui, selon la légende, contiendrait la cloche qui doit sonner le jugement dernier, que la fameuse brochure Clavel me révéla l'esthétique de l'ennemi du général J. W. : Une jeune *miss* sentimentale à l'excès, si j'en crois mes pronostics, laissa tomber de son waterproof le petit opuscule traqué par les huissiers. Quelle apothéose !

Nous étions environ à 2,500 mètres au-dessus du portefeuille ministériel. Je ramassai la brochure et, ma foi, je n'osai pas la rendre, ne voulant pas sembler avoir deviné les secrets intimes de la *miss* aux yeux de pervenche ; et voilà comment Clavel n'aura pas mes dix centimes.

Dans la question qui divise le ministre de la guerre et le général J. W. la jeune *miss* n'eût pas été pour le lettré J. W. ; mais, pour mettre d'accord les deux guerriers, je leur répéterai ce proverbe allemand cueilli dans la seconde édition du livre de M. Pierre Peugeot, **l'Esprit allemand** (livre dont nous avons parlé longuement lorsque parut la première édition).

Das Heut ist des Gesterns Schüler.

« Aujourd'hui est l'élève d'hier, » ce proverbe me servira de transition pour parler d'un livre de M. Andrew Carnegie, **le Triomphe de la démocratie, ou l'Amérique depuis cinquante ans.**

M. Combe, le traducteur, eût pu apprendre à M. A. Carnegie que depuis longtemps les sous-titres ne servent plus que dans les vieux mélodrames, ce que l'industriel américain — si je ne me trompe, il a fait sa fortune dans l'exploitation du fer — peut fort bien ignorer. Le sous-titre était le seul titre qui pût convenir à l'ouvrage de M. A. Carnegie, car, quoi qu'il en pense, l'Amérique doit son immense richesse bien plus à son sol, à sa situation de pays neuf, aux produits de ses mines, qu'à la démocratie.

Si en Amérique la première magistrature n'est point occupée par un monsieur couronné, il y a un certain monarque, le roi Dollar, qui gouverne d'une façon aussi peu démocratique que possible. M. Carnegie en sait quelque chose

et sous un roi ou sous une république l'Amérique eût prospéré de la même manière. Un roi n'eût point empêché le sol américain de fournir sans frais le gaz que la *Compagnie Parisienne* nous distille, sans l'épurer, au prix de trente centimes le mètre cube, il n'eût point tari les sources de pétrole, n'eût point comblé les mines de charbon et eût certainement appelé les émigrants de toutes nations à venir peupler son immense territoire ; mais peut-être aurait-il mieux compris le libre échange et se serait-il montré plus libéral vis-à-vis de ses sujets du Sud, complètement sacrifiés à l'industrie et au commerce du Nord.

M.Carnegie monte au Capitole et se taille lui aussi un habit d'hommes de lettres dans le travail de ses très nombreux secrétaires, et, dans la part qu'il fait à la littératture de son pays, c'est au puffisme des journaux qu'il donne la priorité. Il semble même qu'il ignore complètement le nom des véritables littérateurs qui font ou devraient faire la gloire de sa nation, et estime la littérature américaine au nombre de tonnes de papier consacré à l'impression. Il prend pour des œuvres littéraires l'*Encyclopedia Britannica*, l'*Atlas statistique des Etats-Unis*, le *Livre d'épellation* de Webster, les *Vingt ans dans le Congrès* de Blaine ou les *Mémoires personnels* de Grant, et fait des gorges chaudes devant les 125 francs que reçut Milton pour son *Paradis perdu*, en présence des 3,500,000 francs que la veuve de Grant touchera pour l'ouvrage de son défunt mari.

Dans sa comparaison entre les finances de l'Europe et celles de la République américaine, il se félicite à juste titre de la prospérité de son pays, mais il oublie de dire que l'Amérique est dans une situation tout à fait exceptionnelle, qu'elle peut se passer des autres peuples, ayant tout à foison sur son sol, et que, n'ayant rien à craindre de ses voisins, elle n'a pas les charges de l'entretien d'une armée, ce qui est la cause presque générale de la pauvreté des États européens. Certes, le livre compilé par M. Carnegie et ses secrétaires est intéressant, mais au lieu de foudroyer la vieille Europe sous le sarcasme, il devrait se souvenir du proverbe par lequel nous commencions notre étude sur le volume qui porte sa signature. L'Amérique doit bien un peu à l'Europe, quand ce ne serait que les bras qu'elle lui a empruntés, et les institutions qu'elle a su donner au peuple sont le produit de plusieurs siècles de souffrances et de ruines qu'elle n'a pas eu à supporter.

Oh ! qu'il me serait plus agréable de raconter les péripéties de mes excursions dans les vallées de Lavedan, de Saint-Savin, de Barèges ou autres ! mais M. Paul Perret m'a dévancé et, d'ailleurs je suis chargé de parler livres et non

de décrire le pic du Midi ou le col du Tourmalet, et d'ailleurs les soirées sont longues si les journées sont fort occupées ; les petites sauteries et les cartes ne peuvent me retenir.

Quel est celui-ci ? **Leur utopie et la mienne**, lettres politiques par M. Pierre-Alfred Brun ? Que de *lettres*, grand Dieu ! — L'auteur veut démontrer que le gouvernement doit appartenir à tous et à personne, un être collectif qui se gouvernera soi-même est une *utopie*. Lisez et faites-vous une religion, j'avoue n'y rien comprendre, mais M. Brun nous promet un second volume qui portera la lumière sur ce fatras de propositions sans sanction. Attendons la fin ! mais il ne me déplaît pas de voir l'auteur déshabiller nos partis, les fouiller et leur mettre le nez dans leurs petites malpropretés.

Deux livres de polémique sont venus me trouver, et j'avoue les avoir goûtés avec un certain plaisir.

Le premier, **les Sœurs hospitalières**, par le Dr Armand Després, traite la question du renvoi des sœurs des hôpitaux. Le chirurgien à l'hôpital de la Charité a pris une position à part dans le débat. La compétence et l'indépendance de ses opinions lui donnaient les moyens de traiter la question avec une grande autorité et avec impartialité.

Le second ouvrage, **la Renaissance religieuse en France**, par M. Léon Lefébure, tend à appeler les catholiques à s'unir pour combattre contre l'indifférence religieuse qui, selon l'auteur, n'est point aussi réelle qu'on semble le croire.

M. Lefébure démontre que la cause catholique n'a pas cessé de progresser depuis cinquante ans et qu'elle progresse en ce moment, malgré les coups profonds que l'on cherche à lui porter : que le terrain choisi par les chefs de partis était merveilleusement approprié aux besoins du temps et que c'est sur ce terrain où tous ceux qui ont à cœur de défendre la foi catholique et les droits de la conscience ont déjà été amenés à se rencontrer qu'il faut se tenir et se grouper.

La clientèle à laquelle s'adresse M. Léon Lefébure me semble entièrement convaincue, et son livre n'apporte guère d'arguments nouveaux en faveur de la nécessité du maintien des principes religieux, d'une croyance, en face des principes pessimistes de la philosophie de M. Herbert Spencer. Je dirai plus, cet ouvrage me paraît s'adresser aux gens timides qui ont « la crainte du jour où l'on verra se lever devant soi une foule athée qui aura faim et soif ». J'estime que l'on doit enseigner la religion suivant d'autres idées, celles qui ne sont pas engendrées pas la crainte mais bien par la foi, car si votre religion

est destinée à mater les appétits des foules, les foules vous riront au nez en vous disant que vous y voyez un intérêt.

Le catholique doit sauver des âmes, et quant à la société, elle se sauvera par de bonnes lois et de rébarbatifs gendarmes.

Mais laissons ces questions qui enfantent tant de livres que le peuple ne lit jamais, et qui, par conséquent, sont des plus platoniques, pour en arriver à dire notre pensée sur les quelques rares romans parus ces jours-ci.

Si cela continue, nous serons obligés de nous taire, faute d'éléments pour discourir.

Un seul livre important est paru cette quinzaine et, disons-le tout de suite, cet ouvrage est l'œuvre d'un poète dont les ailes se sont brisées. — Quel plongeon! tomber des splendeurs de l'Idéal dans la fange la plus immonde où l'amour n'est plus que la satisfaction des appétits charnels, où s'empuantit le goût, où l'homme n'est plus qu'un animal en rut cherchant sa femelle et l'emportant comme une proie.

Je me suis laissé dire que M. Catulle Mendès avait une large clientèle féminine; cela ne m'étonne pas; mais je les plains ces femmes qui s'endorment au fond des boudoirs, rêvant sur des chaises longues en sortant des ivresses de quelque infâme plaisir à quelque chose de plus faisandé encore ; oui, je les plains, car elles demanderont à leur auteur aimé des peintures encore plus lascives, des complications lesbiennes pour laquelle la plume a parfois plus de pudeur que l'esprit qui la guide.

Ah ! comme M. Catulle Mendès la connaît bien son insatiable clientèle! comme il l'aime ! comme il la choie ! Et il lui en donne pour son argent ! Clientèle de catins du grand et du moyen monde, plus dépravées que les filles qui se vendent pour un morceau de pain : Celles-ci crient toujours assez, celles-là sans souffle, et presque mortes murmurent : encore, encore !

Zo'Har, c'est le comble ! — Eh bien, non, ce n'est point le dernier mot : Allez ! monsieur Mendès, voici les amours du frère et de la sœur, nous attendons demain un inceste encore plus épouvantable s'il est possible. Et vous y viendrez, non par goût, mais malgré vous, conduit par ce besoin de perfectionnement constant que le commerçant est obligé de suivre pour dépasser le concurrent, et, dans le style hystérique, la concurrence est épouvantablement nombreuse.

Ah ! M. Catulle Mendès soutient le coup ! Il ne perd pas une occasion d'abattre l'adversaire et de lui faire toucher le sol des deux épaules.

Hé ! si M. Catulle Mendès n'était pas un maître dans cet art si difficile d'écrire, s'il ne donnait parfois au milieu de choses fort pimentées d'adorables histoires dans le *Gil-Blas*, serions-nous là à flageller, bien inutilement du reste, car il demeurera dans le péché, son parti pris de luxure ! Au fond, est-ce donc bien neuf ce qu'il nous raconte ? il y a longtemps que les tragiques grecs se sont emparés du sujet en cherchant à l'excuser par la fatalité, et M. Jean Berge, dans son poème le *Premier inceste,* fait mourir les coupables au bord de la mer absolument comme s'éteignent Léopold et Stéphana.

« La mort, la triste mort, venait comme à dessein,
Les frapper, bouche à bouche et le sein sur le sein. »

M. Catulle Mendès a cherché, lui, à excuser le crime des enfants par l'infamie du père ; il en fait une sorte de sélection, et pour en arrêter le cours fatal il tue l'enfant dans le sein maudit de la mère. Il met trois cadavres dans le même cercueil. Mais cherchez bien le fond de l'œuvre, et vous verrez que l'auteur s'est complu, afin de plaire aux lectrices ivres de débauches, à montrer la femme plus coupable que son complice, heureuse d'avoir péché, tandis que lui en est désespéré. Et lorsque le malheureux Léopold, tué par l'horreur de son crime, est couché dans son cercueil, lorsque son âme, détachée de ce corps qu'il a maudit, implore peut-être la pitié du juge suprême, Stéphana met le comble à son ardeur incestueuse, elle se couche sous l'aconit et la belladone auprès de son fraternel amant, les lèvres collées à la bouche décolorée du bien-aimé. Et pour que nul n'ignore le crime horrible qui a été commis, elle le publie avant de fermer la grille fatale du tombeau, en faisant graver cette épitaphe :

Ci-gisent
Léopold et Stéphana de la Roquebrussane
Le frère et la sœur,
Qui s'aimèrent.

N'est-ce donc point là le comble de la perversité, cet inceste continué dans la mort et publié pour les générations qui suivront ! Mais ici l'auteur a fait amende honorable, et dans une conclusion qui n'est pas exempte de grandeur, le premier qui lit cette inscription cynique verse dans les eaux tourmentées de l'Océan l'horrible contenu du cercueil, et les cadavres sont séparés à jamais : l'inceste ne sera point éternel !

Et qu'elle est cruellement vraie cette phrase de M. Louis Ulbach, phrase que nous cueillons dans son dernier volume, **l'Amour moderne :**

« Mais comment veut-on qu'une génération qui s'empuantit le goût par des analyses *crevantes* sur des gens *crevés* de débauche, ait l'appétit gai? On ne respire bien que sur des hauteurs, et l'idéal seul rend le cœur parfaitement gai, puisqu'on lui enlève toute misère et toute immondice. »

Au milieu de la ronde folle que « cascadent » les dames qui ornent la couverture du volume de M. Ulbach, l'amour porte encore un carquois, mais il n'a plus d'arc pour lancer ses flèches, et, du reste, qu'en ferait-il de cet arc qu'il bandait jadis avec tant de grâce? Ses deux mains sont embarrassées; l'une tient un « sac de mille » et l'autre un flacon de vitriol, résumé succinct des études faites par l'auteur des scandales, des *faits divers* et du compte rendu des *tribunaux*.

Eh bien, il me semble que Jean Malic, dans son volume, **Amour! amour!** est bien dans la note gaie réclamée par M. Louis Ulbach qui, lui, ne l'a pas trouvée. Jean Malic dans une vingtaine d'historiettes délicatement tracées, raconte les aventures galantes d'un Don Juan de salon, aventures qui tournent généralement à la confusion du chercheur de sensations nouvelles. L'auteur ayant de l'esprit à revendre n'est pas dans l'obligation d'appuyer sur les cas risqués pour arrêter et séduire son lecteur; son livre est lisible d'un bout à l'autre sans qu'il puisse surexciter les imaginations ardentes, et de cette lecture résulte cette impression que les hommes sont de parfaits imbéciles que les femmes « roulent » de la plus spirituelle façon lorsqu'elles s'en donnent la peine.

Rien n'est bête comme le monsieur qui se laisse ruiner par la ou les femmes qui se moquent de lui, et précisément c'est le cas de ce baron d'Ormoy, qui devient plus pauvre que Job, dans le volume que M. Jules Vidal a intitulé **Blanches mains**, titre assez égnimatique, du reste. Mais où ce baron ruiné et taré devient inadmissible, c'est dans sa liaison avec une modiste établie et chez laquelle il vit en véritable pique-assiette, pour ne pas dire plus, lui faisant entrevoir un mariage possible lorsque sa femme, car il est marié, viendra à passer de vie à trépas. Il y a quelque chose de malpropre dans les calculs de ce noble déchu et qui croit réparer ses torts en payant, lorsqu'il est redevenu riche par héritage, 20,000 francs pour les neuf années qu'il a vécu aux crochets et dans le lit de la modiste.

Mais si le roman de M. Vidal n'est pas le roman de mes rêves, je crois cependant que l'auteur a visé un autre but que celui d'intéresser par les péripéties comiques ou dramatiques. Son œuvre est un prétexte à tableaux, et je

me plais à reconnaître que M. Jules Vidal est un peintre impressionniste de haut mérite, un portraitiste parfait, et sa Mme Isambert est traitée avec un talent rare. Dans le défilé de personnages que M. Vidal fait passer sous les yeux de son lecteur, chaque type est mis fort habilement en lumière, et les intérieurs sont reproduits avec une vérité, une exactitude, un soin méticuleux.

M. Pierre Sales, dans **Jeanne de Mercœur**, a écrit un charmant roman, quoique la donnée ait servi déjà bien des fois. Il s'agit d'une jeune fille de naissance bourgeoise épousant un noble ruiné qui dévore la fortune de sa femme en très peu de temps.

Mais le portrait de Jeanne est ravissant et l'auteur a voulu surtout démontrer que la femme sortie d'une condition moyenne est capable de tous les dévouements, que la fille d'un industriel peut avoir toutes les noblesses et, qu'en somme, la plus grande vertu de la femme est de savoir pardonner.

Ce qui donne un certain piquant à ce livre, c'est la manière dont le mariage de Jeanne avec M. de Mercœur a été fait, c'est ce qui lui donne une originalité à laquelle n'atteignent pas toujours les écrivains qui ont traité ce sujet.

Depuis longtemps nous connaissons M. Élie Berthet : nous n'avions pas dix ans que notre excellente grand'mère nous endormait le soir en faisant d'une voix monotone la lecture à haute voix des in-8 de la maison Cadot, dans lesquels nous nous souvenons fort bien d'avoir entendu lire des romans signés du nom de M. Berthet. Cet écrivain, peut-être l'un des plus anciens membres aujourd'hui de la Société des gens de lettres, a pu assister à ses propres funérailles et voir peu à peu s'éloigner la clientèle de ses lecteurs, comme il a vu, avec nous, disparaître les in-8 des cabinets de lecture, imprimés en énormes caractères et dans lesquels le nombre des mots était tellement restreint, qu'un lecteur d'aujourd'hui ne mettrait pas dix minutes à lire un de ces volumes sans en avoir passé une ligne.

Dans ce temps-là, plus un roman formait de volumes, plus l'éditeur était aux anges : il en est encore ainsi en Angleterre et en Allemagne, où le cabinet de lecture fait *florès;* aujourd'hui, en France, il n'y a pas vingt cabinets de lecture qui gagnent de l'argent. Chez nous, sauf les portières et les femmes désœuvrées, personne n'aime à tenir entre ses mains les ouvrages graisseux qui ont traîné un peu partout, dans les cuisines ou les boudoirs du tiers-de-monde : on achète les livres, et, comme il est relativement cher de payer un livre trois francs, tout romancier, pour être bien vu de son éditeur, doit s'arranger de façon à fournir un volume compact, mais deux, jamais.

Or, M. Élie Berthet, dont le bagage littéraire est énorme, qui écrit dans une langue parfaitement exempte de l'argot du jour, et dont l'imagination, pour être très vive, n'a rien du délire des Gaboriau, des Richebourg, et plus en arrière des Montépin et des Ponson du Terrail, M. Élie Berthet, dis-je, a produit ce que l'on peut appeler le roman honnête. Hélas! comme dit Gugusse, « n'en faut plus! » Eh bien! nous ne pouvons dire qu'une chose, c'est fort dommage. Il y a parmi les œuvres de M. Berthet des volumes entiers qui sont de petits chefs-d'œuvre, *le Gentilhomme verrier*, par exemple, et qu'on relira dans cent ans avec le même plaisir qu'il nous a procuré lorsque ce roman parut.

Aujourd'hui, on sent que M. Berthet se bat les flancs à chercher une clientèle devenue rebelle à tout ce qui est honnête, et, dans son nouveau volume, **la Maison du malheur**, on peut dire qu'il a trouvé une situation tellement neuve, dramatique et originale que les romanciers populaires vont se mordre les pouces de n'avoir pas trouvé « celle-là ».

L'aérolithe homicide est, je crois, le comble du genre !

Seulement, on ne peut contenter tout le monde et son père, et M. Alexandre Hepp, un chroniqueur dont l'ironie amère va toucher toujours notre société au défaut de la cuirasse, et dont les révélations gênent souvent les gens « dans les entournures », va comprendre M. Élie Berthet dans la juste mais sévère admonestation qu'il adresse dans son volume **les Anges parisiens**, aux romanciers féconds chargés d'instruire MM. les escarpes et filous, dénommés aujourd'hui « souteneurs », dans l'art de détrousser les gens et de les réduire en capilotade.

Nous savons bien, et nous plaidons pour M. Élie Berthet les circonstances atténuantes vis-à-vis du tribunal de M. Hepp, que l'on n'a pas constamment un aérolithe à sa disposition, mais l'auteur des *Anges parisiens* sait comme nous qu'en ce temps de falsification rien n'est impossible, et puis, un certain Prométhée, détrousseur des temps anciens n'a-t-il pas ravi le feu du ciel !

Donc, M. Hepp, que nous croyions un libéral, ne vient-il pas appeler dans son chapitre *l'École des Chourineurs* les foudres de la justice sur les œuvres littéraires(?) de Gaboriau et autres, sous prétexte que dame Thémis se montre seulement chatouilleuse à l'égard des ouvrages dont l'immoralité est flagrante; il trouve cela injuste !

« C'est une habitude chère au parquet d'aujourd'hui de sévir contre les auteurs qui « osent » — sous prétexte qu'il faut sauvegarder la vertu de Bébé.

« Un livre qui pourrait laisser croire à ce cher petit ange que l'espèce des

choux à enfants est perdue est une chose répréhensible et qu'il importe de supprimer. On doit épargner à Bébé, à cet objet précieux de la bourgeoisie. les descriptions trop engageantes et les histoires qui le conseilleraient à mal...

« C'est, paraît-il, le rôle de l'État de protéger ce chérubin contre la tentation — contre lui-même.

« En revanche, toute une foule existe, dont on n'a cure: on peut l'empoisonner à son aise, en peut lui mettre sous les yeux les pires ignominies sans que la justice s'en daigne inquiéter.

« Chaque matin, cinquante feuilletons apportent aux pauvres bougres l'enthousiaste récit d'un vol admirablement truqué ou d'un assassinat merveilleux d'audace et d'originalité — et on permet à cette industrie de s'exercer, de se répandre où il lui plaît.

« Elle est autrement néfaste, elle se soucie bien de vous attaquer à l'épiderme seulement! Au lieu de ramollis inoffensifs, ce sont des criminels qu'elle fait — et nul dans cette besogne ne songe à l'arrêter.

« Comme pièce à conviction, au cours d'un de ces procès littéraires inventés bellement au nom des mœurs et de la morale, je ne crois pas qu'on ait réussi à produire jamais un monsieur du public prêt à se déclarer outragé et corrompu par tel roman poursuivi; une victime authentique et avérée d'un mauvais livre, c'est encore un fruit rare.

« Par contre, elles sont trop palpables et célèbres les victimes du feuilleton, de cette machine moderne où l'assassinat, et le viol, et le pillage des coffres-forts sont exposés et théorifiés avec amour, où l'on ouvre des horizons nouveaux sur l'art de dévaliser et de dépecer avec grâce et sécurité. »

Comme nous savons fort bien que M. Hepp n'a écrit dans son *École des Chourineurs* qu'une boutade fort spirituelle et qu'il ne voudrait aucunement que la littérature de Gaboriau valût à son auteur « la paille humide », nous estimons qu'il a voulu seulement dauber sur le compte des parquets poursuivant l'immoralité littéraire. En principe, nous sommes contre toutes poursuites, mais il n'en faudrait pas conclure de ce que le parquet n'a « jamais produit un monsieur prêt à se déclarer outragé » qu'il n'ait quelques raisons valables à « produire » en faveur de la légitimité des poursuites. Le monsieur qui recherche dans le marquis de Sade ou ailleurs des excitations dangereuses et une science qu'on ne peut qualifier digne de vous conduire ailleurs qu'à la folie, le jeune homme qui apprend à profaner l'amour, la jeune fille qui recueille précieusement les éléments de la débauche n'ont pas l'habitude de vanter leurs lectures et de dire à chaque voisin ou voisine le fruit qu'ils ou qu'elles en ont retiré. Le poison agit dans l'ombre, et de même que des

employés spéciaux sont chargés, avant la vente, d'extraire les champignons vénéneux des mannes qui peuvent en contenir d'autres excellents, la justice croit de son devoir de supprimer les mauvais livres. Seulement, nous le disons pour l'avoir constaté bien des fois, la justice arrive presque toujours, comme les pompiers : pour voir brûler la maison. Elle saisit le livre et fait un procès à son auteur lorsque l'ouvrage a eu déjà un énorme retentissement et a largement corrompu le monsieur, le jeune homme ou la jeune fille qui ne se diront jamais « victimes authentiques ».

Mais ne continuons pas une discussion dans laquelle dame Thémis, si elle n'était si lente à se mouvoir, aurait certainement l'avantage, et concluons en disant que le livre qui ne devrait être qu'un enseignement pour élever l'esprit du lecteur n'est malheureusement trop souvent que la contre-partie de ce programme. Cependant, on jette peut-être trop de reproches sur les livres, et après tout, on n'a jamais en main que le volume que l'on choisit, nous dirions presque, le livre que l'on mérite. Les seul mortels assez abandonnés de la Fortune pour se voir obligés de lire tout sont seulement ceux-là qui, comme nous, ont pour mission d'étudier les livres, et la justice peut rentrer son tonnerre, le genre de littérature qu'elle poursuit nous touche peu, et bien certainement nous ne nous présenterons pas devant elle comme « victimes authentiques ».

M. Jacques Villebrune est un grand faiseur de sonnets et, sous ce titre : **Sonnets mystiques**. il en donne une collection de sa façon qui se chiffre par le nombre huit cents, au bas mot : C'est beaucoup ! Le sonnet est un grand écueil pour le poète parce qu'il exige une perfection à laquelle bien peu sont sûrs de parvenir.

M. Villebrune possède la richesse de la rime, et dans une grande partie de ses pièces on trouve le « mot final », mais il doit surtout soigner la césure, qui souvent tombe mal, dans celui-ci, par exemple, que je prends au hasard : *le Comte de Bismarck*, nous relevons de graves fautes que nous lui signalons.

Voyez-le, dans sa chambre obscure, qui médite,
Pendant de longs mois, sur... l'échiquier du hasard :
Les rois, les pions, les... tours, les fous, avec art
Manœuvrent, sous sa main, une marcheinédit e.

Il demeure ainsi sous... l'obsession maudite,
Le front fatal, la lèvre... amère, l'œil hagard,
Perçant l'avenir noir d'un obstiné regard,
Et ses yeux de voyant sont hors de leur orbite.

Il est muet il est... stupide, il va mourir
Et ce long cauchemar qui le fait tant souffrir,
Au désespoir a mis sa famille alarmée :

Mais il accouche enfin, plus pâle que la mort,
Et du puissant cerveau, Minerve tout armée,
Une grande Allemagne, étincelante, sort.

Que de fautes dans un seul sonnet ! que de chevilles ! sans compter que le sujet ne nous semble pas traité d'une façon bien brillante.

Puisque M. Villebrune nous amène à parler de M. de Bismarck.signalons le nouvel ouvrage de M. Victor Tissot, **De Paris à Berlin**,dans lequel l'auteur du *Pays des Milliards* constate les changements et les progrès accomplis dans la capitale de l'empire d'Allemagne.

Le Berlin d'aujourd'hui ne ressemble plus au Berlin d'il y a quinze ans : il a des cafés grandioses comme Paris n'en possède pas un ; les ruisseaux ne coulent plus le long des trottoirs, des égouts ont été construits, des rues nouvelles percées, aussi larges, aussi belles que l'avenue de l'Opéra, les petites maisons basses qu'on voyait jadis au centre de la ville ont été abattues et remplacées par des palais, de nouvelles lignes d'omnibus et de tramways ont été ouvertes, les trains du chemin de fer métropolitain se succèdent presque sans interruption, et il est probable qu'en 1887, la capitale entière sera éclairée à la lumière électrique.

Et que d'industries importantes, jadis inconnues, s'y sont implantées et sont maintenant en pleine prospérité !

Déjà Berlin, ressemble à Londres par plus d'un côté. Dans dix ans sa population aura dépassé celle de Paris.

Ce livre curieux par la quantité de faits et de renseignements qu'il contient laisse juger un enthousiasme !

M. Carlo Carafa di Noja publie en italien un volume qu'il a intitulé *Foglie al vento*, dans le but de mettre à la portée de tout le monde dans son pays, quelques poèmes de nos meilleurs auteurs français. Il a traduit ces poèmes avec tout le respect qu'ils méritent, avec une conscience scrupuleuse, sans rien ajouter ni enlever au texte.

Dans la deuxième partie de son ouvrage qui ne comporte pas moins de quatre cents pages, il publie des poésies renfermant ses meilleurs sentiments

de patriotisme, ses rêves, ses illusions, peut-être et, loin d'être des fleurs offertes au dieu du jour qu'on appelle « réalisme », ses vers n'ont que l'ambition de le combattre, sans le nommer, sans même avouer qu'il existe.

Ayant commencé son volume par des traductions de nos poètes, *Rolla,* d'Alfred de Musset, par exemple, il a voulu prouver son affection et sa sympathie à notre pays, en écrivant quelques poèmes destinés à raffermir les liens fraternels entre notre patrie qu'il habite et la sienne qu'il n'oublie pas.

Nous nous félicitons d'avoir parcouru les pages poétiques de M. Carafa, l'Idéal ne divise jamais ni les hommes ni les nations.

GASTON D'HAILLY.



Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

Impr. Paul Bousrez, 5, R. de Lucé, Tours.

CHRONIQUE

Paris, 15 septembre 1886.

Nous serions bien étonnés qu un nombre bien considérable des habitants de ce terrestre séjour se jetât au pied des autels chaque matin pour remercier Dieu du bonheur de vivre. Les difficultés de l'existence sont devenues tellement grandes, et le pessimisme de la littérature contemporaine est si peu encourageant, que cette « joie de vivre » que Zola ne nous a pas montrée sous un jour bien favorable, a fait place à la désespérance complète.

Et cependant, parcourez les plages de l'Océan ou les jardins publics, et vous entendrez les joyeux éclats de rire des bébés noircis par le soleil et le hâle de la mer, vous assisterez aux ébats joyeux des bambins jouant autour des grands bassins où les cygnes sont effrayés par les flottes combinées de cette petite population d'enfants roses, cheveux au vent. En voyant tourbillonner cette jeunesse folle, il nous semble nous revoir il y a quelque quarante cinq ans; rien ne nous paraît changé autour de nous. Le ciel est toujours aussi bleu, les arbres offrent toujours les mêmes tons du vert printemps ou du rouge d'automne, et les poissons rouges des bassins des Tuileries mendient encore les miettes des gâteaux que les gamins croquent à belles dents.

Mais voyons passer cette longue file de collégiens qu'un maître conduit en promenade, faisons un tour au « quartier » où jadis on s'amusait franchement, et déjà, dans ces collégiens qui s'avancent gravement comme chez ces étudiants « bécarres », nous ne nous retrouvons plus. On vivait dans notre jeunesse; aujourd'hui, on pose. En sortant de Condorcet, les jeunes gens, lorgnons à l'œil, allument leurs cigarettes au passage du Havre et reluquent les marchandes d'oranges; au quartier Latin, les étudiants qui flirtaient jadis avec des grisettes en bonnet de linge et en jupes empesées se galvaudent avec des filles de brasseries en toilettes tapageuses et au visage blanc de poudre.

S'il y a encore des enfants, il n'y a plus de jeunes gens. Aussitôt que l'intelligence s'ouvre à la vie, l'adolescent s'aperçoit que vivre n'est plus jouir de l'existence, mais bien avoir l'air de quelqu'un. Le jeune homme, lorsqu'il

rentre du lycée dans sa famille observe ce qui se passe chez les siens, et il n'a aucune peine à se rendre compte de l'état de gêne morale et pécuniaire dans laquelle vivent ses parents. Il voit de riches appartements, un luxe extérieur très apparent, mais il n'ignore pas que le pli qui assombrit le front du père est causé par l'incertitude du lendemain. La jeune fille, coquette par instinct, admire les toilettes coûteuses de sa mère, mais un terrible point d'interrogation effleure son esprit. Elle a surpris les visites des fournisseurs qui viennent vingt fois réclamer le montant de leurs factures avant que l'huissier ne fasse son apparition, puis, au moment où l'on parlait de saisie, un ami s'est introduit dans la maison, on ne jure que par lui, c'est le « sauveur ». Les toilettes de la mère sont plus splendides encore ; l'ami de la maison est devenu presque le maître dans cet intérieur où le mari ne vit plus que par ses conseils. C'est l'ami qui procure au père les affaires auxquelles le premier l'associe. Tout réussit à présent, on mène grand train, mais la fille a surpris certains regards qu'elle ne peut définir entre sa mère et l'homme qui a été la providence de ce ménage aux abois ; elle a peur de comprendre, hélas ! elle finit par voir clair dans cette eau trouble.

Si comme la fourmi nous ne mettions pas de côté pour la mauvaise saison, nous serions bien embarrassés pour écrire nos numéros d'août et septembre ; aussi avons-nous toujours soin de garder en réserve quelques volumes importants; de ces ouvrages qui ne font pas fureur peut-être, mais que l'on devrait préférer aux œuvres vides qui ont trop souvent la faveur du public.

Le titre du volume dont nous voulons entretenir nos lecteurs aujourd'hui est d'une simplicité qui n'attire pas la curiosité du passant, **Lucette**, mais il est signé Édouard Cadol, et cet écrivain est un maître. On a écrit **la Femme, le Mari et l'Amant**, M. Cadol introduit un nouveau personnage, *la Fille*, et de l'introduction de cette personnalité dans un ménage à trois, il fait sortir une œuvre de haute valeur et d'un grand intérêt.

L'exposition de la pièce... pardon, du roman — mais avec M. Cadol on se croit toujours devant une scène théâtrale — est parfaite ; la voici :

« Ce soir-là, il y avait une *première* à l'Odéon.

« Un événement considérable, dont, d'ailleurs, deux jours après, il ne serait plus question du tout.

« Mais tout ce qui appartient ou s'accroche à ce monde nerveux, susceptible, curieux, taquin, *blagueur* — de parti pris, bien qu'au fond plus naïf,

coupeur et gobe-la-lune, que tous autres ! — avait remué ciel et terre pour obtenir une place et voir un peu « ce que c'était que ça ! »

« On en avait fait des démarches, mon Dieu! La poste et les commissionnaires du coin en avaient apporté des lettres, à « mon cher Chose », à « mon cher Machin », pour décrocher un strapontin, un coin, une simple entrée ; tenez, une place là-haut !

« Eh bien, voyez ! Un ménage tout à fait étranger aux choses du théâtre : M., Mme et Mlle Brughol, des bourgeois, des *philistins!* occupaient une spacieuse loge de face, qu'un coulissier de la Bourse ou un *turfiste* eût payée trente louis. (A l'Odéon ?... Ah ! Monsieur Cadol !)

« Ce n'est pas que les Brughol fissent mauvaise figure dans cette loge. Au contraire.

« Mme Brughol, une vraie femme, jolie, fraîche, à l'œil étrange, dans tout l'épanouissement du début de la maturité, avec une physionomie affable, et non dépourvue de malice. Très correctement mise aussi ; c'est-à-dire d'une toilette strictement à la mode. Rien de voyant : « Simple et de bon goût. »

« Une femme comme il faut, ça dit tout.

« Quel âge lui donnez-vous ?

« Je vous en préviens, elle dit trente ans. Néanmoins, de par l'acte de naissance de sa fille — pièce authentique — celle-ci en a seize révolus.

« Arrangez ça comme vous voudrez.

« Mieux que jolie, sa fille, Mlle Luce, que, dans l'intimité, on appelait « Lucette ».

« Blonde, mais de ce blond franc dont il faut que soit une femme, pour se faire pardonner de n'être pas brune.

« Ses yeux, du reste, plaidaient victorieusement les circonstances atténuantes. Ils étaient noirs, ombragés de longs, mais longs ! cils bruns, sous des sourcils de même nuance et entourés d'une teinte chaude qui se fondait en dégradé dans la matité rose de sa peau blanche.

« Un petit nez pur de ligne, à narines frémissantes, une bouche à lèvres cerises, nettement dessinées, qui, en s'entr'ouvrant, par un sourire facile, laissaient voir des dents d'un vif éclat ; charmant !

« Elle était de ces créatures féminines privilégiées qui, jeunes, mûres ou vieilles, inspirent à la foule une envie inconsciente de leur rendre un tribut d'égards archi-discrets. On leur fait place, on leur livre passage. Pourquoi ? On ne sait. C'est d'instinct, et l'on y cède avec plaisir, bien qu'elles paraissent ne pas s'apercevoir de l'hommage, comme si elles *sentaient* qu'il leur est dû par grâce d'État.

« Oh! la belle honnête fille! Aux entr'actes, les lorgnettes s'attardaient à la contempler, et des « lendemainiers » (comme on dit depuis peu) demandaient:

« — Qui est-ce ?

« La fille de son père, en tout cas, tant elle ressemblait à celui-ci, qu'on apercevait au second plan.

« C'est égal! des étrangers pour le *tout-Paris* des premières, presque des intrus.

« Ma foi! intrus ou non, ils s'amusaient tout bravement à écouter ce que récitaient les artistes.

« Quand le rideau baissa sur la catastrophe finale, et pendant qu'on livrait le nom de l'auteur aux applaudissements du public, Luce et sa mère endossèrent leurs pardessus rapportés par l'ouvreuse.

« On descendit.

« Sous la colonnade, le père héla un fiacre.

« Il n'avait que deux places.

« Bah! Brughol prit sa fille sur ses genoux et donna l'adresse au cocher.

« — Quinze, faubourg Montmartre.

« Au boulevard, Brughol baissa la vitre du sapin, et, tirant la houppelande de l'automédon.

« — Menez-nous au café Riche, dit-il.

« Puis aux deux femmes:

« Vous prendrez bien une bavaroise, hein?

« — Volontiers, répondit Madame, qui, pour ne pas arriver en retard, avait dîné sur le pouce.

« Une fois au café, la bavaroise parut maigre régal.

« — Garçon, dit Brughol, donnez-nous trois douzaines.

« — Marennes? oui. Et puis: qu'est-ce que vous avez?

« — Va pour le perdreau froid.

« — Et avec çà?

« — Un fruit.

« — Bien, monsieur. Vin blanc?

« — Qu'en dis-tu, Lucette?

« — Vin blanc, oui, papa.

« — Et du café ajouta Mme Brughol.

« Bourgeoisement, on soupa de bel appétit, tout en parlant de la pièce nouvelle.

« De temps en temps, on s'interrompait pour se montrer, aux tables voisines, des personnages connus, qu'on avait vus, tout à l'heure, à l'Odéon.

« Un peu avant deux heures du matin, la famille remonta dans le fiacre, qui avait attendu.

« Peu après on se trouva chez soi, l'esprit libre, comme d'inoffensifs citoyens qui, dans la plénitude de leurs droits, ont passé une soirée agréable sans regarder aux menus frais. Ce n'est pas tous les jours fêtes.

« Le lendemain matin, un homme vint sonner à la porte des Brughol, il était accompagné de deux acolytes de triste mine.

« Peu après, une grosse fille en cheveux, un balai à la main, vint ouvrir.

« — Ah! c'est vous autres! fit-elle sans manifester de surprise. Eh bien! entrez. Je vais prévenir madame, monsieur vient de sortir.

« Sur quoi, plantant là les trois hommes, elle gagna la cuisine, où, en camisole, les pieds dans des babouches délabrées, Mme Brughol, debout, trempait des tartines beurrées dans un bol de café au lait.

« — Madame, c'est eux, dit la bonne.

« — Eh bien! fit la jeune femme sans s'émouvoir autrement, faites-les entrer dans la salle à manger, Virginie, ils peuvent commencer par là.

« Tranquillement elle acheva de déguster le breuvage noirâtre; puis, s'essuyant la bouche de son mouchoir, elle suivit un petit couloir, et, doucement, entr'ouvrit une porte.

« — Lucette, appela-t-elle à mi-voix.

« — Maman?

« — Tu dormais, chérie?

« — Çà ne fait rien. Qu'est-ce qu'il y a?

« — Rien, mignonne. On vient saisir.

« La jeune fille ne répondit pas, et sa mère la laissa, l'engageant à passer un jupon et un caraco.

« — Oui m'man, fit Luce.

« Du même pas indifférent, la mère de Lucette gagna la chambre conjugale, se lissa un peu les cheveux, endossa une robe de chambre terriblement défraîchie, remonta l'un de ses bas qui avait glissé, et rejoignit l'huissier, qui opérait.

« — Bonjour, monsieur, dit-elle en réponse au salut sommaire de celui-ci. C'est pour le billet Reverchon que vous venez?

« — Non, Madame, non; c'est à la requête de Galtier et Cie, banquiers, rue de Crussol.

« — Tiens! fit la jeune femme. on a donc signifié le jugement?

« — C'est moi-même.

« — Mais il est par défaut.

« — En effet, et, si vous faites opposition...

« — Moi? reprit Mme Brughol, en l'interrompant, je n'ai pas qualité. D'ailleurs, si Galtier s'amuse à faire des frais, il en est bien le maître. Il les paiera, voilà tout.

« Les huissiers sont faits à cette réplique. Quand le débiteur n'est pas un consterné qui tremble comme si la fin du monde arrivait, il a toujours l'air de prétendre que son créancier se repentira de poursuivre.

« A vrai dire, ici, il y avait apparence. Le gage qu'il s'agissait de saisir ne permettait guère d'en attendre des sommes considérables, au cas où il eût été mis à l'encan.

« L'appartement se composait tout juste de quatre pièces et la cuisine. Dans la salle à manger, une table d'acajou vieux modèle, huit chaises plus ou moins raccommodées et un buffet à étagères où se prélassait sous une couche de poussière un service à thé incomplet, dépareillé. C'était tout.

« Au salon, des meubles de toutes les paroisses, de pure pacotille, et dans un piètre état. Nombre de ces carrés au crochet, qui masquent les éraillures de l'étoffe des sièges et du canapé. Aux fenêtres, des rideaux flasques, de couleur indécise, pendus de guingois à une tringle rouillée. Un tapis — une carpette — de feutre, à dessins criards, heureusement fondus par l'usure. Un guéridon boiteux ; trois portraits représentant des bons parents qui ne devaient avoir été de robe ni d'épée ; de gros joufflus, un peu communs, qui s'étaient fait portraicturer à l'occasion par un artiste de leur connaissance.

« Un seul objet de quelque valeur, le piano. Mais, pardon. En location, s'il vous plaît, et bien en règle ; défense d'y toucher !

« Venait ensuite la chambre des époux. Endroit exigu que bondait un lit à bateau — bien démodé, le lit à bateau ! mais souvenir de famille ; c'est sacré ; d'ailleurs la loi le réserve ! — une commode-toilette, à miroir fendu, à marbre écorné ; une petite table à ouvrage assez gentille, mais dont la marquetterie avait des manques. Une armoire en noyer, deux crapauds en perse déteinte, tachée de bougie et de pommade et une chaise basse aggravaient l'encombrement.

« On paraissait insoucieux de la marche du temps dans cette maison. Pas de pendule ici, ni là.

« La cheminée du salon s'ornait de deux vases en barbotine flanquant une imitation de terre cuite en plâtre ; une Diane manchotte, à qui le plumeau avait outrageusement noirci le bout du nez.

« Dans la chambre à coucher, une lampe modérateur et deux flambeaux disparates tenaient lieu de garniture. Mais à la glace, des photographies, des cartes,

des paperasses, des exploits d'huissier, des feuilles de contributions, insérés entre le cadre et le verre. Autour, d'autres brimborions du même genre, fixés par une épingle dans le papier. Sur les meubles, sièges, aux patères des rideaux, à terre, dans les coins, toute sorte de choses en fouillis ; vêtements, chaussures, vieux journaux pèle-mêle, avec des jupons, le linge revenu de la blanchisseuse, laissé là en attendant une revision projetée et problématique, remise à demain, sans faute; le fameux demain du barbier qui rasera à crédit. Un ensemble incohérent de pauvretés, de luxes relatifs, trahissant l'abandon, l'habitude du désordre, où les chapeaux de femme posent sur le verre de la lampe, où les vieux gants, les bouts de ruban, les chiffons s'entassent avec des paquets de tabac, des fioles pharmaceutiques, les épingles, le faux chignon, et des bas à repriser un jour, quand on aura le temps, dès qu'on aura fini de lire le roman nouvellement paru; demain, tenez :

« ... Demain, et puis demain encore ;
« Et puis, toujours demain ! ...

« Tout autre, la chambrette de Luce ; un petit trou, s'éclairant sur la cour.

« Rien dedans : un lit en fer, une toilette en bois blanc, deux chaises, une vieille commode à ventre, des rideaux de percale imprimée et une natte faisant tapis.

« Aux murs, une étagère bourrée de livres obtenus à la distribution des prix : des cahiers d'exercices scolaires, une image de la première communion, une tête aux deux crayons d'après la bosse, et, dans un cadre doré, un Poniatowski succombant dans l'Elster.

« Sur la cheminée, une cave à liqueurs dégarnie, servant à serrer lettres et petits papiers de jeune fille, tenant lieu de socle à un saint Vincent de Paul en carton pâte. D'un côté, un chandelier Louis XV, faisant pendant à une lampe à tringle.

« Mais tout cela propret, méticuleusement essuyé, luisant, jeune et d'une pauvreté avenante.

« A tout vendre à la criée, on n'en eût pas tiré trois cent francs, avec l'appoint de la cuisine, dont la batterie n'offrait rien que du fer battu. — Et dans quel état !

« Ah çà, qui donc étaient ces gens-là ?

« Mon Dieu ! des gens, un ménage comme on en rencontre un ou deux dans chaque maison de Paris.

« Dehors, des personnes comme tout le monde, paraissant d'un milieu de

moyenne bourgeoisie. Convenablement mis, de bonnes façons fréquentant ici et là sans faire tache nulle part, et reçus partout sur le pied de l'égalité. Et puis, chez eux, des nécessiteux, des oiseaux sur la branche, qui demain peut-être seront sans feu ni lieu.

« Pas inquiets, cependant. Du moins se défendant de l'être bien qu'envahis malgré eux d'une résignation, d'une mélancolie peureuse dont ils ne veulent pas chercher la trop juste raison.

« Ils réagissent au contraire, s'obstinant à compter — à propos de quoi ? — sur des jours meilleurs, une chance, un *coup*, n'importe quoi, qu'ils revendiquent, qui leur est dû ; le gros lot d'une de ces loteries qui promettent des millions, pour vingt sous, et dont on prend un billet par acquit de conscience. Que sait-on ?

« Ceux-ci croyaient fermement qu'ils auraient quelque jour — bientôt, ça pressait ! — une position à rentes, à voitures. Et comment ? Par la grâce de Dieu.

« En attendant, le mari faisait des affaires. Quelles affaires ? Toutes. Il tâchait de placer du vin, de la bijouterie, des assurances sur la vie, contre l'incendie ; jusqu'à des éditions de librairie; une annonce, à l'occasion; toutes opérations qui lui procuraient une commission à tant pour cent.

« Toujours trois ou quatre grosses affaires en train : une commandite de plusieurs centaines de mille francs, la construction d'un immeuble, une fourniture à tel fabricant. Qu'une seule réussît et l'on roulerait sur l'or.

« Des trois personnes composant cette famille de pauvres, toujours à la veille d'une fortune énorme, et vivant de privations en attendant, la plus jeune, qui, comme telle, eût dû être la plus accessible aux illusions, l'enfant, Luce, ne partageait pas du tout les espérances voulues des deux autres. L'avenir ne lui disait pas grand'chose de bon. Que serait-il pour elle ? La médiocrité, le célibat. Eh bien ! elle en prenait vaillamment son parti, rêvant seulement d'être à même d'assister ses parents plus tard, quand ils seraient définitivement vaincus.

« Elle les aimait, respectait la folie de leur confiance, bien qu'au fond elle pensait que papa ferait mieux de se placer. Elle et maman ajouteraient aux faibles émoluments en entreprenant quelque petite industrie. Le mieux eût été qu'elle passât ses derniers examens. Pourvue du diplôme nécessaire, elle eût ouvert un externat dans la banlieue de Paris.

« Quand elle en avait parlé, son père s'était attendri, un peu humilié. Mais Mme Brughol avait haussé les épaules en riant.

« Lucette y songeait-elle vraiment ! Elle, Mlle Brughol, tenir une classe

d'enfants de portiers? Pourquoi pas donner des leçons de piano, courir le cachet ? En voilà une idée saugrenue !

« Patience ! Que papa réussisse l'une des grandes affaires qu'il mijotait, et c'en serait fini des dettes criardes, des protêts, des visites d'huissier ! Elle verrait, la chère et candide Lucette !

« Elle, travailler, gagner sa vie ? Ah! bien, alors ! Autant se prendre par la main et aller se jeter à l'eau !

« — Elle est folle, cette Luce ! répétait la mère.

« — Bah ! s'était dit la jeune fille, attendons les événements.

« Ce qui rendait Mme Brughol si indifférente à la saisie opérée au nom de Galtier et Cie, c'était d'abord, on l'a vu, qu'on y procédait en vertu d'un jugement par défaut, auquel il était loisible de faire opposition. En second lieu, la vente du mobilier n'était possible qu'au profit du propriétaire de la maison. Enfin, depuis si longtemps que le ménage se débattait contre les créanciers, toutes précautions étaient prises.

« Par une vente dite « à réméré », enregistrée, bien en règle, quoique fictive, on évitait que meubles meublants, lingerie, défroque, bibelots de toute nature, rien ne fût enlevé et conduit à l'hôtel des commissaires-priseurs.

« On était devenu très savant sur les ressources, les échappatoires qu'offre le code de procédure, à qui sait en jouer.

« Le plus rassurant, d'ailleurs, était que Brughol venait de conclure l'une de ses fameuses affaires.

« Une grande entreprise de transports maritimes agréait la proposition d'une importante fourniture de vin, à l'usage des passagers et des équipages, à des conditions telles que le père de Lucette allait toucher vingt-cinq beaux billets de mille francs de commission; moitié à la signature du traité — demain peut-être ! — moitié à six mois. Eugène Brughol était d'accord sur tous les points avec le directeur de la compagnie maritime. C'était sûr.

« C'est dans le but de signer le contrat qu'au lendemain de la « première » de l'Odéon, il était sorti si matin. A son retour, on serait riche.

« Aussi l'attendait-on à déjeuner avec impatience. Maigre encore ce déjeuner : des œufs, des côtelettes de porcs, toutes cuites, achetées à crédit. chez le charcutier d'en face.

« A une heure et quart seulement, Eugène arriva, la mine longue, les joues pâles, le regard embarrassé. Crotté jusqu'à l'échine, il avait l'air éreinté, et il mourait de faim.

« — L'affaire est ratée ? demanda sa femme, frappée de son aspect déçu.

« — Non répliqua-t-il vivement. Elle est remise en question.

« — Pourquoi ?

« — Le directeur de la Compagnie est mort hier soir de la rupture d'un anévrisme. »

En ces quelques pages, M. E. Cadol a montré ce que contiennent de misères cachées et d'illusions ces immenses bâtisses qui, vues de l'extérieur, semblent souvent ne pouvoir recéler que le bonheur et la richesse. Brughol dépensant deux ou trois louis en toilettes, voitures et souper au café Riche sans avoir cent sous peut-être pour payer la vie du lendemain, est une personnalité que nous rencontrons à chaque pas. Nous avons connu mieux que cela : un ménage qui, n'ayant point en caisse l'argent du dîner de famille et n'ayant plus crédit chez les marchands du quartier se faisait monter un souper de vingt-cinq ou trente francs, du restaurant d'en bas qui ne connaissait pas l'état précaire de ses nouveaux clients, et cela dura toute une semaine.

Mon Dieu, être misérable à Paris, c'est chose plus commmune qu'on ne le croit en province, mais il faut dire aussi qu'on peut assez facilement se relever. Paris offre des ressources que l'on ne trouverait jamais en province, et le ménage dont nous parlions tout à l'heure qui, n'ayant pas d'argent, mangeait au prix de trente francs par repas, a payé tout le monde et fait figure aujourd'hui : le mari a travaillé et ne s'est pas laissé abattre.

Ce n'est point ainsi que le ménage Brughol est remonté sur l'eau. Mme Brughol est allée trouver le nouveau directeur, M. Alexandre ; elle a plaidé éloquemment, paraît-il, la cause de la fourniture des vins, et Brughol a touché sa commission... et bien d'autres, car M. Alexandre est devenu le familier de la maison, son conseil, l'homme indispensable, celui qui est plus le chef de famille que le mari lui-même.

Que pensa Brughol ? M. Cadol glisse avec art sur ce point, mais une scène avec sa femme, dans laquelle celle-ci, lui reprochant très durement son fait, laisse deviner que l'auteur n'a pas voulu aborder la question et la traiter à fond. En somme, il en ressort que celui qui s'est effacé pour jouir d'un bien-être honteusement acquis, tient surtout à ce qu'on ne lui mette pas les points sur les *i*.

Mais ce qui donne la grande moralité de l'œuvre, ce qui procurerait à l'ouvrage mis en comédie de mœurs une valeur marquée, c'est la figure de Lucette. Le rôle serait difficile à tenir parce que M. Cadol a mis dans l'esprit de son héroïne une réserve extrême. Elle ne maudit personne, ne se permet pas de juger sa mère, mais elle plaint son père et éprouve une répulsion invincible pour l' « ami » de la maison. Foncièrement honnête, la jeune fille aspire à s'échapper de ce ménage qu'elle ne peut pas définir ; ce luxe dont elle profite

malgré elle lui pèse, et lorsqu'enfin, au moment de son mariage, elle voit son mari refuser la dot ou la pension que doit leur servir les époux Brughol, ce mari qu'elle connaît à peine n'ayant pu encore apprécier le fond de son âme, elle se sent fière de lui appartenir. Jusqu'à l'heure de son mariage, elle n'a pas osé pénétrer le mystère des compromis qu'elle sentait peser sur le ménage de son père ; elle se marie pour y échapper, elle s'accommode de ce mari auquel elle se réduisait, et voilà qu'il lui valait de la fierté. Son mari était un « homme » ! et quand ils furent seuls :

« — Sais-tu, dit-elle, sais-tu que je t'aime ?

« — Je l'espère bien, fit-il en souriant.

« — Sois-en certain. Je te *sais*, à présent, et je te voue ce qu'il y a de meilleur en moi. Tu peux tout attendre de mon cœur. Je sens qu'il bat à l'unisson du tien. Aussi, ne te dis jamais : — Qu'en pensera-t-elle ? Je ne saurais plus penser que par toi, et je me refugie sur ta poitrine avec la quiétude d'un enfant. »

Il nous semble entendre la belle Jane Hading dans ce rôle de Lucette, que certainement M. Cadol lui réserve et a écrit pour elle, cela la reposera des absurdités qu'elle a débitées tant de fois devant le pleurnicheur *Maître de Forges*.

Quelques personnages épisodiques font excellente figure dans ce très intéressant roman. Cora, la femme du vieux prince, le père du mari de Lucette, présente un caractère d'une grande sympathie.

Quant à Mme Brughol, elle est femme jusqu'au bout des ongles, et peut être sa conduite est-elle excusable : c'était au mari à ne pas surexciter les appétits de luxe de sa femme, c'était à lui de ne pas laisser entrevoir le mirage de cette richesse toujours en vue et qui reculait chaque jour.

La femme trompée dans ses espérances comme dans son amour est impitoyable au mari ; le mariage ne peut avoir de force que si la femme peut dire de son époux : « C'est un homme ! »

Mais si l'ouvrage de M. Cadol soulève le voile qui cache les drames intimes du ménage, s'il explique les défaillances de la femme et la honte de l'homme acceptant certains compromis, quel voile veut donc soulever Mlle Louise Michel dans ses **Microbes humains** ? Sauf l'avant-propos qui a de la valeur et est écrit dans un style non exempt de grandeur, son livre est insensé. Elle a souffert et elle a vu souffrir autour d'elle. Elle rêve d'une société où les faibles ne soient plus les victimes, d'une ère nouvelle où chacun ait sa part des joies de ce monde, d'une égalité bonne en théorie, mais dont la pratique est inappli-

cable. Ces choses-là peuvent se dire en phrases sonores parce qu'elles sont creuses, mais dans le roman elles font sourire.

Nous nous doutions un peu que le cerveau de la *Vierge rouge* était quelque peu détraqué. Après avoir lu son livre, nous en avons la certitude, et l'exploit dernier de son chat vengeur de l'humanité nous a montré ce qu'il y a d'enfantin dans cette pauvre cervelle.

La Grande Vie, par M. Paul Buquet nous ramène aux derniers moments de l'Empire, et il n'est pas difficile de reconnaître les personnages qui s'agitent autour de l'Empereur. Une scène est surtout remarquablement traitée vers la fin de l'ouvrage, quand Napoléon III vient trouver Mme Adhéma, qui lui est livrée par son mari, et qu'au lieu de se voir perdue, la jeune femme a seulement causé avec le maître des destinées de la France, de questions littéraires et sociales.

Le livre de M. Buquet excitera certainement la curiosité du public très friand des intrigues étranges qui se nouèrent à la cour de Napoléon III.

L'Homme à la plume noire, par M. Georges Duval, est une reconstitution historique et artistique de la Bohème du XVIIe siècle, au milieu d'une action des plus dramatiques, comme **l'Évadé**, par Raoul de Navery, conduit le lecteur en Hollande au moment où les disciples d'Arminius étaient poursuivis par Nassau, au moment de l'arrestation de Barneveldt, le premier citoyen de la Hollande, le fondateur de sa puissance.

M. Paul Hervieu est un écrivain avec lequel on doit compter ; il a une facture très personnelle, et c'est déjà quelque chose que d'être soi.

Dans son nouveau volume, **les Yeux verts et les Yeux bleus**, M. Hervieu raconte comment un fou a été amené à assassiner sa femme rien que par la description des détails de ce crime qui est imaginaire et qu'on lui dit avoir été commis par lui. La grande difficulté à vaincre dans ce genre de récit est de ne pas s'écarter de l'incohérence devant évidemment présider au raisonnement ou plutôt au déraisonnement de l'homme qui se croit toujours absolument sain d'esprit alors qu'il divague étrangement. M. Hervieu a fait là un véritable tour de force qui laisse le lecteur haletant, se demandant si ce n'est pas lui-même qui perd la raison.

Voilà un volume bien fantaisiste et au goût de ceux qui cherchent l' « étrange ».

Dans le **Bonheur d'aimer**, de M. Antony Blondel, on trouve aussi l' « étrange », seulement il n'est pas voulu. Le roman se déroule dans une action absolument décousue et au milieu de péripéties tellement extraordinaires et invraisemblables que nous préférons les passer sous silence.

Le ravissant roman de M. Jean d'Etiau, **les Prétendants de Viviane**, nous ramène dans le domaine de la bonne littérature et de l'esprit. Rien n'est plus gracieux, sans être dépourvu pour cela de grandeur, que les belles descriptions des landes bretonnes au milieu desquelles débute et se termine le roman de Viviane. Le portrait du prince de Lignerolles est pris sur le vif, et les fils de « preux » qui aspirent à se faire admirer comme « clowns » reçoivent dans ce roman une « volée de bois vert » qu'ils méritent bien mieux que les applaudissements de quelques imbéciles ou de femmes à l'esprit dévoyé.

Les Confidences d'une modiste et **Monsieur Azédo**, l'ouvrage qui fait suite au premier, par M. J. Metton de La Perrière, forment deux volumes dont le premier, comme titre, piquera certainement la curiosité des amateurs de récits que l'on croit être fort piquants. Nous avertissons charitablement nos lecteurs que la jeune modiste en question est une personne fort honnête, ou du moins on doit le croire, puisqu'elle le dit. Maintenant, les foules éprouveront-elles le besoin de savoir par combien d'étapes la jeune personne est arrivée à Vienne (Autriche), combien elle a fait de places dans son existence, si elle dort bien en chemin de fer et si son appétit est ouvert régulièrement à l'heure voulue ?

M. Frédéric de Spengler a tenu essentiellement à nous faire connaître **le Secret de Herta**, secret dont la révélation, tout au plus intéressante pour quelque jeune personne en mal d'amour, n'a pas eu positivement le don de nous émouvoir grandement.

Le secret de Herta, une historiette « bébête », est suivie de **la Bovardaye**, un soi-disant conte fantastique qui ne peut que faire sourire le lecteur. Et quand nous pensons que tant de chefs-d'œuvre ou du moins de choses intéressantes sont impitoyablement refusées par les éditeurs, nous nous demandons vraiment quels sont ces gens qui composent ce que l'on appelle chez les libraires le « comité de lecture ». Pauvres éditeurs, nous vous plaignons vraiment d'avoir des « comités » !

Ce n'est pas que cela nous gêne beaucoup, particulièrement nous en sommes

quittes pour hausser les épaules et jeter l'ouvrage au panier, mais le trafic qui se fait aujourd'hui entre auteurs et éditeurs ne relèvera pas la librairie romantique. On se plaint que la vente des livres ne marche pas, hé, cela ne nous étonne pas !

Avec Henri Demesse, on en a pour son argent. Cristi ! quel volume ! Eh bien, l'auteur de **la Fiancée du condamné** a voulu prouver qu'il n'y a pas que dans les petits pots que l'on fait de bons onguents. M. Demesse fait du roman populaire dans lequel il s'agit de ne pas laisser languir l'intérêt, et il y réussit.

La Mort, par le comte Léon de Tolstoï vient d'être traduit par M. E. Halpérine.

Le nom du comte Tolstoï est aussi célèbre à cette heure en France qu'en Russie. Sa dernière œuvre : *la Mort*, ne fera qu'accroître chez nous la renommée littéraire du grand Russe.

C'est le tableau le plus complet de l'agonie et de la fin d'un être, le plus saisissant qui soit sorti d'une plume de romancier.

Lente ou soudaine, indifférente et presque joyeuse chez la plante et la bête, simple encore et sereine chez le moujik, complète et plus effrayante à mesure que s'élève le niveau intellectuel — émouvante toujours — la mort est envisagée dans ce livre sous toutes ses faces, avec l'âme d'un grand poète et l'œil d'un observateur sagace jusqu'à la cruauté.

Sous ce titre : **la Crémation** *devant l'Histoire, la Science et le Christianisme*, M. le Dr Edouard de Hornstein fait paraître un livre qui arrive juste à l'heure où l'on se dispose, en France, à faire des expériences d'incinération des morts. Cet ouvrage joint à l'avantage de l'opportunité celui de ne pas être spécial à tel ou tel système, et de même que Tolstoï nous peignait tout à l'heure la mort sous toutes ses faces, le Dr Hornstein envisage la méthode funéraire crématoire sous tous ses aspects. Ce n'est ni beau ni gai, mais on rencontrera difficilement un travail plus complet, plus exact, plus instructif sur cette question. L'auteur, qui semble avoir suivi attentivement le mouvement crématoire dans les différents pays d'Europe, expose en détail, en les discutant, les raisons invoquées par les partisans et les adversaires de la crémation.

Mais, comme bien certainement nos lecteurs préfèrent de beaucoup attendre longtemps encore avant d'avoir à opter pour tel ou tel genre de sépulture,

nous voulons leur signaler un ouvrage qui pourra retarder l'instant où il faudra songer à ce sujet, qui n'offre à notre avis que de sombres horizons.

Les Recettes de famille, par M. Le Prieur, forment cinq divisions. Dans le premier chapitre, l'auteur donne les recettes ou les conseils relatifs à l'hygiène ou à la santé. Sans empiéter sur le rôle du médecin, il est bon, selon lui, et nous serons tous de son avis, de connaître les règles de l'hygiène qui prévient les maladies, et, lorsque la santé est altérée, en attendant l'arrivée du médecin, de pouvoir, avec connaissance de cause, donner les soins ou administrer les remèdes nécessaires.

L'auteur ne pouvait négliger les accidents de toute nature, dans lesquels surtout il est opportun de secourir promptement les victimes, non plus que les premiers soins à donner aux jeunes enfants, dont beaucoup périssent par l'ignorance des parents ou des nourrices. Enfin une part importante a été faite aux fortifiants, tisanes et autres remèdes inoffensifs.

Les soins de la toilette tiennent une grande place dans l'existence. Un père de l'Église n'a-t-il pas dit que la propreté est une demi-vertu ? De là le chapitre consacré aux préparations de la parfumerie : eaux de toilette, vinaigres, dentifrices, lotions et pommades pour l'entretien de la chevelure, pâtes, cosmétiques, etc.

La plus grande place a été donnée naturellement aux recettes d'économie domestique. C'est ainsi que l'auteur a consacré plusieurs notices aux opérations du blanchissage, du dégraissage, du raccommodage, sans cependant écrire un traité sur la matière. Il a aussi donné des recettes contre les animaux nuisibles, ces ennemis de la maison, pour l'entretien du mobilier, de la vaisselle, pour la confection de boissons saines et économiques, la conservation des aliments, etc.

La friandise a aussi sa place. Dans les jours de fête, la ménagère sort avec orgueil les sirops, les liqueurs, les ratafias qu'elle a mis ses soins à confectionner, ainsi que les fruits à l'eau-de-vie et menus objets de confiserie qui ne demandent point un outillage spécial.

Enfin, sous la rubrique de recettes curieuses et amusantes, M. Le Prieur a rassemblé quelques formules, en guise d'épilogue. Ce sont des recettes d'encres de couleurs ou d'encres sympathiques, le moyen de déchiffrer les cryptogrammes ou écritures secrètes, des procédés intéressants d'arpentage, quelques recettes pratiques pour la pêche, des jeux ou amusements de famille, etc.

Voilà, certes, un livre sans prétentions littéraires, mais on ne vit pas seulement de romans, et nous avons cru devoir signaler celui-ci pour le grand bien de nos lecteurs.

L'histoire de la marine, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, est parfaitement connue, et souvent ce sujet a été traité par des savants autorisés qui n'ont reculé ni devant les recherches, ni devant les fatigues. pour nous donner, d'une manière indiscutable et réelle, l'histoire de toutes les expéditions navales, sans oublier, et nous tenons à le noter, celle des pirates scandinaves, qui occupent une place très importante dans l'histoire maritime.

Ces expéditions ont été étudiées le plus consciencieusement possible, et, pour les mieux traiter, les écrivains se sont reportés aux documents les plus susceptibles de répandre une vraie lumière sur ces temps si éloignés de nous. Nous trouvons ici, cependant, une lacune. Loin de nous la pensée d'en accuser les hommes éminents qui ont consacré leur existence à l'étude de l'histoire de la marine ; la faute en est seule aux événements qui, jusqu'à présent, ne nous ont pas fourni un nombre assez considérable de documents sérieux et véritablement utiles.

Chaque jour nous apporte la nouvelle de récentes découvertes archéologiques et vient nous ouvrir un champ libre pour le travail, nous engageant à suivre les traces de ceux qui nous ont précédés dans la carrière. C'est ainsi qu'au mois de juin 1880, la presse tout entière (la presse norvégienne en particulier) s'est occupée d'une trouvaille archéologique de premier ordre, qui venait d'être mise au jour près de Sandefjord, dans le sud de la Norvège : le hasard venait de faire découvrir un navire très bien conservé et remontant, selon toutes les apparences et après examen scrupuleux, à l'époque des *Viking* (*Vikinger*) ou pirates de la Scandinavie.

C'est, comme nous le savons, vers l'an 800 que ces pirates ont commencé à porter leurs ravages sur toutes les côtes européennes.

Cette découverte d'un de leurs plus grands navires, le plus grand trouvé jusqu'ici et le mieux conservé, nous a engagé à faire une étude sur la marine des *Normands*, comme nous les nommons en d'autres termes.

M. Alfred Ravet, sous ce titre : **La Marine des Vikings**, essaie de combler la lacune dont nous parlions il y a un instant, et nous sommes fermement convaincus qu'un mémoire nouveau sur ces expéditions navales ne peut qu'être utile pour la continuation de l'histoire maritime des pays scandinaves du IXe au XIIe siècle.

GASTON D'HAILLY.

Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

Impr. Paul Bousrez, 5, R. de Lucé, Tours.

CHRONIQUE

Paris, 1er octobre 1886.

Fouiller dans son escarcelle et en tirer 3 fr. 50, prix général de toute réunion sous couverture de trois à quatre cents pages in-18 de feuilles noircies, c'est se donner l'émotion que l'on doit éprouver devant une table de baccarat.

Quelquefois, pour nous distraire, nous aimons à nous arrêter sous les galeries de l'Odéon, où nos éditeurs Marpon et Flammarion étalent impartialement les productions des éditeurs parisiens. L'acheteur, jaloux du bon placement de ses fonds, reste d'abord longtemps hésitant. Il feuillette deci et delà avant d'emporter triomphalement l'objet de sa convoitise, et seulement quand le caissier a introduit joyeusement la monnaie dans son tiroir, un pli vient marquer le front soucieux de l'amateur.

— « Le choix que je viens de faire, » semble se dire l'homme dépouillé de son pécule, en glissant sous son bras gauche le volume acquis, « est-il bien judicieux ? Ma bonne ou ma mauvaise étoile a-t-elle présidé à l'acte presque inconscient que je viens de faire ? »

Nous nous plaisons à étudier les impressions de chacun, et rien n'est plus curieux que d'observer le petit manège que l'acheteur de tout à l'heure va faire le long du chemin qui le conduira jusqu'à sa demeure où, sans doute, il va s'installer cherchant à tuer le temps ou à oublier les tracas de la vie, en lisant les élucubrations romantiques de ses contemporains. Nous suivons longtemps des yeux, l'acquéreur du volume, nous le voyons, au risque de se faire mille fois écraser, prendre un avant-goût des joies qu'il s'était promis, et peu rassuré sur le mérite de l'œuvre, parcourir fiévreusement les pages non coupées, ralentir sa marche et définitivement s'arrêter, empoigné sans doute par un passage intéressant.

« Celui-là a de la chance, » pensons-nous, « d'être tombé sur le roman qui lui plaît, car le hasard seul l'a guidé ; combien de fois en avons-nous vu d'autres dont la déception se traduisait visiblement pour nous ! et si l'homme que nous apercevons là-bas, continuant sa lecture sans se soucier des passants

dont il interrompt la circulation, se trouve si satisfait, bien sûr. il eût évité ses premières angoisses si, par la critique, il avait pu se faire une idée préalable de l'ouvrage qu'il vient d'acquérir.

— « Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse! et je vous vois venir. » nous dira-t-on, « prenez mon ours ! La *Revue des Livres,* ça ne coûte que... et votre avis à l'égard d'un livre peut fort bien ne pas être le nôtre. »

Oh ! il ne s'agit point ici de nous, mais nous voyons avec regret que les articles rares, ma foi, sur la littérature contemporaine, sont « dithyrambés » par les « princes » de la critique seulement pour les hommes connus et arrivés, tandis que les pauvres diables, nouveaux venus sont laissés dans l'ombre et attendent vainement un juste encouragement, un conseil, une critique. Rien ! le silence !

Et cependant, le public acheteur aurait besoin d'être renseigné surtout sur l'œuvre des nouveaux, comme il se plaît à lire les articles critiques des pièces nouvelles, mais, voilà, le théâtre absorbe tout, et si MM. Henri Fouquier du *XIXe Siècle*, Jules Lemaître du *Journal des Débats,* Louis Denayrouze de la *République Française* ou Francisque Sarcey du *Temps* donnaient seulement aux jeunes écrivains la moitié des lignes qu'ils consacrent aux jeunes artistes, ceux-là ne seraient pas obligés de publier dans les journaux l'odieux et stupide bulletin bibliographique dans lequel l'auteur ou l'éditeur apprend au public que tel livre nouveau est ni plus ni moins qu'un chef-d'œuvre.

Lisons, par exemple le journal le *Temps*, dans lequel M. Francisque Sarcey se sourit à lui-même et se fait remettre à sa place par Mlle Hadamard ; nous voyons dans le numéro du 20 septembre, un long article du normalien, critique destiné à prouver que lui, Sarcey, interpréterait mieux le rôle d'Andromaque que la débutante de la Comédie-Française. Eh bien, nous avouons que la manière dont Mlle Hadamard représente Andromaque nous importe presque aussi peu que celle dont le critique du *Temps* interpréterait le rôle s'il nous était donné de le voir en *peplum* sur la scène du Théâtre-Français ; Andromaque, Pyrrhus, Hermione et autres sont trop grands, ils écraseront toujours leurs interprètes.

Donc tous les feuilletons de MM. les critiques nous assomment avec leur Andromaque, et M. Sarcey qui en tient pour Sarah-Bernhardt consacre encore au moins cent vingt lignes à la question. Mais il n'y a pas de danger que l'on nous parle littérature, et le roman nouveau de M. Henry Rabusson, *le Stage d'Adhémar*, en est réduit à faire ce que font les dames du trottoir qui vantent leurs attraits.

Écoutez cela. est-ce assez bête ! est-ce assez plat !

« Dans le roman nouveau de M. Henry Rabusson, il s'agit, comme on le devine, d'un stage d'une nature toute spéciale. (Bah!) le *mordant* écrivain, l'*impitoyable* observateur, le *spirituel* analyste de la vie mondaine en a détaillé les étapes de façon à piquer la curiosité et à provoquer l'émotion des plus blasés. *Jamais* le *talent* de M. Henry Rabusson ne s'était affirmé plus *original* et plus *étincelant*, en même temps que plus dramatique. »

Et quand je pense que cette platitude s'étale dans un journal sérieux, et que M. Sarcey ou autre n'a pas le temps de s'occuper d'un volume, tant il est absorbé par ses querelles avec les dames du théâtre, et qu'il laisse la littérature se galvauder dans une réclame honteuse et que ne mérite pas, de la part de son éditeur, l'auteur du *Roman d'un fataliste*.

Peut-être si les critiques « autorisés » (!) voulaient se donner la peine de conseiller les nouveaux, et même les vieux romanciers, ceux-ci écouteraient-ils leurs observations, tandis que les artistes ont le plus grand dédain pour les conseilleurs, et on l'a bien vu cette fois, puisque, malgré les flots d'encre dépensés par M. Sarcey, la tragédienne aujourd'hui à la Comédie-Française n'a pas modifié son jeu, et par conséquent ne reconnaît pas l'autorité du critique du *Temps*.

De cette polémique engagée par M. Sarcey, soutenue du reste par les trois grands journaux cités plus haut, il ressortirait ceci que le comité de la Comédie Française reconnaît à Mlle Hadamard ce que lui refuse la critique, celle de savoir comprendre ses rôles; sans cela, pourquoi l'eût-on enlevée à M. Porel ?

Le directeur de l'Odéon est un homme vraiment à plaindre ; nous reconnaissons tous les efforts qu'il fait pour donner à son théâtre la plus grande somme d'influence au point de vue littéraire, ainsi que le soin jaloux avec lequel il choisit ses interprètes, et certainement le choix de M. Laroche qu'il nous a montré dans *l'Honneur et l'Argent* est heureux ; eh bien, M. Laroche ira rejoindre son homonyme à la Comédie-Française un de ces jours, et c'est M. Porel qui aura tiré les marrons du feu : toujours la fable de Bertrand et Raton.

Nous attendrons M. Porel à la première nouveauté, c'est alors que nous jugerons ce fameux comité qui fait des rapports si étonnants sur les pièces des jeunes.

Aux Menus-Plaisirs, un petit acte nouveau de l'auteur en vogue, M. Albin Valabrège, nous paraît fort réussi, il a pour titre : *le Sous-Préfet*.

On sait qu'une sous-préfecture est une superfétation destinée à donner une

situation aux gens sans emploi : or, M. Mélinard, un de ces bourgeois véritablement dignes d'habiter une sous-préfecture, ébloui par le costume sous-préfectoral, s'est dit que sa fille n'épousera jamais que le premier magistrat de l'arrondissement de Carindol.

Voyez comment les choses se présentent naturellement dans les œuvres des auteurs en vogue : Le sous-préfet, accompagné de son oncle, vient demander la main de Mlle Mélinard. Joie du bourgeois qui s'apprête à chanter :

Mon rêve enfin se réalise,
Ma fille aura son sous-préfet :

mais tout n'est qu'heur et malheur en ce monde, ce n'est pas le sous-préfet qui était le prétendant, c'était l'oncle.

Quiproquo et fureur du bourgeois :

J'étais heureux, mon âme était ravie,
De Carindol elle aurait fait l'envie ;

mais le sous-préfet se ravise, trouve la jeune fille charmante et va la souffler à son oncle lorsque

Le ministère est en dégringolade
Le sous-préfet tombe dans la panade ;

alors, Valabrège, un arrivé, voulant capter la confiance des ministères présents, passés et futurs, fait intervenir un ministre grand-cœur.

Le sous-préfet qui avait traité de vieille ganache le ministre arrivé aujourd'hui au pouvoir se croit perdu. Erreur, il sera préfet et épousera celle qu'il aime; elle a cinq cent mille francs de dot. — Tout est au mieux !

Au Palais-Royal, une revue, la *Briguedondaine*, que les critiques de théâtre et les gens de métier ont fortement éreintée, parce qu'elle est écrite par des hommes du monde et que l'esprit de ceux-ci n'est pas le même que celui de ceux-là. — Un succès étourdissant ! et si Sarcey ne s'est pas amusé, c'est qu'il pensait à son différend avec Mlle Hadamard.

Mais il y a peut-être un abonné au *Temps* parmi les innombrables collaborateurs à la *Briguedondaine* et huit jours après l'éreintement, le grand critique « met les pouces » ; — très drôle !

M. Émile Moreau a donné une pièce au théâtre du Vaudeville, Gerfaut, pièce tirée d'un roman de Charles de Bernard, paru en 1838. Nous croyons à un succès d'estime. et voilà tout : à notre sens, il a détruit l'originalité du récit de Charles de Bernard, et, pour faire plaisir aux âmes sensibles, par amour du convenu, il nous montre le méchant puni et fait l'apothéose du mari trompé.

Tous les journaux racontent ou ont raconté les péripéties de l'action de la pièce de M. Émile Moreau. Comme nous avons eu le grand avantage d'avoir lu le roman de Charles de Bernard, un roman et un romancier ignorés l'un et l'autre aujourd'hui, nous en donnerons ici l'analyse, et nos lecteurs pourront se rendre compte des modifications apportées par M. Moreau à l'action de l'œuvre de Charles de Bernard.

La jeune et belle baronne de Bergenheim habite avec son mari un ancien château, bâti dans une ravissante situation. Parmi les habitants des salons de Paris, dont elle faisait les délices, elle a distingué le vicomte de Gerfaut, amoureux égoïste, qui, un beau jour, vient la surprendre dans sa solitude. A sa vue, la jeune femme est troublée, car le vicomte a laissé dans son cœur de dangereux souvenirs. Elle commence toutefois par se fâcher, puis elle supplie bientôt qu'on la laisse en repos, et commande avec dignité qu'on s'éloigne pour ne plus revenir. Gerfaut, trop habile pour ne pas voir qu'il lui est permis d'espérer, reste et parvient même à devenir l'hôte du baron de Bergenheim. Bientôt, Clémence découvre que le vicomte a fait sur son cœur une vive impression ; elle l'aime, mais chaste et pure, elle combat avec une résistance héroïque la passion qui la brûle. Gerfaut flatte le mari, chasse avec lui, et a toujours l'adresse de quitter la chasse pour aller retrouver Clémence. Mais le baron de Bergenheim, averti enfin par un homme affreux, apprend l'intelligence des deux amants, trouve des lettres d'amour dont la lecture est encore le seul crime de Clémence, qu'il croit plus coupable, qu'il veut surprendre et punir. Il suppose un voyage à la ville où il doit rester quelques jours. Sa femme, attristée de ce départ dont son cœur lui révèle tous les dangers, l'engage à rester le moins longtemps possible absent. La nuit du départ du baron, Gerfaut s'introduit dans l'appartement de Clémence, qu'il trouve assise sur un divan ; d'abord elle est épouvantée, mais le bonheur de voir, d'entendre celui qu'elle aime, calme bientôt son effroi et si elle tremble encore, c'est de ravissement et d'amour ! Déjà elle s'abandonnait aux caresses perfidement innocentes de son amant, lorsque la mousseline d'une porte vitrée s'agite doucement. Clémence est perdue ! Le baron entre avec la majesté de l'homme outragé ; sans même jeter les yeux sur son épouse évanouie, sans proférer contre le séducteur une parole de colère ou de menace, il l'emmène dans son appartement

et lui demande une réparation : « Il ne faut pas, dit-il que le moindre soupçon tache la réputation de celle à qui j'ai donné mon nom ; il faut que le monde ignore la cause du combat. Demain une chasse au sanglier aura lieu, les deux combattants se placeront loin des autres chasseurs, dans un sentier où doit passer la bête, et, à un signal convenu, celui que le sort aura désigné pour tirer le premier fera feu sur l'autre. » La chasse a lieu ; le baron tombe sous la balle de Gerfaut. Clémence seule a compris que la blessure de son mari n'est pas causée par un accident, elle seule comprend la cause qui le ramène mourant auprès de la femme imprudente, sinon coupable encore. Le baron ne lui fait pas de reproches, car le désespoir de la malheureuse est affreux : il se contente, avant de mourir, de la vouer à la malédiction si elle se donnait à son séducteur. Lorsque le baron a expiré, Clémence, à laquelle il n'avait pas donné le moindre signe de pardon, rendue folle par le remords et la douleur s'élance dans la rivière par la fenêtre du balcon. Quant à Gerfaut, il retourne à Paris, où il recueille les plus brillants succès.

Ce roman, pour être dramatique, n'est pas bon à mettre à la scène; aussi M. Moreau l'a-t-il changé de fond en comble et a fait de Gerfaut un romancier dont la réputation est déplorable et qu'aucun scrupule n'arrête au seuil de l'infamie, de sorte que le principal personnage de la pièce, dont le rôle a été confié à M. Berton, est des moins sympathiques, et il faut, pour que son amante soit désillusionnée, qu'elle assiste à une scène où le romancier raconte à un ami la résistance de la jeune femme et parle de mettre tout cela en roman. Le duel a lieu comme dans le roman de Ch. de Bernard; mais c'est le mari qui tue Gerfaut, et les époux se raccommodent, grâce aux conseils d'un prêtre, qui eût bien dû ne pas être introduit dans l'action, bien que son intervention soit louable.

On s'est demandé pourquoi M. Moreau s'est donné la peine de refaire à sa manière l'œuvre de M. Ch. de Bernard, puisqu'il l'a entièrement retournée, et qu'au fond il eût tout aussi bien écrit sa pièce sans se servir des ficelles du romancier? Disons plutôt qu'il a refait *Nos intimes*, et sans que la pièce nouvelle soit supérieure à l'ancienne.

Ch. de Bernard était logique, un peu naturaliste peut-être, à la manière de Balzac; il ne punissait pas providentiellement le criminel en ce monde, et dans le duel il n'admettait pas que le « jugement de Dieu » fût article de foi. M. Moreau ne pouvait faire autrement que d'être moraliste; au théâtre, quoi qu'on en puisse dire, la moralité s'impose. Mais est-il donc utile de nous représenter toujours la même histoire de l'adultère, et le talent de M. Moreau ne peut-il s'exercer sur un autre sujet? Du reste, nous y reviendrons.

Le plus triste de tout cela, c'est que le plus mauvais rôle, celui du curé encombrant, avait été distribué à un débutant : quelle chance pour lui !

Mais il faut dire aussi que la presse fait un tel bruit autour de ces jeunes... du cabotinage, qu'elle en oublie tout à fait les jeunes de la littérature ; elle note avec soin les gestes ou les grimaces des nouveaux venus sur les planches et hausse les épaules aux efforts des petits messieurs qui demandent place au foyer littéraire. N'est-ce pas tout naturel ? Sauf Sarcey, qui pourrait avoir la velléité de faire admirer ses charmes plastiques sous le peplum d'Andromaque, en général, peu de critiques aspirent aux « planches », et par conséquent ils n'envient pas les gloires de la scène, comme acteurs du moins, tandis que tout nouveau en littérature est à craindre : il veut sa place et peut renverser quelque gloire aux pieds d'argile comme la grande presse en contient tant, et dans le royaume des médiocres, on ferme toujours les portes.

Nous allons un peu nous reposer, car dans ces derniers temps nous avons supporté tout le labeur de cette Revue. Un autre dira ce qu'il pense de l'*impitoyable* observateur Rabusson, un autre aussi appellera l'attention de nos lecteurs sur le *Dictionnaire étymologique* de M. Charles Toubin : quelle science curieuse que l'étymologie !

Et tenez, nous allions peut-être terminer ici cette petite chronique, lorsqu'il nous tombe sous les yeux un livre étrange d'Émile Goudeau : **Voyages et Découvertes de A'Kempis à travers les États-Unis de Paris**. Ce fantaisiste, dont l'humour et l'esprit dérideraient un atrabilaire endurci, peint en dix lignes toute la science étymologique, sous prétexte de donner l'étymologie du mot : *Casino*.

« Ce mot vient par corruption du mot latin : *Asinus*, *âne* en français, mot précédé du quantitatif *quot*, qui veut dire *combien* : quot Asini. En retranchant l'*u* et *t* de quot, et le dernier *i* d'*Asini*, et de plus, en déplaçant l'*o* de *quot* et le mettant à la fin, on a d'abord obtenu, vers l'an 786 de notre ère, le vocable qasino, dont les modernes ont fait *Casino*. » — Ça n'est pas plus malin que cela !

Gaston d'Hailly.



ANALYSES ET EXTRAITS

C'est un livre très mondain, **le Stage d'Adhémar**, plein de futilités et de papotages au milieu desquels se traîne un peu longuement un roman bizarre, tournant presque aux changements à vue, mais bien écrit et en somme intéressant, quoique fort peu dramatique.

Adhémar de Busigny, charmant garçon, orphelin de père et de mère, héritier d'une grande fortune et d'un beau nom, n'a plus d'autres parents qu'un grand-père très vieux-beau, le duc de Busigny, et la duchesse, sa grand'mère, femme excellente et adorant son petit-fils, le seul héritier du nom.

Le roman débute au château de Troussecourt appartenant au duc. Le dîner vient de finir ; on en est à la petite sauterie traditionnelle, lorsque quelques jeunes dames et des jeunes gens se trouvent réunis dans un salon.

Dans cette réunion une dame, la baronne de Gatry attirait particulièrement l'attention des quelques messieurs que le hasard avaient réunis dans cette réception de château. En vérité, il n'y avait rien pourtant dans l'attitude de cette aimable personne qui justifiât cette attention de ces tout jeunes hommes, mais l'inexorable chronologie des fastes mondains lui assignait un âge ayant quelque peu dépassé la quarantaine, et, dit-on, les jouvenceaux ont un faible pour la maturité bien conservée.

« L'aimable et élégante personne s'acquittait en toute conscience, mais en toute simplicité de son rôle de mondaine : on lui parlait avec empressement et galanterie ; elle répondait avec charme, — ni plus ni moins. — Elle était fort séduisante au demeurant. A y regarder de tout près, il y avait bien çà et là, aux ailes du nez, par exemple, à la commissure des lèvres et des paupières, quelques traces superficielles du passage des ans, de ces rides légères qui ne sont pas dépourvues de séduction d'ailleurs, non plus que les premières mélancolies de l'automne ; mais la taille dégagée, les belles épaules pleines et tombantes de la baronne, ses bras ronds et à la fois déliés, la rayonnante pâleur de sa peau, la rendaient, dans l'ensemble, parfaitement désirable encore. Aussi, tous les hommes présents à Troussecourt, — sans excepter le

vieux duc, qui ne la perdait guère de vue, tandis qu'elle passait devant lui entraînée dans une valse, — paraissaient-ils la désirer à l'unanimité, ce qui est un bel éloge. Son plus grand charme, ou du moins sa plus grande force perturbatrice, résidait dans le surprenant mélange de rondeur et de gracilité des formes ; il y avait là un contraste savoureux, un défi à l'âge, une exception à la loi commune, qui veut que le complet épanouissement de la beauté ne se distingue guère de l'épaississement des contours ni la suprême majesté des lignes de la lourdeur de la silhouette. D'autres attraits qu'elle possédait en propre, c'était la suavité d'un regard profond, un peu fixe, puis la caresse auxiliaire de ses gestes lents, enlaçants. Elle était de ces femmes que l'on regarde, que l'on suit et que l'on aime sans résistance, sans discussion avec soi-même, parce que cela semble inévitable et doux. « Ça durera ce que ça pourra, se dit-on, mais ça ne fera jamais grand mal. »

« Après la valse, elle vint s'asseoir auprès du vieux duc. Mais lui, galamment, se leva, et, par coquetterie, resta debout pour lui parler.

« — Ah ! si j'avais encore l'âge de la danse ! fit-il.

« — Qu'à cela ne tienne, Monsieur de Busigny ! Je vous accorde la première valse.

« — Oh ! moi... Mais, tenez, il y a aussi mon petit-fils, qui ne demanderait pas mieux que de valser avec vous. Et, de sa part au moins, le souhait n'a rien d'irréalisable.

« — Adhémar ! Monsieur Adhémar ! dit en riant la baronne. Vous croyez ?... Mais n'y a-t-il pas ici une jeune personne qui, bien mieux que moi, lui doit donner satisfaction sous ce rapport, et ne vient-il pas précisément de valser avec elle ?

« Mme de Gatry, qui n'avait eu aucun regard — aucun regard apparent du moins — pour Adhémar de Busigny lorsque le duc l'avait nommé, en eut pour Mlle de Sylvianne, laquelle venait de quitter le bras de son danseur et d'encadrer sa belle tête brune et grave entre les têtes blondes d'autres jeunes filles.

« — Bah ! bah ! jurez-moi donc qu'il ne vous fait pas la cour ?

« — Vous le calomniez, le pauvre garçon. Il n'y a jamais songé.

« — Alors c'est un sauvage, et mon sang est en train de mentir !

« — Il a peut-être de bonnes, d'excellentes raisons, votre petit-fils, pour ne pas se mettre en peine de ces choses-là.

« — Ciel ! l'y croyez-vous impropre ?

« — Vous savez bien ce que je veux dire.

« Du bout de l'éventail, Mme de Gatry désignait la grande jeune fille brune

dont la séraphique beauté, depuis un instant, semblait s'humaniser au contact de ses compagnes.

« — N'a-t-il pas là, reprit la baronne, de quoi s'occuper, et sérieusement?

« Elle avait glissé une intention de raillerie sous ce dernier mot.

« — Oh! reprit le duc, c'est, en effet, le secret de tout le monde que le secret de la duchesse. Mme de Busigny, en voulant marier ces deux enfants-là, n'a rien imaginé qui ne fût à la portée de toutes les sagacités... Et dire que la chose serait déjà faite peut-être, ou sur le point de se conclure, si je n'y avais mis bon ordre!

« — Tiens, dit la baronne, très attentive sous son air de nonchalance, c'est vous qui fourrez des bâtons dans les roues du char nuptial? Et pourquoi cela, grand Dieu?

« — Par ce qu'Adhémar est trop jeune. Une mère ou une grand'mère, — ici, c'est tout un, — témoigne toujours une hâte insensée lorsqu'il s'agit de marier un garçon que la vie va lui prendre; elle est aussi pressée de lui voir administrer le sacrement qu'elle le serait peu s'il s'agissait d'une fille : il lui semble que tout sera sauvé quand le jeune homme couvé par elle aura fait son nid. En réalité, c'est le contraire: plus tard on y vient, plus il y a de chances pour qu'on s'y tienne.

« — De sorte que... nous n'irons pas encore à la noce.

« — Ma foi, non! On ne se marie pas comme cela à vingt-deux ans! Il y a un stage à faire; il faut qu'Athémar le fasse... à Paris, puisque Mme de Sylvianne et sa fille habitent Paris neuf mois sur douze. De reste, je dois dire que du côté de mon petit-fils, je n'éprouve pas la moindre résistance. »

Dans cette conversation, l'auteur pose les jalons de son roman: Adhémar est fiancé à Mlle de Sylvianne; la duchesse voudrait voir son petit-fils marié, le duc croit devoir retarder cette union. Adhémar partira pour la capitale, dès le lendemain, en même temps que les invités du château vont se disperser.

Mais deux faits principaux se sont passés qui vont nouer l'intrigue de ce roman: Alix de Sylvianne a avoué à celui que chacun regarde comme son fiancé qu'elle a peu de goût pour le monde et qu'elle désire se retirer dans un couvent. Elle le supplie de ne pas trahir son secret et de laisser croire à tous qu'il se considère comme son futur époux; de la sorte, elle n'aura pas à lutter avec sa famille, ne voulant lui révéler que plus tard ses intentions; de plus, cette situation écartera les soupirants.

En second lieu, si Adhémar est vivement étonné de la grave communication que vient de lui faire celle qu'il avait toujours considérée comme devant être sa future femme, il s'assure très facilement des sentiments de Mme de Gatry à

son égard. Ces sentiments sont fort tendres, et il commence son stage, après avoir essuyé un long discours assez paradoxal de son grand-père sur la nécessité de ce stage, en devenant l'amant de la jolie mais un peu mûre baronne.

Cela dure un certain temps, puis, au grand regret de Mme de Gatry, Adhémar vole à de nouvelles amours, ce qui donne à l'auteur l'occasion de nous peindre certains types de femmes du monde, aussi peu vertueuses que possible.

Comme tableau de la vie mondaine, cette partie du roman est certainement la plus intéressante.

Tout à coup, Adhémar s'éprend d'une jeune fille, Regina de Moirans, amie d'Alix de Sylvianne , adorable personne dont le seul défaut est d'être pauvre et d'appartenir à une famille quelque peu tarée. Regina a deux sœurs plus jeunes qu'elle, mais très évaporées, dont les allures laissent place à la médisance. Particulièrement on les trouve un peu familières avec un certain banquier, trop ami de cette famille, et les commentaires vont leur train.

Adhémar, à la grande stupéfaction de ses parents, leur apprend son amour pour Regina et leur exprime son désir d'épouser la jeune fille. Ceux-ci refusent leur consentement, et une lutte morale s'engage bientôt entre le duc de Busigny et son petit-fils. Celui-ci en sort vainqueur, épouse Regina qui avait été calomniée ainsi que ses sœurs qui, elles, sont les filles du banquier ; bref, tout s'arrange, et le stage d'Adhémar se termine à la satisfaction de tous.

Comme bien d'autres, le roman de M. Henry Rabusson n'a pas de sanction, car si Adhémar se trouve assez bien de son stage et trouve après quelques aventures la femme rêvée par son grand-père, celle qui lui apportera le bonheur, il n'est pas certain qu'il soit absolument utile de faire « la vie » pour être ensuite un excellent mari et trouver une femme déiale.

Le Stage d'Adhémar n'offre rien de particulièrement palpitant comme action, mais les détails en sont attachants.

Le roman de Mme la princesse Olga Cantacuzène-Altieri, **Irène**, est plein de grâce, et l'histoire de cette jeune grecque, Irène Agatoklès, est bien faite pour émouvoir les âmes sensibles, mais ce qui me plaît par-dessus tout dans ce livre, ce sont les portraits d'Agatoklès, le père d'Irène, et celui de l'abbé Chamillac.

Les Gens de la vieille roche, voilà un titre qui plaît au premier abord, et en parcourant les quelques nouvelles que M. Hippolyte Verly nous donne sous ce titre, on s'aperçoit vite que la première impression était bonne.

Écrivain de talent, M. Verly sait faire mouvoir très habilement ses personnages sans se perdre dans les détails.

La Maison Boussemart est l'histoire d'un grand industriel qui a voulu employer autour de lui les nombreux membres de sa famille. Comme Boussemart est veuf et fort riche, on comprend qu'une cousine ayant des filles à marier fasse tout son possible pour enseigner à celles-ci ou tout au moins à l'une d'elles le moyen de se faire désirer par son riche parent. Pour éloigner une jeune fille dont elle redoute le charme et dont pourrait s'éprendre Boussemart, elle a recours à la calomnie, de là une intrigue courte, mais intéressante.

Les deux Auberges est un récit fort dramatique, dont l'action repose sur la haine de deux hôteliers exerçant leur profession, l'un au *Coq-Chantant*, l'autre au *Coq-Triomphant*.

Ce qu'il advient de cette antipathie entre les propriétaires de ces deux coqs plumant également les voyageurs, vous voudrez le lire dans le volume, mais nous dirons cependant que la fille du *Coq-Chantant* aimait le fils du *Coq-Triomphant* et que ce fut cet amour qui conduisit l'un des deux irascibles hôteliers à porter sa tête sur l'échafaud, quoiqu'il fût innocent du meurtre de son confrère.

La Fin d'une race et *Pardaïlhan* complètent ce joli volume, qui a le grand mérite de sortir des sentiers battus.

Les Voyages et Découvertes de A'Kempis à travers les États-Unis de Paris, par M. Émile Goudeau, est un volume illustré très humoristiquement par Henri Rivière, un voyage d'une fantaisie étourdissante, dont le fond critique sera compris seulement de ceux-là qui connaissent bien le dessous des choses.

A. Kempis est un reporter Montmartrais qui descend de sa colline pour reconnaître le pays qui se trouve au bas de la butte célèbre par les boulets que le bon Henri IV expédiait aux Parisiens sous prétexte de leur offrir « la poule au pot » chaque dimanche. Le livre d'Émile Goudeau est une folie, spirituelle d'un bout à l'autre, et les études de son explorateur sont aussi consciencieuses qu'elles ont de résultats comiques.

L'infatigable nouvelliste Catulle Mendès nous donne encore un volume

poétiquement voluptueux sous le titre de la première des nouvelles contenues dans le livre, **Lesbia**, titre qui nous dispense d'insister et qui en dit suffisamment long.

Le roman judiciaire que M. E. A. Spool a traduit de l'anglais d'après H. Wood, **le Château tragique**, est un de ces récits dont le besoin ne se fait peut-être pas absolument sentir chez nous, où l'on a usé et abusé du genre ; et puis, est-il bon d'être si gracieux envers les auteurs anglais ? Car je ne pense pas que les éditeurs français du *Château tragique* ignorent que tous les romans anglais roulant sur un assassinat mystérieux se ressemblent et ne sont que prétexte à conversations sur des questions de ménage, prétexte à tasses de thé.

Le fermier Hallijohn a été assassiné. Bien. Le juge se transporte sur les lieux pour constater le crime. Parfait. Ledit juge s'empresse de faire son enquête en dépit du sens commun ; c'est le propre de tous les magistrats de romans, et puis après ? Trouve-t-on dans l'œuvre de H. Wood quelques scènes absolument dramatiques? Non, mais on y rencontre de gracieux visages de femmes et, comme toujours, des gens goutteux : c'est le type du lord anglais. On n'a pas plutôt parcouru une vingtaine de pages du dramatique ? récit qu'une dame — ici c'est M[me] Hare — dit à sa fille, Barbara :

« — Barbara, mon enfant, je suis sûre qu'il est l'heure du thé !

« — Que le temps vous semble long, maman ! il y a à peine un quart d'heure que je vous ai dit qu'il était six heures dix.

« — J'ai bien soif, murmura la malade, allez donc encore voir la pendule, Barbara.

« La jeune fille, sans dissimuler un geste d'impatience, se leva, ouvrit la porte, et regarda la grande horloge du vestibule.

« — Il est sept heures moins vingt-cinq.

« — J'ai si soif, répéta M[me] Hare, presque avec les larmes dans la voix. Je voudrais bien qu'il fût l'heure du thé.

« Puis il se fit un silence de quelques instants.

« — Voici mon père, dit tout à coup Barbara.

« Le juge entra. C'était un homme de moyenne taille, à la démarche solennelle et portant une perruque blonde. Son nez aquilin, ses lèvres pincées, son menton pointu présentaient la grave caricature du gracieux visage de sa fille.

« A peine eut-il ouvert la porte :

« — Richard ? s'écria M[me] Hare du fond de ses châles.

« — Eh bien ? fit M. Hare impassible.

« — Vous serait-il égal que nous prissions le thé maintenant ? »

Cela pourrait durer longtemps comme cela et suffirait peut-être pour remplir un volume ; mais non pas pour remplir d'admiration le lecteur français qui s'imagine qu'on ne traduit jamais que les chefs-d'œuvre et qui achète sur « la foi des traités » ce qui fait une concurrence aux volumes français, voilà pourquoi j'estime que cela n'est pas bon.

Dans le temps, la *Bibliothèque des Chemins de fer* nous vendait toutes ces traductions de l'anglais au prix de 1 fr. 25 ; aujourd'hui nous devons les payer 3 fr. 50. Pourquoi ? — Le thé a donc subi une hausse considérable ?

Le nouveau volume de M. Henri des Houx, **Ma prison**, est curieux et intéressant. Le fougueux écrivain qui vise la renommée de défunt Louis Veuillot n'a cependant pas subi le long martyre de Silvio Pellico, puisque son incarcération n'a pas duré plus d'un mois : mais si le réclusionnaire du Spielberg ne récrimine guère, M. des Houx ne cesse de répandre le fiel et l'amertume.

Cette fois, l'autorité suprême de l'Église n'aura pas à fulminer une sévère condamnation contre son nouveau livre, et il ne sera pas exclu de la communion chrétienne pour avoir livré aux jugements profanes les personnes et les choses sacrées qu'il avait pu approcher pendant son séjour de trois années auprès du Vatican ; non, je crois même qu'il sera plutôt encouragé, car il aura propagé à Rome l'emploi de l' « insecticide », et l'on sait que la Ville sacrée, pour offrir aux voyageurs les restes d'une civilisation disparue aujourd'hui, sauf ses monuments, prépare aussi dans ses hôtels des nuits sans sommeil à ses hôtes.

Mais si le condamné a droit de maudire ses juges, si M. des Houx profite largement de ses droits, il faut reconnaître que son livre donne une idée peu avantageuse du régime des prisons italiennes.

Avec le joli livre de M. Louis Fouquet, **Romans d'Auvergne**, nous voici loin des études parisiennes qui abondent et, au fond, se ressemblent à peu près toutes. Il semble que l'écrivain qui veut approfondir le pourquoi de la vie dans les grandes villes se ressente de l'atmosphère épaisse qui alourdit le cerveau, tout en surexcitant les nerfs, tandis que le peintre des paysages et des mœurs champêtres a l'esprit plus léger, en lui tout est calme, il boit l'air pur, son âme s'élève à la contemplation des vastes horizons.

Les *Romans d'Auvergne* respirent l'originalité des recoins perdus de notre belle France auxquels l'écrivain a voulu laisser leur couleur locale. L'attrait est dans la simplicité des deux récits qui composent le volume, *le Trou de la*

haie et *la Dot de Cendrillon*, mais il est aussi dans l'excellente préface dont M. Gabriel Marc fait précéder l'œuvre pour en faire ressortir la valeur.

Le lecteur, en parcourant les pages si vivantes de *la Dot de Cendrillon*, nouvelle que je préfère peut-être au *Trou de la haie*, n'éprouve aucune fatigue tant le récit coule de lui-même, et si, dans ces villages des monts d'Auvergne, il ne trouve pas des êtres absolument vertueux, il ne ressent cependant aucun dégoût à pénétrer ces mœurs un peu grossières, à vivre auprès de ces paysans âpres au gain, mais dont les défauts sont dus aux durs labeurs qui les rendent avides de possession.

M. Louis Fouquet, dit son préfacier, n'en est pas à ses débuts. Il a publiée en 1873, à la librairie Lemerre, ce *Livre des Ruines* tout vibrant de patriotisme et d'indignation, tout imprégné des larmes de la France en deuil, tout palpitant d'espérance où l'on trouve ce remarquable poème les *Corbeaux*, que l'Académie Française a mentionné et récompensé à la fin de 1871. Il a conquis sa place par une langue toujours châtiée, par l'emploi savant des rythmes, par une émotion soutenue, dans ce groupe des poètes patriotes où Paul Déroulède à vaillamment combattu. Le *Livre des Ruines* sera lu longtemps encore avec un intérêt poignant. Car les sombres tableaux qu'il évoque sont, hélas ! présents à notre mémoire, et le temps ne saurait en atténuer la sinistre grandeur.

Depuis, M. Louis Fouquet a fait paraître les *Heures d'oubli*, poésies rêveuses ou attristées, d'une diversité de forme et de sentiments qui captive sans détruire l'unité de composition. Ce sont des scènes et des récits, des impressions intimes, des invocations, des pages d'album, toujours de beaux vers. Parfois un paysage d'Auvergne se détache radieux, comme ce coucher de soleil dont voici les premières strophes :

« Le couchant verse au loin sa rougeur lumineuse
Sur la plaine, estompant ses replis ondulés ;
Ainsi qu'un mur géant, la chaîne montagneuse
Découpe à l'horizon ses sommets crénelés.

« En face, les grands pays, ceints de clartés humides
Colorent un instant leur contour vague et bleu.
On croit voir s'aligner de hautes pyramides,
Plongeant leur crête ardue au sein d'un ciel de feu.

« Du chaos volcanique éternelles épaves,
Des rocs noirs ont roulé de leurs flancs assoupis,
Et, surnageant encor sur le désert des laves,
Semblent d'antiques sphinx, au soleil accroupis... »

Mais l'auteur de ces stances n'est pas toujours resté dans ces altitudes sereines. Les cordes de sa lyre ont fait entendre des accords divers. On n'a pas oublié cette *petite* Némésis, pétillante de verve, d'ironie et de malice, par laquelle il a prouvé, comme avant lui le maître écrivain des *Cariatides* et des *Odes funambulesques,* que le lyrisme n'exclut pas l'esprit.

Aujourd'hui, le poète suspendant sa lyre aux saules de la Limagne, a voulu étudier dans leur vérité absolue, dans leur réalité exempte d'ornements les habitants de son pays, leurs mœurs et leurs usages, et écrire les deux nouvelles qui composent ce volume.

Assurément il a dû faire un effort réel pour se séparer un moment, de ses aspirations vers l'idéal, de cette faculté généralisatrice et *sélective* qui ne l'invitait à ne voir que le beau côté des choses. Il est arrivé cependant à son but. Subissant la tendance actuelle vers la peinture de la vie réelle, il a pris bravement le taureau par les cornes ; il est devenu observateur attentif ; il a noté minutieusement les faits et gestes du petit monde qui l'entourait ; il a tracé le dessin ferme et net du modeste village auvergnat, avec ses paysans, ses chaumières, ses enclos bordés de haies et son clocher en pointe coupant le ciel.

C'est en effet la vie des champs, avec ses mesquineries, ses commérages, ses intrigues et ses amours que vous allez trouver sans atténuations dans ce livre.

Dans le premier roman, *le Trou de la haie*, dont l'intérêt est habilement soutenu, une des nombreuses superstitions populaires, la peur des revenants, domine tout et fait mouvoir toute l'intrigue, où le comique touche au drame.

Dans la *Dot de Cendrillon*, c'est l'avarice, sous toutes ses faces, qui est le fond du sujet. La passion de l'argent mène tous ces personnages bien campés et bien vivants, et les quelques exceptions que le sentiment de l'honneur transfigure ne font que mieux ressortir la petitesse des autres. Les fiancées du village deviennent tout de suite bien plus attrayantes quand elles sont des filles de « vingt-cinq mille francs », suivant une expression qui rappelle la cynique interrogation américaine : « Combien vaut-il ? »

L'impression rêveuse des champs se dégage d'elle-même de ces idylles vulgaires en apparence et, en parcourant ces pages, il nous est arrivé plusieurs fois de songer aux tableaux de Bastien Lepage, à la *Cueillette des pommes de terre*, au *Bûcheron*, et particulièrement à cette toile bien connue, où, près des carrés de choux et de salades, séparés par le treillis de bois que fleurissent les haricots et les pois de senteur, deux jeunes amoureux du hameau voisin se tiennent debout, sans se parler, dans cet embarras charmant qui est le plus doux aveu.

Ce que M. Gabriel Marc dit du livre qu'il présente au public, nous le pensons aussi, mais peut-être n'a-t-il pas assez insisté sur la vérité des caractères des personnages que fait mouvoir M. Louis Fouquet.

Dans le *Trou de la haie*, ce jeune homme, celui que l'on désigne sous le nom de M. Henri joue un rôle auquel l'auteur a donné toute sa valeur. Ignorant encore l'amour, mais en pressentant les joies, son cœur s'émeut à la pensée que Joséphine le prend au sérieux, et dans sa quasi-innocence, il lui fait une déclaration qu'un homme n'aurait peut-être pas osé articuler d'une façon aussi crâne. Aussi, quelle désillusion lorsqu'il ne peut plus douter qu'il a servi de jouet à l'amante de Célestin ! quelle colère ! et comme sa vengeance est enfantine ! C'est charmant et c'est vrai.

Mais, où M. Louis Fouquet a été d'une habileté extrême, c'est dans *la Dot de Cendrillon*. Un autre eût certainement fait mourir l'oncle à héritage, M. Fouquet le rappelle au contraire à l'existence, de sorte que le mariage de l'héroïne se fera sans qu'il y ait deuil dans la famille : Elle trouvera le bonheur auprès de Gilbert, ils ont bien le temps d'attendre la dot.

Alex. Le-Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Le travail que M. Charles Toubin soumet au jugement des savants, sous ce titre : **Dictionnaire étymologique et explicatif de la langue française**, diffère sensiblement des autres ouvrages du même genre dans la question capitale des origines de notre langue nationale. L'école étymologique, aujourd'hui dominante, et dont Diez, Littré, Scheler et Brachet sont les principaux représentants, n'admet guère pour notre langue que trois grandes paternités : le grec, le latin et le tudesque, et ce n'est que bien rarement qu'elle y fait intervenir le celtique. Littré y ajoute l'arabe en faisant à cette langue, suivant M. Ch. Toubin, une part beaucoup trop large, comme il reproche à Brachet d'exagérer de même le rôle de l'italien ; à Diez et à Scheler de voir partout dans le français des mots tudesques qui y auraient été introduits surtout par la Hollande. Ce qui a trompé ces savants philologues, dit M. Toubin, c'est la présence dans notre langue d'un assez grand nombre de vocables qui se trouvent aussi dans le tudesque, vocables faisant partie du fond commun indo-européen, et que nous n'aurions pas plus empruntés aux nations germaniques qu'elles ne nous les ont empruntés elles-mêmes. Pour ne citer qu'un exemple, ajoute M. Toubin, Diefenbach, Diez, Scheler, Littré et Brachet regardent les mots *est*, *ouest* et *sud*, comme des emprunts faits par le français au tudesque, tandis que lui trouve la racine de ces mots dans le sanscrit, où les Gaulois les auraient pris, ainsi que les Germains.

Est, angl. *east ;* allem. *est*, mots dérivés par contraction du sansc. *asita*, p. passé d'*as*, briller, éclairer. Prop. point *éclairé* le matin avant les autres parties du ciel.

Ouest, allem. et angl. *west*, mots dérivés, avec changement régulier d'*a* en *ou*, du sansc. *asta,* que Burnouf explique dans les termes suivants : « Coucher du soleil, disparition, fin ; nom d'une montagne située *à l'ouest*, *derrière laquelle se couchait le soleil,* » *asta* étant formé lui-même d'*a* priv. et sansc. *stâ* se tenir debout (ne plus se tenir debout, se coucher). Ouest, point où le soleil *se couche*, *couchant*.

Sud, anglo-sax. *sudh;* all. *sud*, angl. *south*, mots vraisemblablement dérivés du sansc. *uda* et *sudà*, eau; sudâmen, mer; gr. *udor*, à cause de la situation géographique de l'Océan indien, de la mer Rouge et de la Méditerranée, par rapport aux contrées qui passent pour avoir été le berceau de la race indo-européenne. Propr. *la mer*, *ce qui est vers la mer*, l'Europe et l'Asie étant bornées dans toute leur étendue par la *mer* du côté du *midi.*

Le latin et le celtique avaient de même, en commun, un grand nombre de vocables puisés de part et d'autre au fonds aryen : *char*, *chair*, *chat*, *cher*, *chien*, *chou*, *cire*, *classe*, *corps*, *croix, couronne*, etc., etc., mots qui se trouvent dans le welsh, le cornwallais, l'armoricain, l'irlandais et le gaélique, et que, par conséquent, les Gaulois, nos ancêtres, n'ont pas eu besoin d'emprunter aux Romains.

Nous avons été, il est vrai, Romains pendant un peu plus de cinq cents ans, et nous avons subi, pendant une période d'une durée à peu près égale, une semi-domination germanique, mais cinq cents ans, dit M. Ch. Toubin, suffisent-ils pour supprimer l'idiome d'un peuple conquis?

Et il ajoute :

« La Bohême est entourée de plusieurs côtés par des nations germaniques, et depuis son dernier roi national, Wenceslas II, elle compte, en défalquant quelques courts interrègnes slaves, plus de cinq cents ans de domination allemande ou autrichienne. A-t-elle perdu sa langue propre? Beaucoup de Bohémiens parlent deux langues au lieu d'une seule, voilà tout. De même les Espagnols du sud-est de la Péninsule, à qui près de huit siècles d'occupation arabe n'ont nullement enlevé leur idiome national, et les Irlandais qui, annexés à l'Angleterre depuis 1169, conservent leur langue, sœur de la nôtre, aussi vivace qu'aux jours de leur indépendance. La Provence est réunie à la France depuis plus de quatre cents ans, et cependant elle a encore, non pas seulement sa langue propre, mais, chose plus rare, une littérature en pleine activité. Les choses n'ont pu se passer autrement dans la Gaule romaine, et dès lors il paraît impossible que le celtique ait, dans le français, une part aussi restreinte que celle que lui assigne l'école étymologique actuelle. »

Même remarque pour le sanscrit. « Les savants qui se sont livrés aux féconds travaux de la philologie comparée s'accordent tous à reconnaître qu'il y a eu une époque où du Brahmapoutra jusqu'à l'Armorique, l'Irlande et l'Islande existait une même langue dont les dialectes différaient peu entre eux. Telle est l'opinion des philologues qui ont illustré les noms de Wilson, Johnson, Man, Muller, Bopp, Adalbert Kuhn, Burnouff, Oppert, etc. Le sanscrit est un de ces

dialectes et le mieux conservé, le plus riche en révélations sur les origines des idiomes de l'Europe et de l'Asie. »

On le voit tout le monde savant est d'accord : mais, après ces témoignages tout platoniques, on voit cet important idiome occuper une place presque nulle dans les préoccupations de nos étymologistes qui se bornent à étudier le grand courant philologique asiatico-européen dans sa partie la plus éloignée de la source, au lieu de remonter jusqu'à la source même, où bien des étymologies sont encore limpides et visiblement saisissables.

Comme toutes les sciences qui ne reposent pas sur des données absolument exactes et dans lesquelles chacun apporte une sorte de parti pris aux théories qui sont propres à celui qui les applique, la philologie n'est pas fixée, et tel ou tel étymologiste peut propager à son gré les erreurs les plus grossières et celui qui se sert de tel ou tel dictionnaire risque fort d'être mal renseigné. Nous croyons donc que ce n'est que par la comparaison que l'on se fera une opinion, et voilà pourquoi nous signalons aux philologues le nouveau dictionnaire étymologique de M. Charles Toubin, qui vient apporter une nouvelle pierre à l'édifice un peu fragile d'une science dont la clef de voûte est loin d'être posée.

En ce moment, on n'entend parler que de la question sociale, et il faut dire que peu de citoyens sont à même de la comprendre. Si l'on écrit tant de choses absurdes dans les journaux, si l'on débite telle quantité d'idiotismes dans les réunions publiques, c'est que les gens qui veulent traiter ces questions s'inspirent bien plus des idées de leurs lecteurs ou de leurs auditeurs que des principes de la saine raison et de la discussion loyale.

L'Académie de Nîmes avait mis au concours pour l'année 1885 une « Étude sur les Syndicats professionnels, leur but, leur utilité, leur action sur les grèves, leur législation ».

La médaille d'or a été décernée au travail de M. Émile Reinaud, avocat à la cour de Nîmes, travail que vient de publier la librairie Guillaumin et Cie, et dont nous recommandons la lecture si l'on veut connaître à fond le rôle historique et économique des Syndicats professionnels avant et depuis la reconnaissance légale de ces associations par la loi du 21 mars 1884.

HENRI LITOU.

Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

IMPR. PAUL POUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 15 octobre 1886.

Jadis, les poètes et les hommes de lettres se retiraient aux champs pour échapper aux soucis du *forum*, aujourd'hui il n'en est plus ainsi, et si on lit, à Saint-Raphaël, sur la porte d'un marchand de fleurs: Alphonse Karr, *jardinier*, on peut aussi fleurer dans les journaux, moins que républicains, la prose satirique de l'exploiteur de la violette.

Certes, quoique jardinier, on a le droit d'avoir ses opinions, et maudire la République est un passe-temps bien fait pour reposer du travail de la bêche et du râteau ; seulement Alphonse Karr n'est point un convaincu, et dans toutes ses chroniques on sent l'homme qui fait de l'opposition, histoire de se distraire. Nous autres qui avons été élevés au bourdonnement de ses *guêpes*, nous savons fort bien qu'il n'était pas plus tendre pour le grand-père de celui qui sera peut-être Philippe VII qu'il n'est galant pour la dame au bonnet phrygien. Sous son fouet, M. Thiers, alors qu'il n'avait pas encore rêvé de chausser les souliers d'un monarque, M. Guizot et tant d'autres ministres de Louis-Philippe faisaient la même grimace que la font aujourd'hui les citoyens Ferry, Bert, Cattiaux, Méline, etc., etc.

Si Alphonse Karr, Dieu l'en préserve, décrochait un jour le portefeuille de l'Agriculture, il serait capable de diriger les assauts des envieux de son propre maroquin. Donc, n'ayant jamais tenu la queue de la poêle, le satirique jardinier l'a toujours eu belle à critiquer de ci et de là depuis quarante ans, et comme il le fait toujours avec esprit, on se plaît à le lire tout en ne l'écoutant guère, car si depuis qu'il signale la bêtise des gens on avait réformé tous les abus qu'il flétrit, nous vivrions dans l'âge d'or.

Dans son nouveau volume, la *Politique au jardin*, l'auteur de *Sous les Tilleuls* entremêle fort agréablement ses connaissances de la culture des fleurs et ses appréciations sur la manière de traiter le gouvernement des humains. Le rôle d'opposant quand même est assez facile, aussi ne me délecté-je que fort médiocrement à la lecture des sempiternelles piqûres que le plume-aiguillon d'Alphonse Karr essaye de faire sur la peau des gens en place, mais

en revanche comme je me délecte à suivre ce lettré dans les raffinements de son style !

Le titre principal de la *Politique au jardin* se compose de deux mots formant antithèse : **Roses et Chardons**, plantes ayant chacune leurs épines, mais la rose offre en compensation son enivrant parfum tandis que le chardon n'est digestif que pour les ânes. Est-ce à dire que les politiciens font leurs agapes de cette dernière plante ? Ma foi, je n'y contredis pas trop, et dédaignant les vieilles rengaines dont nous berce Alphonse Karr sous prétexte d'aiguillonner le gouvernement, je me plais à respirer ses roses, et là, je le retrouve jardinier, c'est-à-dire un homme qui fait son métier et non plus celui de « mouche du coche ». Alphonse Karr, qui fut professeur au lycée Bourbon, aujourd'hui lycée Condorcet, aime à morigéner les gens, il se plaît à discourir, parfois un peu longuement ; au fond, il ne fait pas grand mal, sa piqûre est sans venin, mais dans les chapitres où il nous montre sa science de botaniste j'estime qu'il y emploie moins d'esprit, mais plus de sincérité.

Là-bas, à Saint-Raphaël, l'auteur de *Roses et Chardons* doit tressaillir d'aise, aujourd'hui que M. Grévy lui a servi une double condamnation à mort ; quand le Président de la République s'y met, il n'y va pas par quatre chemins ! Alphonse Karr l'a dit : « Que Messieurs les assassins commencent ! » et ce n'est que par je ne sais quelle dérogation au bon sens que les chefs d'États s'arrogent le droit de grâce en faveur des hommes qui s'attaquent à la vie des gens. Que les chefs d'États gracient les révolutionnaires ainsi que vient de le faire la reine régente d'Espagne, ceci les regardent, c'est une « question de boutique », mais du moment que des criminels s'attaquent aux biens et à la vie des citoyens, le chef de l'État n'a qu'une chose à faire, c'est de veiller à l'exécution des verdicts des jurys.

Moi qui suis fort sceptique en politique et qui sais fort bien que sous quelque gouvernement que me réserve l'avenir je ne solliciterai jamais rien et que je paierai de plus en plus d'impôts, je retrouvais justement dans les *Chardons* de M. Alphonse Karr ce mot prononcé dans la nuit du 4 avril 1789 par le vicomte de Noailles : « Les impôts seront payés par *tous les individus* du royaume, *dans la proportion de leurs revenus.* » Je parierais que les successeurs dudit vicomte ne sont pas de cet avis ? Que de livres et de brochures écrits sur cet impôt sur le revenu ! Que de discours nous allons entendre à la Chambre ? Que de temps perdu !

A l'impôt sur le revenu, il n'y a qu'une seule chose à répondre : « J'ai un traitement de l'État de quatre mille francs à Paris, un autre a le même traitement à Bayonne, comment imposera-t-on ces deux fonctionnaires ayant abso-

lument le même revenu, celui-là se trouvant presque dans la misère avec ses appointements tandis que l'autre, à Bayonne, étant dans une excellente situation ? » — D'où je conclus, sans grandes phrases ni longs discours que l'impôt sur le revenu n'est pas pratique.

Dans le chapitre intitulé *à propos de femmes*, M. Alphonse Karr me paraît sortir de l'extrême bon sens qui caractérise ses écrits.

« Savez-vous, dit-il, de quoi est menacée la génération qui nous suit ou du moins celle d'après ? c'est de ne plus trouver de servantes, ou de les trouver si chères que les millionnaires seuls pourront s'en donner le luxe.

« Aujourd'hui déjà, je vois cette progression à Nice : il y a trente ans, les filles descendant de la montagne se disputaient des places où elles gagnaient huit francs par mois ; — elles en exigent trente aujourd'hui tant qu'elles ne savent rien faire ; mais aussitôt que vous les avez à grand'peine un peu décrottées et dégrossies, il leur en faut quarante, ou cinquante, ou soixante, ou quatre-vingts, si elles sont le moins du monde cuisinières, et cela ira en s'aggravant, puisque, celles qui, autrefois, se faisaient servantes, se font aujourd'hui institutrices en attendant pis. »

Eh bien, n'en déplaise aux préoccupations trop bourgeoises de M. Alphonse Karr, je trouve, moi, excellent que les domestiques se fassent payer le plus cher possible, puisqu'elles sont très demandées, et je ne vois aucun inconvénient à ce que celle qui travaille pendant que les autres se croisent les bras ou jouent du piano cherche à gagner le plus possible, la loi économique de l'offre et de la demande est juste, saine et morale, c'est celle-là qui devrait régler tous les différends entre patrons et ouvriers ; ne l'attaquons jamais.

Les petites dames qui figurent si agréablement dans l'**Adam et Ève** de MM. Blum et Toché font sans doute un autre service que celui dont M. Alphonse Karr condamne l'exagération de prix, peut-être si les femmes étaient plus largement rémunérées dans leurs services honnêtes en verrait-on moins sur les planches en costume... d'Ève.

Cette belle légende d'Adam et Ève dans le paradis a toujours flatté les faiseurs de pièces légères, non point, bien entendu, pour en tirer une moralité, mais bien parce qu'elle prête à l'exposition de tableaux vivants très goûtés des boulevardiers. — Dans la pièce nouvelle du théâtre des Nouveautés, M. Blum n'a pas craint de donner un fort croc-en-jambe au livre sacré dont, comme juif, il devrait cependant avoir le plus profond respect, car nos premiers pères, dans l'opérette qu'il a perpétrée en collaboration avec M. Toché, conservent une innocence qui se prête assez mal au développement de la race dont ils furent les premiers rameaux, et l'on ne comprend guère comment notre pre-

mière mère, sans le péché, peut parcourir la Rome antique, l'Espagne et les plages à la mode de nos jours. Mais il ne faut pas tant en demander à nos librettistes et nous n'avons pas à rechercher la philosophie de ces quatre actes qui n'ont d'autre prétexte que celui de ramener Mme Théo sur la scène de M. Brasseur, avec une voix peu plaisante et de petits gestes effarouchés un peu trop jeunes pour elle aujourd'hui.

Quant à M. Serpette, l'auteur de la partition, il s'égare dans la musiquette de café-concert, et parfois écrit des pages trop larges pour le sujet traité. Cette dernière manière assomme le public spécial des Nouveautés, mais en revanche il s'affole devant des chansonnettes dont les paroles sont de cette force :

Auguste (*bis*),
Tu n'es pas juste.

Tout cela n'empèche que M. Brasseur tient un joli succès et que M. Brasseur fils joue les Capoul à ravir, que Berthelier en bon génie et Brasseur père en Satan sont deux rivaux qui s'entendent joliment à désopiler une salle, tandis que Mlle Lantelme, en Asmodée, fait de nombreuses victimes à l'orchestre, et sa chansonnette :

On prétend
Que Satan
Ne vaut pas le diable !

sera populaire avant peu.

D'Ève à la pomme, il n'y a pas loin, et ce fruit, qui fit, dit-on, notre malheur, a récompensé M. Bessac d'avoir eu la fâcheuse idée de monter sur son théâtre le **Juarez**, de M. Gassier, interdit il y a cinq ans par la censure et qu'elle a laissé passer aujourd'hui on ne sait pourquoi.

M. Gassier, charpente excellemment un drame, seulement il s'est trompé en plaçant son action sous le règne de Maximilien et en faisant intervenir la malheureuse princesse Charlotte et l'ex-maréchal Bazaine. — Il a voulu faire du bruit, il y a réussi, et désormais il est posé.

Quand je disais que M. Bessac avait eu la fâcheuse idée de monter *Juarez*, je voulais parler au point de vue des convenances sociales et je ne visais pas la réussite de l'œuvre. Le premier soir, ce n'est pas le public ordinaire de la salle du Château-d'Eau qui couvrait la scène de ses trognons de pommes et empêchait les malheureux acteurs de dire leurs rôles ; la politique s'en était mêlée ; on venait là pour faire du « potin ». mais par la suite, et l'on verra que

je ne me trompe pas, le populaire, habitué ordinaire de ce théâtre, applaudira à tout rompre les scènes sifflées le premier soir et viendra au spectacle sans se charger de munitions.

Il faut reprendre un peu cette histoire de la guerre du Mexique pour chercher ce que M. Gassier eût pu tirer de cette belle figure de Juarez en plaçant justement l'action de son drame avant la guerre. Il y avait là une œuvre superbe à faire ; M. Gassier a préféré se montrer homme de parti plutôt que de produire seulement un bel ouvrage littéraire. Il a pour lui, du reste, cette circonstance très atténuante qu'une œuvre littéraire est d'un placement difficile. tandis que celles qui promettent quelque gros scandale sont accueillies plus facilement et rapportent généralement de bons bénéfices.

Sorti des rangs populaires. Juarez avait été élu président de la République. Très patriote, simple d'allure, sans fortune mais plein d'un noble courage, il donna toute son énergie et son intelligence à la réforme des abus dont l'administration mexicaine était imbue.

Le général Miramon et le clergé s'unirent contre Juarez et formèrent une sorte d'État dans l'État jusqu'au jour où le président de la République ordonna la mise sous séquestre et la vente des biens du clergé.

La révolution régnait au Mexique, des batailles sanglantes eurent lieu entre les deux partis, des crimes horribles, des représailles terribles mirent le pays à deux doigts de sa perte. Mais Juarez triompha et refusa de reconnaître la dette du gouvernement révolutionnaire vis-à-vis du banquier suisse, Jecker.

Le général Almonte pour les cléricaux mexicains et Jecker pour son argent, vinrent en Europe solliciter l'intervention de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne pour, le premier, renverser le gouvernement légal de son pays, le second. pour se faire rembourser son prêt usuraire.

Il me semble qu'il y avait là une marge très large pour faire ressortir le patriotisme de Juarez sans toucher au drame militaire même, d'autant plus que tout le langage de Juarez et de Bazaine, pour être d'une hauteur morale incontestable, forme une sorte d'anachronisme dans lequel on sent que les personnages parlent de faits qui se passeront dix ans après. — De plus. Bazaine étant général en chef ne peut être parlementaire, mais passons.

« *Juarez.* — Qui êtes-vous ?

« *Le parlementaire.* — Bazaine.

« *Juarez.* — Moi, je suis le président de la République par vous assaillie et violée: ceux-ci qui vous entourent sont les libres citoyens, possesseurs légitimes de la terre envahie par vous : vous êtes donc en présence du pouvoir que vous tentez de renverser et de la nation que vous avez dépouillée. Vous pouvez parler.

« *Bazaine.* — Je me présente au nom de la France.

« *Juarez.* — Je ne vous laisserai pas dire cette parole ! La France était une République que vous avez étranglée, comme vous voudriez étrangler la nôtre, Ce n'est pas la France qui vous envoie. D'elle, le Mexique n'avait rien à craindre : les deux Républiques auraient été sœurs. Vous venez au nom de la France ? Laissez ce mensonge et dites : « au nom de l'Empereur !... »

« *Bazaine.* — Soit, je suis envoyé par Sa Majesté l'Empereur Napoléon III... Réfléchissez... Quelques égards sont nécessaires entre deux hommes tels que vous et moi. Qui sait si, par des concessions mutuelles, nous ne réussirions pas à faire cesser de sanglants malentendus et à devenir, d'ennemis, amis ?

« *Juarez.* — Tu pourrais être l'ami de ceux qui envahiraient ton pays ? et si l'on te donnait à garder contre eux l'intégrité de la patrie, tu leur toucherais dans la main et tu serais leur hôte ?

« *Bazaine.* (*très bas et vite*). — Écoutez-moi : si vous voulez, il vous sera permis de conserver...

« *Juarez* (*d'une voix forte et montrant le peuple*). — Parle plus haut, mes amis n'entendent pas.

« *Bazaine.*—Ah ! c'est ainsi ?... Eh bien ! soit...Messieurs, vous êtes perdus. Dans quelques heures, ce village sera à nous. Quand même vous seriez assez nombreux — ce qui n'est pas — pour résister encore, les munitions vous manqueraient bientôt, tandis qu'il nous en reste à nous pour dix jours, pour vingt jours, pour un mois. Donc perdus. Voulez-vous entendre les propositions que je vous apporte ?

« *Tous.* — Non !

« *Juarez.* — Tu croyais donc qu'il y avait des lâches parmi les nôtres ? Ils savent d'ailleurs ce qu'ils auraient à attendre, malgré vos promesses, de votre générosité. Vous gardez prisonnier le défenseur de Puebla, Gonzalez Ortega.

« *Bazaine.* — Il m'a contraint à le traiter sévèrement : avant de rendre la ville, il a noyé les poudres, encloué les canons, détruit toutes les armes et brûlé les drapeaux.

« *Juarez* (*terrible.*) — A sa place tu les aurais donc livrés, toi ! Et c'est cela peut-être que tu venais nous proposer à nous ! Mille démons ! quel monstre es-tu donc ? »

Et lorsque l'impératrice Charlotte s'écrie : « Il trouve qu'il a été assez infâme au Mexique et qu'il est temps d'aller en France ! » on s'aperçoit bien vite que M. Gassier n'a point voulu mettre sur la scène le patriotisme de Juarez mais bien refaire le procès du commandant en chef de l'armée de Metz. — Ce drame devrait porter ce titre : *Bazaine* et non point : *Juarez*, c'est celui-là

qui est le plus particulièrement visé, et les spectateurs des galeries hautes lui ont adressé tous les projectiles qui leur sont tombés sous la main : quant au dernier, en affectant de tutoyer Bazaine il est purement et simplement ridicule.

Aujourd'hui, M. Gassier est connu, il n'a pas craint de marcher sur le cœur d'une veuve et de réveiller les plus mauvaises passions pour se faire un piédestal ; j'estime que la presse eût dû faire le silence autour de ce drame historique dont les péripéties sont trop près de nous. Ce qui ne veut pas dire que l'Histoire y ait été respectée, mais je crois que l'auteur a manqué une belle occasion de refaire *Patrie* dans un décors moins froid que celui de Sardou.

Et maintenant pourquoi la Censure qui a interdit *Juarez* pour en autoriser la représentation ensuite, ne permettait-elle pas à M. Zola ou plutôt à M. V. Bussnach de faire jouer *Germinal ?* Qu'est-ce que ce comité qui se déjuge à quelque années de distance ?

Oh ! ce n'est pas que je veuille protéger les affaires de M. Zola, mais la justice avant tout.

Dans un volume intitulé **Des hommes et des choses**, sous la signature de Noël Gontran, livre dans lequel ce jeune et fin chroniqueur reproduit un certain nombre de ses articles critiques, je retrouve quelques pages qui me paraissent d'une parfaite justesse sur le grand tapage fait autour de l'interdiction de *Germinal*, qui, selon M. Zola « devait tuer M. Goblet » et quand cette pièce aura été autorisée, comme le laisse entrevoir M. Noël Gontran, on s'apercevra combien peu le Parisien prend au sérieux les œuvres qui paraissent subversives.

Il y a beaucoup de bon sens dans le volume de M. Noël Gontran ; boutades ou critiques littéraires sont frappées au coin de l'Idéal, et même, dans les pièces comme *Idylle froide*, dont le genre ne me satisfait qu'à moitié, l'auteur reste toujours écrivain distingué. — A rapprocher la boutade intitulée : *la Galanterie est morte*, du chapitre *A propos de femmes*, d'Alphonse Karr, dans *Roses et Chardons*, chapitres dans lesquels chacun de ces écrivains traite de l'instruction donnée de nos jours aux jeunes filles. Il ne leur manque plus que de recevoir comme livre de lecture les ouvrages de M. Zola !

Gaston d'Hailly.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Quelques nouveautés littéraires se sont glissées timidement cette quinzaine entre les derniers rayons d'un soleil d'été et les averses de ces derniers jours; mais rien de bien saillant ne s'est encore montré, sauf **la France chevaleresque**, de M. Paul Renan, dont nous parlerons tout à l'heure.

Le Roman d'un grand-duc, un roman russe, par le comte Afanasi, roman à clef bien plus intéressant par les détails qui s'y rencontrent sur la grande vie russe que par l'action en elle-même.

La Double Vue, par M. Pierre Mael, un inconnu d'hier qui rentrera bientôt dans le rang et dont on n'entendra plus parler. Non pas que l'œuvre soit mauvaise, mais elle ne sort pas de la valeur moyenne qui caractérise l'énorme production romantique de ces dernières années.

Quant au **Secret de la falaise**, par M. Georges de Montar, c'est une histoire dramatique plutôt qu'un roman, un adultère qui devient la cause d'un assassinat. La justice s'en mêle, embrouille tout, et finalement l'assassin se dévoile lui-même, ce qui évite un long procès et des recherches dans lesquelles la police de sûreté paraît aujourd'hui avoir peu d'aptitude.

Voilà à peu près tout ce qu'il y a de nouveau en fait de romans.

La France chevaleresque, par M. Paul Renan, est l'épopée en prose des premières gloires de la France naissante. Magnifique est le sujet du siège de Paris par les Normands. Pendant les dix-huit mois que dura ce siège fameux, les Parisiens, qui firent preuve de tant de constance, d'adresse, de dévouement, de courage, qui eurent des héros, des traîtres, des lâches, ont certainement admiré, compati, espéré, tremblé. Ce sont là les sources profondes de toute grande et belle poésie !

M. Guizot, dans son *Histoire de la civilisation en France*, regrette amèrement que jamais ce drame héroïque n'ait sollicité le génie d'un poète épique. C'est, selon lui, le plus magnifique sujet d'épopée de l'histoire de France.

Chanter la patrie au moment où elle cesse d'être à la merci des envahisseurs étrangers et devient véritablement la France, au moment où se fonde la plus grande et la plus illustre monarchie des temps modernes, quel plus admirable sujet d'inspirations !

Abbon, clerc de Saint-Germain-des-Prés a chanté ce siège auquel il a assisté, mais s'il en a rendu toutes les péripéties, ayant pris lui-même une part active aux événements, s'il nous informe de tout avec étendue, exactitude, il le fait froidement. M. Paul Renan, tout au contraire, donne une intensité de vie très curieuse à son poème en prose, et je profite de ce que les livres sont rares pour en donner quelques passages.

Voici d'abord la première rencontre de Sigefried et de Rolla :

« Depuis quelques jours, une flotte redoutable avait jeté l'ancre sur les côtes de France, dans la baie célèbre où devait s'arrondir plus tard le vaste port du Havre.

« C'était la flotte des Normands. Dispersés en groupes nombreux sur la plage dorée, les pirates riaient, causaient, en aiguisant leurs haches d'armes. Les uns erraient, pensifs, le long du rivage, se rappelant les prodiges de vingt nuits de combats ; d'autres étalaient au soleil leurs filets humides ; ceux-ci tendaient des pièges à l'oiseau qui devait approvisionner leur repas : ceux-là travaillaient à réparer les navires, à replacer en leur lieu les gouvernails ou les avirons, à orner la poupe de leurs nerfs des figures les plus fantastiques, à raccommoder les voiles lacérées par l'ouragan.

« Rien de plus pittoresque et de plus divers que les embarcations des pirates. Composées d'un tronc d'arbre creusé à l'intérieur, les plus simples s'appelaient Holker. C'étaient de petites barques dont la proue se façonnait comme la poupe, afin de leur permettre de naviguer de l'arrière ou de l'avant sans virer de bord. Pour y parvenir, il suffisait de placer le gouvernail selon que l'exigeaient les évolutions que l'on voulait imprimer à ces canots rapides. Ils étaient si légers que les rameurs pouvaient les porter sur leurs épaules pendant un long trajet et se rendre ainsi, d'un fleuve à l'autre, à travers les campagnes. Sur ces frêles embarcations, les pirates bravaient les plus furieuses tempêtes de l'Océan, se jetaient à l'improviste sur les côtes pour les dévaster ou remontaient les fleuves, apparaissaient comme l'oiseau pour s'envoler comme lui. Chacune de ces nacelles portait un mât et une seule voile carrée. Leur équipage se composait de douze matelots et d'un pilote.

« Les Snekkar ou Serpents, beaucoup plus considérables, munis de vingt bancs de rameurs, servaient surtout dans les descentes et les attaques nocturnes.

« Mais les plus belles, les plus élégantes, les plus agiles de toutes, s'appelaient Drakars, parce que, sur la poupe de la plupart d'entre elles, on gravait la figure d'un dragon. On employait la peinture et la dorure à les décorer d'ornements aussi riches qu'étranges. Souvent on élevait sur leur poupe des Kastali, hautes tours destinées à lancer au loin des pierres aiguës, des flèches et des dards.

« Habitués à séjourner au milieu des vagues, les Danois s'élançaient des côtes de la Norwège, de la Suède ou du Danemark ; traversaient les mers sur l'aile des vents et fondaient comme la tempête sur tous les rivages de la Gaule.

« La plupart de leurs chefs se prétendaient issus des Trolls, sombres génies de la mer, devenus les époux soit des Asinies, grandes divinités des cieux étoilés, réfléchis dans la profondeur des vagues ; soit des Dwalnies, gentilles petites fées qui se plaisaient à danser dans les rayons de la lune, au bord des ondes, sur la glace des lacs ou à travers les branches des grands sapins couverts de neige. Fils de roi, ils avaient cédé à leur aîné le gouvernement du royaume paternel, pour se créer sur les flots un empire maritime qu'ils ne voulaient devoir qu'à leur bravour et à leurs exploits.

« C'est ainsi que le métier de pirate était devenu, aux yeux des intrépides aventuriers du nord, la plus glorieuse des professions. La noblesse du pays se faisait gloire de partager les périls qu'ils allaient affronter. Elle s'élançait avec exaltation dans une carrière qui offrait aux vaillants les moyens de signaler leur courage et d'assouvir leur insatiable soif d'aventures. Dès lors, le titre de Roi de mer ou de Kongar fut ambitionné par les princes aussi bien que par les nobles, que par tous ceux qui, se sentant braves et forts, n'avaient rien à espérer dans leur patrie. C'est ainsi qu'autour du pavillon des chefs se pressait une jeunesse guerrière, pleine d'audace, d'ardeur et de vaillance. Elle ne demandait qu'à courir, sous leurs ordres, aux périls, aux combats. Et l'entraînement général précipitait sur les vaisseaux la fleur de la nation.

« C'est dans cette jeunesse ardente, dans ses Céorls, ces Karls, ces Jarls, que les rois des plaines mouvantes se choisissaient une escorte de vaillance et de fidélité. Ces braves ne les quittaient ni sur mer ni sur terre. Sous le nom de champions, ceux qui en faisaient partie les accompagnaient partout. Voués au service de leur personne, ils n'avaient d'autre moyen de fortune, de puissance et de gloire, que celui de se signaler par des exploits tels que leur renommée les fît eux-mêmes désirer pour chefs et attirât sous leurs étendards une multitude avide de se former à leur école. Rien n'égalait l'intrépidité, la valeur, la force surhumaine de ces redoutables gardes des rois. Leur nom portait au

loin la terreur. C'était avec du sang qu'ils scellaient une association que la mort seule pouvait rompre.

« Des statuts rigoureux fixaient leur nombre, leur rang, leurs devoirs. Nul guerrier ne pouvait être admis dans ces bataillons d'élite sans avoir donné les preuves les plus éclatantes de sa force et de son courage. Pour en faire partie, il fallait avoir plus de dix-huit ans, moins de quarante. Des prescriptions sévères défendaient à ces vaillants de chercher un abri pendant la tempête, de panser leurs blessures avant la fin du combat, d'épouser d'autres femmes que les Vierges-aux-Boucliers. Les Sagas sont remplies des duels que se livraient entre eux les champions des divers chefs pour éprouver leur vigueur mutuelle ou entretenir la force de leurs muscles. Ces combats singuliers, dans lesquels un guerrier triomphait souvent de plusieurs de ses rivaux, provoquaient à la lutte les rois eux-mêmes. Presque toujours alors ils se terminaient par la mort d'un des deux chefs, car le vaincu n'aurait osé reparaître devant ses pairs, la honte de la défaite au front. Pour se créer plus rapidement une éclatante renommée, les débutants, sans nul motif de haine, aimaient à défier d'autres champions, et c'était déjà un honneur fameux que celui d'avoir pu forcer l'un d'entre eux à croiser le fer dans ces joutes héroïques.

« Ces hommes terribles ne se mariaient ordinairement qu'après avoir conquis, dans de lointaines expéditions, de grandes richesses et une gloire incontestée. Retournant dans leur patrie, ils y achetaient de vastes domaines, y vivaient honorés et redoutés avec la compagne aimée et souvent jouissaient d'une puissance qui égalait celle des rois.

« Le Danois professait pour sa femme légitime un respect sans bornes. Avant de faire un choix, il s'en allait, visitant le pays natal et cherchant partout une jeune vierge selon son cœur. L'avait-il rencontrée ? le plus souvent il commençait par lui offrir le combat, car jamais femme n'eût consenti à appartenir à un homme qu'elle eût pu vaincre. Plus le guerrier éprouvait de difficultés à la terrasser, plus il en était orgueilleux et fier, plus il lui vouait un amour ardent et passionné. C'était, de ce moment, à la vie et à la mort. Rien ne pouvait rompre ces unions héroïques. Si l'un des deux époux venait à succomber dans les luttes ou par la trahison, on était certain que l'autre tirerait de la félonie une vengeance qui ferait longtemps frémir les générations futures.

« La fiancée choisie, son prétendu allait la demander à son père : s'il essuyait un refus, il équipait un navire ou une armée, rassemblait ses fidèles et courait faire la conquête de la beauté, destinée à orner sa demeure et devenir l'orgueil de sa maison. Souvent le sang coulait à flots, les champions des deux partis se livraient des combats à outrance, et, quand le père de la jeune vierge suc-

combait dans la lutte, il était forcé d'abandonner au vainqueur l'enfant à jamais ravie à son amour et la dot qu'on lui destinait; le pirate regagnait alors sa forteresse, fier de sa double victoire. Une seconde et une troisième conquête de ce genre suivaient parfois la première, car, chez les chefs de ces hardis aventuriers, la polygamie n'était point rare, mais l'épouse préférée restait seule la légitime et souveraine maîtresse.

« On conçoit que les femmes n'aient pu voir avec indifférence des hommes qui risquaient ainsi leur vie pour les obtenir. Jeunes filles, elles se surprenaient à rêver à ces héros dont les exploits célébrés par les scaldes, étaient répétés dans toutes les îles, chantés dans toutes les fêtes. Cette exaltation du courage, l'admiration que causait le récit des plus merveilleuses aventures, l'enthousiasme avec lequel on célébrait les triomphes des vainqueurs, les larmes répandues sur les morts tragiques et les malheurs immérités, remplissaient leur jeune imagination de visions belliqueuses, les embrasaient des désirs de se signaler à leur tour, et leur inspiraient la passion de connaître aussi cette vie de péril et de gloire dont on faisait de si merveilleux éloges ! Elles avaient soif des émotions puissantes qu'on leur peignait sous des couleurs si vives et si magiques, s'élançant sur la trace des guerriers, elles luttaient avec eux de valeur et d'héroïsme. Ces vaillantes amazones, connues sous le nom de Vierges-aux-Boucliers, formaient des bataillons à part, ayant elles-mêmes leur Reine-de-la-mer, qu'entouraient des champions de leur sexe. C'était le bataillon sacré des grandes expéditions, elles ne donnaient jamais dans la mêlée que quand les guerriers pliaient et que le danger arrivait à son comble. Rien n'égalait alors leur intrépidité; ranimées par leur vaillance, les vaincus revenaient à la charge, la bataille rugissait avec une fureur nouvelle et presque toujours la victoire se rangeait du parti que secouraient les terribles vierges. Telles étaient les femmes que convoitaient les plus vaillants des Danois.

« Étranges contrastes ! Ces épouses qui se faisaient une gloire de la chasteté, voyaient sans nul souci le commerce de leurs époux avec d'autres femmes, pourvu qu'ils ne les donnassent pas pour rivales à celle qui devenait la reine de leur foyer. Elles allaient même jusqu'à leur jeter en pâture la beauté qui les offusquait ou qui les avait offensées et savouraient leur vengeance, heureuses des opprobres dont on l'abreuvait. C'était donc sans le moindre scrupule que, durant ses courses à travers le monde, le Danois se faisait un plaisir d'enlever les femmes des villas et les nonnes des monastères pour en faire le jouet de ses caprices. Il les forçait à partager, en esclave, les vicissitudes de sa vie aventureuse. Il aimait à s'enivrer du bruit de leurs sanglots, de l'aspect de leurs larmes. Plus elles étaient belles

et chastes et d'illustre origine, plus il se faisait une volupté terrible de les flétrir et de jeter ainsi l'opprobre à la face de l'Europe épouvantée. Et quand elles avaient assoupi la passion éphémère de ce maître barbare, il se bornait à les tuer ou les jetait à la grève, comme un vêtement dont on se dépouille après l'avoir sali.

« Ah! c'était une horrible chose que ces épouvantables invasions. Pillant les villas seigneuriales, rançonnant les monastères, ces forbans s'en allaient. changeant les églises en étables et les palais en immondes lupanars. Ils aimaient à écouter le râle d'agonie des enfants et des vieillards qui se mouraient dans les supplices, pendant qu'assis à des tables opulentes, ils vidaient au milieu des banquets des coupes de mémoire. Se taillant des vêtements dans les ornements des autels, se faisant des concubines des nonnes qu'ils arrachaient au cloître et des belles châtelaines qu'ils enlevaient aux manoirs seigneuriaux, ils entonnaient la messe orgiaque au son de gais refrains, au milieu des gémissements et des larmes. Et qui donc ne les avait entendus se vanter de n'avoir jamais reposé leurs membres fatigués au coin du foyer domestique? Guider un bateau avec la même facilité que le cavalier dirige son coursier favori; courir pendant la manœuvre sur les rames en mouvement; se précipiter, sans se blesser, au milieu d'un faisceau de glaives; lancer, en se jouant, trois javelots au sommet d'un mât: les recevoir d'une main exercée pour les relancer encore, sans manquer un seule fois le but: tels étaient leurs amusements de prédilection! Mais ce qu'ils préféraient encore à ces plaisirs guerriers, c'était d'entendre les chants des scaldes célébrant les hauts faits des braves ou entonnant les grands hymnes nationaux de la patrie absente. Les guerriers eux-mêmes rivalisaient entre eux dans ces joutes poétiques qui, parfois, avaient la puissance de les exalter au délire.

« Ainsi vivaient les hommes qui venaient de débarquer à l'embouchure de la Seine. Pendant qu'ils vaquaient à leurs occupations diverses, le bruit du cor d'ivoire de Wurm retentit tout à coup. Les guerriers s'empressent autour de lui, comme à l'entrée de l'hiver on voit voltiger les hirondelles, assemblées en foule autour d'un clocher solitaire. D'un seul geste, le puissant roi de la mer commande le silence et, d'une voix retentissante, il s'écrie :

«— Compagnons, le roi Sigefried et la belle Rolla, la reine des Vierges-aux-Boucliers, vont mesurer leur force dans une lutte poétique. Vous serez juges du combat.

« De bruyantes et joyeuses acclamations accueillent ces paroles. De bouche en bouche, elles circulent dans les divers quartiers du camp. On accourt de toutes parts. Les bataillons se rangent autour d'un large tertre dont le plateau est réservé aux rois normands.

*

« Bientôt paraît le couple héroïque. Jamais les fils de la Grèce ne contemplèrent athlètes plus jeunes, plus glorieux et plus beaux. Les cors d'ivoire font retentir leurs fanfares guerrières, et les boucliers s'entrechoquent avec des bruits redoutables.

« C'était par une belle journée d'automne. Le soleil commençait à décliner vers l'Occident. Des brises tièdes couraient encore dans les airs. Un rayon d'or tombant sur la belle reine des vierges guerrières, semblait l'envelopper d'une auréole. Sigefried la contemplait dans une sorte d'extase divine. Jamais il ne l'avait trouvée plus belle ; jamais son cœur n'avait brûlé pour elle d'un plus ardent amour.

« Sigefried et Rolla accordaient leurs harpes, beaux tous deux sous leurs armes étincelantes, et tous deux intrépides et superbes comme les puissantes divinités des Sagas. Rien n'égale la puissance musculaire dont la nature a doué le héros barbare, mais son courage surpasse encore sa force indomptable. Sa chevelure flotte sur ses épaules comme une crinière de lion et son œil a l'éclat des éclairs. Les rayons du soleil et le grand souffle de l'air marin ont légèrement bruni l'éclatante et farouche beauté de ses traits.

« De la vie, ce brave a connu toutes les émotions qui agitent la poitrine des vaillants et des forts : l'extrême misère et la félicité suprême. Comme un bruit de tempête, son nom a retenti sur toutes les côtes de l'Océan. Son pied sanglant a foulé les rivages des Gaules et ceux de la Bretagne. Rome et Bysance ont tremblé à son aspect. Du nord au midi, il a chanté la messe des lances au bruit retentissant des glaives ou de l'incendie qui brûlait l'abbaye avec les moines.

« Un jour qu'il poursuivait un élan sur le revers des montagnes norwégiennes, il fut tout à coup surpris par les ténèbres au milieu des rochers. Longtemps il erra de roc en roc, cherchant un abri contre les vents glacés du nord. Soudain, son œil croit entrevoir une lumière qui vacille au milieu des ténèbres. Il gravit les sentiers qu'ont seuls parcourus les élans et les ours, et parvient à l'entrée d'une grotte où brillaient les derniers débris d'un feu pétillant.

« Au fond de la grotte, dort un guerrier tout vêtu de ses armes. Un épais lit de mousse lui sert de couche. Sigefried s'avance, mais à peine a-t-il fait quelques pas vers le mystérieux inconnu, qu'il s'arrête immobile, étonné. O surprise ! ô merveille ! ce guerrier était une jeune fille d'une incomparable beauté. Un instant il la contempla ravi d'admiration. Puis une secrète terreur envahit tout son être, car il prend la céleste vision pour une des divines Walkyries. Descendues sur la terre pour présider à la mort des héros, ces puissantes

Asinies ne pouvaient être contemplées par un regard humain sans que la mort s'ensuivît. Celle que Sigefried croyait voir devant lui paraissait se reposer, dans cet antre, des fatigues et des travaux des batailles. Le casque de la vierge guerrière gisait à ses côtés. Sa main s'appuyait sur la poignée d'un glaive dont la lame renvoyait en tous sens la lueur du brasier. Et sur son cou, plus blanc que celui des cygnes, ondoyait en boucles capricieuses sa belle chevelure, blonde comme les épis d'un champ de blé au jour de la moisson.

« Appuyé sur sa lance, le fils d'Embla admirait en silence la vierge incomparable. Il fût demeuré longtemps dans cette pose si les aboiements de la meute, qui avait retrouvé sa trace, n'eussent réveillé la belle guerrière. A l'aspect du héro elle se redresse d'un bond, et, toute grande debout au milieu de la grotte, l'épée au poing, l'œil fulgurant, la colère aux lèvres, elle s'écrie :

« — Guerrier, qui es-tu ? que me veux-tu ?

« — O toi, plus belle que les feux du matin, si tu es une des terribles sœurs qui président aux batailles, pardonne à un jeune homme sans expérience d'avoir troublé tes mystères. Je suis fils d'Embla ; je me suis égaré en poursuivant une proie. De loin, j'ai aperçu la lueur du brasier allumé à l'entrée de cette grotte, et j'y suis venu dans l'espérance d'y trouver un asile pour y passer la nuit.

« L'inconnue sourit en entendant ces paroles. Elle baissa son glaive et, d'une voix calme, répondit :

« — Je ne suis point une des terribles divinités qui président aux batailles. Je m'appelle Rolla, fille de Shigne, dont le glaive fit naguère chanceler deux empires. Tu connais les malheurs qui couronnèrent tant de bravoure. Mais mon cœur palpite seulement pour la vengeance.

« — Rolla, ton nom glorieux a retenti de montagne en montagne jusqu'au palais de mes pères. Quel guerrier n'a ouï raconter les malheurs de la vaillante épouse du célèbre Wurm ? Quel est celui qui ne s'est indigné au récit des outrages dont l'accablèrent nos ennemis ? Ah ! si ce bras ne te paraissait indigne de contribuer à ta vengeance, avec quelle joie, mon frère et moi, nous armerions nos champions pour marcher avec toi à l'extermination.

« — Je sais que tu es fort et terrible, redoutable fils d'Embla. Mais le tyran qui assassina ton père pour s'emparer du trône de tes aïeux et forcer ta mère à partager sa couche, ne règne-t-il pas encore, heureux, impuni, dans sa sombre forteresse ?

« — Trois jours se sont écoulés depuis que mon frère et moi, nous avons assiégé Suénon dans son château crénelé. Quelles murailles auraient pu résister à des fils armés pour venger leur père et délivrer leur mère ? Le meurtrier

fut pris. Ses forfaits ont reçu leur châtiment. L'image de l'aigle a été gravée par nos épées, encore fumantes de sang, entre les deux épaules du félon.

« — Fils d'Embla, que tu dois être heureux d'avoir pu accomplir le premier devoir de la piété filiale! Bientôt, suivant la route azurée des signes, nous allons partir pour les régions du soleil. Là, se moissonnent gloire et richesse. Que ta flotte soit bientôt prête, si tu veux nous suivre. Aujourd'hui tu peux te rassasier ici de cette cuisse d'élan que mes mains ont fait rôtir à ce brasier. Si tu veux ensuite partager avec moi cette couche de mousse, nous placerons entre nous l'épée nue.

« — O la plus ravissante des femmes, répondit Sigefried, j'accepte ta couche et ton présent. Puis-je aussi prétendre à l'honneur de devenir un jour ton frère d'armes ?

« — Sigefried ! Sigefried, si mes regards ne me trompent pas, je lis dans ton œil embrasé d'autres espérances.

« — Femme plus belle que les divines Walkyries, pourquoi te le cacherais-je ? Tes charmes ont bouleversé mon cœur. L'incomparable Freja elle-même ne doit pas briller de plus séduisants attraits. La gracieuse divinité qui te protège verse à longs flots dans ton sein la lumière qui rayonne sur ton visage.

« — S'il en est ainsi, beau prince, grave profondément dans ton cœur les paroles de Rolla. Jamais époux n'approchera d'elle avant que son bras n'ait vengé sa mère en mettant les Gaules en feu et à sang. Jamais Rolla ne prendra pour seigneur et maître que celui qui aura su triompher d'elle par le glaive, par la science des runes et par sa connaissance des sages.

« — Jusqu'à cette heure, sois du moins la sœur de mes pensées. Nous te suivrons en Gaule, mon frère et moi, et du nord au midi, de l'est à l'ouest, nous promènerons les torches de l'incendie, nous verserons des torrents de sang. Mais la Gaule asservie je te combattrai avec le glaive, je te vaincrai dans les chants chers aux Scaldes. Partout on célébrera ma gloire ; partout on enviera le bonheur de celui qui aura pu t'obtenir pour femme.

« Rolla sourit en entendant ces paroles qui flattaient agréablement son cœur. Sigefried ranima ses forces, en se nourrissant de la chair de l'élan tué par la fière chasseresse. Et pendant ce temps, tous deux continuaient à s'entretenir de leur passé.

« — Ta beauté fait l'objet des chants les plus harmonieux des scaldes. Bien des braves ont dû briguer l'honneur de conquérir la plus vaillante et la plus belle de nos guerrières.

« — Mais, vaincus, meurtris, épuisés, ils ont senti la pointe de mon glaive graver leur opprobre sur leur épaule nue.

« — Oh ! tu dois être orgueilleuse de jeter leur nom en pâture aux sarcasmes de tes vierges indomptées.

« — Harold fut le plus vaillant de tous. Il osa demander ma main à mon père. Wurm lui répondit : « Prends-la si tu peux ! » Le lendemain, Harold m'offrait le combat. Longtemps nos glaives se croisèrent en présence d'une multitude de guerriers choisis. Tous demeurèrent interdits à l'aspect de cette joute redoutable. Peu à peu la sueur découla de nos fronts, nos poitrines haletèrent, nos bras se raidirent de fatigue. Faisant un effort surhumain, Harold me porta un coup terrible, en s'écriant : « Victoire ! » Mais, saisissant mon épée de la main gauche, je répliquai : « Tu mens ! » et je la lui enfonçai dans la poitrine jusqu'à la garde ! Il tomba râlant sur l'arène. Je sentis mon cœur se troubler. Harold était vaillant ; il était beau. Une larme roula dans mes yeux. Je pensai à sa mère, à ses frères, à ses sœurs. Je m'éloignai, triste et sombre, des lieux souillés de son sang. Je le plaignais ; mais je n'aurais pu l'accepter pour époux.

« — Les scaldes ont chanté la vaillance d'Olof, le brave des braves. S'il ne t'a vaincu, c'est par crainte de te tuer.

« — Et moi je te dis que je lui ai balafré le visage de la pointe de mon épée. Voilà les caresses d'amour que je réserve à quiconque osera prétendre à ma main sans savoir me dompter.

« — Mais, ma belle et farouche amie, ta haine ne sera-t-elle pas le prix du triomphe du vainqueur ?

« — Frère, je sais que j'ai été créée par les dieux pour obéir à la volonté d'un homme ; mais je veux que cet homme soit capable de se faire obéir. Mon amour, mon admiration, mon dévouement sont à ce prix.

« — Eh bien ! sœur, j'en jure par Addin, un jour tu seras ma femme. »

« Rolla sourit. Tous deux s'étendirent, cette nuit, sur la même couche ; mais Géfion, la chaste déesse, reçut l'hommage de leur vertu. Ni leurs pieds ni leurs mains ne se touchèrent. Leurs poitrines ne battirent pas l'une contre l'autre. Entre eux, reposait l'épée nue et, de mémoire d'hommes, on n'avait pas ouï dire qu'un guerrier danois eût souillé l'hospitalité de la couche de la vierge qui l'invitait à la partager.

« Ces héros pour qui toute étrangère était un jouet que leur amenaient souvent leurs épouses elles-mêmes, fières de la dégradation de ces esclaves, demeuraient pour celle qui devait devenir leur véritable femme, plein d'un respect poussé jusqu'à l'idolâtrie.

« Lorsque Sigefried se réveilla, le lendemain, il se trouva seul dans la grotte hospitalière. Avec l'aurore Rolla avait disparu comme un de ces songes

enchanteurs qui ne bercent un instant notre imagination que pour nous faire plus amèrement regretter la déception qui nous attend au réveil. Mais l'image de la guerrière était resté trop profondément gravée dans le cœur du héros pour qu'il doutât de la réalité de sa vision. Saisissant son épée, il retourna près de son frère. lui conta son aventure et, quelques mois plus tard, les flottes de Godefried et de Sigefried suivaient celle de Rolla vers les régions du soleil. Déjà leurs grands coups d'épée avaient fait retentir au loin le bruit de leur redoutable renommée. Les Flandres dévastées, Malines et Nimègue incendiées laissaient entrevoir quel déluge de maux leurs glaives allaient faire pleuvoir sur le malheureux royaume de Lother, qu'aucune bande danoise n'avait osé violer. Maëstricht. Liège, Namur tombèrent sous leurs coups. Assiégés dans leur camp d'Aschaola, ils y soutinrent une lutte titanique. L'empereur fut obligé de leur céder la Frise et l'Alsace ; mais il se vengea en faisant assassiner Godefried par le duc Henri de Saxe, qui arma le bras du comte Everard du glaive des meurtriers.

« Sigefried et Rolla jurèrent de le venger. Pour accomplir leur serment, pour châtier ce forfait, ils venaient de réunir toutes les troupes cantonnées aux embouchures des grands fleuves de la Gaule et s'apprêtaient à les conduire au sac de l'Empire. En ce moment, leur formidable armée se préparait à remonter la Seine, et de Paris enlevé à la pointe du glaive, à se répandre dans la Champagne, l'Alsace. la Bourgogne et la Germanie. Ils l'avaient juré ! les bras de tant de guerriers ne devaient se reposer qu'après avoir égorgé le comte Everard, Henri de Saxe et l'empereur lui-même. »

Ainsi commence le grand drame du siège de Paris par les Normands, drame poétique et barbare à la fois, dans lequel M. Paul Renan a cherché à donner une idée vivante des mœurs de cette époque si curieuse où Charlemagne trembla et pleura, dit-on, sur les malheurs qui devaient fondre sur son vaste et puissant empire.

Quel joli chapitre : *la Blanche fée de la Seine !* Que de touchante poésie dans l'*Idylle du poète Abbon !* Quel drame plus émouvant que celui-ci dans *le Premier Assaut !* Aldobrand blessé est rencontré par sa sœur Blitilde ! Enfin, dans le *Deuxième Assaut*, quelle peinture typique que celle du combat de Rolla avec l'abbé de Saint-Germain !

« — Scoldmoë ! Scoldmoë ! à moi mes vierges ! s'écrie Rolla, voyant son père sur le point d'être fait prisonnier par les Parisiens.

« Et toutes s'ébranlent. Sous leurs pas le sol tremble. Les bataillons danois s'entr'ouvrent pour leur livrer passage. Toutes se précipitent. Elles courent elles volent, brûlant d'arracher le roi vaincu aux mains de l'ennemi.

« — Mort Dieu! s'écrie l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, voilà que ces chiens d'infidèles nous envoient encore leurs jupons. Est-ce assez nous mépriser ! Laisserons-nous le comte Everard tomber aux mains de ces pucelles enragées! Enfer et Satan ! nous allons voir vos mollets, mes belles, ou, par Belzébuth, je me fais Danois !

« Puis, se tournant vers ses guerriers, il leur crie :

« — Je m'ennuie de rester ici à rien faire ! Les jambes me démangent et la poigne davantage encore. Qui veut s'amuser me suive ! Je suis d'avis d'aller à la rencontre de ces charmantes donzelles pour leur apprendre à danser une sarabande comme jamais elles n'en ont encore connu.

« Cent voix répondent aussitôt, répétant :

« — Moi ! moi ! je suis des vôtres.

« L'abbé les regarde d'un œil étincelant.

« — Nous nous compterons après la fête ! Pour l'heure, allons-y gaiement !

« Et sur ses traces, ces guerriers courent sus aux vierges terribles.

« Déjà Rolla avait arraché son père aux fureurs du comte Everard, et le passant de main en main à ses vierges valeureuses, l'avait rendu meurtri, couvert de honte, à son armée frémissante. Attaquant elle-même le redoutable comte, déjà fatigué de la lutte gigantesque qu'il venait de soutenir, elle le pressait de tout près, bondissant autour de lui, le frappant, le blessant, le tenant haletant sous son regard et l'accablant de vingt coups à la fois, car toutes ses vierges n'étaient pas animées d'une moindre rage contre le violateur d'une de leurs reines. C'en était fait d'un des plus courageux et des plus redoutables guerriers de l'empire, si, en ce moment même, Ebles ne fût arrivé avec sa troupe soutenir le choc de ces femmes encore invaincues.

« Les chrétiens animés d'une ardeur fébrile, fondent comme une trombe sur les vierges héroïques. Celles-ci, soutiennent cet horrible choc avec une audace et une fermeté dignes des chevaliers les plus intrépides. La mêlée devient épouvantable. Les Danois et les Parisiens contemplent ce spectacle sans faire un mouvement, car de part et d'autre on voulait laisser l'honneur de la lutte aux vaillants champions qui s'étaient précipités dans l'arène. Là, les armes retentissaient sur les armes avec un bruit semblable à celui des vagues qui, pendant la tempête, s'en viennent briser leur rage contre les rochers. Des clameurs aiguës s'élèvent du milieu des groupes; le sang coule sous les armures, la sueur dégoutte des fronts et pénètre dans les blessures béantes, la douleur mord les chairs de ses dents acérées. Maints guerriers tombent en ce jour mémorable sur l'arène sanglante, frapées par la main d'une femme jeune et belle.

Nombre d'entre elles s'affaissent aussi sur le sol souillé de sang, atteintes par les traits meurtriers des chrétiens.

« Pendant que la lutte rugissait ainsi. Ebles s'était élancé sur Rolla,la reine héroïque des vierges guerrières. La plus belle et la plus vaillante des filles des Danes soutint son choc avec une indomptable fermeté. Le martial abbé s'étonne de rencontrer dans une femme si jeune encore semblable vaillance. Tous deux se chargent, le regard ardent, la colère au cœur. Les cuirasses et les casques fulgurent sous les coups des glaives qui s'entrechoquent avec des bruits formidables. C'était une lutte étrange à contempler, que celle de ces beaux jouteurs qui paraissaient plus faits pour s'aimer que pour s'entretuer. — Par saint Bach, l'ami des vignes, ma mie, tu as bon bras, bon œil, et je te fais mes plus sincères compliments. Jamais encore, l'abbé de Saint-Germain ne s'est colleté à pareille pucelle ! Tudieu, quelle superbe furie ! que tu es jolie dans tes transports ! Comme ta fine cotte de maille dessine admirablement toutes les ondulations de tes membres divins ! Ah ! qu'il serait plus doux de soutenir d'autres joutes contre toi ! Vrai Dieu ! l'abbé de Saint-Germain-des-Prés aurait plaisir à dévirginer la plus ravissante fille des Danes, si tant est que tu sois encore pucelle, ô ma charmante tigresse !

« — Fils de Lokke,abbé d'enfer, répondait Rolla en lui assénant un furieux coup d'épée, je te connais depuis notre premier combat, et j'ai quelque vengeance à tirer de toi, démon maudit ! Aussi ne m'échapperas-tu pas ! Je vais t'envoyer souper chez Héla, la noire asinie couronnée de serpents !

« Et tout en frappant d'estoc et de taille, elle le pressait avec une vigueur, une rapidité qui l'étonnait.

« — Pour moi, je ne t'enverrai pas souper si loin,ô ma toute belle,car j'ai peu de goût pour ta noire sorcière, répondait l'abbé en lui rendant coup pour coup, injure pour injure, mais j'espère pouvoir avant peu te forcer à me suivre dans ma bonne Lutèce, où tu recevras un souper de ma façon, et tu verras comme sait les faire apprêter l'abbé de Saint-Germain-des-Prés.

« — Alors voici ma première caresse et mon premier baiser ! répondit la reine, juge par ceux-ci de ce que seront les autres !

« Et tout en parlant ainsi, elle para un coup droit que lui portait l'abbé et, relevant son arme avec la rapidité de l'éclair, elle le rabattit si violemment sur le casque que le glaive rebondit sous le choc et força le géant à courber le front.

« — Par les tripes d'Odin, voilà, certes. un joli coup ! répondit l'abbé ; mais cadeau pour cadeau, ma charmante !

« Et, fondant sur la guerrière avant qu'elle n'ait eu le temps de ramener son

arme, il la frappa en pleine poitrine avec une violence telle que deux fois elle chancela sous la vigueur du choc. Un cri de douleur s'échappa de ses lèvres, car le cruel abbé lui avait froissé le sein sous sa cotte de maille.

« — Voilà de même un avant-goût des caresses que je te réserve! lui disait-il avec une impitoyable ironie. Qu'en penses-tu, ma toute belle!

« — Celles de Rolla sont si voluptueuses, que les faibles hommes du midi ne sauraient les goûter sans en mourir. Juges-en plutôt!

« Et liant un instant l'épée de l'abbé, elle dégagea soudainement la sienne, fit sauter celle de son adversaire et poussa une terrible botte à son ennemi. Ebles chancela étourdi, deux fois il perdit l'équilibre et faillit s'affaisser; mais, conservant toute sa présence d'esprit, il bondit, ramasse son épée, se retrouve en arrêt et lance à sa redoutable rivale un regard qui eût glacé de terreur les Danois les plus vaillants. Rolla sourit, un pli de dédain contracte sa lèvre, l'abbé n'en est que plus furieux. D'une voix contractée, il s'écrie :

« — Tu as la main rude, la belle, mais tu sauras que le corps de l'abbé de Saint-Germain, tout couvert d'écailles comme celui de notre fameux Signad, reste tout aussi impénétrable aux dards effilés des jolies filles, fussent-elles Brynhilde ou Rolla.

« — Vantard, tu te pavanes comme le plus vulgaire des Francs! reprit la fille de Shigne en levant la tête, mais tes facéties ne sauraient te sauver! Tu vas mourir, toi, qui a froissé ma chair, car jamais homme n'a touché la poitrine de Rolla, fût-ce même de la pointe d'un glaive, sans que sa dernière heure n'ait aussitôt sonné.

« — Oui-da! répliqua l'abbé, parant avec une merveilleuse habileté. Sais-tu, ma vaillante, que tu commences à m'amuser singulièrement! il y a longtemps que l'abbé ne se soit trouvé à pareille fête! Une seule chose au monde pourrait me plaire davantage encore, ce serait de te tenir, ô ma belle ensorcelée, dans ces deux bras d'acier; par le sang du Christ, je te jure que tu ne te débarrasserais pas de ces étreintes sans avoir connu ce que l'abbé de Saint-Germain peut faire d'une jolie femme. Entre-temps, pare cette entaille si le cœur t'en dit!

« Et s on épée rapide comme la parole, fit une feinte à droite, se releva comme pour frapper de haut et s'abattit en lui effleurant le cou; mais le glaive glissant sur les mailles d'acier, ne blessa que légèrement la farouche guerrière.

Le sang coula, elle en sentit la fraîche moiteur sur sa poitrine se crut dangereusement atteinte et poussa un cri terrible. Son bras décrivit mille cercles étincelants devant les yeux de l'abbé qui ne songea plus qu'à parer les chocs

multipliés du glaive. Cependant, l'immensité du péril, loin de lui enlever sa bonne humeur, ne faisait que l'aiguiser davantage encore, et, dans sa joviale faconde, il criait à la guerrière, emportée par toutes les furies de la lutte à outrance :

« — Je plains celui qui sera condamné à te déflorer, car, foi du diable, tu serais de force à désarçonner Satan lui-même ; mais voici qui modérera ta fougue sauvage, ô ma gentille pucelle !

« Rolla para. Les insultes de l'abbé, ce cynisme calculé, révoltaient sa pudeur, sa furie croissait à chaque nouvel outrage. Elle s'étonnait de n'avoir pu faire encore tomber sous ses coups son redoutable antagoniste. L'abbé n'était pas moins surpris de rencontrer dans une femme le seul adversaire que jusqu'à lors il eût encore estimé digne de croiser le fer avec le sien. Frappant, frappé, il mêlait à chaque coup donné ou reçu l'épigramme tantôt facétieuse, tantôt blessante. Il espérait qu'en faisant monter au front de l'invincible guerriére, la rougeur de l'indignation, il l'amènerait à lui faire commettre des bévues qui finiraient par la perdre. Mais elle lui répondait le mépris et la haine aux lèvres.

« — Les moines sont plus vils que les chiens de mon pays.

« Et son bras s'abaissa furieux sur l'abbé qui recula d'un pas.

« — Tout beau, la belle, tout beau ! Je te rends la pareille ! Tiens !

« Et l'arme retentit sur la cotte de maille de la reine des vierges héroïques, mais sans pouvoir l'entamer.

— Infâme courtisan de femmes sans pudeur, je te ferai rentrer tes propos dans la gorge !

« — Allons donc, te voilà hideuse ! Fi donc ! la colère t'enlaidit !

« Et l'abbé riait de son gros rire saccadé qui achevait d'exaspérer la pudique vierge des glaciales montagnes scandinaves. En même temps que les outrages, les coups pleuvaient drus comme grêle. Soudain le terrible abbé, faisant rebondir le glaive de sa rivale sous le choc du sien, s'élança sous son fer, et de son poing qui serrait la garde de son épée, il frappa la jeune fille au front. Celle-ci s'affaissa sur un genou. Mais, par une force de volonté surhumaine, Rolla se redressa comme mue par un ressort qui reprend sa première direction dès qu'a cessé la pression qui le comprimait. Saisissant sa hache d'arme à sa ceinture, elle en asséna un coup formidable à son gouailleur adversaire. Ebles eût été frappé à mort, si, par un mouvement rapide, il n'était parvenu à se soustraire au trépas. L'arme vengeresse l'atteignit au coude d'une façon si terrible que l'épée lui tomba de la main.

« — Skoldmoë ! Skoldmoë ! s'écria la vierge terrible. Mort ! mort à ce chien qui outrage les femmes !

« — Là, là ! ma charmante diablesse! reprit l'abbé en saisissant, à son tour, sa hache d'arme à sa ceinture et se défendant de la main gauche avec non moins d'adresse que le plus habile guerrier eût pu le faire de la droite.

« Mais en regardant autour de lui, il s'aperçoit qu'il est presque entièrement enveloppé par les bouillantes guerrières. De tout côté, ses hommes plient sous le choc des redoutables Vierges-aux-Boucliers. Pour ne point succomber sous le poids du nombre, il recule ; mais s'il cède le terrain pas à pas, ce n'est qu'en se défendant comme un fauve qu'il accomplit sa retraite héroïque. Chaque fois qu'il se retourne en poussant son rugissement de lion harcelé par la la meute, les vaillantes amazones s'arrêtent et se mettent en garde contre ses coups mortels. Rolla elle-même, quelque rayonnante qu'elle soit de l'éclat de sa victoire, ne s'élance pour l'attaquer que par bonds soudains, auxquels le martial abbé riposte en frappant des coups à fendre des rochers.

« A l'aspect du triomphe des vierges héroïques, toute l'armée de Wurm, s'ébranla de nouveau, se précipitant sur leurs traces, dans l'espoir de pénétrer avec elles dans la tour en même que les fuyards. Pour les Parisiens, le péril était formidable. Mais le magnanime abbé, grandissant en proportion du danger, soutient tout le poids de cette agression. La hache d'arme devient le bouclier de ses compagnons. Tous regagnent à la hâte la forteresse, tandis qu'il frappe terrible, indomptable, les protégeant jusqu'à la rentrée du dernier homme. Et quand plus un seul de ces braves ne se trouve dehors, debout entre la porte entrebâillée et les murailles, il jette aux Danois ce dernier outrage :

« — Lâches ! qui lancez toute une armée contre un seul homme, contre un chevalier blessé, je vous méprise. Et toi, Rolla, quand ce bras sera guéri, je te retrouverai. Je te convie alors à un combat dont on parlera longtemps sous le chaume comme dans le château seigneurial. Si tu n'oses te présenter seule, viens avec dix des tiens, avec vingt, avec cent, et l'abbé de Saint-Germain-des-Prés ne récusera pas ta provocation. Mais mille contre un, c'est infâme ! En attendant cette heure, reçoit cette dernière estocade en guise d'adieu.

« Et se retournant comme un dogue sur Rolla qui le pressait de trop près, il lui porta de son bras gauche un si rude coup, qu'il l'envoya rouler dans le fossé. A l'aspect de leur reine étendue sur les fascines, toutes les vierges poussèrent un cri de détresse et se précipitèrent furieuses, la hache au poing, sur les portes de la tour qui venait de se refermer, tandis que d'autres relevaient la vaillante amazone toute meurtrie de sa chute. Humiliée, mais toujours fière, le front hautain, elle lança au terrible abbé un regard chargé de haine. Du haut des murailles, les chrétiens, riant aux éclats, repoussent ces

femmes audacieuses en faisant pleuvoir sur elles une grêle de traits. Sigefried qui a tout vu, tout compris, ne peut davantage rester simple spectateur de cet outrage. Il se précipite, sombre et farouche, au secours de sa fiancée... »

Le combat reprend alors et les Parisiens subissent le plus épouvable assaut que l'on puisse jamais imaginer. M. Paul Renan en fait un tableau terrifiant et superbe.

Voilà certes un livre intéressant, curieux et qui, malgré son ton un peu emphatique, repose des études parisiennes.

Avec le volume de M. Frédéric Dobritz, **Contes et Légendes scandinaves**, nous restons dans le pays de la vaillante Rolla, pays de légendes et des traditions mythologiques. Sur cette terre en partie perdue sous les neiges et les glaces, dans ces régions où les longues nuits, l'isolement et le froid, obligent les habitants à de durs hivernages, le foyer des familles sont autant d'archives vivantes où les récits plus ou moins fabuleux se répètent de génération en génération et nous sont arrivés de siècle en siècle presque sans altération.

M. Frédéric Dobritz les raconte dans toute leur originalité, témoin cette légende si ancienne et si originale d'**Hamlet**, dont Skakespeare a fait le héros de sa sublime tragédie que les adaptateurs français ne parviennent guère à égaler.

Au moment de livrer ma copie, quelques volumes me parviennent; je m'empresse d'annoncer leur apparition à nos lecteurs.

Voici un livre d'historiettes croustillantes par Richard O'Monroy, **Un peu! Beaucoup!! Passionnément!!!** Il est question dans ces petits récits, de petites dames et de petits messieurs qui ne paraissent pas engendrer la mélancolie et pour qui les grandes passions ne durent guère que le temps de ne pas s'user. Tout cela respire la jeunesse, la gaieté et l'entrain.

Je relève cette phrase dans la bouche d'une petite dame :

« Ah ! il était bien prince jusqu'au bout des ongles, celui-là ! »

Qu'entendait par ces paroles cette personne peu farouche ? — En lisant cela, il me semblait voir passer le maigre cortège d'un jeune prince que l'on conduisait ces jours-ci à sa dernière demeure. Lui aussi, il avait sans doute été « prince jusqu'au bout des ongles », sans doute il avait traîné son blason dans tous les boudoirs, dépensant sans compter, prévenant les moindres fantaisies de ses maîtresses d'un jour; ruiné hier, les poches pleines d'or le lendemain.

Aujourd'hui une balle de revolver a terminé cette brillante(?) carrière, le suicide a mis fin aux réclamations des créanciers et aux soupçons que des chances trop persistantes au jeu mettaient dans l'esprit du monde des cercles. — Oh! oui, il « était prince jusqu'au bout des ongles »! mais quelle triste chose que d'être aussi « prince » que cela!

Est-ce qu'il n'y aurait pas pour notre noblesse une place ailleurs qu'autour des tables de baccarat? Est-ce que la jeunesse titrée et bien rentée ne trouverait pas une occupation plus digne que celle qui consiste à parader au bois, dans les fètes dites « de charité », ou au concours hippique devant des filles qui, elles, voyant le peu de cas que les hommes de haute naissance font des titres de leurs aïeux, se font appeler baronne ou duchesse de ceci ou de cela? **L'Amour du drapeau**, le titre du dernier volume de M. Paul Vernier, par exemple, remplacerait peut-être avantageusement celui de la vie idiote à laquelle les jeunes fils de famille semblent absolument vouloir s'adonner de parti pris. Je ne sais quelle impression pénible résulte pour moi de lectures où je vois des gens portant de grands noms, des officiers ayant l'avenir de notre nationalité à garder, se galvaudant au milieu de cette société moins que demi-mondaine. Il semble que je trouve là cette préoccupation purement matérielle qui conduit les gens à confier leur idéal dans la plus grande somme de jouissances possibles, et je regrette que ceux qui sont à la tète de l'échelle sociale, par leur noms, du moins, ne comprennent pas quelle mission l'illustration même de leurs aïeux leur a confiée.

J'aime au contraire les ouvrages comme celui de M. Paul Vernier, ouvrage dans lequel on sent vibrer tous les grands et nobles sentiments, le courage héroïque, l'abnégation, le sacrifice de tout à la patrie et ce sentiment qui les résume tous et qui doit remplir le cœur de la classe la plus élevée, surtout : *l'amour du drapeau.*

Lisez par exemple le livre de M. Albert Babeau, **les Bourgeois d'autrefois**, livre qui fait suite aux études que cet écrivain,' ce savant et ce penseur a consacrées à la vie publique et privée des membres du tiers état. qui habitaient les campagnes et les villes avant la Révolution, et voyez combien la bourgeoisie s'est élevée peu à peu, et d'autant plus que la noblesse semblait faire fi des anciennes traditions d'honneur et de vertu.

Car, au fond, qu'est-ce qu'un noble?

C'est un bourgeois qui a reçu un titre pour son courage à la guerre ou pour

quelque service rendu à la patrie ou à un monarque. Chose curieuse, on entend dire : « Mes titres remontent aux croisades ou plus loin encore. » — Oui, ces titres sont glorieux, oui, ils honorent les descendants plus ils remontent haut, si ces descendants ont augmenté et augmentent chaque jour la noblesse de ces titres ; mais si, au contraire, ceux-ci ne travaillent pas à continuer la tradition des aïeux, le titre de noblesse nouvellement reçu est d'une valeur autrement grande que celui qui remonte très haut, mais qui est porté par des nuls et des inutiles.

Les vertus de la bourgeoisie se résument en général dans l'honnêteté, cette forme journalière de l'honneur qui ne se révèle point par des saillies extraordinaires, mais par la continuité sans défaillance d'une conduite régulière. Les hommes peuvent tous être nobles avec ou sans parchemins, avec ou sans particule, et comme le dit fort justement M. Albert Babeau en terminant son étude sur *les Bourgeois d'autrefois*. Si la civilisation comporte plus de douceurs et sans doute de lumières que celle qui se base sur la force, elle n'en serait pas moins atteinte d'un vice irrémédiable et menacée d'une décadence certaine, si elle ne plaçait pas au-dessus des jouissances matérielles le culte des vérités morales et psychologiques, le respect des grands principes de la religion, de la justice et de la famille, sans lesquels les individus et les peuples ne peuvent ni conserver leur rang, ni l'accroître.

En écrivant **la Comédie politique**, *souvenirs d'un comparse*, M. Paul Dhormoys a cédé bien plus au désir d'exprimer sa fidélité au régime impérial et d'infliger de bons coups de boutoirs à ses détracteurs, qu'au désir de faire connaître des particularités absolument inédites des dessous de la comédie tragi-comique qui se joua autour de Napoléon III. J'ai cherché vainement dans son livre quelque chose que je ne sus pas déjà, il est vrai que j'ai beaucoup lu, mais il a donné à ses pseudo-révélations une forme et un mode d'arrangement dans lequel on sent l'homme qui a servi l'Empire et qui ne lui tourne pas le dos. La fidélité est une vertu que l'on doit admirer chez ses amis comme chez ses adversaires ; en tout cas si le règne de Napoléon III n'a pas été heureux, il faut avouer que l'Empereur ne fut pas seul coupable et que dans la longue suite de notre histoire nous en avons vu bien d'autres dont nous nous sommes relevés. — Nous nous en relèverons bien encore ! — Sachons-le bien : « Un peuple n'a que le gouvernement qu'il mérite. »

Alex. Le Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La septième série des **Souvenirs d'un vieux critique** viennent de paraître. M. A. de Pontmartin y traite des principaux ouvrages parus dans le commencement de l'année, et principalement de l'*Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale, de *la Morte*, de M. Octave Feuillet, du *Roman russe en France*, par M. de Vogüé et surtout de l'*Œuvre*, de M. Zola.

Signalons aussi la réunion en un volume de quelques études littéraires parues au *Figaro*, au *Gaulois*, au *Temps* et au *Paris-Journal* sous la signature A. Claveau.

L'auteur a intitulé son livre : **Contre le flot**, voulant ainsi marquer par là qu'il y défendait les bonnes traditions battues en brèche par l'école nouvelle. On trouvera dans ce livre d'excellentes études, sans parti pris et sans faiblesse.

Une brochure sur **le Général Skobeleff**, dont la mort mystérieuse a ému la société française comme elle a bouleversé ses amis de Russie, vient de paraître à la *Nouvelle Revue* sous la signature de Mme Adam.

M. Adolphe Chenevière, docteur de la Faculté des lettres de Paris, fait paraître à la librairie Plon une étude à la fois très érudite et très intéressante sur la vie et les poésies de **Bonaventure des Périers**. Cet écrivain, une des figures les plus curieuses de la Renaissance, offre non seulement par ses œuvres, mais encore par sa vie, ses relations avec Marguerite de Navarre (dont il fut le valet de chambre) et avec les célébrités de son temps, un attrait tout particulier. Il attendait, il demandait depuis longtemps un biographe : il ne pouvait en trouver de plus consciencieux ni de plus élégant que M. Chenevière, dont le livre est un petit chef-d'œuvre de science, de style, de psychologie attentive et profonde.

On y trouvera, outre une excellente étude historique et littéraire, des aperçus nouveaux sur la prosodie et la langue poétique du XVIe siècle, cette époque si brillante pour la poésie française, que tous les chefs-d'œuvre du XVIIe et du XVIIIe siècle n'ont pu la faire oublier, et que les poètes modernes l'étudient encore comme la source la plus originale de notre littérature.

Prenez garde aux voleurs. Voilà un avis plus que nécessaire en ces temps de police fantaisiste : il est bon de savoir et de pouvoir se protéger soi-même.

M. G. Lévy-Delmare vient de publier un volume dans lequel tous les trucs de vol et de chantage sont dévoilés et mis à jour.

Après la lecture de cet ouvrage rempli de faits, de renseignements exacts et et d'amusantes anecdotes sur les agences de renseignements, de mariages, de placement, de décorations, sur les faux pauvres, sur les voleurs de toutes espèces, il est impossible d'être victime des agissements des chevaliers d'industrie qui exploitent l'humaine crédulité.

Solfège poétique et musical. Poétique en effet, car ce sont les fables et récits en vers qui font l'originalité de ce recueil. L'auteur, Gustave Nadaud, estime qu'il faut dire d'abord ce qu'on veut chanter.

Après la lecture, le chant; sous le chant, le solfège ou vocalisation, et enfin l'accompagnement.

A l'inverse des autres solfèges, le sens doit passer ici avant le son :

Petit livre a son importance
S'il peut, pour la première fois,
Intéresser l'intelligence
A l'exercice de la voix.

La maison E. Plon, Nourrit et Cie, a centralisé l'édition des almanachs, et le nombre en est considérable, puisque chacun de ces petits livres s'adresse à une clientèle spéciale, à chaque corps de métiers. Il faut flatter les goûts de chacun, passer du plaisant au sévère, en somme intéresser.

Toute cette collection est mise en vente dès aujourd'hui.

HENRI LITOU.

Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 1er Novembre 1886.

Certains hommes regardent avec effroi vers l'avenir et, en présence du refroidissement de l'humanité du côté de l'idée religieuse, pensent que le besoin d'une religion nouvelle se fait sentir.

Dans un ouvrage nouveau de M. Guyau, **l'irréligion de l'avenir**, l'auteur fait une étude complète des problèmes religieux sous tous ses aspects et principalement l'aspect sociologique qui est le plus nouveau. — Il ne faut pas d'ailleurs se méprendre sur cette *irréligion de l'avenir* que M. Guyau a voulu opposer à tant de travaux récents sur la *religion de l'avenir*, tentatives ambiguës de compromis avec les religions positives. Ce que l'auteur a voulu prouver, c'est que l'irréligion n'est pas la négation de tout dogme et de toute autorité. Il cherche quelles seront les principales hypothèses métaphysiques qui se substitueront aux dogmes religieux.

Certes on ne peut nier la valeur scientifique d'un pareil ouvrage, je dirai plus, on ne peut douter de la conscience avec laquelle il a été écrit, mais, en somme, il ne repose que sur le raisonnement d'un seul homme, et rien ne prouve que pour un instant de tiédeur, l'humanité ne se reprenne pas plus tard d'une ardeur nouvelle. En tout cas, nous sommes de l'avis de M. Guyau lorsqu'il affirme qu'il n'y a pas de place pour une religion nouvelle.

« Il faudrait qu'elle fût vraiment nouvelle, qu'elle apportât une *idée* à l'esprit humain. »

M. Ernest Renan, dont le dernier écrit laisse présager son entrée prochaine dans le clan des écrivains les plus érotiques, crée une religion nouvelle : le rut universel au moment de la mort.

« Je m'imagine souvent que, si l'humanité acquérait la certitude que le monde dût finir dans deux ou trois jours, l'amour éclaterait de toutes parts avec une sorte de frénésie, car ce qui retient l'amour, ce sont les conditions absolument nécessaires que la conservation morale de la société humaine a imposées. Quand on se verrait en face d'une mort subite et certaine, la nature

seule parlerait ; le plus puissant de ses instincts, sans cesse bridé et contrarié, reprendrait ses droits ; un cri s'échapperait de toutes les poitrines, quand on saurait qu'on peut approcher avec une entière légitimité de l'arbre entouré de tant d'anathèmes. Cette sécurité de conscience, fondée sur l'assurance que l'amour n'aurait aucun lendemain, amènerait des sentiments qui mettraient l'infini en quelques heures, des sensations auxquelles on s'abandonnerait sans crainte de voir la source de la vie se tarir. Le monde boirait à pleine coupe et sans arrière-pensée un aphrodisiaque puissant qui le ferait mourir de plaisir. Le dernier soupir serait comme un baiser de sympathie adressé à l'univers et peut-être à quelque chose au-delà. On mourrait dans le sentiment de la plus haute adoration et dans l'acte de prière le plus parfait. »

Voilà certes une théorie étrange et que l'on ne s'attendait guère à trouver sous la plume d'un membre de l'Académie Française ! Que l'on soit philosophe ou religieux, il semble qu'au moment du grand cataclysme, qui anéantira ou anéantirait notre planète, on céderait à d'autres tentations que celles prévues par l'auteur de *la Vie de Jésus*. Il nous semble même qu'au moment de l'an mil, alors que l'on crût à la fin du monde, les populations timorées ne songeaient guère à boire un « aphrodisiaque. »

Pour prouver son dire, et donner une sanction à sa théorie, M. Ernest Renan a écrit un drame en prose qui fait sourire lorsque l'on songe à la place honorable et élevée que ce penseur s'est fait dans la littérature contemporaine. — Je ne sais combien d'éditions aura **l'abbesse de Jouarre**, mais il est à craindre que plus le volume se vendra, plus l'auteur sera diminué dans la haute considération littéraire qu'il s'était justement acquise.

Dans une prison se rencontrent l'abbesse de Jouarre, Julie-Constance de Saint-Florent et le marquis d'Arcy. On est en 1794, et quiconque entrait dans les murs de cette prison savait qu'il n'en sortirait que pour aller du tribunal révolutionnaire à la mort. — D'Arcy après avoir reconnu l'abbesse lui avoue son amour sans lui crier gare, ainsi qu'on va le voir.

D'Arcy — (*à la Ferté*) — Oui, la planète terre est une douce patrie ; on ne saurait la quitter sans regrets. Te dirais-je la folie qui me traverse l'esprit ? Je voudrais revivre en une heure toute ma vie. Je voudrais voir auprès de moi tous les êtres que j'ai aimés, pour les embrasser une dernière fois. Chères images du passé, dois-je vous accueillir ? Dois-je vous repousser ? Non, venez toutes me procurer un dernier songe. (*l'abbesse entre*).

Vœu trop exaucé ! L'abbesse de Jouarre, la seule femme que j'aie aimée ! Aussi belle, aussi calme que jamais.

L'Abbesse (*le reconnaissant*) — O mon ami, quel jeu du sort !... Non,

l'heure est trop solennelle, ce serait une profanation. Ne me voyez pas, ne me reconnaissez pas. Faisons comme si nous étions morts tous deux, nous le serons dans douze heures.

D'Arcy (vivement). — Cette rencontre est l'indice d'une haute volonté pleine d'amour. Le ciel nous offre une dernière joie, Julie, la repousser, ce serait un crime. Rappelez-vous le Christ, qui refusa d'abord le calice, mais ne repoussa pas l'ange consolateur.

L'Abbesse. — Non, si vous m'aimez, laissez-moi. Je vous le demande. Il me sera doux de penser que je meurs avec vous. Ce soir, dans ma cellule de condamnée, demain, sur les bancs de la charrette vous serez dans ma pensée. Mais songez à mon vœu, rendu mille fois plus sacré par le martyre que j'endure pour lui ; respectez ce bandeau que je porterai demain sur l'échafaud. D'Arcy, je vous connais ; vous êtes la plus grande âme, le plus grand cœur que Dieu est fait en nos tristes jours. »

Eh bien, nous le demandons à quiconque a un peu de jugement, est-il admissible que deux êtres qui se rencontrent dans le parloir d'une prison se parlent à brûle-pourpoint ainsi que les fait s'entretenir M. Renan ? Sont-ils amant et maîtresse? ont-ils donc eu de ces relations qui autoriseraient peut-être les paroles de d'Arcy ? point! — Écoutons la conversation qui a lieu entre La Ferté et d'Arcy, elle nous renseignera sur le degré d'intimité qui a existé jusqu'ici entre l'abbesse et le gentilhomme.

D'Arcy. — Est-ce une vision ? est-ce une réalité ?

La Ferté. — C'est en tout cas, cher ami, la plus belle récompense de votre vie, si noble et si pure. De tels hasards feraient croire à Dieu. Entrevoir, un instant avant de mourir, la femme supérieure qui a traversé votre vie en y versant le charme, puis la voir s'évanouir comme une ombre sur le seuil de l'infini ! quelle destinée favorisée entre toutes ! Ah ! D'Arcy, vous avez des raisons, vous, de bénir la mort. Deux fois seulement, j'ai aperçu la merveille de sagesse, de raison et de beauté, dont vous avez pu étudier toutes les perfections intérieures. C'était chez notre ami, le marquis de Saint-Florent, son frère aîné. La solidité de son jugement, l'étonnante liberté de son esprit formaient un ravissant contraste avec l'habit qu'elle portait: c'était comme un parfait accord résultant de notes opposées, la philosophie de notre temps et l'amour du passé fondus ensemble et pacifiés. Comme je comprends que vous l'ayez aimée !

D'Arcy. — Ce mot ne peut s'expliquer qu'avec réserve à l'affection qui nous unit. J'eus pour elle une de ces amitiés d'enfance qui embaument toute une vie et servent de chemin couvert à l'amour, en permettant une grande fami-

liarité. Elle a vingt-quatre ans, j'en ai quarante! Je l'avoue, j'eus une heure cruelle; ce fut le soir où, pour la première fois (elle avait au plus seize ans), je la vis en costume religieux dans le salon de son père. L'abbaye de Jouarre était due comme un fief aux grands services que sa famille avait rendus à l'État. Sa sagesse, sa raison précoce, le sérieux de son esprit, son goût pour l'étude la désignaient, d'ailleurs, pour des fonctions que nous espérions alors faire tourner au profit de la moralité publique et de l'éducation de la nation. Elle pensait que, pour aider au progrès de l'esprit, il faut être irréprochable de mœurs.

Avec les plus libres opinions et la plus ferme raison, elle fut aussi pure que les saintes du moyen âge, dominées par la foi la plus absolue. C'était plaisir de la voir discuter du ton le moins alarmé tous les problèmes du temps, soutenir les droits du peuple, appeler de ses vœux un christianisme libéral, qui eût appliqué des institutions séculaires et des richesses devenues utiles à l'éducation du peuple. On eut dit sainte Fare ou sainte Bathilde ayant lu Voltaire et commentant Rousseau. Sa beauté, relevée par le *minimum* de costume religieux qu'elle portait dans le monde, était une coupe pleine d'enchantements. La revoir,quand ou avait causé avec elle, devenait une soif, un besoin de toutes les heures, une obsession.

J'avais donc alors trente-deux ans; son investiture, selon les usages du temps, constituait plutôt une intention qu'un vœu formel. Comment me direz-vous, n'essayai-je pas de l'arracher à des liens assez artificiels, vu nos idées philosophiques, et de contracter avec elle une union qui eût été, sans aucun doute, la perfection du mariage? Parce que je l'aimais trop et que nos principes étaient trop complètement les mêmes. Sans partager les anciennes croyances, j'aurai cru commettre un sacrilège, non seulement en la détournant de ses devoirs, mais en concevant même l'idée qu'elle pût en être détournée. C'eût été détruire de mes mains ma propre idole. Fermes dans notre foi philosophique, nous espérions encore que l'Église serait un jour la plus ardente propagatrice de ce que nous tenions pour la vérité. Nous disions souvent que la réforme rationnelle de l'Église ne se ferait que par des personnes engagées dans l'Église et absolument en règle avec ses observances extérieures. Le déluge est venu, emportant tous nos rêves, toutes nos espérances; mais la virile nature de mon amie ne sut jamais plier. Elle ne quitta l'abbaye, en 1790, que quand les commissaires vinrent en prendre possession au nom de la nation. Elle refusa de suivre son frère, le marquis de Saint-Florent, dans l'émigration, ne voulut jamais abandonner sa robe noire, son bandeau, et vécut tellement ignorée, que je perdis sa trace. J'aurais craint,

d'ailleurs, en la cherchant, de la dénoncer aux rigueurs de nos soupçonneux tyrans ; car vous savez que, depuis dix-huit mois, ma vie est celle d'un proscrit. Si je dois m'étonner de quelque chose, c'est que la mort ne soit venue qu'aujourd'hui me frapper.

La Ferté. — Il te reste quelques heures. Ne vas-tu pas chercher à la revoir ?

D'Arcy. — O mort, sois ma conseillère ! »

Or, voici ce que la mort conseille à l'ami de cette abbesse qui, à moins de seize ans, discutait sur les problèmes les plus ardus de la philosophie et de la religion, la mort lui conseille de pénétrer dans la prison et de lui tenir le petit discours suivant :

D'Arcy. -- Julie, ce que l'on fait en présence de la mort échappe aux règles ordinaires. Qui nous jugera ? Dieu, c'est-à-dire la réalité des choses, voit la pureté de notre vie. Les hommes n'existent plus pour nous ; nous sommes seuls au monde, dans la situation où seraient deux naufragés sur une épave, assurés de mourir dans quelques heures. Pourquoi la nature a-t-elle posé des freins mystérieux à l'attrait le plus profond qu'elle ait mis en nous ? Parce que l'avenir de l'humanité est à ce prix. Notre amour, chère Julie, sera sans avenir ; le frémissement tendre que nous ressentirons jusqu'à ce que la hache nous saisisse en sera toute la suite. Il n'y a pas d'exemple qu'on ait passé deux nuits dans ce vestibule de la mort. Si Dieu réservait aux amants disparus, sans avoir joui l'un de l'autre, une nuit de grâce au-delà de la tombe, leur reprocherait-on de goûter l'heure qui leur serait réservée par un décret bienveillant ? Telle est notre position. Il n'y a pas de lendemain pour notre amour. Vous savez le respect que j'ai toujours eu pour les nécessités de la société humaine, même quand il y entre une part de convention. Mais quel droit ont les hommes en ce moment ? Nous sommes quittes envers eux. Honte assurément à qui ne voit dans l'amour que le plaisir passager, sans songer à ses conséquences sacrées ! Pauvre amie ! ce qui eût été le bonheur de notre vie, si des lois que nous avons respectées ne nous l'eussent interdit, nous sera refusé. Le fruit de notre amour mourra avec nous, avorton de quelques heures, perdu dans le sein de la nuit infinie. »

Inutile d'insister, chacun en lisant entre les lignes comprendra ce que cette théorie a de révoltant, et cependant, cette femme si pure, l'abbesse de Jouarre cède à celui qui la presse et, lorsque sauvée miraculeusement de la mort, tandis que d'Arcy porte sa tête sur l'échafaud, elle se réveille mère, l'abbesse oubliant son amour *in extremis* épouse celui qui l'a sauvée de la mort.

Eh bien, nous le disons, ce n'est pas l'idée de la jouissance qui frappe

l'homme qui va mourir, et si l'homme ne croit plus à la vie éternelle, à la récompense au-delà de cette vie, nous préférons le voir quitter les préoccupations sensationnelles pour chercher le secret de l'anéantissement dans l'évolution, et comme le dit M. Guyau : « Ne pas être lâche. »

« De consolation, point d'autre que de pouvoir se dire qu'on a bien vécu, qu'on a rempli sa tâche, et de songer que la vie continue ra sans relâche après vous, peut-être par vous ; que tout ce que vous avez aimé vivra, que ce que vous avez pensé de meilleur se réalisera sans doute quelque part, que tout ce qu'il y avait d'impersonnel dans votre conscience, tout ce qui n'a fait que passer à travers vous, tout ce patrimoine de l'humanité et de la nature que vous aviez reçu et qui était le meilleur de vous même, tout cela vivra, durera, s'augmentera sans cesse, se communiquera de nouveau sans se perdre ; qu'il n'y a rien de moins dans le monde qu'un miroir brisé ; que l'éternelle continuité des choses reprend son cours, que vous n'interrompez rien. Acquérir la parfaite conscience de la continuité de la vie, c'est par cela même réduire à sa valeur cette apparente discontinuité, la mort de l'individu, qui n'est peut-être que l'évanouissement d'une sorte d'illusion vivante. Donc encore une fois, — au nom de la raison, qui comprend la mort et doit l'accepter comme tout ce qui est intelligible, — ne pas être lâche. »

Entre le « ne pas être lâche » de M. Guyau et l'érotisme *in extremis* de M. Ernest Renan, il y a tout un abîme, et, pour la vraisemblance, j'amais on admettra qu'une femme de vingt-quatre ans, ayant été jusque là un modèle de vertu, ayant été toujours pure, vienne flétrir sa virginité, dans les bras d'un monsieur de quarante ans, qu'elle n'a pas vu depuis dix-huit mois, et ce, presque au pied de l'échafaud.

Nous ne pensons pas que l'œuvre nouvelle de M. Ernest Renan soit une « œuvre de conviction » ainsi que l'écrivait de la sienne **Les Fils de Jahel** M[lle] Simonne Arnaud. Mais quelle foi il faut dans un ouvrage, quel courage M. Porel a montré en osant montrer un drame biblique, et en vers assez médiocres, sur la scène de l'Odéon ! Si le drame de M. Renan peut donner un certain plaisir à la lecture et n'affronterait pas impunément la scène, tout au contraire la tragédie de M[lle] Simonne Arnaud supporterait difficilement la lecture et est excellente à la scène, où les passions en jeu peuvent être mises toutes en valeur par les interprètes.

Il y a en ce moment en France un mouvement très accentué de patriotisme, et cela est très remarquable, aussi nous croyons que chaque fois qu'au théâtre on fera vibrer cette corde devant le public on obtiendra le succès. Or, la belle

tragédie *Les Fils de Jahel*, répond assez aux préoccupations de l'opinion, et cette Jahel, la veuve de Matathias, qui a juré de venger son mari, la mère patriote qui a secrètement élevé ses cinq fils dans l'unique dessein de délivrer la Judée de la domination d'Antiochus, est bien l'héroïne créée pour satisfaire à cette idée de revanche qui plane dans l'air.

Cette quinzaine, peu fertile en œuvre d'un grand intérêt littéraire, vient de se terminer à l'Institut de France par la séance publique annuelle des cinq académies. M. François Coppée y a lu, aux applaudissements de toute l'assemblée, un de ces poèmes naïfs et charmants dans lesquels il excelle, c'est le récit de l'amour pur d'une jeune fille pour un voisin dont elle ignore même le nom. Rien de plus simple, de plus doux et de plus délicat que ce poème !

Les humbles, les vaincus résignés de la vie
Restent mes préférés toujours, et j'ai l'envie
De dire simplemement, comme on me l'a conté,
L'obscur roman d'un cœur seulement visité
Par un triste rayon d'amour sans espérance :
Tel un pauvre captif, enfermé dès l'enfance,
Voit une lueur pâle éclairer tous les soirs
Faiblement sa fenêtre étroite aux barreaux noirs,
Et, séparé du ciel qu'un mur épais lui voile,
De tout le firmament ne connaît qu'une étoile.

Elle s'appelait Jeanne, elle avait dix-huit ans.
Son père n'était plus, et, depuis quelque temps,
Elle logeait avec sa mère, aveugle presque,
Dans une vieille rue encore pittoresque,
Tout au bout du pays latin, dans le quartier
De l'étudiant pauvre et du petit rentier.
Entre le Panthéon et le Jardin des Plantes,
Là, les heures du jour passent, calmes et lentes.
C'est la province, avec son charme habituel,
Mais avec un accent plus intellectuel.
Là, souvent, le flaneur à la main porte un livre.
C'est le dernier endroit où le rêveur peut vivre
Dans ce Paris tout neuf, qui tourne au Chicago.
Quel silence ! le pas éveille encor l'écho.
Je sais par là des coins de mélancolie
Où persiste l'ancien réverbère à poulie :
Et dans une ruelle où j'ai souvent erré,
Par une porte on voit un jardin de curé,
Au fond duquel se dresse, entouré de feuillages,
Napoléon premier, fait tout en coquillages.

On reproche beaucoup à M. François Coppée de fabriquer des vers comme d'autres fabriqueraient des chaussures, d'autant plus que souvent ses épithètes forment bouche-trous et ne servent que pour la rime. Quoique l'on ne puisse en effet reconnaître une bien large envergure aux poésies en général de l'auteur des *Jacobites*, on ne peut nier que ses descriptions ne soient artistiquement présentées et toujours vraies.

Les deux femmes logeaient dans ce quartier perdu,
Près des toits, et soignaient un jardin suspendu
Sur un petit balcon, où, le soir, tout près d'elles,
Passait le souple vol des noires hirondelles.
C'était la pauvreté décente, ayant enfin
Ce qu'il faut strictement pour n'avoir froid ni faim :
Mais dans l'étroit logis des dames du cinquième,
On sentait la chaleur des foyers où l'on s'aime.
Les meubles, tous passés de mode et bien fanés,
Rappelaient les splendeurs des temps plus fortunés.
Un vieux bonheur du jour fleurait la bergamote,
Et sur la cheminée, où brûlait une motte,
Estelle et Némorin, en Saxe, bien usés,
Avec le bout des doigts s'envoyaient des baisers.
Là, chaque objet, rempli de muette éloquence,
Était comme un témoin de l'ancienne élégance,
Ou servait aux repas les mets de l'indigent,
Mais avec une nappe et des couverts d'argent,
Et — dernier souvenir de richesses plus grandes —
Un pastel vaporeux, dans son cadre à guirlandes,
Évoquait une aïeule au regard ingénu,
Son singe sous le bras, poudrée et le sein nu,
Qui, depuis cent vingt ans, gardant la même pose
Souriait de trois quarts et tenait une rose.

Dans ce mélancolique et fier isolement,
Ces femmes vivaient donc très pauvres en s'aimant,
Et laissaient les étés se flétrir en automnes,
Sous la lourdeur de plomb des heures monotones.
En mai, sur leur balcon, l'hiver, au coin du feu,
Elles restaient au gîte et se montraient fort peu.
Calmes et froids, ainsi qu'une source s'épanche,
Les jours suivaient les jours.

. . . .

Jeanne, laissant flotter au hasard son esprit,
Était sur ce balcon quand l'amour la surprit.

Un jeune homme est là devant elle, dans une mansarde ; il est pauvre, mais toujours penché sur ses livres. Jamais il n'a jeté un regard sur le balcon où Jeanne aime à le contempler.

Le temps passa, passa, sans calmer son souci.

Jeanne par charité, pour se distraire aussi,
Donnait quelques leçons au fils d'une indigente,
Sa voisine. Joli, de mine intelligente,
Cet enfant lui faisait trouver les jours moins longs.
Elle aimait à jouer avec ses cheveux blonds,
Tandis qu'il récitait catéchisme ou grammaire;
Et quand Jeanne sortait, pour que sa vieille mère
Prit un peu d'exercice, on emmenait l'enfant.
Elle était aussi douce, aussi bonne qu'avant
L'orageux sentiment soulevé dans son âme.
Un matin elle sut, par cette bonne femme
Qu'elle ne voulait plus pourtant interroger,
Que le jeune voisin allait déménager,
Et changer tout à fait de manière de vivre :
Qu'il devenait fameux, qu'il avait fait un livre,
Et que l'on imprimait son nom dans les journaux.

Il ne jettera plus ses miettes aux moineaux ;
Pensait la pauvre Jeanne, écoutant la bavarde,
Et je ne verrai plus sa lampe en sa mansarde :
Tant mieux ! Qu'il soit heureux ! Moi, je dois l'oublier.

Deux jours après, avec le petit écolier,
Par une après-midi de juin des plus brûlantes,
Jeanne et sa mère étaient dans le Jardin des Plantes,
A l'ombre de leurs grands marronniers favoris.
Heureux d'être dehors, le gamin de Paris
Fouettait joyeusement près d'elle sa toupie ;
L'aveugle, par la chaude atmosphère assoupie,
Avait abandonné son tricot un moment,
Et Jeanne, de son côté, brodait nerveusement.
Elle s'interrompit soudain. La jeune fille
Venait contre son dé de casser son aiguille.
Et cherchait vainement près d'elle son étui,
Quand dans l'allée, un homme apparut... C'était lui !
Elle le vit de loin. C'était lui le poète !
Il marchait absorbé, pensif, baissant la tête,
Peut-être murmurant quelques rimes tout bas.
Il s'avançait toujours ! il était à dix pas !

Jeanne eut le cœur étreint d'une émotion telle
Qu'elle crut défaillir. Quand il fut tout près d'elle,
Ayant vu quelque chose à terre, il se baissa,
C'était l'étui perdu. Le passant ramassa
L'objet, et, du regard cherchant à qui le rendre,
Aperçut Jeanne et fit un pas pour le lui tendre.
Alors la pauvre fille eut un immense espoir,
Il allait lui parler, la connaître, la voir,
La deviner, l'aimer peut-être... Oh! bonne chance!...
Mais le petit garçon, par gentille obligeance,
Courut vers le jeune homme en lui tendant la main ;
Le poète remit sa trouvaille au gamin
Et, par ces beaux cheveux d'enfant séduit, sans doute,
Le baisa sur le front et poursuivit sa route.

Le fol espoir de Jeanne, hélas! s'était enfui!
Mais quand l'enfant venant lui rapporter l'étui,
Lui présenta sa tête innocente et bouclée,
L'amoureuse un instant de désir affolée,
Étreignit le petit d'un geste ardent et prompt,
Et recueillit, collant ses lèvres sur son front,
Avec un rauque et long sanglot de tourterelle,
Ce baiser de hasard qui n'était pas pour elle.

Le jeune homme a quitté sa chambre sous les toits,
Puis ont passé les jours, les semaines, les mois,
Et celle que sa vue a pour jamais charmée
Ne sait plus rien de lui que par sa renommée.
Pareille aux pauvres gens qu'on voit en Carnaval
Écouter la musique à la porte d'un bal,
Jeanne, que font souffrir son cœur et sa mémoire,
Entend de loin ce nom retentir dans la gloire,
Tandis que sans amour, sans joie et sans beauté,
Toujours elle s'enfonce en son obscurité,
Sa vie est grise et morne : elle veut s'y résoudre.
Une ouvrière, assise à sa machine à coudre,
Habite la mansarde où Jeanne aimait à voir
Le poète rêver devant le ciel du soir.
Avec le calme ennui que l'habitude enfante,
Elle fait son devoir de fille et de servante.
Elle oublie ; et parfois, quand le petit garçon
De la pauvre voisine arrive à la maison
Et tend naïvement son front à sa caresse,
Jeanne se reprochant sa minute d'ivresse.

Et ne voulant plus même un moment se griser
Avec le souvenir de l'ombre d'un baiser,
A ne pas embrasser ce front pur se condamne.

Et ce baiser, ce fut tout le roman de Jeanne.

Pourquoi vouloir reprocher à M. François Coppée de n'être point un Victor Hugo? Il plaît, et nous l'avons bien vu après la lecture de son roman-poème, les vieilles voûtes de l'Institut trépidaient sous les applaudissements : Poète goûté des femmes, c'est possible, mais ces jolies mains gantées qui applaudissent, ces nombreuses éditions de poésies lues dans les boudoirs sont une récompense que beaucoup envient et n'obtiennent pas toujours! Que je voudrais être poète!

C'est ce que dit M. Honoré Bonhomme dans son volume de vers, **A travers les buissons fleuris**. Le titre est gracieux et le poète s'en va chantant comme l'oiseau, de branche en branche.

Que je voudrais être poète
Lorsque je vais rêver le soir
Et que l'air couve une tempête
En faisant flotter sur ma tête
De gros nuages au flanc noir.

Ou quand le ciel, pur comme l'âme
Du petit enfant nouveau-né,
Laisse lire en sa vaste trame
Comme on lit dans l'œil d'une femme
Lorsqu'à vous son cœur s'est donné.

Tout laisserait trace en ma vie,
Tout en moi raisonnerait mieux,
L'onde qui court, l'enfant qui prie,
Le corset qui passe et qui crie
Sous un corps de femme aux yeux bleus ;

L'écharpe, Amour que tu soulèves,
L'oiseau chantant sous l'arbre vert,
La brise, berceuse aux doux rêves,
Les cent voix des champs et des grèves
Qui s'entendent la nuit dans l'air ;

Tout me serait douce harmonie,
Tout chanterait sous mon beau ciel,
Je marcherais dans cette vie,
Répandant mon âme ravie
En doux parfums, en chants de miel.

Puis, heureuse celle que j'aime !
Sur son front blanc de pureté
Je poserais le diadème.
Mes chants lui seraient un baptême,
Baptême d'immortalité.

Mais, dira-t-on, Paul Roinard, l'écrivain qui vient de publier **Nos plaies**, et qui a eu la singulière idée de présenter sur la couverture de son livre un masque humain troué par trois poignards, est-il aussi un poète puisque son œuvre est écrite en vers ? Je répondrai : Oui, Paul Roinard est poète, seulement à l'encontre de ceux qui s'en vont gaiement chantant aux buissons, à la nature en fleurs, au ciel bleu et aux étoiles, lui, il est plus brutal, son idéal est le bonheur des faibles, l'affaissement des puissants par les moyens violents, l'amour sans lois.

Être poète, ce n'est pas du tout « celui qui écrit en vers » ainsi que le dit naïvement le dictionnaire ; être poète, c'est rêver, et l'on peut être aussi poète en écrivant en prose qu'en alignant des vers.

Paul Roinard écrit en vers, ils ne sont pas toujours fameux, mais on y sent le souffle et la franchise, et non pas la recherche des expressions.

Je ne crois pas que nous puissions jamais nous accorder sur le sujet qu'il traite et sur l'action violente qu'il prêche : nous ne serons jamais du même avis, qu'importe ; j'ai lu son œuvre tout entière et j'y ai trouvé quelque chose qui vibre, quelque chose qui vous met en présence d'un homme qui pense, qui est convaincu, et qui ne cache pas sa pensée sous les fleurs.

C'est la vie, ce poème intitulé *La Revanche* dans lequel la pauvre gitane injuriée, méprisée tant qu'elle est à peine débarbouillée, met à ses pieds les bellâtres qui se laissent plumer le jour où elle est couverte de satin et d'or.

Dans ce drame sombre, *Six étages*, les revendications des petits se présentent sous une forme d'une étrange acuité : La maison a cinq étages, chacun y vit à peu près heureux lorsque le propriétaire se met en tête d'augmenter son revenu ; il fait construire un étage de plus :

Là-haut, on édifie un étage de plus
Dessus cette maison où tout paraît en fête,
Où tout n'est que plaisir, amour et joie. Au faîte,

Des ouvriers maçons placés en échelons,
De la main à la main se passent des moellons
Et chantent dans le bleu d'un ciel limpide et tendre.

Alors un craquement subit se fait entendre,
Sinistre et déchirant comme un gémissement,
Et, sous le poids lourd d'un amoncellement
De pierres, de platras, cédant à la poussée,
La maison s'ouvre en deux, béante et crevassée :
L'écroulement s'abîme en un fracas montant
D'où jaillit un grand flot de poussière... On entend
Des cris !...

Et tandis qu'une mère sauve ses enfants au péril de sa vie, le propriétaire s'écrie :

« Sotte combinaison, affaire désastreuse !
« L'architecte m'avait cependant prévenu...
« Ceci va me rogner vraiment mon revenu ! »

Çà, c'est la haine du prolétaire contre le capital, et je dirai même à M. Paul Roinard que la scène entre la femme et le propriétaire est ridicule. Ah ! que le poète est bien mieux inspiré dans *Pulsations et Trépignements*, peut-être le morceau capital de son livre. C'est une petite scène dans laquelle l'auteur peint les impatiences d'une femme qui attend le départ de son mari pour courir chez son amant. Or, celui-ci s'obstine dans la lecture de son journal : la scène est enlevée de main de maître.

Il nous faut, en terminant avec cet ouvrage, féliciter l'auteur de son succès. Le livre vient de paraître, et sur la couverture de celui que j'ai reçu, je lis quatrième édition. Oh ! oh ! M. Paul Roinard, vous avez de la chance !

En a-t-on fait assez de bruit avec cette discussion entre auteurs et éditeurs ; les premiers soupçonnant les derniers d'indélicatesse au sujet du chiffre des exemplaires vendus ! Eh ! Messieurs les auteurs, éditez-vous vous-mêmes, ou bien alors, ayez confiance ! Les éditeurs sont plus volés qu'ils ne vous voleront, et payent bien souvent des droits d'auteurs sur des éditions qui ont disparu au milieu du grand mouvement de leurs affaires sans qu'ils en aient touché un sou. Bien des procès récents prouvent que les malheureux éditeurs sont victimes d'une bande de gens qui les volent à qui mieux mieux, et jus-

qu'ici la profession d'éditeur a passé pour être entre des mains des plus honorables.

Les mariages de théâtre viennent d'inspirer deux romanciers de mérite égal : M. Hector Malot, comme Mario Uchard, se sont demandés ce que deviennent ces mariages, et, ma foi, ils sont d'accord pour ne les point conseiller.

Dans le joli roman de Mario Uchard, **Joconde Berthier**, cette Joconde n'est point le principal personnage, mais c'est elle qui sauve le héros du roman de sa folie.

Zyte, par Hector Malot, est l'histoire d'une fille de saltimbanque qui s'élève au plus haut rang des comédiennes parisiennes. Elle se marie. Est-elle heureuse ? — Le roman se termine par cette parole qui ne laisse aucun doute : « Aimez votre art ; n'aimez que lui !

Voici deux romans à lire, œuvres de deux écrivains qui n'ont à leur actif que des succès.

Gaston d'Hailly.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Le roman russe prend une place considérable dans la littérature, nous l'avons déjà dit, et il faut croire que toutes ces œuvres se vendent puisque l'éditeur, qui s'est fait une sorte de spécialité de leur traduction, ne cesse d'en lancer de nouvelles. Ainsi voilà une concurrence à la littérature française, concurrence bien établie, et pendant que nos romanciers se désolent en présence de l'indifférence publique devant leurs élucubrations, les traducteurs des œuvres de Dostoïevsky et autres trouvent le succès chez nous. Il est certain qu'une curiosité particulière nous pousse à étudier la Russie, non sans un certain effroi, car on ne sait véritablement ce qui va sortir de ce peuple. On constate ses espérances, elles se font jour par de sourds grondements et on les étudie comme un météorologiste enregisterait les mouvements désordonnés d'une montagne en mal d'explosion volcanique. Ébranler systématiquement les bases de la société, amener la ruine de tous les principes, semer l'inquiétude partout et jeter le trouble dans les âmes ; conduire l'état social à s'effondrer et choisir le moment du cataclysme pour attaquer le gouvernement des Tzars et fonder quoi ? Eh bien, croyons nous, c'est ce point d'interrogation qui intéresse : « Que veulent ces hommes qui tuent et commettent les crimes les plus abominables, sans remords, et marchent au supplice avec une flamme de foi dans les yeux, la foi en leur œuvre maudite, mais qu'ils croient nécessaire ; oui, que veulent-ils ? »

Et cette question que je me posais en lisant la traduction par Victor Dorély, de l'ouvrage de Th. Dostoïevsky, **Les Possédés**, il me semble que chacun doit se la faire. Dans notre Révolution, nous avons renversé ce qui existait et détruit tout ce qui faisait résistance aux aspirations populaires, les châteaux furent pillés, leurs possesseurs périrent plus ou moins légalement, avec un semblant de jugement, tandis qu'en Russie où il semble que la révolution soit proche, on sent que le procédé sera tout autre et que l'on cherche dans le roman les prodromes de cette maladie, sorte de folie furieuse qui excite

les esprits de la jeunesse instruite du peuple Russe et qui aboutira aux plus effroyables excès.

Le Russe est intelligent et son esprit, lorsqu'il est cultivé, se rapproche beaucoup du nôtre, témoin l'œuvre de N. Tchédrine, **Berlin et Paris,** traduite par Michel Delines, dans laquelle l'auteur, sous prétexte de comparer l'esprit et les mœurs du peuple allemand et du peuple français, laisse comprendre ses préférences en se rapprochant du genre de nos meilleurs et plus fins chroniqueurs.

Tchédrine écrit évidemment dans quelque *Figaro* ou *Gil-Blas* russe et parle au point de vue moscovite, mais il a une manière de deshabiller les gens et de faire ressortir les choses, qui prouve que l'esprit russe se rapproche complètement de l'esprit français.

Lisez cette jolie chronique traitant de la *Question sociale ;* on n'est pas plus brillant chez nous. — Cela a dû être écrit vers 1879.

« Je le répète, tout le monde est content de la République française, personne ne proteste contre elle, mais l'ouvrier français en est-il aussi satisfait ? — Je ne veux pas répondre à cette question, je l'ignore. D'ailleurs, tout ce que je dis dans ces notes se rapporte exclusivement à la bourgeoisie française, qui représente actuellement la classe dirigeante. Quant à la vie du peuple en France, ses aspirations, son idéal, je ne les connais point. Je ne peux donc émettre sur lui que des conjectures vagues.

Je trouve dans les journaux français, sous des rubriques diverses, des détails curieux sur les différents partis politiques qui se partagent les fils de la France moderne : Il y a des ouvriers bonapartistes, des ouvriers légitimistes, des ouvriers opportunistes, des ouvriers socialistes, des ouvriers libres-penseurs, et même des ouvriers qui n'ont pas d'autre profession de foi que le culte du marchand de vin.

Cependant, chose digne de remarque, jamais on n'a entendu parler d'ouvriers orléanistes.

Il se tient à Paris des réunions dans lesquelles on débat la question sociale et auxquelles ne manquent jamais d'assister, comme auditeurs obligatoires, des commissaires de police, accompagnés d'un nombre proportionnel de gardiens de la paix en uniforme et en bourgeois. Il est vrai qu'en même temps d'autres groupes, assez compactes, de fils du peuple figurent en chantant des cantates dans les processions organisées en l'honneur des saints ou des cortèges formés à l'occasion des fêtes de Chambord, de Napoléon et d'Eugénie.

Ainsi l'on voit d'un côté, la propagande démocratique et sociale et de l'autre,

des fêtes en l'honneur du saint qui s'appelle Napoléon!... D'un côté la *Marseillaise* et le drapeau rouge et de l'autre, vive Henri V et le drapeau fleurdelisé! Et tout cela marche côte à côte et jaillit de la même source débordante.

Qu'un *noble* bonapartiste et un *noble* socialiste se coudoient, je ne vois pas là de quoi crier au miracle. Tous les deux vivent assez au large pour ne pas se marcher sur les talons. Il n'en est pas de même dans la classe ouvrière qui vit étroitement agglomérée, l'un bousculant l'autre et se marchant sur les pieds. Aussi je me demande comment il se fait qu'un milieu aussi resserré puisse produire des espèces absolument incompatibles? et si l'on n'a pas le droit de se poser cette question : « dans cette variété de manifestants combien y en a-t-il de sincères, et combien qui sont des poseurs ou des soudoyés? »

Mais, si Tchédrine étudie humoristiquement la question sociale en France, il cherche aussi dans notre littérature le pourquoi du mouvement réaliste qui s'est affirmé depuis la dernière guerre, il trouve la réponse dans le manque d'idéal qui caractérise la société actuelle.

« Le bourgeois d'aujourd'hui est trop alourdi pour ne pas s'effaroucher à la seule pensée d'un acte héroïque et trop satisfait de l'existence pour sentir le besoin d'élargir son horizon. »

Si nous lisons l'excellente traduction que vient de publier M. E. Halpérine de l'ouvrage de Léon Tolstoï, **Deux générations**, il nous semble voir qu'en Russie le monde a aussi bien changé qu'ailleurs sans valoir mieux, et Tolstoï met en une saisissante opposition le caractère ouvert et franc, jusqu'à la brutalité d'une génération disparue et la sécheresse du cœur, masquée sous des dehors brillants d'une politesse raffinée de la génération actuelle.

Je ne sais pourquoi un volume paru sans nom d'auteur porte ce titre : **Les Scandales de Paris**? en somme ce sont deux romans très dramatiques dont le premier se termine par un assassinat par la pile électrique, et le second par un empoisonnement par le curare. Dans chacun de ces romans, la femme meurt après avoir fait un mariage extraordinaire. Quant aux scandales, ils sont aussi peu parisiens que possible, le premier roman, surtout, se passant en Angleterre.

Pour qui veut étudier les mœurs anglaises, je ne crois pas que l'on puisse offrir un livre plus dramatique et plus vrai à la fois que celui de J.-H. Rosny,

Nell Horn, de l'*Armée du Salut*. On y verra comment les malheureuses filles de Londres sont forcément conduites à se prostituer. Il y a là une étude très fouillée de la vie basse et crapuleuse de certains quartiers de Londres, et l'on frémit d'horreur en songeant que de telles choses se passent en plein dix-neuvième siècle.

Cœur malade, par Aimé Giron, est un roman qui se repose un peu des deux précédents. Écrit avec un soin jaloux, d'une haute moralité, il peint les angoisses d'une famille affligée par des malheurs immérités et qui doit cacher à une jeune fille atteinte d'une maladie de cœur la position critique dans laquelle elle se trouve. L'enfant meurt, mais du moins elle est partie sans secousse.

Il est certaines femmes dont la rencontre est un malheur pour un homme, malgré leur dégradation, il semble qu'un lien fatal l'enchaîne et qu'il ne puisse s'en détacher ; peu à peu, il en vient à tous les compromis et tombe plus bas peut-être que celle à laquelle une passion inexplicable le retient esclave et infâme. Cette **Nella**, peinte si curieusement, par M. Martial Moulin, a véritablement la science de l'amour, elle sait quelles folies l'homme faible, et qu'elle sait charmer, est capable de commettre tantôt elle l'enlace de caresses, tantôt elle disparaît et se fait désirer pendant de longs mois, et l'autre, l'imbécile, n'a pas la force de secouer le joug.

Nella joue avec la passion de son amant comme le chat avec la souris qu'il va dévorer ; elle le fait souffrir, et cependant elle l'aime.

Le livre de M. Francis Poictevin, **Seuls**, est plutôt un poème qu'un roman, un poème psychologique, l'œuvre d'un chercheur et d'un convaincu. Il met en présence une femme et son amant, celui-ci obligé de voyager pour cause de santé, et les montre vivant seuls ou presque seuls, en Suisse, en Normandie, sur les bords de la Méditerranée, etc. Quelles sont leurs pensées, leurs conversations, leur existence dans cette continuelle pérégrination, exempte de péripéties à cause de l'état du jeune homme, exempte d'amour, exempte presque de confiance : c'est la monotonie des jours se suivant et se ressemblant sous n'importe quel ciel, et n'amenant que quelques incidents banals : la visite d'un moine, quelques courtes excursions, la mort d'un chien aimé, la crainte pour la jeune femme d'une mort affreuse, ayant été mordue par l'animal atteint de la rage.

Au premier abord, cette lecture semble vide d'intérêt, et cependant on se prend à suivre curieusement ces pages respirant un calme étrange, à chercher l'énigme de ces deux vies qui s'écoulent si paisibles en apparence.

M. Francis Poictevin a un style absolument à lui, très coloré, mais difficile à comprendre; il est nécessaire de le traduire en langue ordinaire : c'est un parti pris que nous ne voulons pas blâmer, mais que nous ne saurions admettre cependant.

Alex. Le Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

En 1792, lorsque l'ennemi se préparait à envahir la France pour lui dicter des lois, des bataillons de volontaires, répondant à l'appel fait par le gouvernement, s'organisèrent, nommèrent leurs officiers et volèrent à la frontière.

A la tête de deux de ces nombreux bataillons marchaient deux jeunes chefs dont l'un était né à Rocroy, dans le département des Ardennes, et l'autre, à Morlaix, département du Finistère.

Le premier avait fait la guerre d'Amérique, avait quitté sa profession d'entrepreneur de bâtiments et de travaux du génie militaire et se dirigeait sur Thionville pour servir dans l'armée du centre. Il se nommait Moreaux (Jean-René).

Le second avait été avocat au parlement de Bretagne ; il avait échangé la robe contre l'épée et se rendait à l'armée du Nord. Il s'appelait Moreau (Jean-Victor).

René Moreaux, après une courte et brillante carrière, mourut général en chef de l'armée de la Moselle pendant qu'il dirigeait le siège de Luxembourg, en 1795, et Victor Moreau, qui lui succéda, en 1796, dans son commandement fut tué à Dresde par un boulet français dans le camp de nos ennemis, en 1813.

Trompés par la ressemblance de leurs noms qui ne diffèrent que par un *x* final. les historiens confondirent ces deux généraux dans une seule personnalité où celle de Moreaux disparaît.

M. Léon Moreaux, un artiste peintre de mérite, petit-fils du général Moreaux. se fait à la fois écrivain et historien pour faire revivre le général oublié et, sous ce titre : **Le Général Moreaux et l'armée de la Moselle 1792-1795**, publie un volume dans lequel les historiens puiseront des renseignements utiles et pourront rectifier certaines erreurs signalées par M. Léon Moreaux.

Le petit-fils du général Moreaux a voulu remplir le filial devoir de revendiquer pour la mémoire de son aïeul la réparation historique à laquelle lui

donne droit la gloire qu'il a acquise en se sacrifiant sur les champs de bataille pour la défense de la patrie.

M. Gabriel Hanotaux, notre jeune député de l'Aisne, à peine revenu de Constantinople où ses services furent si brillants, s'est déjà remis au travail et, après les avoir revues, publie en un volume les études critiques qu'il a publiées dans le *Temps* et la *République Française*, sur les ouvrages historiques ayant paru en France sur le XVIe et le XVIIe siècle, depuis huit années.

Sous ce titre **Études historiques sur le XVIe et le XVIIe siècle en France**, M. Gabriel Hanotaux publie donc une bibliographie commentée qui permet aux savants et aux historiens de se faire une opinion sur ses ouvrages, généralement coûtant fort cher, et permettant de ne les acquérir qu'à bon escient.

L'ouvrage se termine par une étude sur l'enseignement public en France avant 1789 qui est fort intéressante, car on ne s'est jamais plus occupé d'instruction publique que dans ces derniers jours, et l'on sait si les opinions sont divisées.

M. Émile Colombey a fait paraître chez Dentu, un volume d'une impres sion remarquable qui a obtenu, dès le premier jour, un éclatant succès. Ce volume contient la **Correspondance authentique de Ninon de Lenclos**, augmentée de lettres inédites et suivie d'un très spirituel opuscule, la **Coquette Vengée**. Les lettres, de celle qu'on a qualifiée tantôt de moderne Aspasie et tantôt de moderne Léontium, sont un chef-d'œuvre de grâce accomplie et de haute raison. Sainte Beuve l'a caractérisée d'un trait. « De Montaigne et de Charron à Saint-Évremond et à Ninon, a-t-il dit, et de Ninon à Voltaire, il n'y a que la main... C'est ainsi que, dans la série des temps, les esprits font la chaîne. »

La librairie Quantin vient de publier un charmant volume tiré des œuvres du poète Boursault et intitulé : **Lettres à Babet**. Comme le dit M. Émile Colombey, dans sa très intéressante notice liminaire, « c'est un petit chef-d'œuvre d'entrain et d'humour, un vrai duel à l'esprit entre deux amoureux dont l'un a trente ans et l'autre dix-neuf ». Le premier, qui est Boursault lui-même, a besoin de toute sa verve gauloise pour lutter, sans trop de désavantage, avec une fillette endiablée, qui, sous le masque de Babet, a toutes les

audaces et souvent lance le mot le plus vif, mais avec une finesse, une délicatesse féminines qui font tout passer, tout accepter.

Sous ce titre : **L'Enseignement commercial et les écoles de commerce en France et dans le monde entier** vient de paraître un ouvrage très intéressant, tant sous le rapport de l'accumulation des faits, des documents et des statistiquss que sous celui des comparaisons, déductions et conclusions de l'auteur, M. Eugène Léautey, chef de bureau au Comptoir d'escompte de Paris, dont on connaît la persévérante campagne dans la presse en faveur de la propagation de l'enseignement commercial en France.

L'ouvrage, — que nous allons analyser très rapidement, — est divisé en neuf parties, pouvant être ramenées à trois grandes divisions, qui sont :

1° L'Enseignement commercial et les écoles de commerce en France.

2° Appréciations sur cet enseignement, moyens de l'améliorer et de le développer, programmes et plan d'organisation définitive.

3° L'Enseignement commercial et les Écoles de commerce hors de France.

Dans la première division, l'auteur consacre aux écoles françaises, divisées en trois groupes distincts, des monographies qui font pénétrer le lecteur dans tout le détail de leur organisation. Les Écoles supérieures, secondaires supérieures et primaires de commerce et les cours commerciaux du soir y sont analysés avec un soin, une abondance de renseignements et une impartialité remarquables. Nos écoles de commerce ont rencontré en M. Léautey un historiographe possédant son sujet et déterminé à faire triompher la cause de l'enseignement commercial, qu'il plaide avec une conviction communicative.

Dans la deuxième division de son livre, l'auteur procède à une analyse comparée des écoles, de leur organisation, de leurs budgets, des résultats qu'elles ont obtenus, etc., faisant ressortir l'importance des services qu'elles rendent, malgré l'exiguité de leurs moyens d'action. Il montre l'inconcevable influence de l'État pour des écoles qu'il eut fallu multiplier dès le début de ce siècle et soutenir d'une manière efficace. Puis il passe à un examen approfondi de l'enseignement commercial actuel, de ses programmes, de ses méthodes et de ses tendances. Il en montre les qualités saillantes, il constate les efforts déjà accomplis par cet enseignement relativement nouveau ; enfin il présente ses vues personnelles d'amélioration des programmes et des méthodes, et cela, nous nous plaisons à le reconnaître, avec une véritable entente de cette pédagogie toute spéciale. Les professeurs apprécieront le plan d'ensemble d'études primaires, secondaires et supérieures que M. Léautey expose

et qui nous paraît mériter toute leur attention. L'auteur conclut à la création d'une direction unique de l'enseignement technique, industriel, commercial et agricole, sorte d'Université des carrières professionnelles, ayant un budget spécial, dispensant les grades, possédant en un mot les prérogatives semblables à celles de l'Université des carrières libérales. Pour terminer cette partie, M. Leautey propose une réorganisation du ministère du commerce, dans le sens de l'extension que ce service doit nécessairement prendre à une époque où le développement de la puissance écomique du pays doit être la plus grave préoccupation des hommes qui l'administrent. Ce chapitre sera très remarqué, croyons-nous, ainsi que ceux qui ont pour titre : *Obstacles au développement de l'enseignement commercial. Réforme de l'enseignement commercial. Réforme de l'enseignement secondaire général.*

Dans la troisième division de son livre l'auteur étudie l'enseignement commercial à l'étranger. Il donne la nomenclature des écoles existantes dans les divers pays, et complète ce travail d'ensemble en s'efforçant de dégager la note caractéristique de l'enseignement commercial de chaque nation, notamment de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Suisse, de l'Italie, de la Russie, des Etats-Unis, etc. A cet effet, il choisit un établissement type d'enseignement commercial dans chacun de ces États et il en dresse une monographie détaillée comme pour les Écoles françaises, programmes, méthodes, etc. C'est ainsi qu'il fait connaître aux lecteurs, *l'Institut supérieur d'Anvers, l'École supérieure de commerce de Venise*, *l'Institut public de Leipzig*, *l'Académie allemande* de Prague, et deux grands collèges d'affaires des États-Unis, ou ces établissements sont au nombre de deux-cent-soixante-neuf. Toute cette dernière partie du livre de M. Leautey présente un intérêt de premier ordre par les comparaisons et rapprochements qu'elle permet de faire.

Somme toute, ce travail, qui a valu à son auteur une adresse de félicitation du Congrès tenu récemment à Bordeaux, arrive à l'heure propice et il est certainement appelé à un succès très mérité et à rendre de véritables services.

Ce n'est pas tout pour une femme d'être belle ou de le paraître, et pour un homme de savoir entrer dans un salon ; encore faut-il se rendre compte des mille et un riens qui constituent le code de la bonne compagnie, et pour cela il est nécessaire d'avoir un guide sûr. Ce guide, tous les gens soucieux de paraître véritablement bien élevés le trouveront dans le **Manuel de la bonne société** par la comtesse de Valresson.

Sans la moindre pédanterie, avec un tact exquis, Mme la comtesse de Valresson indique à tous la manière d'être de bonne compagnie au théâtre et au

concert, aux réceptions et aux visites intimes, aux repas chez soi ou hors de chez soi, aux réunions du soir, à la campagne, en voyage, aux eaux et aux bains de mer, dans la correspondance, dans les rapports vis-à-vis des domestiques et des employés, aux cérémonies joyeuses de mariage et de baptême comme aux cérémonies funèbres, etc.

Le *Manuel de la bonne société* justifie parfaitement son titre et a rencontré du reste, un accueil très sympathique auprès de la clientèle distinguée dont il reflète les usages, car il est arrivé en peu de temps à sa quatrième édition et il ne s'arrêtera pas en si bon chemin, nous le lui prédisons avec tous ses premiers lecteurs.

Un socialiste qui signe son ouvrage **Le Droit au Capital** ; sous ce nom, Le Solitaire, prétend avoir trouvé le moyen de forcer le capitaliste à partager le fruit des économies amassées par ceux qui ne gaspillent pas, avec ceux qui ne savent ou ne peuvent économiser. Le moyen est radical : qu'à un jour donné tous les travailleurs, tous sans exception, cessent le travail.

L'œuvre est curieuse et bonne à étudier ; voir après la Théocratie, l'Aristocratie, et la Démocratie, succéder un état qui serait dénommé l'Omnicratie, tel est l'espoir du Solitaire qui rêve dans une prison, la Maison Centrale de Belle-Ile en Mer, un État social qui fasse une population où chacun ne possédera pas plus que son voisin, c'est-à-dire, selon nous, où il n'y aura plus que des pauvres.

Henri Litou.

Le Directeur-Gérant : H. Le Soudier.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS

CHRONIQUE

Paris, 15 novembre 1886.

Le théâtre se réveille et, qui plus est, se réveille dans les nuages avec M. Jean Richepin qui joue de la littérature précieuse comme il joue du gros naturalisme dans la *Glu*.

Ce n'est certes pas dans notre siècle prosaïque que les secrets du cœur se révèlent dans le langage poétique suivant !

Oh ! le même, tu vois, le même que je laisse
S'exhaler de mon cœur partout où nous passons,
Que je confie à tout, et de mille façons,
Au vent par mes soupirs, à la nuit par mes larmes,
A mon luth par les chants qui célèbrent tes charmes ;
Vieux secret, toujours jeune, et toujours cher, autant
A celui qui le dit qu'à celui qui l'entend ;
Secret de mon bonheur, secret de mon martyre,
Que je t'ai dit cent fois, jamais las de le dire,
Que je disais hier, que je dirais demain,
A tes yeux, à ta joue adorable, à ta main ;
Secret que je voudrais enfin, ô ma farouche,
Faire chanter par mes deux lèvres sur ta bouche.

En écrivant **Monsieur Scapin**, M. Jean Richepin a voulu prouver qu'il était un lettré, que Molière et Regnard pouvaient parfaitement s'imiter et que pour se faire recevoir au Théâtre-Français il faut mettre de l'eau dans son vin et flatter les idoles du jour. Coquelin cadet disant ce qui suit à son aîné lui jette bel et bien le nuage d'encens présenté par l'auteur à son interprète incomparable, sans lequel *Monsieur Scapin* très vivant au premier acte, souffrant au deuxième, rendrait l'âme incontestablement au troisième. — Tout le monde a saisi l'allusion : Coquelin cadet reprendra quelques-uns des rôles de son frère aîné.

... Mais savez-vous que moi, pauvre avorton,
Je n'ai qu'une espérance, un rêve dans ma vie :
C'est de vous imiter !... Oh ! de loin. Mon envie

Ne va point jusqu'à vous égaler, vous, non pas !
Mais baiser seulement la trace de vos pas,
Et de ce fulgurant éclat qui vous décore
Être un reflet, un clair de lune, moins encore !
Rappeler votre gloire, un peu, très peu, si peu,
Juste assez pour qu'un jour, quand *Cadet* sera feu,
On lui grave sur son monument funéraire
Qu'il vous ressemblait comme un frère... un petit frère,

Ah ! comme l'on est sûr de gagner les voix du Comité avec des courbettes de cette sorte !

Mais attendons M. Richepin à ce qu'il nous a promis le jour où il sera lui et non le plus brillant des pasticheurs, le plus aimable des courtisans.

Chose curieuse, chacun s'ingénie à ne pas être soi ; voilà-t-il pas que l'amusant Gondinet *s'amuse* à son tour après avoir diverti tout une génération à écrire des ballets ennuyeux comme la pluie, ballets tirés des légendes bonnes à inspirer défunt Wagner mais non pas MM. Pugno et Lippacher. Ah ! que les uns et les autres sont heureux que *Viviane* se nomme la Cornalba et que les splendides décors de M. Plunkett soient encadrés dans la magnifique salle de l'Eden.

Au moins, M. Maujan, lui, reste radical, mais radical peu farouche, dans son **Jacques Bonhomme,** ainsi qu'il l'est dans son journal *La France libre* ; et la moralité de sa pièce sur laquelle le Conseil municipal parisien s'est bien trompé est celle-ci : que l'on a grand tort de s'occuper des malheurs du peuple, car celui-ci ne vous récompense que par son ingratitude.

M. Maujan fait défiler toutes les misères populaires sous les yeux de spectateurs ennemis des grands, il montre à quel état de servitude les manants en étaient réduits : les horreurs que les nobles commettaient impunément, puis, lorsqu'un homme se lève qui veut délivrer ses frères de ce joug odieux, lorsqu'il les a menés à l'assaut des châteaux et que la révolution est triomphante, il s'écrie : Assez ! vous êtes les maîtres, n'imitez pas ceux qui vous oppressaient ! La réponse ne se fait pas attendre, et Jacques Bonhomme périrait de la main des siens s'il n'était fait prisonnier par les archers du roi. Ah ! qu'il est juste ce mot de Jacques Bonhomme : « Quand une cause est déshonorée, on n'a plus qu'à mourir pour elle ! »

Donc, je juge le drame de M. Maujan, bon, très bon, très moral ; seulement, le tout est de savoir devant quels spectateurs il sera représenté. Or, c'est là le grand point ! Les hommes intelligents trouveront qu'il est fort heureux qu'un

immense progrès se soit fait dans les mœurs, mais ceux qui ne le sont pas, ceux là qui vont habiter le Théâtre de Paris vers le troisième ou quatrième étage, quel profit vont-ils retirer du défilé de toutes ces turpitudes? La haine du bourgeois. Il ne se diront pas que la bourgeoisie a plus fait pour le progrès des mœurs que le peuple qui brise tout et n'édifie rien ; non, sous les figures du baron de Saint-Leu ou du sire de Maurio, ils ne verront que l'homme riche, et ce que le peuple déteste le plus aujourd'hui, c'est celui-là qui possède. Dans cette exhibition rétrospective, le populaire idiot puisera la haine et, à la première Commune, fera payer à MM. Joffrin. aux directeurs du *Théâtre de Paris* et même à M. Maujan le spectacle des souffrances populaires qu'ils lui auront présentées sur la scène. Sous la Commune, nous avons vu le peuple à l'œuvre, c'est celui-là que M. Maujan devrait mettre sous les yeux des électeurs de M. Joffrin, au moins ceux-ci verraient si le peuple d'aujourd'hui vaut mieux que les routiers d'antan que l'on appelaient des grands seigneurs, ceux-là contre lesquels la Monarchie a dû lutter pendant des siècles pour établir l'ordre et un gouvernement paternel en France.

« Allons! paysans, fils des Bagaudes, des Vagres et des Jacques, — vous tous, serfs émancipés d'hier, au prix d'un nouveau servage, — vous tous qui, le dos courbé, les mains ankylosés par un effort sans trève, les yeux rivés à la terre commune, — à la fois notre nourricière et notre ennemie à tous, — livrez à la Nature, au profit de l'humanité affamée, le fécond, l'éternel combat pour l'existence, écoutez-nous! »

C'est ainsi que débutait Mlle Louise Michel dans son livre **Les Paysans**, livre dans lequel la Vierge rouge, comme M. Maujan; mais, elle, en embrassant une période plus large de l'histoire, fait défiler la misère des peuples; eh bien, ladite Louise Michel écrivait, il y a juste cinq ans, la moralité du drame de M. Maujan, représenté devant les « esclaves ivres » — Je n'ai qu'à citer sans commentaires. (Lire notre chronique du 10 novembre 1881.)

« Les choses d'autrefois, dont nous nous proposons d'évoquer devant toi les lugubres réminiscences, sont encore choses d'hier, et choses d'aujourd'hui! Elles seront choses de demain, si tu ne veux pas régimber, s'il te plaît de conserver le rôle ingrat et bête du mouton qu'on saigne, quand il a livré sa laine aux ciseaux du tondeur; du cheval qu'on abat quand il a cessé de plaire ou de pouvoir servir, ou du bœuf enrubanné du carnaval, de ce bœuf « souverain » victime-roi du mardi-gras des bouchers. — qu'on promène sur un char de triomphe, trompettes en tête, en attendant que la masse dorée du sacrificateur, son compagnon de route, s'abatte sur son crâne.... »

« Et, ne valait-il pas mieux encore mourir au grand soleil, pendu aux

créneaux du manoir, mesurant à la hauteur du gibet la largeur de l'encouragement donné aux frères en souffrance, que de mâchonner lentement l'agonie, obscure et bête, au fond des entrailles de la terre, dans les vapeurs méphitiques des fosses à charbon ?

« Entre le tribut de la première nuit de noces, ravi — *légalement* — aux « vilaines » par la coutume féodale, et la prostitution officielle, dont la misère se charge de recruter l'innombrable contingent ; — entre le droit de cuissage et les baisers obligatoires des « chambres d'essayage », — prix infâme du travail et du pain ! est-ce que les filles du peuple ont un choix à faire, une préférence à formuler ? »

Oui, voilà bien, que M. Maujan l'ait voulu ou non, l'idée que puisera le populaire des représentations de *Jacques Bonhomme*.

Pour mon compte personnel, j'avoue que je n'ai emporté de la représentation du très beau drame de M. Maujan qu'une impression très favorable à l'écrivain ; qu'une grande joie de me sentir vivre à une époque où, quoi qu'en dise le peuple, un grand esprit de charité règne dans les classes élevées, et, qui sait, le vrai drame populaire est peut-être là, et M. Maujan, dont l'habileté dramatique est indéniable, ferait-il bien d'y penser pour le Théâtre de Paris ?

On a prétendu faire de l'ancien *Théâtre des Nations* (un nom de théâtre qui n'avait aucune signification) le *Théâtre de Paris*, dénomination qui affiche des prétentions communalistes ; mais qui, à mon sens, n'explique pas le but pour lequel le Conseil municipal à consenti à une excellente troupe dramatique un bail excessivement avantageux qui permettra l'abaissement du tarif des places et n'obligera plus les familles peu fortunées à souffrir le martyre du gril aux dernières galeries; tout cela est bon et il n'y a qu'à applaudir, mais ainsi que je le disais plus haut, la dénomination « Théâtre de Paris » ne signifie rien. A Rouen, il y a le Théâtre de Rouen: à Bordeaux, Marseille, Lyon, il pourrait y avoir le théâtre de Bordeaux, Marseille, Lyon. La vraie dénomination du théâtre subventionné par la ville de Paris devrait être : *Théâtre dramatique populaire.*

Mais, le drame populaire, pour qu'il fût une distraction utile et heureuse à la fois pour les familles d'ouvriers, devrait élever les esprits et non pas soulever des antagonismes de classes. Un drame comme *Patrie*, par exemple, serait plus dans le genre que nous voudrions tous voir adopter au Théâtre de Paris.

Dans un article trop dithyrambique, et non signé, sur la première représentation de *Jacques Bonhomme*, le journal de M. Maujan, la *France libre*, qui vient de disparaître, entre parenthèses, publie ce qui suit à propos de la pièce nouvelle :

« Ce qui ressort surtout du spectacle d'hier, c'est la condamnation définitive et sans appel de l'ancien drame historique, lequel, le plus souvent, n'était pour les auteurs qu'un prétexte à déclamations amphigouriques, presque toujours hors de saison. »

Presque toujours, l'auteur de l'article admet donc que la déclamation amphigourique soit parfois de saison? Eh! Pardieu! lorsqu'on lit la pièce de M. Maujan, malgré le grand désir qu'il a eu de rester dans l'histoire, ne rencontre-t-on pas aussi certaines préoccupations comme celles dont parle « l'auteur anonyme » :

« Que d'écrivains, en effet, n'ont vu dans le drame historique qu'un moyen facile de faire connaître leurs opinions personnelles sur telle ou telle question sociale, sans souci de la vérité. »

C'est bien ce que nous disions en parlant du drame de M. Gassier. *Juarez*, mais, il ne faut pas toujours voir la paille dans l'œil de son voisin, et si l'écrivain anonyme de l'ex-*France libre* s'imagine que son ex-directeur est resté absolument impartial entre les grands seigneurs et les manants, il est doué d'une forte dose d'indulgence envers le patron.

Sans qu'il l'ait voulu, M. Maujan a flatté les idées chères au Conseil municipal ; elles se font jour surtout en la personne du moine Gerber, le traître, l'infâme, le traître du peuple : « Le prêtre, voilà l'emnemi ! »

M. Vitu avait grand tort lorsqu'il disait :

« M. Maujan s'est moins préoccupé de construire une pièce que de dramatiser une thèse de révolution politique et sociale. »

Ce n'est pas M. Maujan le coupable, il s'en défend, et il a raison, c'est le spectateur qui fait dans sa tête ce petit travail ; les conseillers municipaux savaient bien, lorsqu'ils ont reçu la pièce, ce qui se passerait dans l'esprit de leurs électeurs des galeries hautes, et ils se frottaient les mains lors de cette première représentation à laquelle ils assistaient et se voyaient déjà les rois des Jacques !

Et maintenant, me dira-t-on, *Jacques Bonhomme*, aura-t-il du succès ? Je réponds carrément : Oui, et ce succès peut se prolonger longtemps, parce que la pièce est intéressante, très dramatique et jouée très suffisamment, mais que l'on ne s'y trompe pas, il ne faudrait pas pour le Théâtre de Paris une longue suite d'ouvrages historiques pour fatiguer les auditeurs malgré le prix réduit des places.

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Le titre du volume de M. George Vautier, **Guerre aux maris,** ne dit pas absolument le sens dans lequel est conçu l'ouvrage et, loin d'exciter les populations à une lutte acharnée contre le bonheur de l'époux, il me semble résulter des trois récits, dont se compose ce livre, dont le titre sonne comme un éclat de trompette, que l'auteur vise au contraire à protéger la félicité des maris.

Je sais bien que le mari ou l'amant trompés pourraient se passer de protecteurs et rire de leur mésaventure ; mais j'ignore pourquoi tout homme, à qui est arrivé cet accident, a besoin de crier l'histoire sur les toits et d'appeler sur son sort la pitié des voisins. Pourquoi, puisque, à tort ou à raison, le ridicule s'attache à la personne du mari trompé, celui-ci ne cache-t-il pas son malheur ?

Voici par exemple, ceci n'est pas dans le livre de M. Vautier, nous y reviendrons tout à l'heure, voici, dis-je, une histoire qui n'est pas du domaine de la fantaisie, ce n'est pas un roman, c'est simplement le récit des amours de deux pompiers et d'une cuisinière, histoire dans laquelle on verra combien l'homme est incomparablement inférieur à la femme dans ses combinaisons, et combien il se met à la torture pour s'assurer de son infortune.

Il se nommait Ernest, était pompier, et ses grâces, même sous la nouvelle tenue, avaient séduit Célestine. Malgré les bouillons onctueux dont la gracieuse cuisinière le comblait, bien qu'elle choisît derrière les fagots de son maître, les bouteilles les plus poussiéreuses, Ernest était mordu au cœur par le démon de la jalousie. Que fait-il ? il va trouver son frère, pompier comme lui, et lui tient à peu près ce discours :

« Octave, je crois Célestine volage, tu appartiens au corps irrésistible des pompiers, va faire un tour avec ma maîtresse jusqu'à Melun, si elle te résiste, je suis au comble du bonheur, dans le cas contraire, je n'ai plus qu'à mourir avec cette consolation du moins qu'un pompier aura su la faire capituler. »

Il paraît qu'Octave prit le rôle au sérieux car, selon lui, Célestine ne dépassa

pas la place de la Bastille, et un hôtel de la rue Blondel abrita la honte de la cuisinière, que dis-je, sa double honte, car Octave ayant subjugué la tendre colombe refusa, c'est toujours lui qui parle, les présents d'Artaxerxès.

Moralement victorieux, pour l'honneur du corps des pompiers, il va près de son frère, Ernest, lui rendre compte du résultat de sa mission. Ernest est furieux contre son frère et ne veut plus entendre parler de Célestine qu'il eût épousée si elle eût été pêcher les anguilles de Melun.

Qui fut vexé ? Ce fut Célestine : elle perdait un amant, peut-être un mari, et, de plus, Octave affirmait avoir dédaigné ses faveurs.

Eh bien, la moralité de cette immorale histoire, n'est pas dans le coup de revolver que Célestine tira sur Octave, ni dans les quelques jours de prison attribués à la pauvre fille par le tribunal, elle se trouve dans ce fait que le mari a toujours tort de vouloir tenter la vertu de sa femme ou de sa maîtresse, car la femme est un être dont le cœur et l'esprit sont insondables. Dans cette cause qui s'est plaidée ces jours-ci, cette femme, Célestine, affirmait, chose curieuse, qu'Oscar l'avait belle et bien possédée, et elle donnait de ce fait l'explication la plus étrange, elle avait été infidèle à son amant pour que le frère de celui-ci lui fut favorable vis à vis de celui qu'elle voulait épouser.

Dans *l'Idée de Bussignac*, la première histoire du livre de M. George Vautier, **Guerre aux maris**, nous retrouvons cette préoccupation du mari qui veut absolument savoir s'il a été trompé ; en somme, il n'y a rien eu, et sa femme est restée fidèle, mais on sent chez lui une colère intense peut-être plus contre lui-même que contre l'officier avec lequel il se bat en duel : l'orgueil est certes plus froissé chez lui que son honneur. Au premier coup d'œil, les dragons de Saint-Germain l'avaient jugé, sur la mine, bon à « encorner ! »

Le Maître, le second récit du livre, montre que le mari n'a pas seulement à lutter contre les soupirants aux charmes de sa moitié : mais aussi, et cela est, il me semble bien exagéré, contre le confesseur de sa femme. Celui-ci la conseille dans l'ombre et la tenant par la conscience il est le « maître » : le mari est obligé d'obéir, de se soumettre ou de se démettre. Selon M. Georges Vautier, le prêtre veut tout régler dans les ménages, même les expansions. Est-ce bien ainsi que le clergé comprend son rôle ? J'en ignore, mais en tous cas, l'histoire est intéressante, et se termine par l'enlèvement de la femme par son mari qui la soustrait aux conseils de sa mère et du confesseur qui la poussaient au divorce.

Le troisième et dernier récit, *Mal mariés*, est certainement le meilleur, un petit chef-d'œuvre d'observation : c'est charmant !

On sait qu'un maire ayant délégué un ami pour le remplacer dans ses

fonctions, celui-ci procéda à des mariages qui furent déclarés nuls par la Cour d'appel. M. Georges Vautier envisage la situation qui est faite aux époux, et les montre cherchant à tirer le meilleur parti pour chacun d'eux du fait étrange qui vient briser les liens qu'ils croyaient indissolubles.

Il y a dans cette histoire le plan d'une comédie bien amusante, dans laquelle la figure de Chambaraud, le malheureux qui eût eu tant de raisons de se réjouir si celui qui a présidé à son mariage avait procédé illégalement, aurait, croyons-nous, un véritable succès.

Ah! qu'il est difficile d'analyser un livre comme celui de M. Ernest d'Hervilly, **La Statue de chair**; dans le roman le fond peut se voiler sous les détails, mais dans l'aridité de l'analyse, la situation primordiale ressort avec uue crudité difficile à atténuer. M. d'Hervilly est un moderniste et il a voulu étudier la situation poignante d'une femme adorablement belle qui n'a connu de l'amour que les dégoûts d'une première nuit de noces. — La nature lui a refusé ce qui fait vibrer un chant d'ivresse dans l'acte de la conception. — Elle a horreur de l'homme, et son mari a dû chercher ailleurs ce qu'il ne trouvait pas chez sa compagne. Celle-ci ne peut lui en vouloir, elle se réjouit du calme dans lequel il la laisse. Qu'arrivera-t-il le jour où elle s'éprendra d'un être beau comme elle, où, folle d'un amour platonique, l'amant lui demandera ce qu'elle n'a pu donner à l'époux ?

Il y a beaucoup de talent, d'observation et d'originalité dans cette étude, ainsi que dans les petites esquisses composant ce volume, la dernière surtout est fort jolie, c'est le *Voyage de l'arbre*.

« Il était une fois, — il n'y a guère, — dans une manière de petite forêt, poussée non loin de Paris et bien verdoyante encore, un brave oiseau chanteur, qui logeait à la nuit dans un arbre, au port élégant et d'un joli feuillage.

« J'ignore le nom de l'oiseau.

« Tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'il était fort simplement habillé d'un plumage couleur feuille sèche, avec un gilet jaune ; que son œil étincelait comme un goutte de café noir, et qu'il possédait un gosier infatigable, flexible et mélodieux.

« Ah ! quel gosier !

« Il y aurait eu, dans cette manière de petite forêt, un Opéra des oiseaux que, sans nul doute, les Ritt et Gaillard à plumes de l'endroit l'y eussent engagé, comme étoile, à raison de mille graines par soirée, plus cinq cents moucherons de *feux*.

« Mais il n'y avait pas d'opéra dans cette forêt en miniature. Il n'y avait même que tout juste assez d'arbres pour qu'elle portât le nom de forêt au lieu de l'humble dénomination de bois.

« Mais la plupart de ces arbres étaient tout à fait respectables par leur taille et leur âge. leur ramure et leur élégance.

« L'arbre où logeait à la nuit notre brave oiseau chanteur était un des plus honorables de la forêt,

« J'ignore son nom comme j'ignore le nom de l'oiseau, son petit locataire harmonieux.

« Tout ce que j'en puis dire, — sauf le respect que je dois à la botanique, — c'est, qu'il appartenait à cette race d'arbres magnifiques que Gustave Courbet caractérisait un jour en causant avec un inspecteur des forêts. Celui-ci l'examinait peindre et lui faisait remarquer doucement qu'on ne distinguait pas assez les *essences* dans son tableau.

— Qu'est-ce que vous voyez donc, vous, en entrant dans une forêt ? demandait le peintre avec sa voix grasse et traînante.

— Mais, cher artiste, je vois des hêtres, des fayards, des chênes, des charmes, des tilleuls.

— Eh bien, moi, monsieur, quand j'entre dans une forêt, je suis ému et *c'est ça* que j'essaye de peindre !

L'arbre où logeait notre gentil ténor à bec était donc un arbre à émouvoir l'artiste et le voyageur les plus blasés.

Il produisait même, au milieu de ses superbes parents groupés autour de lui, un effet si remarquable et si particulier sur le regard et l'esprit de ceux qui l'apercevaient, que le propriétaire de la petite espèce de forêt, un homme de goût, mais un homme imprudent, conçut un beau matin l'idée de le faire transporter dans le vaste jardin de son hôtel, sis dans le quartier neuf de l'ex-plaine Monceau.

L'idée devint bientôt un projet arrêté, et le voyage de l'arbre fut décidé pour un certain jour du commencement de l'automne.

Jadis, à ne s'en rapporter qu'au seul texte des contes de fées, les forêts marchaient toutes seules, sur leurs propres racines. Mais, cette heureuse époque dura peu. Déjà du temps de *Macbeth*, on était obligé de les aider à se mouvoir. Et le grand Shakespeare nous montre bien son héros sanglant épouvanté de voir la forêt de Birnam se mettre en route, comme l'avaient annoncé d'antiques prophéties ; mais il a soin de nous apprendre que si la forêt voyage, c'est parce qu'elle est portée, à bras, par les soldats des clans ennemis de Macbeth.

De nos jours, on supprime même les soldats.

Un solide chariot à roues, muni de cordages et de crics que manœuvrent des terrassiers civils, suffit à l'opération. On enlève le géant des bois, avec une motte circulaire contenant ses racines, comme on empoterait une simple fleur, et fouette, charretier!

L'arbre maintenu droit par des agrès, ce qui lui donne un faux air des *mais* de la basoche d'autrefois, est traîné en voiture par des percherons balourds, aux têtes oscillantes.

Donc, « par une belle après-midi d'automne », comme disaient jadis nombre de romanciers, on extirpa notre arbre de son sol natal, et il fut légèrement émondé et paré pour le voyage. Puis, la nuit venant, on le laissa en place. Le départ avait été fixé à l'aube suivante.

Mais où était donc notre ami, le petit chanteur habillé de brun clair avec son gilet jaune, pendant qu'on déracinait avec précaution le bel arbre où il revenait dormir chaque soir?

Il était absent. Et, de même que nous allons, nous, à l'atelier, au bureau ou ailleurs, il était allé, lui, sur la lisière des bois, guettant de l'œil, dans la plaine, ces bonshommes hâlés, vêtus d'étoffes aux teintes passées, généralement bleues, qui, derrière des animaux à cornes ou des chevaux poilus, se livrent à une besogne qu'on appelle en langage humain, labourer, mais qui, dans la langue des oiseaux, signifie : « Faire sortir de terre un tas de petits vers, de larves et d'autres excellents comestibles. »

Sa guette n'avait pas été infructueuse. D'honnêtes campagnards, avec leur charrue perfectionnée, avaient mis au jour une véritable mine de bonnes petites choses à becqueter. Le petit oiseau s'en était gavé au point que le soir, en retournant à son arbre, ma parole, il volait un peu de travers.

Il se coucha, pour plus de commodité, dans les restes d'un vieux nid que portait une des plus hautes branches, chanta vivement sa petite prière et s'endormit profondément.

Il ne faisait pas même jour quand il se réveilla à demi, secoué assez rudement.

Il bruinait fort.

— Oh! oh! fit tout bas l'oiseau, sans ouvrir les yeux, et en ramenant les plumes de son aile sur sa tête, oh! oh! le temps est bien vilain aujourd'hui et il vente frais. Ce n'est pas le moment de sortir.

L'arbre remua de nouveau violemment ses branches.

En effet, dans l'ombre, à son pied emprisonné dans le chariot, on attelait des percherons balourds, qui commençaient déjà à faire osciller leurs têtes comme font les lapins en plâtre.

— C'est une tempête! une véritable tempête! fit l'oiseau. Brr!

Ce disant, il crispa les ongles de ses pattes sur le branchage, afin de mieux résister au choc; mais, il essaya de nouveau de savourer le somme du matin.

Le chariot s'ébranla, l'arbre partait pour Paris. Hélas!

— Jamais, jamais de ma vie, je n'ai été ballotté comme ce matin, pensait l'oiseau tout engourdi sous la pluie. Tenons-nous bien et restons coi. Ma foi, je déjeunerai plus tard.

Quand l'arbre fut sur la route, ce furent de bien autres cahots.

L'oiseau, parfaitement réveillé alors, regarda tout autourde lui, du fond de son nid, où il se tenait blotti pour plus de sûreté. Il reconnut les environs, déjà fuyant au loin, de sa forêt natale où il allait à la chasse tous les jours.

— Oui, voilà la plaine aux *Turcs* que d'autres appellent des vers blancs. Voilà le *Pommier aux chenilles*, de la plaine rouge. Et tout là-bas, ah! j'y suis, c'est le clos des *Moucherons succulents*.

Et l'oiseau plus balancé que l'araignée au bout de son fil, quand le vent est O. O.-S., ajouta :

— Du diable si je bouge! — Je sais trop, par les expériences de ma petite jeunesse, ce qu'il en coûte pour sortir quand il fait du vent. On reçoit des branches cassées sur le dos. Il faut remonter contre la brise. C'est un métier terrible, Je suis au nid... j'y reste.

Pendant qu'il devisait de la sorte avec lui-même, le chariot avait fait un grand chemin, et l'oiseau, quand il risquait un œil, comme un aéronaute par-dessus le bord de sa fragile nacelle, ne savait que penser et devenait tout triste parce qu'il ne reconnaissait plus rien dans la campagne.

Tout à coup, des toits, des toits, des cheminées, des toits et encore des toits, et encore des tuyaux de poêles à l'infini furent aperçus par l'œil brillant de la petite vigie, balancée dans sa gabie verte.

En ce moment, à travers les nuages écarletés par le vent, ce capricieux cardeur de la laine des cieux, le soleil éclata et vint donner un coup de son pinceau d'or aux toits, aux cheminées, aux tuyaux de poêles.

On entrait dans Paris.

L'oiseau, voyant cette flamme, fut ravie de rencontrer enfin quelqu'un de connaissance, son vieil ami le soleil ; il se dressa sur ses pattes, plein de joie, secoua son paletot marron et son gilet jaune, et pour saluer la belle lumière, chanta un air de bravoure de sa composition, qui monta dans le ciel comme une fusée.

— Tiens! dirent les moineaux parisiens parlant au bord des toits, à la personne des serins encagés suspendus aux mansardes, voilà un *cambrousier* qui passe ! mince de chic !

Cependant, sur les boulevards où les garçons de café, la serviette autour du cou en guise de foulard, commençaient à peine le nettoyage des *dégustations*, les rares passants s'arrêtaient pour voir défiler le bel arbre des forêts.

A part les architectes, qui ont la haine des arbres vivants, et d'à peu près tout ce qui est charmant sur la terre comme chacun sait.

L'oiseau ne regardant que l'azur, chantait avec enthousiasme en prenant un bain de soleil.

Les notes de son chant simple et rustique, mais mélodieux, tombaient du haut de l'arbre en perles magiques, qui, entrées par les oreilles, se fondaient délicieusement dans le cœur des gens déjà en route pour se rendre à leur travail.

— Je ne sais pas ce qu'il y a dans l'air aujourd'hui ? demandait un ouvrier à un autre ; mais je me sens tout chose ! Sans les gosses qui comptent sur moi, j'irais bien pécher une petite friture à Charenton, ce matin !

L'oiseau invisible, continuait sa chanson qui parle du calme des bois salubres, des fourrés aux fougères géantes, des clairières humides, son chant large et vif gonflé d'air pur et de liberté.

— Nom d'une rose ! s'écria un clerc d'huissier en se frottant le nez avec un dossier, qu'est-ce-qu'il se passe donc ? Ça sent bon, aujourd'hui Paris !

Et tous les passants, sauf les musiciens et les sourds, se sentaient pris aux entrailles et remplis d'une émotion intime de la plus vive allégresse, à mesure qu'ils croisaient l'arbre en voyage.

On devenait rêveuse dans les ateliers de modistes.

On en cite même des parisiens, qui, lâchant tout, coururent vers les gares, prirent un billet de chemin de fer pour la campagne, — n'importe laquelle ! — et manquèrent ce jour-là à la majeure partie de leurs devoirs.

Et l'oiseau ne cessait de chanter à tue-tête, par les rues bourgeoises, la *Marseillaise* des forêts !

Heureusement, l'arbre passait, emportant le petit révolutionnaire avec lui.

Sans cela, ma foi, je crois que tout le monde (hormis les sourds, les architectes et les musiciens) aurait décroché la clé des champs ! Et il ne serait resté dans Paris que les kiosques tout seuls pour offrir — à personne — les feuilles les plus poivrées.

Enfin, l'arbre s'arrêta à la porte de l'un des hôtels les plus excentrique d'architecture de l'ex-plaine Monceau.

Deux heures plus tard il était replanté dans cet horrible mélange de cailloux d'écailles d'huître, de vase marbrée par les fuites de gaz et de plâtras qu'on appelle sol parisien.

L'oiseau éperdu, se tut. Il n'osait bouger. Il n'avait plus conscience de rien. A la nuit, il se risqua pourtant dans une cour où un chien, pensif, marchait en rond derrière un cheval mélancolique. Il enleva une graine et remonta vite se cacher dans l'arbre. Il ne voulait pas l'abandonner.

Les jours, tristes, passèrent. L'arbre gémissait au moindre vent. Il ne dormait que très tard, à cause de la lumière des gaz, qui tenait ses dernières feuilles en arrêt une partie de la nuit. Aux premiers froids, l'arbre touchait à sa fin. On ne l'avait pas arrosé au début, de peur d'être accusé de gaspillage d'eau par le Gouvernement.

Il mourut un soir de novembre, pendant qu'on donnait une grande sauterie dans l'hôtel.

Le petit chanteur au gilet jaune, qui gazouillait avec mélancolie, tandis que l'arbre se plaignait des hommes en hérissant ses branches malades vers le ciel, chanta ce soir-là un chant d'une douceur navrante, si navrante qu'elle fit subitement taire un insoucieux grillon de campagne, devenu mitron à Paris, chez un boulanger voisin.

Une des fenêtres du salon étant entrebaillée, par suite de la chaleur, le chant de l'oiseau pleurant son vieux camarade fut entendu par un invité apoplectique qui prenait l'air. et qui s'écria simplement :

— Tiens ! un oiseau qui chante ! Ah ! si j'avais mon fusil ! Vœu féroce, mais vain.

L'oiseau comme s'il avait voulu en finir s'était élancé, à tire d'aile, dans les ténèbres du côté du levant !

Espérons qu'il a retrouvé son cher petit bois taillis :

Et que ce petit coin délicieux restera longtemps encore à l'abri des architectes haineux, cherchant partout des oasis à dévaster, afin d'en rendre les terrains affreux et nus à quatre francs par mois « avec facilité de paiement. »

L'auteur de ce conte gracieux a remisé ce morceau charmant tout-à-fait à la fin de son volume. Ah ! comme il connaît bien l'esprit de la généralité des lecteurs ! Ce qui est littéraire importe peu, mais la *Statue de chair*, ah ! ah ! — Heureusement nous savons découvrir l'humble fleur qui se cache modestement, et si la « chair » dit à beaucoup de gens, la poésie de ce *Voyage de l'arbre* nous plaît autrement et, au fond, si nous consultions M. d'Hervilly, nous savons bien qu'il nous dirait franchement quelle complaisance il aura toujours pour ce « petit dernier. »

..

Une nouvelle bibliothèque, la *Librairie moderne*, offre ses productions aux chercheurs d'œuvres originales, aux amateurs d'ouvrages sortant de l'ordinaire et, pour ses débuts, a réussi à se poser concurrente sérieuse aux maisons d'édition les plus en vogue.

Chimère. par Eugène Mouton, est une œuvre philosophique sous une forme mythique excellemment trouvée, et pour en faire comprendre la portée, nous en donnerons ici les premières pages intitulées : *Homo Duplex.*

« La mort, oui, la mort ! est préférable à l'état où je me trouvais ! »

On m'enfonça mon chapeau sur la tête, on me fourra mon paletot, la porte s'ouvrit, quelqu'un me poussa par les épaules, je descendis l'escalier en trébuchant, et par une allée étroite et obscure je me dirigeai comme je pus, en tâtonnant le long d'une muraille humide, vers la porte de cette maison.

Il était cinq heures et demie du matin ; il faisait nuit, la pluie tombait, et à travers des nuages roulant tumultueusement dans le ciel, on voyait tour à tour pâlir et s'aviver la lumière trouble de la la lune. Devant moi, les rues et les carrefours de la grande ville s'étendaient pareils à des fleuves ou à des lacs de fange, et sur cette surface noire et luisante des becs de gaz traçaient leurs sillons de feu.

Rien, rien n'est sinistre comme l'aspect de Paris par une nuit d'hiver, lorsqu'on le voit béant, silencieux, couvert de la boue infecte que verse chaque jour sur son pavé la corruption de deux millions d'hommes ; rien n'est plus sinistre, surtout quand on sort d'une nuit d'orgie.

Et j'en sortais.

Oui, de faiblesse en faiblesse et de chute en chute, j'en étais venu à ce degré d'abaissement, de demander à l'orgie ses hoquets pour soulever du moins ce cœur que rien ne pouvait plus faire battre ! Amitié, devoirs, intérêts, plaisirs, amour même, j'avais tout renié, tout brisé, tout foulé aux pieds, tout jeté au vent avec des cris de malédiction et de rage. En quelques années de cette vie-là j'étais arrivé peu à peu à la crise finale qui est la conséquence de la débauche, et qui en est l'expiation. Un égoïsme furieux, implacable, s'était élevé comme un mur de glace entre mon cœur et tout ce que j'avais aimé sur la terre. L'amertume des remords, le déchirement des regrets, la honte aussi et le dégoût de moi-même m'avaient enfoncé lentement dans le cœur les griffes empoisonnées de la jalousie, et mes mauvaises actions, le châtiment qui les suivait pas à pas, les grondements de ma conscience irritée m'étaient moins durs encore que ces reproches terribles, que ces humiliations accablantes dont je me sentais couvert quand je voyais passer un honnête homme ou que j'entendais parler de la vertu.

Or, à mesure que je me voyais m'abîmer dans la boue, je m'apercevais avec épouvante que ce *moi* insatiable dont j'avais fait mon dieu et à qui j'avais sacrifié tout ce que j'aimais et tout ce que je croyais, je ne l'aimais plus, je ne croyais plus en lui, et qu'il me faisait horreur !

Un seul sentiment noble m'était resté : l'honneur, et quoique je sentisse l'instant où cela même allait m'échapper, je m'accrochais comme un naufragé à cette épave de mon âme prête à couler bas !

Mais, toujours debout et toujours indompté, l'orgueil aussi restait insensible à tant de hontes bues, à tant d'humiliations subies; comme deux frères ennemis qui se dévorent des yeux au moment de se combattre, mon orgueil et mon honneur se mesuraient pour la lutte suprême qui devait décider de mon sort.

J'étais devant ma maison. Je sonnai, la porte s'ouvrit, je montai l'escalier, et je me retrouvai dans mon appartement. Je me laissai tomber sur une causeuse et je m'endormis du lourd sommeil de l'ivrogne.

Lorsque je me réveillai, le jour était venu, un jour blafard et sinistre. Je parcourus du regard tout ce qui m'entourait, et dans ces meubles en désordre, dans ce pêle-mêle de mille objets jetés et entassés au hasard, je pouvais voir le tableau fidèle de ma vie. Rien n'y manquait : ni la table de travail, où les flacons et les jeux de cartes avaient remplacé les papiers et l'écritoire ; ni les viles défroques dont je m'affublais dans les nuits de carnaval ; ni la feuille de papier timbré où l'huissier avait griffonné son grimoire ; ni le lit tout bouleversé, tout souillé, à peine refroidi de ma dernière débauche ; ni l'épée rouge encore du sang de mon meilleur ami, que je venais de blesser en duel ; ni enfin, sur un meuble à côté de mon lit, la bouteille d'eau-de-vie et le verre à moitié plein, qu'un soulèvement de cœur ne m'avait pas permis d'achever.

De ces cristaux, de ces draps blancs, de ces étoffes chatoyantes, de cette épée, de cette épée surtout, je voyais s'élancer des rayons et surgir des éblouissements qui m'aveuglaient et me forçaient à détourner les yeux ; mon regard, fuyant tous ces éclairs qui le blessaient comme autant de pointes aigues, finit par s'arrêter sur le portrait de mon père.

Mon père ! Il était là, représenté debout, en grand uniforme, le corps de trois-quarts, la tête de face, la main droite sur son cœur, la main gauche sur la garde de son épée, noble et fier, énergique et un peu triste, tel enfin que l'avaient fait les événements de sa vie et les agitations de son cœur.

Par l'effet d'une illusion qu'on éprouve toujours lorsqu'on regarde un portrait, il me semblait que ses yeux ne quittaient pas les miens, et qu'il allait me parler. Je baissais la paupière; mais à l'instant une force supérieure à ma

volonté me contraignait à la relever, et ce regard profond et douloureux pénétrait à chaque fois plus avant dans mon âme comme un reproche et comme un remords.

Je n'y pus tenir et, changeant de place, j'allai me jeter sur un fauteuil où j'étais placé de manière à ne plus apercevoir le portrait.

Mais alors, je vis apparaître à mes yeux une image plus effrayante que celle de mon père, la mienne qu'une glace me renvoyait!

Non, il n'est pas de spectacle plus affreux pour une créature humaine que celui de sa propre dégradation. Cette face livide, ces lèvres contractées et blémissantes, ces joues creuses, ces yeux cerclés de plomb et bordés de sang, ce regard fauve, ces cheveux et ces vêtements flottants et dispersés comme au souffle d'une tempête, me firent éprouver un tel mouvement d'horreur, que je me soulevai de mon siège et, tendant le poing, je m'écriai :

— Misérable! maudit !

« Je retombai assis et, prenant ma tête entre mes deux mains, je pleurais.

Peu à peu, à mesure que mes larmes coulaient, je sentis mon cœur se gonfler, battre enfin,comme si le cercle de fer qui l'étranglait depuis si longtemps se fut relâché. Il me semble voir le présent se décolorer et me découvrir, dans un rêve lointain, l'image de ce que j'avais été autrefois.

De tous les châtiments de la conscience, il n'en est pas de plus cruel que ce déchirement du cœur partagé entre le mépris de soi-même et la pitié pour soi-même aussi ; mais ce qu'on ne dit pas assez, c'est l'infinie tendresse des regrets que nous cause le souvenir de l'innocence perdue.

Je me voyais enfant, adolescent, jeune homme, homme fait ; le front radieux, le cœur léger, le sourire aux lèvres, me roulant et me baignant dans la vie, la buvant à longs traits, et tout mon cœur se fondait dans un inexprimable attendrissement. Et là, devant moi, me menaçant, me dévorant des yeux, le misérable, le maudit.

Lui !

Moi !

Moi... Était-ce donc moi, cet être odieux de qui l'aspect me faisait frissonner d'horreur et de honte, cet ennemi, ce traître, qui tant de fois m'avait trompé, m'avait entraîné, et qui, à chaque fois, m'avait forcé de me rouler avec lui dans la boue ?

Plus je le considérais, plus je creusais les lignes tourmentées et les angles aigus de ce visage ravagé par les passions, moins je me reconnaissais et moins je voulais me reconnaître.

— Non! m'écriais-je, tu n'es pas moi, toi que j'abhorre et qui m'assasine de tes regards furieux ! Hors la haine, qu'avons-nous de communn ? Tout ce que je désire, tu le repousses; tout ce qui me révolte, tu l'embrasses ; tout ce que je crois, tu le nies ; tout ce que j'aime, tu le détestes ; tout ce que je veux, tu ne le veux pas ! Je n'ai pas une bonne pensée, un bon sentiment, que tu n'étouffes en ricanant ; quand j'hésite à faire le mal, tu me dis :

— Va donc ! — et, dès que je chancelle, tu me pousses et tu me fais tomber ! Assez de cette tyrannie, assez de cet accouplement qui m'enchaîne à toi ! Je veux briser cette chaîne, je veux arracher cette robe de Nessus qui me torture et qui me dévore de ses feux ! Va-t-en ! va-t-en loin de moi, gonfle-toi de tous mes vices, imprègne-toi de toute ma corruption, et va te vautrer dans l'orgie avec les réprouvés et les maudits !

Et, saisissant à deux mains ma poitrine, j'y enfonçais mes ongles comme pour en arracher le cœur.

. . . .

C'en était fait, l'élan de mon désespoir vient d'accomplir un miracle : l'odieux reflet pâlit, se trouble, et bientôt après je ne vois que la surface brillante du miroir où nulle image ne vient se refléchir.

Je tourne la tête. Il est là, retranché dans un angle de la chambre, la tête en avant, les poings crispés. Il passe la main sur son front, il chancelle, il promène ses regards sur lui-même. Ses lèvres s'agitent comme pour parler et ne laissent passer qu'un vain souffle.

Mais ses yeux se tournent vers moi, un éclair de fureur s'y allume, il me menace du poing, s'approche jusqu'à me toucher, et, me lançant un regard chargé de haine, il recule lentement, à pas de fantôme, jusqu'au seuil de la chambre, puis se retourne, me regarde une dernière fois, disparaît.

La porte s'est fermée. J'entends le bruit de ses pas décroître et se perdre dans la profondeur de l'escalier, le bruit sec de ses talons résonne sur le pavé de la cour, et enfin retentit le battement d'une porte cochère refermée avec fracas. »

Eh bien, que va devenir, après cette séparation violente des deux parties de cet être imparfait tout-à-l'heure, la partie excellemment bonne ? Que fera-t-elle ? A quelle grande mission va-t-elle se vouer ? Y aurait-il place en ce monde pour un être parfait, et Dieu n'a-t-il pas agi sagement en faisant une part égale au mal et au bien ? Telles sont les pensées dont le livre de M. Eugène Mouton est le développement. Dans une intrigue ingénieusement fournie de faits intéressants, l'auteur montre quelle *chimère* on poursuit lorsque l'on veut réformer la nature humaine dans le sens d'une vertu absolument pure.

Peut-être reprochera-t-on à l'auteur de *Chimère* d'avoir été un peu trop pessimiste, mais le pessimisme est à la mode. En tout cas, ce livre est à lire.

Céleste Prudhomat nous révèle en M. Gustave Guiches un véritable tempérament de romancier en même temps qu'un écrivain de valeur et avec lequel on devra compter. M. Guiches est un élève de Balzac, un émule de Zola. Il ne s'arrête pas aux violences des situations, aux âpretés des investigations, aux intensités des peintures. Tant pis pour ceux qui s'en offenseront, il promène le scalpel dans l'âme d'une femme et il fait toucher du doigt les plaies d'un cœur ulcéré par l'ambition. Certains chapitres n'ont rien à envier aux analyses cruelles de l'auteur de *Pot-Bouille,* mais s'il est de l'école naturaliste, M. Guiches se garde bien du pastiche.

Une idée sort de ces pages, c'est l'ambition que doit donner aux jeunes filles qui se vouent à l'instruction, l'éducation qu'elles reçoivent et la position qu'elles acquièrent et les élèvent à un rang social qui les sépare de la vie ordinaire. Un orgueil insensé et des besoins d'élévation ne doivent-ils pas naître chez ces femmes dont les horizons dépassent les milieux où elles ont pris naissance et celui dans lequel elles seront condamnées à vivre de leur modeste traitement.

Les parents veulent avoir des enfants au-dessus de leur condition, ils ne rêvent que ce qu'ils croient être un brillant avenir pour ceux-là qu'ils chérissent; quand ce sont des jeunes gens, les conséquences sont moins terribles; mais, s'il s'agit d'une jeune fille cette sorte d'adulation dans laquelle on l'a tenue, ce triomphe qu'elle a procuré à la famille par la réussite de ses études, le brillant de ses examens, tout cela ne doit-il pas tourner bien des cervelles, amener des crises, des catastrophes dans lesquelles sombre celle qui eût été sans doute une excellente mère de famille et qui se voit, en s'élevant, presque une déclassée.

« Mademoiselle Angélique-Céleste Prudhomat !... » Dans la grande salle de la mairie de Cahors, la salle des fêtes, le professeur chargé de l'examen pour le brevet d'institutrice prononça ce nom d'une voix éclatante d'huissier.

Aussitôt une jeune fille, une pâle pensionnaire, se dressa sur son banc. Les yeux baissés, les mains inoccupées et flottantes, elle s'avança vers la table de l'examinateur. En même temps, deux spectateurs visiblement émus se levèrent et quittèrent leur place avec un empressement furtif.

Sur la porte, M. Prudhomat dit à sa femme : « Pour ce qui est de toi, surveille les opérations et reste à portée pour me prévenir. Quant à moi je vais au

café. » — Et il alla s'assoir devant le « Café de Bordeaux » où d'un ton bref il commanda « un verre de bière » et « l'*Informateur du Lot.* »

Sa femme s'était réfugiée sur le balcon de la « *maison commune* » et comme elle n'était séparée de son mari que par le boulevard, elle avait songé qu'il lui serait facile de lui transmettre, s'il y avait lieu, l'heureuse nouvelle en agitant son mouchoir.

Dans la torride après-midi de juillet, la ville somnolait et la chaleur qui pâlissait le bleu du ciel rayonnait à la façade des maisons, poussait dans les rues des coulées accablantes et grillait les arbres dans les branches desquels les cigales crépitaient comme les étincelles de cette nappe enflammée.

Isolé des consommateurs épars, marchands célébrant le verre au poing la conclusion d'une affaire, commis déserteurs de boutiques et désœuvrés renversés sur leur chaise, Prudhomat parcourait les colonnes de l'*Informateur*.

Devant lui des familles erraient par bandes, venues pour les *examens*, les hommes vêtus de vestes étriquées, les femmes portant la robe verte ou gorge de pigeon. Au milieu, concentrant l'admiration béatement soumise des parents, les jeunes filles marchaient soucieuses, empesées de pédantisme, vieillies dans leur adolescence par le précoce développement de la sagacité pédagogique.

Peu attentif à sa lecture, Prudhomat relevait fréquemment la tête et se faisait un abat-jour de son journal, cherchait la silhouette de sa femme au milieu des groupes qui circulaient sur le balcon de la Mairie. Puis, quand il l'avait vue allant et venant, rôdant guettant, quémandant un encouragement, errant comme une âme en peine et parfois se haussant sur la pointe des pieds pour essayer de voir par-dessus les têtes qui se pressaient à l'intérieur, il fronçait les sourcils, exhalait un raclement de gorge et inclinait la tête ainsi que s'il accordait un assentiment. Tout à coup, il bourra sa pipe et l'ayant aux lèvres, son visage exprima la satisfaction qu'il avait de cacher son inquiétude sous une apparence frivole.

Il y avait chez lui plus que de la sollicitude paternelle. Il y avait aussi, et peut-être avant tout, le souci de son ambition. Mécontent de son existence, il avait en quelque sorte abdiqué en faveur de sa fille et désirait pour elle ce bel avenir qu'il avait passé si longtemps à désirer pour lui.

Prudhomat avait soixante ans, mais il paraissait un vieillard à cause de sa taille courbée en un maintien pensif. Rasé de près ainsi qu'un prêtre, les sourcils mouvants, tantôt remontés vers le front, tantôt amoncelés sur les paupières, son visage accusait une importance intellectuelle considérable. Son esprit et sa physionomie offraient une frappante antithèse. Sa parole

lente s'échappait avec des sonorités gutturales et se prêtait au débit des sentences dont il appuyait ses réflexions courtes émanées d'un infaillible bon sens. Même dans le patois, il avait des recherches de dialectes qui lui conciliaient une respectueuse admiration. Il affectionnait les vêtements amples et, depuis l'âge de quarante ans, il n'avait plus voulu porter que des redingotes longues et des raglans en hiver. Il paraissait ce qu'il eût souhaité d'être; il avait l'air riche, instruit, et au-dessus du commun.

Prudhomat était surtout épicier à Creysse, dans le Haut-Quercy, une vieille bourgade cachée comme une nasse de pêcheur sur les bords chantants et verts de la Dordogne. Surtout épicier, parce que la vente des denrées indispensables constituait la plus importante branche de sa triple industrie. Il tenait l'unique café de l'endroit, le « Café des Arts », et depuis quelques années, il avait même accroché les plateaux de cuivre du barbier au mur d'un local attenant à sa demeure. En dehors de ces multiples occupations, il s'inquiétait des vignes phylloxérées et se vantait d'une collaboration avec l'instituteur, son ami, sa relation de luxe, à une brochure viticole pour laquelle le pédagogue avait réédité une célèbre épigraphe : *Que veut le phylloxera? Tout. Qu'aura-t-il ? Rien.* Lorsque Prudhomat épousa la fille aux Laborieux de Montvalent, son rêve était d'avoir un fils. Il lui eût donné l'instruction dont sa famille l'avait privé. Il en eût fait quelque chose, un agent-voyer, car il avait toujours professé une admiration pour ces hommes de chiffres, géométries ambulantes, qu'il voyait parcourir les chemins avec d'étrangers instruments et qu'il confondait avec la corporation des ingénieurs. Mais, il eut une fille. Ce fut une déception. Pourtant, de ses entretiens suivis avec l'instituteur, une idée jaillit. Sa fille serait institutrice. C'était pour la famille une élévation dans l'ordre social, et cette considération lui suffisait pour imposer à Céleste la vocation de l'enseignement.

Debout, devant le tableau, la craie aux doigts, Céleste répondait d'une voix basse et balbutiante aux questions de l'examinateur. Il posait ses demandes avec une politesse officielle ennuyée, des formules invariables. « Pourriez-vous me dire ? Je vous serais obligé de me prouver... » Et tandis que, les mains jointes sur l'estomac, ou le coude replié sur la table, il déroulait son questionnaire, la « candidate » regardait en dessous, pâle, grelottante d'anxiété. Puis, la demande faite, elle se recueillait, traçait des lignes qu'elle effaçait au plus léger claquement de langue du professeur et partait dans une démonstration bredouillée, apprise par cœur, récitée d'un seul trait jusqu'à ce que, la respiration raccourcie, elle s'arrêtait avec un soupir de soulagement.

Derrière elle, sur des chaises, ses parents chuchottaient entre eux, et quelques hommes assommés de torpeur dormaient la tête renversée, le visage luisant d'une sueur qui gouttelait sur leur front et ruisselait le long de leur nez. Des instituteurs, reconnaissables à leur mise classique, s'étaient rapprochés pour suivre la marche de l'examen. Ils approuvaient avec des gestes démonstratifs, alignaient des yeux ou criaient des « aïe » bruyants aux fautes commises et riaient à se frapper de grands coups sur les cuisses aux saillies du professeur. Quelques jeunes filles disséminées attendaient leur tour, relisant à la hâte des passages redoutés et, parmi les baillements, les chuchottements et les froissements de papier ; la voix du juge dominait, parfois des sonorités vibrantes, parfois inclinant au murmure, comme si l'autorité de son érudition fléchissait sous l'accablement de la chaleur.

L'examinateur, un professeur du Lycée, se faisait un scrupule professionnel de ne point remarquer les adolescentes qui défilaient chaque année sous ses yeux.

Céleste portait l'uniforme du couvent, la robe noire tombant d'une pièce et cachant, déformant la poitrine grêle. Ses cheveux noirs, épais, aplatis en bandeaux, miroitaient dans les mailles de la résille, et dans cet encadrement, son visage ressortait ainsi qu'un médaillon de marbre d'une exquise pureté. La rugosité populaire, effacée par six années de frottement bourgeois, n'avait pas laissé la tache de son hâle sur son teint mat. Seul, le front était bien de la race, un front étroit et entêté. Les yeux noirs aussi, agrandis par l'effarement, exprimaient l'inquiétude, la souffrance d'une timidité combattue, une méfiance naturelle, une vague sentimentalité. Ils avaient le regard remontant qui s'essaie et quelquefois des lueurs vives, des fixités volontaires. La bouche, avec ses lèvres épaisses, était la bouche à baiser, rouge d'un sang fiévreux, de cette fièvre d'une jeunesse trop tôt éclatée, ainsi qu'une venue malsaine de chair et d'esprit,

L'institutrice se révélait, compassait l'attitude, modelait la maigreur spéciale des mains aux ongles taillés à la façon des maîtresses d'écriture, et perçait dans son accent discipliné aussi bien que dans ses bottines à bouts vernis et à boutons de nacre dont l'étroitesse lui meurtrissait les pieds. »

A lire les portraits dont nous venons de donner un aperçu, il semble que rien ne doive arriver de bien extraordinaire dans la vie de cette fille, qui va s'adonner à l'une des plus ingrates professions qui existent et, lorsque Prudhomat, embrassant Céleste s'écrie : « Bravo, ça y est ! » cette expression rend, dans sa simplicité, la réalisation des rèves de cette famille. Mais viennent bientôt les déboires, l'ennui des tyrannies organisées, les grossièretés, les

injures que ses réprimandes lui attirent, les récriminations des parents hargneux, des vexations d'enfants qui lui gonflent les yeux. lui poignent le cœur d'une colère humiliée. Elle se roidit, se disant : « Je m'y ferai »; mais la résistance de ces intelligences blindées, l'inertie de ces volontés qu'on forçait à une tâche répugnante, lui donnent bientôt le dégoût de cette clientèle déguenillée ou ridiculement affublée des oripeaux de la coquetterie rurale.

C'était donc là le riant, le féerique avenir qu'on lui avait découvert jadis !

Et le jour ou elle entrevoit la possibilité de sortir de cet enfer, le jour où l'amour de Jacques Mauvalon vient lui révéler les ivresses de la vie, elle se dit : « Celui-là est riche, lui seul peut me sauver, retenons-le d'abord par la passion, attachons-le par les liens de la paternité. »

C'est ici que commence le drame émouvant et d'un naturalisme sans voile dans lequel M. Gustave Guiches égale les maîtres de l'École.

Avec M. Adolphe Racot nous sortons tout à fait du genre du roman précédent. Dans **La Brèche aux Loups**, on ne trouvera rien de ces audaces qui plaisent à une certaine clientèle mais, qui répugnent à une autre. Ici, l'émotion, le charme du style et des peintures se mêlent à une imagination ardente qui noue la trame pour conduire à un dénouement heureux où la vertu trouve une récompense méritée par les misères passées : C'est le roman honnête.

Nous en dirons tout autant du roman de M. Alexandre Boutique, **Une Faute de jeunesse,** dans lequel l'auteur de *Mal mariés* place le *Mari* entre l'*Épouse* qu'il adore et l'*Ancienne Maîtresse* dont il est l'esclave par certaines lettres que celle-ci possède et qui contiennent le secret d'une faute de jeunesse pouvant entacher son honneur et détruire le bonheur de la femme pure et honnête qui demeure au foyer ; tandis que l'homme se débat contre une passion renaissante, malgré l'horreur que lui inspire l'âme de celle pour qui il s'est déjà perdu et qui pourrait le perdre encore.

Le portrait de l'industriel Laguillermie doit certainement être ressemblant, et la scène fort dramatique qui termine le récit est bien faite pour appeler l'attention sur le nouveau volume d'un écrivain qui n'en est plus à faire ses preuves.

En terminant, je signalerai un monologue désopilant de Paul Lheureux, **Paroles dans l'Épreuve**, une fantaisie dans laquelle Galipaux obtient un de ses plus francs succès.

N'est-ce point un joli titre : **Dimanches et Fêtes**, et comment s'étonner que sous une telle enseigne déborde la bonne humeur et coulent de bons... vers. L'oiseau chante, on carillonne au clocher, et la belle société, de la Comédie-Française, se donne rendez-vous sous les pampres verts de M. J. Truffier qui, pour lui faire meilleur accueil, a invité Théodore de Banville e nombre d'autres poètes. On boit, on rit, on caquette ; Julia Bartet, S. Reichemberg, Madeleine Brohan, succombent sous les bouquets, et Coquelin aîné, éternue dans un nuage d'encens. — Pour se distraire, on dresse les tréteaux, on donne un acte burlesque, en vers, de l'ami Truffier, **Amour, triomphe!**.. Parbleu! il ne manquerait plus qu'il en fût autrement, en la compagnie des gracieuses Sociétaires, — puis on pleure, bah! mais le « rire vient après les larmes. »

Écoutez, il s'agit du prince des poètes lyriques de la Grèce.

Une dame savante et belle,
Et le fameux rimeur Chapelle,
Après avoir bien disserté
Sur la sublime poésie
De la très docte antiquité
Vidaient un pot de Malvoisie
Pour éviter l'oisiveté ;
Quand par hasard, dit cette histoire,
Il leur revint en la mémoire
Que, grâce à certains charlatans,
Pindare était mort à trente-ans !
Pindare ! si plein d'harmonie ;
Pindare ! qui pouvait encor
Nous donner un volume d'or !
Là-dessus, le rimeur Chapelle
Et la dame savante et belle,
Cédant à leurs vives douleurs,
Se mirent à verser des pleurs,
Maudissant la Parque barbare
Qui ravit au monde : Pindare !

— Un laquais qui, pour lors, entra,
En les voyant pleurer, pleura ;
Et, nul n'ayant un cœur de roche,
Le deuil gagna de proche en proche ;
Par un vieux cocher désœuvré
Bientôt Pindare fut pleuré ;
Et ne voulait la cuisinière
Être à le pleurer la dernière.

Il n'est pas jusqu'au marmiton
Qui ne pleurât pour tout de bon,
Tant c'était un combat bizarre
A qui mieux pleurerait Pindare;
Et moi qui vous conte ceci,
Trouvez bon que je pleure aussi !

Si l'on veut savoir comment il se fit que, quelques instants après, tout le monde se mit à rire de ce qui avait fait verser des torrents de larmes, on n'aura qu'à lire la suite dans le petit livre de M. Jules Truffier, édité avec tant de soins par Tresse et Stock ; excellent moyen de passer gaîment les dimanches et fêtes.

Et moi, qui vous conte ceci,
Trouvez bon que je rie aussi !

Gaston d'Hailly.

Faire l'*Éloge de la vieillesse*, ce n'est peut-être pas absolument faire l'éloge des temps présents où chacun s'ingénue à paraître encore jeune, à tromper les autres sur la couleur de ses cheveux, la qualité de ses dents, la fraîcheur de sa peau et, même, les ardeurs de son cœur.

Au fond, on peut tromper ou croire tromper les autres, mais il n'est guère possible de se faire illusion à soi-même ; on n'a pas l'âge que l'on paraît, on a bel et bien l'âge que l'on a, et que de fois on voit un vieux-beau dissimuler sous un sourire, la grimace que lui procure ses excès de jeunesse... dans la vieillesse.

A en croire le gracieux petit volume de M. Barbier, l'**Éloge de la vieillesse**, le vieillard n'aurait rien à envier à l'âge mûr et à la jeunesse. Il est arrivé à un nombre d'années auquel ceux-là ne parviendront peut-être pas, il a vu ce que de plus jeunes ne connaissent que par l'histoire, et si les joies de l'amour lui sont refusées, n'a-t-il pas le souvenir, et si les sens sont émoussés, bah !

Les cœurs comme les prés restent verts sous la neige.

Eh ! oui, il faut savoir vieillir, c'est le chef-d'œuvre de la vieillesse, et en lisant V. Barbier on se consolera facilement de ce qu'on a perdu en pensant à ce qu'on retrouvera de l'autre côté de la porte par laquelle on sort de la vie en philosophe ou en homme religieux.

Mais, je crois que, pour l'écrivain, le plus grand chagrin qu'il ait de se voir vieillir est de sentir qu'il sera bientôt oublié, comme ce poète agenais, **Théophile de Viau**, dont M. Jules Andrieu, de la société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen, essaye de rappeler la mémoire à ses compatriotes.

Oh! M. Andrieu, tout en voulant bien reconnaître à Théophile de Viau une certaine valeur poétique, n'a voulu qu'apporter un document à son travail sur la *Bibliographie générale de l'Agenais* ; mais non pas, je suppose, vouloir faire sortir le poète, de l'ombre prudente dont le temps l'a couvert. Il disait en parlant de son travail

« La reigle me desplaist, j'escris confusément
Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisément. »

Et c'est bien là ce qui ressort de la lecture de la pièce adressée à M. de Liancourt. A côté de cela, on trouve de ravissantes choses, témoins ces huit vers de *l'Apollon Champion*, cités par M. Andrieu :

« C'est moy dont la chaleur donne la vie aux roses,
Et fait ressusciter les fruicts ensevelis ;
Je donne la durée et la couleur aux choses,
Et fait vivre l'esclat de la blancheur des lys.

« Si peu que je m'absente, un manteau de ténèbres
Tient d'une froide horreur ciel et terre couvers ;
Les vergers les plus beaux sont des objets funèbres,
Et quand mon œil est clos, tout meurt en l'Univers. »

Si la mémoire de Théophile de Viau a besoin d'être réhabilitée, c'est surtout d'avoir écrit l'œuvre sotadique qui circule encore sous son nom, *Le nouveau parnasse Satyrique*.— M. Andrieu prouve que Théophile de Viau n'en fût pas l'auteur, et il s'appuie sur l'autorité de Théophile Gautier qui ne reconnaît pas dans ces boutades obscènes la facture de Théophile de Viau.

Dans cette jolie chronique du XIIIe siècle, **Le Sire de Chantegrillet**, M. Maurice Bouquet a voulu donner au style cette teinte originale, qui, participant de toutes les variétés et de tous les degrés de la palette, n'en reste pas moins une, et qu'on appelle : couleur du temps.

Il a, dans ce but, emprunté à la langue romane, qui fut celle de son récit, avec plusieurs de ses vocables, ses tournures de phrases, où l'inversion latine

se joue comme à plaisir, et où le pronom personnel, peu ambitieux encore, s'abstient dans certains cas de s'allier au verbe.

Il en résulte parfois, dans l'œuvre, une sorte d'obscurité qui, de prime abord, peut faire hésiter le lecteur, mais à laquelle il devra s'habituer bientôt; et alors éprouvera-t-il peut-être quelque charme dans cet archaïsme, qui ne sera plus pour lui qu'une pénombre.

La langue romane, jadis reine de poésie et d'amour, tombée ensuite dans le dédain et l'oubli, semble aujourd'hui destinée à briller d'un nouvel éclat, grâce aux chants admirables de ses modernes trouvères. Le monde littéraire se prend à l'étudier, et le public, qu'il la connaisse ou l'ignore, l'accueille avec faveur, car il voit en elle la poétique aïeule de la langue française.

L'ouvrage de M. Maurice Bouquet, si originale, ressuscite tout un passé disparu, tout en lui conservant « cette gente *naïfveté* du vieux temps, qui toute la parfume et lui fait comme une *verde* jeunesse sous la poudre des ans. »

Cette *Chevaleureuse et galante, drôlatique et dolente Chronique du XIIIe siècle* est éditée de façon à tenter les bibliophiles les plus difficiles dans le choix des éditions dont ils aiment à enrichir leurs bibliothèques.

On a essayé de faire un certain tapage avec un livre anonyme intitulé **Sophie-Adélaïde**, dans lequel, une personne, qui écrit avec un certain goût, raconte ses malheurs. Il paraîtrait que la dame en question serait la fille d'un monarque et que, l'arrachant du berceau, on aurait mis en son lieu et place, une fille naturelle. — Il y aurait donc sur un trône, non désigné dans le livre, une femme qui y serait parvenue par une infâme intrigue de cour, tandis que la vraie reine, la reine légitime, serait en proie aux chagrins et à la misère. Il faut avouer que cette situation peut être fâcheuse pour cette dernière ; mais, en supposant que le fait fut avéré, l'histoire de *Sophie-Adélaïde* ne serait qu'un document historique sur lequel nous n'avons guère à nous intéresser beaucoup, d'autant plus que l'auteur n'est pas assez explicite. De deux choses l'une, ou l'histoire est vraie, et alors je ne vois pas pourquoi Sophie-Adélaïde garde des ménagements, ou ce livre est une histoire à la « Louis XVII », cas auquel l'intérêt est bien usé, et le scandale que révèle le récit de la pseudo-princesse Sophie-Adélaïde n'est que de la réclame.

On dit des Français, qu'ils sont merveilleusement ignorants de ce qui se passe hors de chez eux, mais croit-on que les étrangers connaissent mieux ce

qui se passe chez nous, en dehors de la vie extérieure qu'ils prennent pour celle du peuple entier?

Si, par exemple, les Français ignorent l'existence intime des personnages dont Mme Marie Dronsart fait les auto-biographies dans ses **Portraits d'Outre-Manche**, croît-elle donc que les Espagnols, les Italiens, les Russes, les Allemands, etc.. en connaissent plus long que nous ? La vérité est que l'on voudrait être connu des Français ; mais ceux-ci n'accordent pas facilement droit de cité.

Cependant, les Français ne demanderaient peut-être pas mieux que de faire connaissance avec les grandes figures de l'Angleterre, avec ces écrivains dont la vogue est brillante de l'autre côté de la Manche; malheureusement jusqu'ici, notre système d'instruction publique avait laissé peu de place pour les langues vivantes ce qui fait que nous ne lisions guère les journaux ou les revues étrangères. Mme Marie Dronsart, en publiant ses portraits si largement peints, rappelle aux Français des noms passés presque inaperçus chez nous et qui pourtant sont dignes de figurer dans une galerie historique : La duchesse de Malborough, Lord Chesterfield, Lady Mary Wortley Montagu, Miss Berry, George Éliot. la princesse Alice, Anthony Trollope.

Ces études sont remplies de faits restés ignorés chez nous en ce qui concerne les relations de nos grands écrivains et ceux de l'Angleterre, et la différence des caractères des deux nationalités y est mis en relief d'une façon remarquable.

Boutiques de Platres, par Pierre Véron forment une suite de petites ébauches dans laquelle passent successivement les figures les plus en évidence dans le monde du journalisme, de la littérature, des théâtres et même de la médecine. — Tous ces petits bustes, enlevés de chic, ont paru au jour le jour dans les journaux et, réunis en volume, forment une collection retraçant. en quelques lignes, les traits généraux des modèles.

Un nouveau volume de croquis militaires vient de paraître sous ce titre : **Amours de garnison**, sous la signature René Maizeroy. Il est inutile d'insister sur le fond de l'ouvrage; dans ce genre, ils se ressemblent tous, mais, au moins peut-on donner un bon point à Maizeroy pour n'avoir pas cédé à cette insupportable manie des peintres militaires de leur faire toujours parler la langue des « Ramollots ».

Très observateur, Maizeroy considère les *Amours de garnison*, non pas au point de vue de la morale, mais au point de vue de ces relations passagères entre des êtres charmants, mais de sexe différent, que le sort réunit et qu'un

ordre va séparer pour ne se retrouver peut-être jamais. S'aiment-ils moins pour cela? Peuvent-ils s'aimer autrement !

Signalons aussi deux gros romans de nos romanciers populaires sur lesquels la critique n'a plus rien à dire, Xavier de Montépin et Emile Richebourg.

Xavier de Montépin publie **La Comtesse de Keroual,** et Emile Richebourg nous donne **Le mari**; avis aux amateurs de dramatiques récits, on y vole on y assassine à foison et les péripéties les plus empoignantes s'y succèdent sans trêve ni repos.

Enfin, et pour terminer cette revue des ouvrages que nous avons pu parcourir cette quinzaine. annonçons deux nouveaux et charmants petits volumes d'Adolphe Thalasso qui nous envoie d'Orient **Les Nuits blanches.**

Allez, *Nuits sans étoiles*
Faîtes de mes sanglots,
Allez où vont les voiles
Qu'engloutissent les flots,
. . . .
Allez, *Nuits sans étoiles*
Vous perdre dans les cieux.

Et les **Jours de soleil**

Des chansons, des baisers, des pleurs et des caresses
De l'enfant qui dora, de son rire vermeil,
Mes jours en les comblant d'ineffables tendresses,
Sont formés vos rayons, ô mes *Jours de soleil.*

M. Thalasso que nous avons suivi depuis le jour de la publication de son premier ouvrage, les *Insomnies*, il y a quelques six ou sept ans, nous semble progresser de jour en jour et soigner d'une manière exquise la forme du vers ce que trop de poètes négligent à présent.

Alex. Le Clère.

CHRONIQUE

1er décembre 1886.

Quelle chose curieuse que les gens éprouvent le besoin de se mettre martel en tête pour des questions soulevées tout à coup et auxquelles ils ne pensaient même pas la veille! L'année dernière, un volume paraît, que dis je, deux gros volumes paraissent, ayant pour titre : **La France juive**; l'auteur croyait, comme tout auteur, à un grand succès; les éditeurs, je ne les ai pas interrogés, mais je sais que ces messieurs sont sceptiques en diable, les éditeurs donc, à mon sens, firent peut-être grise mine. Et voilà qu'un succès énorme, extravagant est accordé par le public français à des révélations que l'auteur, M. Édouard Drumont, a cru faire sur les agissements, je ne dirai pas de la banque juive, je m'exprime mieux en disant : de la bande juive.

Dans l'un de mes ouvrages, **Monsieur Gendre**, j'ai dit à peu près tout ce qu'a raconté M. Drumont, seulement, et je m'en félicite à tous les points de vue, sauf au point de vue financier, je n'ai point fait de scandale, je n'ai mis aucun nom sous mes portraits, et le public, ne flairant pas quelque éclat fâcheux, a passé à côté de mon œuvre sans me faire accueil, c'est-à-dire sans me procurer de gros revenus. Je m'en console facilement, mais, de la réussite de l'œuvre de M. Drumont, je tire cette conséquence que le public s'occupe de la *question juive* d'une façon tout à fait platonique et que ce qui l'a frappé dans **La France juive**, c'est que l'auteur a mis des noms là où d'autres n'ont esquissé que des types; qu'il a été un malin, et qu'il a détourné au profit de sa caisse les beaux deniers qui se fussent peut-être engloutis dans quelque opération inventée par les juifs.

La question sémitique existe-t-elle en France? Non!

Le livre de M. Drumont, avec ses points sur les *i*, a-t-il mis la puce à l'oreille à qui que ce fût? Non! — On a ri, on a « potiné », et voilà tout.

Mais, juifs ou non, les gros capitalistes ou exploiteurs de la fortune et de la crédulité publique continuent et continueront leurs agissements, et c'est le cas de répéter le mot de Mazarin : « Ils chantent, ils paieront! » Moquez-vous de nous, chansonnez-nous, que nous importe! nous savons fort bien que ceux qui

se courbaient devant nous la veille, nous salueront encore demain. Nous sommes le Capital, et devant le Veau d'or, chapeau bas!

Le nouveau volume de M. Drumont, **La France juive devant l'opinion**, aura évidemment moins de succès que ses deux frères aînés, parce que l'auteur s'y met trop en cause, et que, par la presse, on a été suffisamment renseigné sur le débat qu'a soulevé l'apparition de l'œuvre première; cependant l'ouvrage aura encore une certaine vogue parce que le vaillant lutteur ne craint pas de mettre les pieds dans le plat et de dire à la justice ce qu'il pense de certains arrêts. Mais que M. Drumont s'arrête, qu'il ne voit pas le juif partout, comme défunt Raspail voyait le « Jésuite » même dans ses chausses, et l'arsenic partout, excepté dans les intestins de ce pauvre Lafarge.

I.-B. Jouvin qui vient de mourir a écrit ceci : « Je suis entré dans les lettres « par la grande porte : celle de la pauvreté. « Je n'en suis pas humilié, je « n'en suis pas fier non plus. C'est une destinée commune à bien d'autres que « moi et qui valaient mieux que moi; mais elle ne devait être aussi rude pour « personne. L'apprentissage de cette vie, — qui consiste à ne pas vivre « d'abord, — fut si long et si difficile que, me laissant aller au découragement « et m'endormant dans l'apathie, je dus le croire sans issue. Je me trompais... « Dans cette lutte d'où j'allais sortir victorieux en restant obscur, une idée « irrévocablement arrêtée s'était dégagée de mes irrésolutions, de mes défail« lances. Je m'étais dit que, du jour où l'occasion me mettrait une plume à la « main, je dirais toujours la vérité ou ce que je croirais être la vérité. »

Eh bien, il me semble que nous devons admirer aussi chez M. Drumont ce grand amour de la vérité ou de ce qu'il croit être la vérité, et, ma foi, le meilleur serait encore, pour ceux qu'il attaque, de laisser dire; de tout ce qui passe par la presse, autant en emporte le vent. Il semble qu'un article a révolutionné le monde, bah! le lendemain, bien d'autres chats sont venus se faire fouetter.

Et puis, entre nous, les juifs sont-ils donc si terribles? S'ils prennent, sou par sou, la fortune des gogos, tant pis pour ces derniers; car enfin, quoique l'on puisse dire, ne porte son argent au juif que celui qui veut. Pour mon compte, bien malin serait le descendant d'Israël qui me tondrait, et pour cause, aussi j'estime que parfois le juif a du bon, témoin Ludovic Halévy dont le nom n'a rien de bien catholique et qui ne fait pas l'usure sur l'esprit.

Impossible de rencontrer volume plus charmant que sa dernière création: **Princesse!**

Oh! l'héroïne, Mlle Duval, que l'auteur nous représente comme la dernière incarnation de la fille de la riche bourgeoisie, est plutôt une très amusante

silhouette de haute fantaisie qu'une création absolument réelle, mais nous en avons tant vu du « vécu ! »

Ludovic Halévy excelle à faire parler les jeunes filles, et il aime à copier leurs plus intimes pensées sur leur carnet journalier. Je ne connais rien de plus adorablement joli, que cette scène où la délirante millionnaire s'approche le soir de l'une des ouvertures donnant, de son jardin, sur les ateliers où toutes les machines de la fabrique de son père chauffent, sifflent, ronflent, grincent, grondent. Elle va être princesse, son rêve ! et elle écrit sur son carnet sa dernière préoccupation de jeune fille : « Après le dîner, j'ai eu la fantaisie d'aller faire mes adieux à ce vieux jardin qui m'a vue si souvent triste et désespérée. On passait la nuit dans les ateliers. Le grondement de la machine faisait légèrement trembler la terre sous mes pas. Je me suis approchée du petit soupirail qui éclaire le réduit des chauffeurs. Ils étaient là trois, bras nus, noirs de charbon... Ils travaillaient courageusement, jetant à larges pelletées le charbon sur les brasiers.

« Je me suis sentie le cœur plein de tendresse et de reconnaissance pour ces braves gens. Si je suis princesse, en somme, c'est à eux que je le dois. J'ai passé le bras à travers les barreaux du soupirail, et, de ma blanche main, j'ai versé tout le contenu de mon porte-monnaie, une dizaine de louis, dans la bonne grosse patte noire d'un de ces hommes.

« — Pour vous trois, leur ai-je dit, en l'honneur de mon mariage.

« — Ah ! oui..., nous savons..., c'est pour demain... Merci, Mademoiselle, et bonne chance !

« Il a partagé l'argent avec ses camarades, et tous trois, la chose faite, se sont remis à la besogne... Oui, mes amis, travaillez, et, soyez tranquilles, *l'argent que vous gagnez va maintenant servir à quelque chose !* »

J'ai souligné le dernier membre de phrase parce que, justement, tout le roman est là. La fille des Duval, ayant vécu à son corps défendant, d'une façon très peu mondaine, veut être princesse peut-être encore moins pour l'honneur de porter la couronne fermée que pour le plaisir de briller dans la haute société, d'arborer des toilettes dans le genre de celles de la petite Chose des Variétés ou autre théâtre, la maîtresse de son frère ; de dépenser pour la somme des économies que la maman Duval imposait à son orgueil de fille de millionnaire. Mais, le papa Duval, lui, n'avait jamais rêvé prince, le gendre idéal pour lui eût été un ingénieur, un chimiste ; celui-là perfectionnant l'outillage tout en adorant la petite ; celui-ci inventant quelque nouveau produit pour le blanchiment de la pâte ; l'un ou l'autre continuant l'œuvre entreprise. Tandis qu'un prince, quel concours apportera-t-il ? Que fera-t-il des capitaux gagnés dans les papiers ?

Ah ! le papier !

Les choses ne vont pas très bien et iront de mal en pis, pense l'industriel, comme bien d'autres : or sa persuasion est que plus ça ira mal, plus on jacassera, avocassera, bavarderassera et imprimassera de mauvais petits journaux bon marché sur de mauvais papier bon marché..., aussi il en fabrique, en veux-tu en voilà, et les millions s'accumulent !

Notre XIXe siècle dit : « siècle de Victor Hugo » par les uns, « siècle de l'électricité » par les autres, pourrait bien être dénommé aussi : « siècle du papier ou de l'imprimerie. »

Les Anglais, qui ont annexé pas mal d'inventions découvertes par leurs voisins prétendent aussi avoir inventé la presse mécanique qui révolutionna l'art typographique. Or, il faut rendre justice à chacun et, quoique nos voisins de l'autre côté du Rhin ne se gênent guère pour annexer certains territoires qu'ils nous rendront un jour, je ne veux pas laisser passer l'occasion de leur rendre moi-même, — leur montrant que nous possédons quelque sentiment de justice, — l'honneur d'avoir donné le jour à Frédéric Kœnig, l'inventeur de la presse mécanique d'imprimerie.

La traduction d'un ouvrage de Théodore Gœbel, traduction faite par un imprimeur français bien connu des amateurs de typographie artistique, M. Paul Schmidt, vient de m'apprendre que l'invention de la presse mécanique est allemande, bien allemande, et que les Anglais en l'attribuant à Nicholson ont commis une légère infraction aux principes du droit et de la vérité.

M. Paul Schmidt, d'après l'auteur allemand, nous raconte, dans un volume dont il a soigné l'impression et l'édition autant que le style, — ce qui n'est pas facile dans une traduction, — que Frédéric Kœnig porta son invention en Angleterre parce que, dans son pays natal, il ne trouvait pas les fonds nécessaires à l'exploitation de sa machine, et que si l'on doit féliciter les Anglais de savoir accueillir les inventeurs et bénéficier de leurs travaux, il est juste aussi de ne pas tirer toute la couverture à soi.

Le livre traduit par M. Paul Schmidt n'est pas seulement un ouvrage intéressant les spécialistes, c'est une œuvre qui, dans sa partie biographique, nous montre un inventeur combattant pour le progrès, presque sans se douter de l'énorme développement qu'allait prendre les travaux d'impression dans tous les pays. Il pensait que l'Allemagne trouverait seulement l'emploi d'une vingtaine de ses machines : or, cinquante ans après sa mort, l'Allemagne aurait commandé 2,678 machines à la fabrique d'Oberzell et le monde entier en aurait acheté autant.

Et maintenant que j'ai rendu hommage à la vérité en rendant aux Allemands

une gloire que les Anglais voulaient leur disputer, que j'ai dit à mes lecteurs combien l'ouvrage de Théod. Gœbel contient de renseignements et d'enseignements précieux. que j'ai félicité Paul Schmidt d'avoir traduit **Frédéric Kœnig et l'invention de la presse mécanique**, je veux apprendre aux Allemands qui publient chez eux des libelles assez peu agréables pour les Français, sous prétexte qu'ils nous ont vaincus, ce qui n'est pas très généreux, que depuis de longs siècles ils n'ont pas été épargnés par les écrivains de l'antiquité, et qu'au fond, ce que nos journaux leur reprochent est vieux comme le monde.

Un écrivain de talent, homme d'érudition, M. Paul Ribeaumont, qui donne dans le *Courrier de la Plata* des articles appréciés là-bas aussi bien que des rares lecteurs de ce journal à Paris, a voulu savoir si les Français étaient les inventeurs des quelques acerbités dont se fâchent nos vainqueurs..... d'un jour. Voici ce que sa *Bibliothèque* lui a répondu après consultation :

Je lui laisse donc la parole, et vous allez voir comme elle s'acquitte de sa tâche. Vous me direz peut-être qu'entre les Allemands de ce temps-là et les Allemands d'aujourd'hui il y a des différences énormes. Nullement, ainsi que vous allez en juger par vous-même.

« A tout seigneur, tout honneur, César, qui les connaissait. pour les avoir vus de près, dit d'eux : *Perfidià et simulatione usi Germani.* « Ils sont perfides et dissimulés. » Plus loin, il dit encore : *Latrocinia nullam infamiam habent quæ extra civitatis fiunt.* « Ils ne rougissent pas des vols qu'ils commettent hors de chez eux. »

« Velleius Paterculus constate qu'ils sont nés pour mentir : *Natum mendacio genus.* Strabon, qu'ils sont d'une férocité sans égale : *Immensa ferocitas.* Vospicus, qu'on ne peut se fier à leur parole : *familiare eis est frangere fidem.*

« Tacite, leur plus ardent panégyriste. parce qu'il les voyait à distance, constate que déjà, de son temps, ils avaient le génie de la réquisition incarné : *Poscendi summa facilitas*, et qu'ils étaient capables de tout dans l'espoir du pillage : *Cupidine prædæ adversa tolebarunt.*

« Dès leur plus jeune âge, dit l'auteur des *Annales*, on les envoie à la « maraude chez les voisins pour s'endurcir à la fatigue. C'est leur gloire « d'avoir autour d'eux des solitudes dévastées. Plus loin il avoue : Que les « autres barbares se battent, mais que les Germains seuls *font* la guerre. » Ce *font* a une éloquence significative sous une plume comme celle-là.

« Les habitudes que nous trouvons aujourd'hui chez les Allemands ne sont pas nouvelles. Elles existaient déjà en l'an 75 de Jésus-Christ. Les historiens latins les enregistrent. ce qui prouve leur impartialité.

« C'est ainsi que Tacite nous dit que, de son vivant, les Germains aimaient déjà les beefsteacks saignants, *recens fera;* et Pline, qu'ils s'enivraient avec une boisson d'orge et de froment : autrement dit de la bière.

« Ce n'est pas non plus depuis la canne du grand Frédéric qu'ils ont pour leurs rois un respect obséquieux. Au premier siècle de notre ère, il en était de même : *Insigne erga reges obsequium* (*Tacite*). On peut en dire autant de leur faible pour le bien d'autrui : *Semper agitant latrocinia* (*Tacite*). Et, quant à leur tempérament, il est peint tout entier dans ce mot d'une énergie imitative : *Prædabundi :* « Toujours prêts à piller. »

« Bien plus, quand ils ne savent plus où prendre quelque chose à l'étranger, ils se disputent entre eux et cherchent à se dépouiller de ce qu'ils ont volé ensemble : *Pravum inter ipsos certamen, hoste amisso, spolia consectandi.* Ne croirait-on pas voir l'escamotage du Schleswig-Holstein, après la guerre du Danemark, et celui du Hanovre après la bataille de Sadowa ?

« Nazarius, qui prend les Germains bien après Tacite, trouve en eux des gens rancuniers et haineux en diable : *Illius gentis odia perpetua et inexpiabiles iras.* Il n'est pas jusqu'à leur manière de crier *hourrah !* à tout bout de champ, qui ne remonte à la plus haute antiquité, ainsi que le fait savoir Ammien Marcellin, qui a guerroyé contre eux : *Ululantibus lugubre ;* et, ailleurs : *Horrenda circumsonantibus Alamanis.*

« Enfin Horace, ce bon Horace, qui, toute sa vie, se couronna de roses, dégusta du Falerne et n'eut d'acrimonie contre personne, pas même contre ceux qui, à la bataille de Philippes, l'obligèrent à lâcher son bouclier ; Horace dit en parlant des Germains : *Cœde gaudent*, « ils ne se plaisent qu'au carnage. »

« Prenez Florus, Dion Cassius, Velleius Paterculus, Tacite, et voyez, dans ces auteurs, de quelle façon s'y prirent les Cattes, les Chérusques et les Bructères, pour attirer ce pauvre Varus et ses trois légions dans les marais de Teutoburg et les y égorger. Vous croyez assister aux préludes de la guerre de 1870. Varus est l'empereur Napoléon III, aussi naïf, aussi confiant que le proconsul romain ; et Arminius, c'est M. de Bismarck, aussi fourbe, aussi dégagé de préjugés, aussi implacable que son ancêtre le sauvage.

« Si nous passons aux historiens qui suivirent la chute de l'Empire ou furent ses contemporains, voici ce qu'ils disent des Germains : Ils sont fourbes, *Solitâ dissimulatione* (*Éginhard*). Ils sont sans foi : *Nullâ fide* (*Sidoine Apollinaire*). Et, quelques siècles plus tard, notre vieux Froissard les trouve toujours identiques à eux-mêmes : *Moult convoiteux et enclins à gaigner.*

« Vous m'objecterez, peut-être, que l'histoire ancienne et celle du moyen âge ont eu un intérêt à calomnier la race germaine. Très bien. Puisque c'est ainsi, laissons parler les Allemands... les Allemands eux-mêmes. Ceux-là, que diable ! doivent être dans le vrai, ou il n'y a plus qu'à donner sa langue aux chiens.

« Voici d'abord la manière de M. de Beust, ex-ministre d'état d'Autriche, de juger les Germains de son temps, autrement dit du nôtre : « Leur bien est partout où il y a à piller », ou bien encore : « La Prusse représente le vol à main armée. » Ou, en parlant d'un des Teutons les plus universellement connus, l'empereur Guillaume I[er] : « Méfiez-vous ! il vient de prier, il va commettre un forfait ! »

« Voici ensuite M. de Bismarck. Il ne mâche pas les mots, celui-là, et, même après Tacite, il peint ses compatriotes de main de maître : « Les sots prétendent qu'on n'apprend qu'à ses dépens. Moi, j'ai toujours tâché d'apprendre à ceux des autres. » Parlez-moi de ça ! c'est franc et carré par la base, au moins...

« Passons au roi Frédéric II, dit *le Grand* : « J'entends par le mot politique, « qu'il faut s'appliquer à duper les autres. C'est le moyen d'avoir l'avantage. « Ne rougissez donc pas de faire des alliances dans la vue d'en tirer vous seul « tout l'avantage. Ne faites pas la faute grossière de ne pas les abandonner « quand vous croirez qu'il y va de votre intérêt, et souvenez-vous de cette « maxime, que dépouiller son voisin, c'est lui ôter le moyen de vous nuire « *Œuvres de Frédéric II.* (*Ed. de Berlin* 1840, t. *XXVI p*. 89.)

Plus loin : « On prend quand on peut et on n'a jamais tort que quand on est obligé de rendre. » Plus loin encore : « Ne vous laissez pas éblouir par le mot « Justice ; c'est un mot qui a différents rapports, et qui peut être expliqué de « différentes manières. » Ou, toujours plus loin : « Il faut toujours tenter, et « être persuadé que *tout nous convient*. » (*Œuvres de Frédéric II. id.*, *id.*) « Autrement dit le Code de Robert Macaire, expliqué par Bertrand ! »

Il ne manque plus que l'opinion de l'Impératrice Marie-Thérèse. Celle-ci, dans sa netteté, a quelque chose de prophétique : « Tout le monde sait, en « Europe, quel compte il faut faire de la Prusse et de sa parole. Il est étonnant « que toutes les puissances ne se mettent pas d'accord en vue de conjurer un « tel danger qui, tôt ou tard, doit inévitablement se faire sentir de tout son poids *à chacune d'elles*. »

« Finissons par l'opinion d'un écrivain qui aima la France, c'est vrai, mais n'en était pas moins né à Dusseldorf, et avait, par suite, du plus pur sang allemand dans les veines. « Je ne me fie pas à cette Prusse, long héros en guêtres,

« bigot, glouton, vantard avec son bâton de caporal qu'il trempe dans l'eau « bénite avant de frapper. Elle me déplaît, cette nature philosophe, chrétienne « et soldatesque, cette mixture de bière blanche, de mensonge et de sable « de Brandebourg. Elle me répugne, mais au plus haut degré, cette Prusse « hypocrite avec ses semblants de sainteté, ce *Tartufe* entre les états. (*Henry* « *Heine*, DE LA FRANCE.) »

« Et d'ailleurs : « Je les retrouve les mêmes, toujours aussi raides, aussi « guindés, droits comme un I ; on dirait qu'ils ont avalé le bâton de caporal « avec lequel on les rossait jadis. O Barberousse ! rétablis-nous le saint « Empire Romain, rends-nous toutes ses guenilles resplendissantes. Le moyen « âge, je veux bien l'accepter ; mais délivre-nous de ce régime bâtard, de cette « chevalerie en uniforme prussien, hideux mélange de superstition gothique « et de moderne mensonge, qui n'est ni chair ni poisson ; chasse-moi ces « comédiens de ces tréteaux où ils parodient le passé. (*Henry Heine*. GER- « MANIA.) . . . .

« Il n'est pas étonnant qu'avec un caractère si marqué, si tranché, si stable, et se transmettant de père en fils à travers les siècles avec une identité si absolue, les Allemands aient fini par avoir une si grande place ici bas. »

Mais il ne suffit pas de savoir ce que les anciens pensaient des Allemands, il faut aussi avoir la contre partie et connaître leur opinion sur les Français. M. Ribeaumont n'a eu qu'à écouter encore les révélations de sa bibliothèque, et si celles-ci ont été peut-être plus agréables à son oreille, il est obligé de reconnaître que nous n'avons guère changé depuis Caton, qui nous connaissait pour nous avoir vus de près.

Très bavarde, la bibliothèque de M. Ribeaumont ! et la dernière phrase prononcée par un vieux bouquin, signé Possidonius, semble être une prophétie des sottises que nous avons commises en Crimée, en Italie et ailleurs.

« Voyons maintenant ce que ma bibliothèque dit de nous, les Gaulois où les Français, car c'est tout un, comme vous l'allez voir aussi ; et, si le physique peint par les auteurs anciens a varié, le moral, du moins, est bien resté le même :

« Ils sont presque tous blancs et de haute taille ; ils ont les cheveux blonds, « le regard fier ; ils aiment les querelles, le vin et les boissons fermentées. A « tout âge, ils sont propres à la guerre, le vieillard y va avec autant de courage « que le jeune homme. Endurcis par le froid et le travail, ils méprisent tous « les dangers. (*Ammien Marcellin*.) »

« La mort les surprend, sans leur faire peur. Invincibles encore dans le « trépas, leur âme indomptable semble survivre à leur corps. »

. . . . Mors obruit illos
Non timor. Invicti perstant, animo quesupersunt
Jam prope post animam.

(Sidoine apollinaire)

« Horace, le doux Horace, dit d'eux : *Non funera pavent.* « Ils n'ont pas peur de la mort. » Caton, qui les a vus de près : « Ils aiment à combattre « avec courage et à parler avec intelligence. Ils sont batailleurs, légers et « inconstants. » Strabon : « Ils sont fiers et fous de la guerre. »

Possidonius a résumé, en quelques lignes, les traits principaux de leur caractère : « Ils sont francs et ont bon cœur. Confiants dans leur force, ils se « rassemblent pour combattre en masse et en désordre. On les trompe aisé- « ment. et on est sûr de les faire combattre quand on veut et où on veut, car « ils vont de front, ensemble, sans s'inquiéter d'autre chose. Faciles à émouvoir, « *ils s'indignent contre l'injustice, et prennent le parti des voisins opprimés.* « Ils sont d'une amabilité sans égale. »

Ne dirait-on pas, en lisant ces lignes, voir le portrait frappant de la France actuelle, dans cette France d'autrefois, confiante et chevaleresque ? L'amiral castillan Pero Nino avait bien raison, quand il disait de nous : « Ils aiment les autres peuples. » Hélas ! C'est pourquoi nous avons répandu bien des larmes de nos yeux et bien du sang de nos veines, et que nous en répandrons encore. La faute en est aux Gaulois, nos pères, qui nous ont légué le caractère décrit par Possidonius. Avec cela on ne *gaigne* pas, comme dit Froissard ; mais, vive Dieu ! on ne fait rien, du moins, de servile, et ce n'est pas de nous dont parlait César, quand il disait : «*Omnia serviliter pro dominatione.* »

En somme, tous les livres parus en Allemagne contre les Français et ceux qui ont été publiés chez nous contre les Allemands prouvent qu'il est bien difficile d'effacer les haines de nationalité à nationalité et que vainqueurs et vaincus ne sont pas plus satisfaits les uns que les autres.

Eh bien ! je me sers de la conclusion de l'article de M. Henry de Pène, dans le *Gaulois*, à propos du livre de M. Octave Mirbeau, pour dire ceci aux littérateurs qui trafiquent, en de çà et au delà du Rhin, de nos dissentiments et de nos haines nationales en écrivant des livres d'injures et non de raisons, ou des livres dans lesquels se prêchent des compromis fâcheux d'utopistes.

« Ce serait la mission de la littérature quand elle revient sur ces jours

désolés. non point d'attiser les haines et de charger les fusils, mais de faire trève à des raffinements pervers qui, mal compris, la font ressembler à ces déserteurs, marchands de leurs armes et colporteurs de hontes. En matière de patrie, il n'y a de beau que le chauvinisme, et le chauvin, avec sa foi de charbonnier dans le drapeau, dans le galon, dans l'étoile des braves et dans le panache, en sait plus long que tous les romantiques, tous les naturalistes, voire tous les décadents réunis. »

Que nous veut ce congrès catholique qui, suivant l'expression du *Monde*, acclame des vœux ainsi rédigés ?

« Encouragés par le succès providentiel de l'arbitrage déféré à notre Saint-Père le Pape Léon XIII,

Et docile aux enseignements de Sa Sainteté,

L'Assemblée générale,

Dans l'espoir que les nations recourent, comme dans les siècles chrétiens, à l'arbitrage bienfaisant du Souverain Pontife ;

Émet le vœu que les catholiques agissent dans chaque pays avec persévérance auprès de l'opinion et des pouvoirs constitués, afin d'obtenir la restauration des institutions et des principes chrétiens dans les relations internationales ;

Pour le soulagement de l'humanité souffrante, pour la paix des consciences et pour la gloire de l'Église. »

Mais ce congrès ne vient donc pas d'entendre résonner la voix de l'Empereur d'Allemagne s'apercevant tout-à-coup que son innombrable armée est trop faible ?

Ces catholiques, pleins d'excellentes intentions et remplis plus encore d'illusions, n'ont donc pas écouté le ministre de la Guerre et le ministre de la Marine de France adjurant nos députés de leur voter des millions par centaines pour augmenter nos armements et être prêts à tous événements ?

L'arbitrage, chose excellente pour régler un différend roulant sur la question de la possession d'un rocher dans les mers lointaines, mais il s'agit bien moins d'exciter les peuples à un immense amour international que de les préparer à supporter avec courage l'épouvantable fléau qui fondra forcément sur eux d'ici peu.

Et voilà pourquoi la *Nouvelle Revue* n'avait pas osé insérer le fameux chapitre du roman de M. Octave Mirbeau, **Le Calvaire**, chapitre dans lequel l'auteur de ce livre très pessimiste, et qui ne choisit guère ses expressions dans certains instants, rabaisse les courages et, dans un pathos auquel la *Nouvelle Revue* ne nous avait guère habitués, se prend de sentimentalisme sur l'ennemi qu'un coup de fusil vient d'abattre.

Ce chapitre fait grand bruit et l'on ne s'aperçoit pas que c'est du « cabotinage » littéraire que l'on se donne la peine de discuter. — Je mets la pièce sous les yeux de mes lecteurs, cela vaut à peine un haussement d'épaules, comme tout le reste de l'ouvrage où l'on voit un imbécile épris d'une « grue » lui tenir des propos comme celui-ci :

« Aie un peu pitié de moi ! . .. Si tu savais dans quel enfer je vis ! Si tu pouvais, avec tes mains, *écarter les cloisons* de ma poitrine et voir ce qu'il y a dans mon cœur ! »

Mais revenons au fameux chapitre :

« On installa la compagnie dans une ferme et je fus posté en sentinelle, tout près de la route, à l'entrée d'un boqueteau, d'où je découvrais la plaine, immense et rase comme une mer. De ci, de là, des petits bois émergeaient de l'océan de terre, semblables à des îles : des clochers de village, des fermes, estompés par la brume, prenaient l'aspect de voiles lointaines. C'était dans l'énorme étendue, un grand silence, une grande solitude, où le moindre bruit, où le moindre objet remuant sur le ciel, avaient je ne sais quel mystère qui vous coulait dans l'âme une angoisse. Là-haut des points noirs qui tachaient le ciel, c'étaient les corbeaux ; là-bas sur la terre, des points noirs qui s'avançaient, grossissaient, passaient, c'étaient les mobiles fuyards : et, de temps en temps, l'aboi éloigné des chiens qui se répondaient de l'ouest à l'est, du nord au sud, semblait la plainte des champs déserts.

Les factions devaient être relevées toutes les quatre heures, mais les heures et les heures s'écoulaient, lentes, infinies et personne ne venait me remplacer. Sans doute, on m'avait oublié. Le cœur serré, j'interrogeais l'horizon du côté des Prussiens, l'horizon du côté des Français : je ne voyais rien, rien que cette ligne implacable et dure qui sertissait le grand ciel gris autour de moi. Depuis longtemps les corbeaux avaient cessé de voler, les mobiles de fuir. Un moment j'aperçus une charrette qui se rapprochait du bois où j'étais, mais elle tourna par une traverse, bientôt confondue avec le gris du terrain... Pourquoi me laissait-on ainsi ? J'avais faim et j'avais froid : mon ventre criait, mes doigts devenaient gourds... Je me hasardai à faire quelque pas sur la route : à plusieurs reprises, j'appelai... pas un être ne me répondit, pas une chose ne bougea... J'étais seul, bien seul, tout seul en cette plaine abandonnée et vide... Un frisson courut dans mes veines, et des larmes montèrent à mes yeux... J'appelai encore... Rien... Alors je rentrai dans le bois et je m'assis au pied d'un chêne, mon fusil en travers de mes cuisses, l'oreille au guet, attendant... Hélas ! le jour baissa peu à peu ; le ciel jaunit...

Tout à coup, un bruit m'arriva, faible d'abord, comme le roulement très

lointain d'un tambour... J'écoutais, le cœur battant... Un moment, le bruit cessa et des coqs chantèrent... Au bout de dix minutes, peut-être, il reprit plus fort, plus distinct, se rapprochant... Patara ! patara ! c'était sur la route de Chartres, un galop de cheval... Instinctivement, je bouclai mon sac sur mon dos, et m'assurai que mon fusil était chargé... J'étais très ému ; les veines de mes tempes se gonflaient... Patara ! patara ! cela devait être tout près de moi, ce galop, car il me semblait que je percevais le souffle du cheval et des tintements clairs d'aciers... Patara ! patara !... A peine avais-je eu le temps de m'accroupir derrière le chêne qu'à vingt pas de moi, sur la route une grande ombre s'était dressée, subitement immobile, comme une statue équestre de bronze. Et cette ombre, qui s'enlevait presque entière, énorme, sur la lumière du ciel oriental, était terrible ! L'homme me parut surhumain, agrandi dans le ciel démesurément !... Il portait la casquette plate des prussiens, une longue capote noire, sous laquelle la poitrine bombait largement. Etait-ce un officier, un simple soldat ? Je ne savais, car je ne distinguais aucun insigne de grade sur le sombre uniforme... Les traits, d'abord indécis, s'accentuèrent. Il avait des yeux clairs, très limpides, une barbe blonde, une allure de puissante jeunesse ; son visage respirait la force et la bonté, avec je ne sais quoi de noble, d'audacieux et de triste qui me frappa. La main à plat sur la cuisse, il interrogeait la campagne devant lui, et, de temps en temps, le cheval grattait le sol du sabot et soufflait dans l'air, par les naseaux frémissants, de longs jets de vapeur... Evidemment, ce prussien était là en éclaireur, il venait afin de se rendre compte de nos positions, de l'état du terrain ; toute une armée grouillait, sans doute, derrière lui, n'attendant pour se jeter sur la plaine, qu'un signal de cet homme !... Bien caché dans mon bois, immobile, le fusil prêt, je l'examinai... Il était beau, vraiment ; la vie coulait à plein dans ce corps robuste. Quelle pitié ! Il regardait toujours la campagne, et je crus m'apercevoir qu'il la regardait plus en poète qu'en soldat... Je surprenais dans ses yeux une émotion... Peut-être oubliait-il pourquoi il se trouvait là, et se laissait-il gagner par la beauté de ce matin jeune, virginal et triomphant. Le ciel était devenu tout rouge ; il flambait glorieusement ; les champs, réveillés, s'étiraient, sortaient l'un après l'autre de leurs voiles de vapeur rose et bleue, qui flottaient ainsi que de longues écharpes, doucement agitées par d'invisibles mains. Des arbres grêles, des chaumières émergeaient de tout ce rose et de tout ce bleu ; le pigeonnier d'une grande ferme ; dont les toits de tuiles neuves commençaient de briller, dressait son cône blanchâtre dans l'ardeur pourprée de l'orient... Oui, ce prussien, parti avec des idées de massacre, s'était arrêté, ébloui et pieusement remué, devant les plendeurs du jour renaissant, et son âme, pour quelques minutes, était conquise à l'amour.

— C'est un poète, peut-être, me disais-je. un artiste ; *il est bon*, puisqu'il s'attendrit.

Et, sur sa physionomie, je suivais toutes ses sensations de brave homme qui l'animaient, tous les frissons, tous les délicats et mobiles reflets de son cœur ému et charmé... Il ne m'effrayait plus. Au contraire. quelque chose comme un vertige m'attirait vers lui, *et je dus me cramponner à mon arbre pour ne pas aller auprès de cet homme.* J'aurais désiré lui parler, lui dire que c'était bien de contempler le ciel ainsi, et que je l'aimais de ses extases... Mais son visage s'assombrit, une mélancolie voilà ses yeux... Ah ! l'horizon qu'ils embrassaient était si loin, si loin ! Et par delà cet horizon, un autre ; et derrière cet autre, un autre encore !... Il faudrait conquérir tout cela !... Quand donc aurait-il fini de toujours pousser son cheval sur cette terre nostalgique. de toujours se frayer un chemin à travers les ruines des choses et la mort des hommes, de toujours tuer, de toujours être maudit !... Et puis, sans doute, il songeait à ce qu'il avait quitté ; à sa maison, qu'emplissait le rire des enfants, à sa femme, qui l'attendait en priant Dieu... Les reverrait-il jamais ?... Je suis convaincu, qu'à cette minute même, il évoquait les détails les plus fugitifs, les habitudes les plus délicieusement enfantines de son existence de là-bas... une rose cueillie, un soir, après dîner, et dont il avait orné les cheveux de sa femme, la robe que celle-ci portait quand il était parti. un nœud bleu au chapeau de sa petite fille, un cheval de bois, un arbre, un coin de rivière, un coupe-papier... Tous les souvenirs de ses joies bénies lui revenaient, et, avec cette puissance de vision qu'ont les exilés, il embrassait, d'un seul regard découragé, tout ce par quoi, jusqu'ici, il avait été heureux... Et le soleil se leva, élargissant encore la plaine, reculant, encore plus loin, le lointain horizon... Cet homme, j'avais pitié de lui, et je l'aimais ; oui, je vous jure, je l'aimais !... Alors, comment cela s'est-il fait ?... Une détonation éclata, et dans le même temps que j'avais entrevu à travers un rond de fumée une botte en l'air, le pan tordu d'une capote, une crinière folle qui volait sur la route... puis rien, j'avais entendu, le heurt d'un sabre, la chute lourde d'un corps, le bruit furieux d'un galop... puis rien... Mon arme était chaude et de la fumée s'en échappait... je la laissai tomber à terre... Étais-je le jouet d'une telle hallucination ?... Mais non !... De la grande ombre qui se dressait au milieu de la route, comme une statue équestre de bronze, il ne restait plus rien qu'un petit cadavre, tout noir, couché, la face contre le sol, les bras en croix... moi, *stupidement*, *inconsciemment*, j'avais tué un homme, un homme que j'aimais, un homme en qui mon âme venait de se confondre, un homme qui, dans l'éblouissement du soleil levant, suivait les rêves les plus purs de sa vie !... Je l'avais peut-être

tué au moment où cet homme se disait : « Et quand je reviendrai là-bas... » Comment ? pourquoi ?... Puisque je l'aimais, puisque, si des soldats l'avaient menacé, je l'eusse défendu, lui, lui, que j'avais assassiné ! En deux bonds je fus près de lui... je l'appelai, il ne bougea pas... Ma balle lui avait traversé le cou, au-dessous de l'oreille, et le sang coulait d'une veine rompue avec un bruit de glou-glou, s'étalait en mare rouge, poissait déjà sa barbe... De mes mains tremblantes, je le soulevai légèrement, et la tête oscilla, retomba inerte et pesante... Je lui tâtai la poitrine, à la place du cœur : le cœur ne battait plus... Alors, je le soulevai davantage, maintenant sa tête sur mes genoux et, tout-à-coup, je vis ses yeux, ses deux yeux clairs, qui me regardaient tristement, sans une haine, sans un reproche, ses deux yeux qui semblaient vivants !... Je crus que j'allais défaillir, mais rassemblant mes forces dans un suprême effort, j'étreignis le cadavre du Prussien, le plantai tout droit contre moi, et, collant mes lèvres sur ce visage sanglant, d'où pendaient de longues baves pourprées, éperdûment, je l'embrassai !... »

Il est compréhensible que **la Nouvelle Revue**, de crainte de paraître épouser le sentimentalisme de son romancier se soit dispensé de publier les lignes que nous venons de citer, mais que dire d'un livre dans lequel on trouve des théories ramassées dans les ouvrages socialistes les plus idiots !

« Qu'était-ce donc que cette patrie dont chaque pas, sur le sol, était marqué d'une fosse, à qui il suffisait de regarder l'eau tranquille des fleuves pour la changer en sang, et qui s'en allait toujours, creusant, de place en place, des charniers plus profonds où viennent pourrir les meilleurs des enfants des hommes ? Et j'éprouvai un sentiment de stupeur douloureuse en songeant, pour la première fois, que ceux-là seuls étaient les glorieux et les acclamés qui avaient le plus pillé, le plus massacré, le plus incendié. On condamne à mort le meurtrier timide qui tue le passant d'un coup de surin, au détour des rues nocturnes, et l'on jette son tronc décapité aux sépultures infâmes. Mais le conquérant qui a brûlé les villes, décimé les peuples, toute la folie, toute la lâcheteté humaines se coalisent pour le hisser sur des pavois monstrueux ; en son honneur on dresse des arcs de triomphe, des colonnes vertigineuses de bronze, et, dans les cathédrales, les foules s'agenouillent pieusement autour de son tombeau de marbre béni que gardent les saints et les anges, sous l'œil de Dieu charmé ! »

Voici les théories d'un livre dont tout le monde s'occupe, qu'on achètera parce qu'il lui est fait une réclame qu'il ne mérite guère, et que le public, pris au piège, lira avec dégoût.

Ah ! oui, *le Calvaire*, jamais titre ne fut mieux adapté ! mais j'admire vrai-

ment cette excellente *Nouvelle Revue* qui commence la publication d'une œuvre qu'elle a trouvé excellente et qui coupe et rogne les seuls chapitres offrant quelque intérêt sous le prétexte que « les tableaux traités à la manière de Tolstoï sont si cruels, que nous n'avons pu les lire sans être pris d'un véritable désespoir patriotique. »

Nous savions que le roman russe obtient une grande faveur chez nous, en sommes-nous donc à imiter les romanciers des bords de la Néva ?

Quelle quantité d'ouvrages signés de noms russes ! sans compter que la mode conduit les auteurs français à placer les héros de leurs romans en Russie.

Henry Gréville publie **Le comte Xavier** ; René de Pont-Jest intitule le second volume des **Martyrs de la Nello, Un drame en Russie** ; à la fois me parviennent deux traductions du même ouvrage, l'une de M. Arnède Barine, **Souvenirs** par M. le comte Léon Tolstoï, l'autre, **Mes mémoires**, du même auteur, traduction de M. E. Halpérine ; quoique les titres diffèrent, ce sont les souvenirs d'enfance, d'adolescence et de jeunesse de Tolstoï qui ont inspiré en même temps à deux traducteurs et à deux éditeurs l'idée de cette publication de l'œuvre d'un auteur russe si apprécié par la profondeur dans l'analyse des sentiments, ainsi qu'on pourra s'en rendre compte en lisant ses **Dernières Nouvelles** que vient de traduire Mme Éleonore Tsakny. — C'est encore M. Halpérine que je rencontre, mais cette fois associé à M. Morice pour traduire une des œuvres les plus étranges de Th. Dostoïevsky, **L'Esprit souterrain**. Puis voici Ivan Gontcharoff dont les traducteurs, M. P. Artamoff et Ch. Deulin nous font connaître le roman **Oblomoff**, suite de tableaux, de scènes de la vie russe. Disons-en autant de la **Lionne d'Odessa** de Louis de Soudak, roman très dramatique et d'une observation remarquable. A signaler aussi **Les amours d'un ténor**, du prince Dmitry Galitzine qui écrit sous le pseudonyme D. Mouravline. Ce roman traduit par Serge Nossoff peint d'une façon fort exacte ce type si curieux parmi les gens infatués de leur personne. le ténor ! c'est tout dire, et en Russie comme en France on sait que les femmes raffolent de cet oiseau rare mais orgueilleux.

La Russie traverse, dans sa vie sociale et politique, une crise d'une grande importance. C'est peut-être pour cela que nous nous intéressons tant à ce qui se passe là-bas, car nous traversons aussi une crise particulièrement cruelle. Comme chez nous, le mouvement révolutionnaire a acquis un développement

prodigieux et il se propage de plus en plus parmi les classes qui s'étaient montrées jusqu'ici les principaux soutiens de l'ordre de chose établi. Chez nous, nos gouvernants, qui n'ont guère la main ferme, mettent leur tête sous leur aile et laissent faire, tandis que là-bas, en Russie, la réaction féroce, égarée par la peur, pourrait bien entraîner l'Empire à sa ruine.

La nouvelle librairie parisienne qui publia, il y a quelques mois, la précieuse monographie de M. Tikhomirov *La Russie politique et sociale*, poursuit ses révélations sur la Russie par un curieux volume de E. Stepniak **La Russie sous les Tzars.** M. Stepniak, pour être un patriote, n'est pas un sujet bien dévoué à la dynastie qui gouverne l'Empire russe. Dans une introduction érudite, il raconte l'évolution qui a fait, des vieilles républiques russes, une autocratie illimitée. Puis, en traits rapides, il esquisse la vie du citoyen russe, traqué par la police ombrageuse, incarcéré, déporté, rélégué par simple décision administrative ; il peint les péripéties de la croisade gouvernementale contre les lumières, la désorganisation des universités, l'écrasement de la presse par la censure préventive et répressive.

Que sortira-t-il de cette lutte entre le despotisme intransigeant et un peuple dont la classe instruite se sent mure pour une liberté au moins relative ? — M. Stepniak invite l'Europe tout entière, et particulièrement la France, à faire des remontrances par la presse au gouvernement du Tzar, il paraîtrait que ce gouvernement se préoccupe bien plus de ce qui s'écrit chez nous que des cris de haine de ses victimes.

Le livre de Stepniak m'a intéressé bien plus par le récit des faits étranges qui se passent dans les hautes sphères administratives du gouvernement impérial que par les considérations politiques parlesquelles l'auteur termine son ouvrage ; il veut nous faire peur de l'ogre prussien allié à la Russie, son esclave, dit-il, bah ! pas tant qu'il le croit !

Le petit volume de Matyas Vallady. **Filles d'Allemagne**, mérite une mention particulière, non pas que l'auteur nous fasse de bien extraordinaires révélations sur les mœurs allemandes, mais parcequ'il a le trait. — En deux coups de crayon, il vous déshabille une rêveuse de l'autre côté du Rhin.

C'est curieux comme les livres se font par série, et cent fois déjà j'ai remarqué que les ouvrages traitant de mêmes questions paraissent généralement simultanément.

Un volume sur l'occultisme indo-européen vient de paraître sous ce titre :

Le Monde occulte. C'est un livre étrange où se trouvent racontés des phénomènes dits occultes, auprès desquels les merveilles de l'hypnotisme paraissent de simples faits divers. Cependant l'auteur de cet ouvrage M. A. P. Sinnet, président de la Société théosophique éclectique de Simla, et le traducteur M. K. Gaboriau plaçant ces phénomènes au second plan, attirèrent l'attention des esprits philosophiques et scientifiques sur l'existence d'une association de mages, possesseurs, disent-ils, de la science des sanctuaires préhistoriques, et laissent entrevoir. par des citations d'un caractère très élevé, une mine de richesses intellectuelles encore inespérée.

Une Russe. Mme Blavatsky, nationalisée américaine, a pris la tète d'un mouvement très indicateur à notre époque de biologie et de psycho-physique à outrance. Avec plusieurs esprits d'élite, recrutés dans les cinq parties du globe, elle a fondé une « Société Théosophique », qui continue la tradition des cabbalistes, des roses-croix et des théosophes de ces derniers siècles, associations qui ont joué un rôle si considérable sur les grandioses évènements dont la France surtout a été le théâtre. Ce mouvement de régénération religieuse, scientifique et sociale se poursuit depuis plusieurs années, et semble, si l'on en croit certains symptômes encore vagues, aboutir à un résultat auquel les adeptes de l'Orient ne seraient pas étrangers, disent nos théosophes modernes. Nous ne pouvons qu'engager nos lecteurs à lire ce livre, où le blasé trouvera, du moins, un aliment complètement nouveau au milieu des éternelles redites de notre banalité contemporaine, et le romancier ou le poète, des des thèmes à variations multiples et non encore entendues.

Nous pourrions signaler aussi l'ouvrage de Lady Caithness, duchesse de Pomar, sur la **Théosophie chrétienne**, ouvrage qui touche par un certain côté au précédent, mais je veux surtout appeler toute l'attention de mes lecteurs en quête de sensations nouvelles sur l'*histoire d'un prophète* que Mme Claire Vautier, la charmante cantatrice de l'Opéra, nous fait connaître sous ce titre: **M. le marquis.**

Quelles relations ont existé entre André Saint-Emme, le prophète d'une religion nouvelle, un vil intrigant suivant l'auteur, et la femme gracieuse qui nous dévoile ses turpitudes ? Je l'ignore. Où Mme Claire Vautier a-t-elle puisé la science qui se fait jour dans son livre ? Je n'en sais pas plus, mais le roman de *M. le Marquis* est absolument vécu et Mme Vautier montre bien à quelles basses intrigues certaines gens, possesseurs des secrets dont le *Monde occulte* nous révélait tout à l'heure les secrets, peuvent se livrer pour arriver à la fortune.

Le docteur Gilles de la Tourette, ancien interne de la Salpétrière, publie un livre des plus curieux sur l'**Hypnotisme et les états analogues**, au point de vue médico-légal. Lui aussi met en garde les crédules.

Avec une clarté, une précision toutes médicales, l'auteur donne dans son important ouvrage, le dernier mot de la science sur les troublants problèmes de la *Suggestion criminelle*, du *Viol dans l'Hypnotisme* du dédoublement du *moi* dans l'état somnambulique. Cet ouvrage se termine par un intéressant tableau des cabinets de somnambules et des sociétés de spiritisme, et par une étude approfondie sur l'hypnotisme devant la loi.

Après avoir lu ces différents ouvrages, dont l'intérêt est indéniable et dont le « merveilleux » attire forcément, nousne pouvons terminer qu'en marquant bien ici le résultat de nos réflexions : Lisons, étudions, réfléchissons, mais surtout ne nous emballons pas !

GASTON D'HAILLY.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L'Histoire de la Science politique dans ses rapports avec la morale par M. Paul Janet, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques et par l'Académie française, dont la troisième édition vient de paraître, a été conçue en 1848, sous l'impulsion des événements de cette année célèbre et en réponse au programme de l'Académie des sciences morales et politiques, qui avait mis au concours la question suivante : « Comparer la philosophie morale et politique de Platon et d'Aristote avec celle des publicistes modernes les plus célèbres. » Ce mémoire ayant été couronné en 1853, l'auteur a élargi et complété son travail ; et au lieu d'une simple comparaison entre les doctrines de Platon et d'Aristote et celle des plus grands publicistes, il a entrepris et essayé d'exécuter, sur un plan général, une *Histoire de la Philosophie morale et politique*. L'ouvrage parut sous ce titre, en 1859, et, sous sa forme nouvelle, il eut cette fois l'honneur d'être couronné par l'Académie française.

Mais l'auteur, avec une conscience qui l'honore, ne se trouvait pas encore satisfait de son œuvre, et dans la deuxième édition, il en changea le titre et en modifia assez profondément le fond. Il lui avait semblé que c'était trop que de promettre à la fois une histoire de la morale et une histoire de la politique et que ces deux histoires devaient être l'une et l'autre incomplètes ; en second lieu que la morale et la politique ne se développent pas toujours concurremment, et ne répondent pas nécessairement l'une à l'autre. Combien de publicistes ne se sont pas occupés de morale ! L'ouvrage paraissait donc manquer d'unité, et se condamnait à certaines lacunes. M. Paul Janet crut préférable de prendre pour centre l'une des deux sciences, et comme la politique était la moins connue, c'est celle-là que nous lui avons vu choisir, sans qu'il ait perdu de vue sa liaison avec la morale, liaison qui avait été la pensée dominante du livre, et qui lui donnait son caractère philosophique, ce qui justifie le changement de titre dont nous parlions plus haut et

qui devint : *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale.*

Cependant, il y avait encore quelques lacunes que l'auteur a tenu à combler dans la nouvelle édition. Conformément au plan primitif, les grands noms dominaient tout; on avait dû négliger, notamment, dans la seconde partie du second volume, les noms secondaires, quelques-uns même d'illustres dans les sciences voisines (Vico, Ad. Smith), et les travaux moins connus qui servent de transitions et de passages, et qui complètent et éclairent le tableau. Aussi nous remarquons que dans cette nouvelle édition quelques chapitres entièrement nouveaux ont été ajoutés, notamment les chapitres sur les Encyclopédistes, sur la Philosophie morale et politique en Italie et en Écosse, sur les publicistes américains, et enfin la conclusion.

De plus, dans une introduction étendue et toute nouvelle, M. Paul Janet étudie les rapports du droit et de la politique, comme il l'avait fait dans l'introduction de la seconde édition pour les rapports de la politique et de la morale ; et il a saisi cette occasion de traiter à fond la question si controversée des Droits de l'homme. L'auteur a aussi notablement soigné et augmenté la bibliographie de son sujet ; et il ne reste guère un nom ou un écrit politique de quelque importance qui ne soit au moins mentionné par lui, soit dans le texte, soit dans les notes, soit dans l'*Index,* placé à la fin du second volume. Il a ajouté, pour la facilité des recherches, une table analytique ; enfin rien ne semble négligé pour faire de cet ouvrage le répertoire le plus complet de la science politique considérée dans ses principes philosophiques.

L'ouvrage s'arrête à la Révolution française, tout à fait au seuil de ce grand événement, d'une part lorsque l'auteur étudie les publicistes américains et les publicistes de 89, Mirabeau et Sieyès; d'autre part lorsqu'il analyse et résume la *Déclaration des droits de l'homme* en Amérique et en France ; enfin dans la conclusion qui contient un résumé rapide, mais encore assez complet, de la politique du XIXe siècle, au moins en France, avec quelques indications bibliographiques pour les autres pays.

Les livres et les bons livres ne manquent pas à l'enseignement primaire, et cependant si grande est l'importance de cet enseignement, si variés sont ses besoins, si vif et si général est le désir d'en hâter les progrès, que les livres nouveaux ne font qu'en susciter d'autres et stimuler la production, loin de la décourager et de la ralentir.

Le nombre des journaux d'enseignement primaire est-il en rapport avec ce prodigieux accroissement des livres de tout genre ? Nous ne le pensons pas.

C'est que la clientèle du journal est moins assurée que celle du livre qui répond à un besoin particulier, tandis que le journal doit embrasser l'enseignement dans son ensemble ; l'étendue de sa tâche en accroît la difficulté.

Tout en se proposant un but commun qui est le progrès de l'enseignement, les journaux y tendent par des voies différentes. Chacun veut avoir son caractère propre, chacun a sa préoccupation dominante.

Il a semblé à quelques hommes spéciaux que dans le mouvement qui s'est produit depuis quelques années en faveur de l'instruction, l'ÉDUCATION était restée en arrière. D'un autre côté, les exigences et les surprises d'un programme brusquement et démesurément agrandi ont pris au dépourvu le le personnel enseignant : d'où la nécessité de donner aux maîtres, non pas des devoirs tout faits, mais des directions pédagogiques fortes et sérieuses. C'est la partie de l'ENSEIGNEMENT.

Montrer à l'instituteur comment il peut développer le sens moral chez les enfants, lui apprendre à avoir de l'initiative et à traiter lui-même les questions qui se présentent à son investigation. Tel est le double but poursuivi par les fondateurs de la nouvelle revue pédagogique dont nous voulons annoncer l'apparition.

Ajoutons qu'un dernier motif les a décidés. On a créé récemment un système complet d'examens qui embrassent tous les degrés de l'instruction primaire. On a ouvert ainsi au corps enseignant une vaste perspective d'avancement et de progrès, qui a fait naître et propagé une émulation salutaire et une ambition légitime. Cette émulation demande à être éclairée et soutenue. Ces examens, du plus humble au plus élevé, comportent tous des exercices du même genre : tous imposent aux candidats une épreuve de composition et de style, une lecture expliquée, la correction d'un devoir et une leçon orale plus ou moins étendue. Il diffère donc moins par la nature que par la durée et la difficulté des épreuves. Les fondateurs ont estimé que cette similitude d'exercice, cette communauté de fond appelait une préparation permettant d'appliquer des méthodes générales et communes, et que, dans la diversité même des examens, on pouvait créer l'unité de la préparation.

En résumé, ils voulurent fonder une nouvelle Revue destinée à rendre à l'ÉDUCATION la place qui lui revient et à assurer à l'ENSEIGNEMENT, grâce à des directions pédagogiques données avec soin, la solidité et la force qui lui sont nécessaires.

Les éditeurs n'ont pas hésité, pour atteindre leur but, à s'adresser à un des maîtres les plus autorisés, M. **Vessiot**, inspecteur général de l'Enseignement primaire. Il a consenti à leur prêter son concours et à développer

dans cette Revue les idées qu'il a exposées avec un talent remarquable dans ses deux ouvrages « De l'Éducation et de l'Enseignement de l'École. »

Cette Revue, qui porte ce titre : L'**Instituteur**, paraît une fois par mois ; les abonnements partent du 20 octobre de chaque année, le prix en est de cinq francs par an.

Les tomes 94 et 95 de la *Bibliothèque utile* sont consacrés à l'Agriculture et aux Beaux-Arts. Sous le titre, **l'Agriculture française**, M. A. Larbalétrier, un des professeurs les plus appréciés de nos écoles d'agriculture, donne des notions sur la production végétale et la production animale de notre pays, sur les procédés agricoles les plus répandus et les méthodes nouvelles de culture.

Les premiers principes des Beaux-Arts sont dûs à *M. J. Collier*, peintre et vulgarisateur estimé. L'auteur donne un résumé des connaissances nécessaires pour l'étude raisonnée de l'art du dessin et de la peinture : histoire de l'art, perspective, illusions d'optique, mélange et contraste des couleurs, toutes ces questions sont traitées avec sobriété et précision. Des gravures, nombreuses et originales accompagnent le texte de ce petit volume traduit de l'anglais avec élégance par Mlle Emma Hanneau.

M. Albert Davin, lieutenant de vaisseau, a visité en observateur, et surtout en artiste, le détroit de Magellan, le Chili, le Pérou, Noukahiva et Taïti. Il en a rapporté de très curieux tableaux de paysages et de mœurs. Ce voyage, illustré de charmantes phototypies, forme un volume des plus intéressants qui vient de paraître à la librairie Plon sous le titre : **50,000 Milles dans l'Océan Pacifique**.

Sous ce titre **Bibliotheca Germanica**, vient de paraître aux bureaux de notre Revue, un *Catalogue complet de tous les écrits* (livres et articles des principales revues) *relatifs à l'Allemagne et à l'Autriche*, publiés de 1880 à 1885 à l'étranger (l'Allemagne et l'Autriche exceptées), suivi d'une table systématique, par M. A. Weise ; ce catalogue évitera aux intéressés les recherches longues et fastidieuses.

Quel ont été nos ancêtres et ceux des mammifères actuels ? Il n'y a pas de question scientifique qui puisse intéresser davantage le public tout entier ni prêter à des découvertes plus piquantes. C'est le sujet du livre que le grand zoologiste allemand Oscar Schmidt vient d'écrire dans la *Bibliothèque scien-*

tifique internationale, publiée sous la direction de M. Émile Alglave. Le principe des doctrines darwiniennes n'est plus contesté aujourd'hui. Il faut maintenant développer leurs conséquences et tracer la généalogie des êtres vivants actuels au travers des temps géologiques. C'est ce que fait M. O. SCHMIDT pour toutes les catégories de mammifères, depuis les moins élevés jusqu'aux grands singes anthropoïdes et jusqu'à l'homme lui-même. Il détermine en décrivant à grands traits l'homme de l'avenir.

Cet ouvrage est orné de nombreuses figures et est publié sous ce titre : **Les Mammifères et leurs ancêtres géologiques.**

Victor Hugo, *l'homme et le poète*, par ERNEST DUPUY.

La nouvelle bibliothèque littéraire que les éditeurs Lecène et Oudin ont fondée, il y a un an à peine, vient de s'enrichir d'un nouveau volume : **Victor Hugo**, *l'homme et le poète;* cet ouvrage sera certainement très remarqué. M. ERNEST DUPUY, l'auteur des *Parques*, a résolument et franchement abordé l'étude très complexe du génie poétique de V. Hugo. Divisant son livre en trois parties: les *Quatre Ages*, les *Quatre Cultes*, les *Quatre Inspirations*, l'auteur s'est proposé de nous expliquer l'évolution qui s'est faite dans les opinions politiques, religieuses, littéraires et philosophiques de V. Hugo. Il a réussi à nous démontrer la logique de cette évolution en apparence contradictoire, au service de laquelle notre grand poète a apporté une sûreté et une puissance merveilleuse d'exécution.

Le nouveau volume de M. DUPUY est un livre de critique fine et *suggestive;* c'est ce qui a été écrit jusqu'ici de plus pénétrant sur l'auteur de la *Légende des Siècles;* le succès de l'ouvrage nous semble assuré.

Une des questions sociales, dont la solution s'imposera certainement à bref délai, est celle qui a trait aux droits civils et politiques des Femmes. Le volume que vient d'éditer la librairie de la *Nouvelle Revue* sous ce titre : **L'égalité des sexes en Angleterre**, par M. Félix Rémo, est donc un ouvrage d'actualité, destiné à satisfaire la curiosité d'un grand nombre de lecteurs.

L'auteur nous y conte par le menu les mouvements d'opinion qui, chez nos voisins d'outre-mer, ont, depuis 1832, préparé graduellement les voies à l'émancipation des Femmes et à leur entrée dans la société politique. Passant ensuite en revue les différents modes d'association employés par elles pour parvenir à leur but, M. Félix Rémo les suit pas à pas dans les diverses carrières qu'elles ont embrassées, carrières qui, jusqu'ici, étaient exclusivement

réservées aux hommes. Il montre leur intelligence, leur souplesse d'organisation, leur courage, leurs facultés merveilleuses d'intuition et d'assimilation, toutes choses qui militent évidemment en faveur de leurs revendications, et il arrive tout naturellement à cette conclusion : lorsque notre monde, ayant usé et abusé de tout, lassé et dégoûté, sera prêt de mourir, la Femme sera la réserve qui créera, pour l'humanité, un avenir plus rayonnant encore !

Le Magnétisme animal, par MM. A. Binet et Ch. Féré, médecin de la Salpêtrière. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque scientifique internationale,* 6 fr. Félix Alcan, éditeur.

Bien des phénomènes surnaturels de l'antiquité et du moyen âge étaient dus au magnétisme animal. Mesmer, à la fin du siècle dernier, fut le premier qu donna une apparence scientifique à ses expériences, et cependant le défaut de méthode chez lui et chez beaucoup de ses continuateurs firent que le *magnétisme* ne put arriver à conquérir sa place dans la science.

Les expériences de l'école de la Salpêtrière lui ont donné cette place. La délimitation précise des trois états : *léthargie*, *catalepsie*, *somnambulisme*, et l'étude des phénomènes qui les accompagnent ont ouvert la voie aux médecins et aux philosophes pour l'examen des faits psychologiques et pathologiques les plus curieux.

Il a semblé à la direction de la *Bibliothèque scientifique internationale* que le moment était venu de marquer l'état actuel de cette science ; elle a confié la rédaction de ce livre à deux des élèves de M. le professeur Charcot, et de ses collaborateurs les plus assidus, qui ont pu expérimenter toutes les méthodes de magnétisme, reproduire toutes les expériences relatées par les magnétiseurs et les soumettre à une analyse critique et sévère.

Henri Litou.

Le Directeur-Gérant : H. Le Soudier.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS

CHRONIQUE

Paris, 15 décembre 1886.

Une femme a écrit ceci : « J'adore la littérature, le bien dire, le mot pour le mot, les beaux vers pour leur musique ou leur forme : car la musique ne rend pas pour moi la majesté ample, l'articulation intense d'un Leconte de Lisle. Homme, j'aurais essayé de faire de la plus pure littérature en dehors de l'existence, tout en compréhension des êtres et des choses détachés de l'aventure, du vulgaire des événements. J'aurais voulu faire triompher l'expression comprise dans sa plus fine, sa plus absolue vérité. Mais l'observation des femmes est restreinte, leur milieu d'art étroit ; le temps manque, l'indépendance et le montant des conversations. On se contente d'un court aperçu très sensible, parce qu'il est trop rapproché ; et c'est de l'écriture appliquée aux émotions du foyer ou en résultant, qui émane de ces impressions trop vives et trop nerveuses. »

C'est Mme Alphonse Daudet qui a écrit cette pensée, et j'estime qu'elle est l'expression de la vérité.

Lorsqu'il me tombe sous les yeux un roman signé d'un nom féminin, j'ai toujours le grand désir de connaître l'existence de la femme qui l'a écrit, je dirais presque « qui l'a senti ». Je crois que les hommes laissent beaucoup plus divaguer leur imagination, tandis que les femmes consultent plus volontiers leur cœur. Lorsqu'une héroïne pose devant un romancier, il la fait mouvoir suivant qu'il voudrait la voir agir, tandis que l'écrivain féminin peint des impressions ressenties, ou qu'elle ressentirait en se trouvant au milieu d'une situation identique.

C'est le nouveau roman de Mme Olympe Audouard qui m'inspire ces réflexions, parce que dans le drame violent qu'elle vient de publier sous ce titre qui en dit long : **Singulière nuit de noces**, j'ai cru trouver ce qu'écrivait Mme Alphonse Daudet : « C'est de l'écriture appliquée aux émotions du foyer ou en résultant, qui émane de ces impressions trop vives et trop nerveuses. »

A chaque instant, dans ce roman, on sent la violence d'un tempérament ardent qui n'a peut-être pas eu à se louer du mariage, et je doute que Mme Au-

douard ait en grande estime le sexe qui se dit fort, parce qu'il fait de cruelles blessures. Nous autres hommes ressentons rarement ce qu'on pourrait appeler le désespoir d'amour, si ce sentiment, au sens élevé du mot, existait bien réellement chez l'homme, car je ne prends pas au sérieux certains actes dits « de désespérance » chez des têtes assez faibles, actes conduisant même jusqu'au suicide. Pour moi, j'entrevois plus de colère de ne pouvoir posséder l'objet de sa tendresse chez l'homme qui se tue pour une femme, que de blessure au cœur ; je dirai plus, il y a dans le suicide par amour, lorsque c'est l'homme qui se tue, une sorte de pose devant la femme aimée. Il se dit qu'en mourant il vaincra la froideur de celle qui l'a repoussé, et devant son cadavre, il espère qu'elle ne sera pas cruelle à son souvenir. Les femmes aiment assez qu'un monsieur les adore jusqu'à la mort, et dans le livre de Mme Audouard, ce que j'avance là éclate dans un enthousiasme.

« — C'est un homme de cœur lui,... regarde, il allait se tuer ! » — Oh ! je sais bien que le mot dépasse la pensée ; l'auteur, je le crois, n'admet pas que le suicide soit un acte louable, et j'en ai pour garant ses ouvrages sur le spiritisme ; cette religion, car elle en est une, montre notre existence comme une épreuve librement acceptée, épreuve à laquelle faillir est allonger le temps de l'évolution de l'esprit vers la perfection. Donc Mme Audouard, comme spirite, ne peut s'enthousiasmer pour le suicide, mais, d'un autre côté, elle est femme, et en tant que femme elle s'écrie : « C'est un homme de cœur, celui-là qui se tue par amour ! » — Ah ! ne nous y trompons pas, chez la femme, le désespoir existe réellement, son cœur se brise, son âme souffre, tout en elle se déchire et les sens n'y sont pour rien. Tout au plus s'y mêle-t-il une pointe de dépit en voyant sa beauté dédaignée. Or le désespoir chez la femme se présente sous différentes formes, et si l'on rencontre au pied des autels des femmes qui essayent d'oublier un homme en adorant un Dieu, il n'est pas rare d'en rencontrer d'autres qui se sont jetées dans les plus bas lieux, cherchant une consolation dans l'orgie et la débauche.

Les romanciers nous en ont déjà présenté plusieurs cas. Mme Audouard, dans *Une singulière nuit de noces*, nous montre une jeune fille dédaignée par son mari le soir de son mariage, tandis qu'il vole dans les bras de sa maîtresse, et se donnant à un autre par désespoir de n'être pas aimée de celui qu'elle adore. Les conséquences de l'adultère de cette femme, que son mari croit encore vierge au bout de quelques mois, amènent une situation particulièrement dramatique, au moment où, à la cour des Tuileries, elle annonce sa prochaine maternité.

Les deux femmes qui sont les héroïnes du roman commettent chacune de

leur côté un adultère, l'une par amour, l'autre par désespoir. Mme Audouard semble admettre le second, il est du reste plus rare ; quant au premier, voici ce qu'elle en dit, et j'estime que sa morale est bonne. Elle prononce sur l'adultère à peu près le même mot que Des Esquimaux, dans la nouvelle pièce d'Henri Meilhac, **Gotte**, dit à la gracieuse Mme Lahirel, au moment où celle-ci est presque sur le point de tomber : « Ah ! si vous connaissiez les amoureux tels qu'ils sont, vous leur préféreriez peut-être votre mari ! »

Mme Audouard s'écrie :

« Si les femmes qui ont eu le malheur de laisser se glisser en leur cœur un amour coupable, un amour adultère, avaient, avant de se donner à celui qu'elles aiment, la vision de ce que sera un jour la rupture ;

« Si un génie bienveillant pour elles leur montrait celui qui les charme et qui les adore, tel qu'il sera pour elles lorsque les feux de sa passion seront éteints ;

« Si ce miracle pouvait être, aucune femme ne succomberait. »

Je ne sais pourquoi il me semble rencontrer dans ce livre les pensées d'une femme assez dédaigneuse de l'homme, en tant qu'amant ; je crois que l'amour lui-même ne trouve pas grâce devant l'auteur de *Guerre aux hommes* et de *La Femme-Homme.*

« L'amour, dit-elle, est une maladie, ayant ses symptômes, ses effets et produisant tels et tels phénomènes, mais n'ayant pas de cause, comme la fièvre cérébrale, par exemple ; — elle vient sans qu'on sache pourquoi, tout comme on ignore la cause de sa fin.

« Chaque maladie produit des effets différents.

« L'amour, entre autres effets, a celui d'oblitérer le sens moral, même chez l'homme possédant une nature honnête et droite. » Et Mme Audouard écrit là-dessus quatre ou cinq pages un peu paradoxales, mais très finement touchées, dans lesquelles notre pauvre sexe n'a pas le beau rôle.

Je ne sais plus dans la préface de quel livre Mme Audouard disait : « Non seulement je ne sais pas déguiser ma pensée, mais j'ai encore beaucoup de peine à me contenir assez pour ne pas la dire à un chacun brutalement. »

C'est bien cela que nous trouvons dans l'œuvre nouvelle de Mme Audouard ; de la brusque franchise, du tempérament ; quant au talent, elle a fait ses preuves.

Et le roman, me dira-t-on, vous ne nous en dites rien ? — Oh ! j'estime assez généralement qu'un roman en vaut un autre, et que ce qui donne la valeur de l'œuvre est la sauce et non le poisson. Je ne suis pas comme Sarcey, qui passe sa vie à s'écrier qu'il « n'y a pas de pièce ! » Bah ! que nous importe une

intrigue ! et pourquoi reprocher à Henri Meilhac d'avoir écrit une comédie qui ne tient pas debout, si il a fait passer de bonnes heures à ses auditeurs le soir de la première de **Gotte**. Cette pièce est de la très plaisante comédie, tandis que le roman de M. Henri Pagat, *La bonne en or*, paru il y a juste un an, était du drame et, au théâtre du Palais-Royal, il eût fait bâiller les auditeurs.

André Mouëzy, un romancier de valeur, un écrivain à la plume gracieuse, un peu rêveuse, n'a pas le tempérament de Mme Audouard. Ce nom André écrit au masculin prouve une certaine timidité chez l'auteur des *Révoltes de Simone;* je suis convaincu qu'André Mouëzy est une femme ; ses pensées, sa grâce, son style, tout l'indique. Ce mot de dédain, que l'auteur dans son nouveau roman, **Mal assortis,** fait dire par Renée lorsque le soir de ses noces elle voit son mari ivre : « Ça ! mon mari ! » est un indice certain que nous sommes en présence d'une œuvre féminine.

Mais, chose curieuse, André Mouëzy, n'a pas su ou voulu appeler la sympathie du lecteur sur son héroïne : elle en fait une fort désagréable personne, qui ne comprend pas les trésors d'amour cachés dans le cœur un peu fruste de l'époux qu'elle a, en somme, choisi elle-même pour ne pas mourir de faim alors qu'elle était devenue pauvre, pour ne pas compromettre sa vertu dans quelque liaison de hasard. Renée avait peu à faire pour polir les angles bruts de son cousin ; de bonnes paroles, un sourire eussent suffi pour élever à elle un époux mal élevé et qui n'a reçu qu'une éducation campagnarde. Elle se dévoue plus tard en se suicidant pour laisser le champ libre à la rivale qui, elle, a fait de Philippe un homme. C'est trop tard ; le lecteur ne peut plus lui avoir aucun gré de son remords tardif et de sa fin qui, pour être tragique, n'en est pas moins criminelle. Au fond, Renée a « raté » sa vie, il est difficile de la plaindre.

M. Paul d'Orcières, dans l'**Enfer d'une femme**, a su bien mieux capter pour son héroïne, la baronne de Farjas, toute la sympathie des lecteurs. Mme de Farjas est une femme charmante, ayant toutes les qualités ; malheureusement, elle est affligée d'un mari, véritable goujat, qui n'a le respect ni de la mère de ses enfants, ni du nom honorable qu'il porte. La baronne supporte patiemment la chaîne qui la tient rivée aux caprices d'un époux indigne. Bientôt elle rencontre une douce affection qui lui fait oublier les chagrins qu'elle avait jusque-là supportés en secret et sans plainte; mais, tout en aimant l'ami, elle ne faillit pas, et lorsque, son mari étant mort, elle eût pu connaître l'amour avec toutes ses joies idéales, l'homme à qui elle s'était donnée moralement est frappé d'une balle aux avant-postes de Paris assiégé.

La donnée est dangereuse, parce que l'on ne sait jamais où s'arretent ces passions dans le bleu. M. d'Orcières est évidemment un apôtre du divorce et l'on pourrait croire qu'il enfonce une porte ouverte, puisque l'on peut aujourd'hui divorcer en France ; mais l'auteur ne s'adresse plus au magistrat, il implore la pitié de la religion, qui défend à la femme ce que la loi laïque permet.

Le titre du livre de M. Charles Epheyre, **Possession**, pourrait bien attirer à cet écrivain très idéal, trop idéal même, une clientèle qui se trouvera fort désappointée de rencontrer des pages d'amour presque mystique au lieu du rêve de M. Renan dans l'*Abbesse de Jouarre.*

Un amour mort dans le cœur d'un homme, amour qui, peu à peu, reprend sa première force, au point que celui qui avait oublié ses serments revoit sans cesse l'image de celle qu'il a trahi. Il est marié, il croit aimer sa femme, mais toujours se dresse devant lui le fantôme de celle qui est morte en le chérissant. Elle prend possession de lui, l'enivre de caresses idéales et lui met dans la main l'arme homicide qui doit tuer d'abord l'épouse qui a pris la place de l'amante, puis le frapper, lui, pour qu'il s'unisse dans la mort au spectre du passé. Tout cela est très sentimental, mais si le roman est écrit dans une langue des plus distinguées, il faut avouer qu'il faut posséder une certaine dose de candeur pour s'y intéresser autrement que comme œuvre littéraire.

Je disais en commençant que je croyais peu au désespoir d'amour, je ne m'en dédis pas, quoique Th. Bentzon, dans **Figure étrange**, nous en présente un cas particulier, très particulier, puisqu'il est allé le chercher au Japon. Bentzon a voulu flatter le goût du jour, et puisque nous en sommes au japonisme, il a posé un des plus jolis portraits que l'on puisse encadrer dans la futilité des bibelots.

Une jeune femme, Mme d'Orly, a la passion du japonisme, goût partagé par nombre de femmes élégantes : mais il n'est pas donné à tout le monde d'avoir le Japon chez soi sous sa forme vraiment exquise. Laques, ivoires, porcelaines, tout cela devient d'une vulgarité déplorable depuis le délire de l'exportation. Ce n'est guère que dans de royales collections ou dans les galeries de quelques amateurs privilégiés que l'on trouve l'équivalent des raretés rarissimes qui ornaient le salon de Mme d'Orly. Tout y était une fête pour les yeux en vertu de cette science profonde des lois de la couleur.

Mme d'Orly pousse le goût du japonisme jusqu'à vouloir garder auprès d'elle un Japonais en chair et en os, et elle en installe un échantillon authentique,

mais point beau, dans son salon. Comment cet oriental en vient-il à s'éprendre de la femme qui ne l'a jamais regardé que comme un bibelot, prète à l'épousseter comme le reste de la collection, c'est affaire avec le cœur et l'imagination de ces hommes dont l'esthétique n'est pas fait pour enthousiasmer nos belles parisiennes. — Bref, Takasima s'éteint peu à peu et meurt d'un amour dont il n'a jamais exprimé la puissance. Seulement, en rendant le dernier soupir dans les bras de celle pour laquelle il a eu un culte divin, Mme d'Orly a presque l'intuition de cette passion cachée et qui a brisé la vie de Takasima.

« D'un mouvement dont elle ne fut pas maîtresse et où se répandit toute la douce et tendre pitié féminine, une pitié qu'à un pareil degré elle n'avait pas connue encore et qu'elle ne devait plus ressentir, elle rapprocha sa tête de la sienne, elle lui donna le baiser qu'il réclamait sans parler.

« Il tressaillit ; elle sentit sa joue, devenue soudain brûlante, se refroidir horriblement ; elle l'entendit balbutier :

« — Le ciel !... Voilà le ciel... »

Bentzon a très bien marqué dans ce très intéressant petit récit, dont la valeur ne tient que par les détails, le trouble involontaire et cependant profond laissé dans l'esprit de cette belle mondaine par l'amour d'une pureté si idéale dont elle a été l'objet.

Ah ! ce Japonais est bien véritablement mort d'un désespoir d'amour, mais jamais je n'ai pu prendre au sérieux des hommes qui se costument de longues jupes de couleurs éclatantes et variées. Je dirai même plus, on parle beaucoup de la majesté de la justice, lorsque la cour se présente en robe bordée d'hermine. J'avoue que, pour mon compte, je me tiens à quatre pour ne pas éclater.

Dans son roman, couleur Japon, mais très parisien cependant, Bentzon a tracé un portrait de femme exquis, femme au cœur d'or, à la tête un peu à l'envers comme toutes celles dont Gyp sait si bien rendre les transformations suivant l'heure, le milieu ou les circonstances.

Lisez **Dans l'train**, et vous m'en direz des nouvelles.

Chaque fois que Gyp nous parle femmes, tout va bien. mais si *elle* veut jouer de la comédie politique, ce n'est plus du tout cela, mais pas du tout !... et je trouve que *Dans l'train* déraille un peu de ce côté.

Si j'avais été à la place de M. Léon-Charles Deschamps, et qu'il m'eût plu de publier un volume de poésies, j'aurais cherché un joli titre pour attacher la gerbe de jolies choses que j'eusse voulu offrir au public, un ruban d'une

nuance tendre, un nœud fait avec grâce. Mais faire paraître un livre poétique sous ce titre : **A la gueule du monstre**, me semble bien risqué, et, pour être « bon public » on n'aime pas à s'entendre dire des choses pareilles.

Et qu'il a donc tort de trembler, le nouveau poète, le public ne s'inquiétera guère de son œuvre, sa pensée est ailleurs, un poète de plus ou de moins, que lui importe ! — Est-ce la critique qui le terrorise ? Quel est donc le critique qui songe même à ouvrir l'œuvre première d'un jeune ?

Les seuls qui lisent encore les vers sont les poètes, or, entre eux, ils ne sont pas tendres, et Léon-Charles Deschamps, tout en leur jetant un gâteau de miel superfin, ne désarmera pas la colère du Cerbère qui garde les portes de la renommée.

Et c'est dommage, parce qu'il cisèle bien les vers, il a le sentiment poétique, et sa pensée est toujours élevée.

Lorsque le printemps vient nous sourire, éclatent les **Premiers bourgeons**, que nous saluons comme les prémices des chauds rayons de l'été. M. Auguste Linert nous envoie son volume de poésies, *Premiers bourgeons*, au moment des frimas comme pour nous dire d'espérer que la fleur soit éclose, et que l'arbre nous couvre de son ombre. Espérons qu'une gelée tardive ne fera pas tomber le frêle bourgeon qui promet déjà, mais qui a cependant besoin de prendre plus de force.

Il y a peut-être un peu de prétention dans ce titre : **Quintessences**, placé sur un petit volume de poésies signées de M. Maurice de Faramond. A-t-il voulu dire que son œuvre est la partie la plus subtile extraite de l'art poétique En ce cas nous sommes obligé de rappeler l'auteur au souci de la clarté. Oh ! nous savons très bien qu'une école littéraire prétend n'écrire que pour les « Aristocrates du Rêve », mais nous avons connu des poètes qui ne dédaignaient pas de descendre jusqu'à se faire comprendre du « Vulgaire ».

Quel lien y a-t-il entre la forme de *Vision*, par exemple, dont voici le début, et qui me paraît fortement quintessencié, et *Souvenir*, dont les strophes que nous citons plus bas échappent à la quintessence ?

Cette femme de race, incomprise des sots,
L'ironique destin la coupe en deux morceaux :

Son buste, maître-autel où l'homme s'agenouille,
Objet d'art précieux exquisément oblong... (? ?)
En sa forme parfaite imite une quenouille
Soigneusement garnie avec du chanvre blond ;

Voici maintenant *Vision :*

Grand'mère, il est bien mort et ne doit pas renaître,
Cet instant de notre âge où nous étions petits,
Quand nous voyions le monde au trou d'une fenêtre,
Ma sœur et moi, tous deux en vos jupes blottis ;

Grand'mère, le présent de larmes nous abreuve ;
Notre jeunesse est loin, mais vous vous souvenez ;
Moi, je revois toujours votre robe de veuve,
Vos bandeaux gris et vos lunettes sur le nez.

Grand'mère, à vos genoux groupés comme des anges,
Nous bégayions déjà les phrases à demi,
Et nos regards d'enfants, voilés de longues franges,
Montaient jusqu'à vos yeux dans un rayon ami.

Nous contemplions, dans vos missels fleuris d'images,
Les saintes et les saints, tout habillés de bleu,
Le blond petit Jésus adoré par les Mages,
Et sur un trône d'or, la terre à ses pieds, Dieu.

. . . .

De deux choses l'une, ou la quintessence est la vérité, et alors je dois m'incliner devant « *l'objet d'art précieux exquisément oblong* », ou bien « *poser* » à son lecteur des vers quintessenciés, est une farce de mauvais goût. — Si M. Faramond croit à la quintessence, alors son œuvre doit être écrite d'un bout à l'autre dans cet art raffiné !

Il est difficile de discuter avec un poète qui n'accorde sa lyre que pour les « *Aristocrates* du rêve ». Depuis que j'ai entre les mains les *Quintessences* de M. Faramond, ainsi que le *Bulletin bibliographique* qui accompagnait l'envoi gracieux de son œuvre, je suis d'une perplexité grande. — Suis-je « Aristocrate du rêve » quand je trouve jolie la *Vision* et fort laid *l'exquisément oblong?* ou suis-je simplement « le Vulgaire »? Il faudrait savoir quelle est la vraie formule de l'esthétique littéraire de M. Faramond.

Lors de l'enterrement de Victor Hugo, une des couronnes les plus remarquées, et certainement la plus artistiquement composée, fut celle offerte par la colonie italienne de Paris à notre grand et regretté poète. L'artiste qui avait dessiné cet hommage à Victor Hugo :

« A l'athlète puissant, qui ne vit autre chose
Que la vérité dans ses vers, »

M. le duc Carlo Carafa di Noja, le poète que nous connaissons tous, s'est mis à la tête d'une souscription dont le but est d'offrir à la ville de Paris le groupe en marbre de Max Contini, représentant Victor Hugo mort, recouvert de fleurs; un génie descendant du ciel, par un geste solennel et gracieux, semble affirmer que son nom survivra à la postérité, et couronne le poète de lauriers ; à ses côtés, une femme agenouillée, représentant l'Humanité, est plongée dans la douleur, et un enfant essaye, en la couvrant de baisers, de réchauffer la main glacée de Celui qui aima tant l'enfance.

Une souscription à 1 franc est ouverte sous la surveillance d'un comité d'honneur formé des plus grands noms de la colonie italienne et de hautes notabilités littéraires et politiques, 71, rue Vandamme. — Chaque souscripteur recevra un numéro de tombola qui lui permettra de gagner, dans le tirage qui se fera au Consulat d'Italie, la magnifique reproduction en petit de l'admirable groupe de Max Contini. Nous nous associons de tout notre cœur à l'initiative de M. Carlo Carafa, et souhaitons vivement assister bientôt à l'inauguration de l'œuvre si grandement conçue de Max Contini.

Gaston d'Hailly.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

L'œuvre nouvelle de MM. Jean Moréas et Paul Adam, **Les Demoiselles Goubert**, raconte l'histoire de deux jeunes filles d'un certain monde, que la mort d'un père ruiné oblige à prendre emploi dans une maison de commerce. L'étude des différentes phases de leur transformation au milieu d'ouvrières aux conversations dépravantes est intéressante. Le caractère de chacune des deux sœurs offre une opposition heureusement amenée ; en somme le roman déroule ses péripéties au milieu d'un décor bien parisien, et on peut louer les auteurs du semblant de vérité de leur œuvre. Mais la tentative qu'ils ont faite d'introduire, sans rime ni raison, un intermède intitulé : *Le Jubilé des Esprits illusoires*, titre peu clair d'une sorte de poème en prose... décadente absolument incompréhensible, me semble une idée non moins étrange que le style qui s'étale, torturé, tout le long dudit intermède.

« La lande odorante s'exhale par la nuit cave, tous astres enfouis.

« Devers les ombres gourdes des cyprès titille le mélodique présage du Jubilé : Falot, grêle ; — invisibles ailes de cristal qui s'émient, choient : — Bruits petits, malices d'arpèges ; musiques aquatiques d'ocarina. Et brisures.

« Des silences glacent les bourrasques lamentées. Verte, la larve flotte sur les replis de sa croupe torte, en un halo de Puissance violette. Elle signifie.

« Sons de cristal et de cymbales. Les lémures chauves en linceuls translucides, les doigts unis par devant leurs diaphanes carcasses, planent méditatifs, et s'irritaient de luisances héliotropes. Sons de cristal et de cymbales.

« Sourdent les parfums du musc pénétratif, du musc érotique : des chants comme voix de cors en déroute.

« Gestes évocateurs des lémures ; et se trace la Région Factice en violâtres moirures. Puis montent les décors illustres tandis que s'éclipse la lune troublée jusqu'à se teindre de santal.

« Alors.

« Au centre des cataractes limitantes, la larve trône, et ses yeux d'eau, et sa couronne de belladones.»

Si ces messieurs écrivaient sans cesse dans ce style qui amène les mots au hasard comme on tire dans un sac les boules de loto, je dirais : Ce sont des convaincus; mais pas du tout, cela leur prend comme par accès, et, sans crier gare; tout à coup, la pauvre langue française, sous leur plume, se tord, se contourne, et se convulsionne comme le serpent de Pharaon que le camelot vient d'allumer sur la voie publique pour attirer le chaland.

Soyez logiques, Messieurs ! Ou notre langue vous plaît ou vous la trouvez défectueuse ; dans ce dernier cas, pourquoi vous en servir, fort agréablement pour vos lecteurs, pendant deux cents pages, tandis que vous ne consacrez à votre Volapük que quelque dix pauvres pages ?... que nous nous empressons du reste de passer vivement.

M. Charles Lexpert, dans ses **Nouvelles gauloises**, n'a d'autre but que d'amuser son lecteur, de le faire rire et non de le scandaliser.

La demoiselle qui, sur la couverture du volume, secoue les grelots de sa folie doit s'étonner beaucoup d'entendre dire des choses drôles plutôt que salées. C'est le bourgeois qui est sur la sellette, et il faut avouer qu'il prête souvent à l'hilarité. Il y a dans ce volume un certain nombre de dialogues entre mari et femme qui sont absolument pris sur le vif.

Paul Célières, dont la mort a été si vivement sentie par ses amis, a laissé un manuscrit que son éditeur a pieusement recueilli et qu'il publie aujourd'hui sous ce titre : **Une Exilée.** C'est une dramatique histoire dont les péripéties se déroulent au moment où l'Italie chercha l'appui du Piémont pour chasser les Autrichiens de la Lombardie et de la Vénétie. On sait combien furent sanglantes les représailles des Autrichiens contre les Italiens soulevés, et Paul Célières a rendu puissamment le désespoir des vaincus qui, quelques années plus tard, recueillirent le fruit du sang versé et de leur persévérance dans l'idée de liberté.

Mais Paul Célières ne fut pas seulement un écrivain de mérite, un romancier chez lequel la comédie se mêle toujours au drame, on peut dire aussi qu'il est créateur de types, parmi lesquels le docteur J.-B. Quiès n'est pas le moins réussi. Dans *Une Exilée*, c'est un Marseillais, l'impayable commis voyageur Broutillac, qui vient mettre la note gaie de sa faconde intarissable au milieu de tableaux plus sombres.

Nous avons déjà plusieurs fois parlé de Marc Twain, cet étonnant humoriste chez lequel on ne trouve ni l'analyse subtile, délicate et ingénieuse de Wendel Halmes, ni l'étrange et dramatique poésie d'Edgar Poë, ni le sentiment si poignant et si humain de Bret Harte; mais dont l'imagination un peu grosse et les plaisanteries si cocasses sont bien faites pour enthousiasmer les esprits naïfs, les enfants, comme les extracteurs de pétrole d'*Oil City*.

Certes, jamais les œuvres de Marc Twain ne seront recherchées par les raffinés, mais il y a dans ses écrits toute une mine à exploiter pour le livre à images.

L'année dernière, paraissait un volume illustré, intitulé : *Les aventures de Tom Sawyer*, amusants tableaux de mœurs américaines dans lesquels se rencontrent l'originalité, le mouvement et même le drame. Cette année, voici **Les aventures de Huck Finn**, une histoire plus invraisemblable que l'invraisemblance même, mais bien faite justement pour amuser les enfants et aussi les grandes personnes. Le crayon d'Achille Sirouy a pu donner libre cours à sa fantaisie, et nous ne doutons pas que nos jeunes gens, un peu saturés des livres de Mayne Reid, ne soient enchantés de l'apparition des ouvrages de Marc Twain, traduits, chose difficile quand il s'agit d'un humoriste, par W.-L. Hugues.

Mais il y a un livre que l'on devrait illustrer, un livre auquel je prédis un succès étourdissant comme livre d'étrennes, c'est *Le Prince et le Pauvre* du même Marc Twain ; je donne mon idée aux éditeurs du genre pour ce qu'elle vaut. On comprend bien difficilement que l'auteur de tant de récits burlesques ait pu trouver les accents émus et la tendresse presque féminine avec lesquels il raconte la cruelle odyssée d'Edouard VI enfant.

Puisque le hasard m'a conduit à parler des *Aventures de Huck Finn*, comme ouvrage à offrir en cadeau d'étrennes aux jeunes gens, je ne veux pas oublier de signaler aussi le délicieux récit d'Alphonse Daudet, **La Belle Nivernaise**.

Avec Marc Twain, nous assistons à l'odyssée d'un gamin américain, un véritable petit démon, dont l'esprit aventureux ne connaît nulle borne.

Dans **La Belle Nivernaise**, le nom d'un bateau de transport, l'auteur du **Petit Chose** nous raconte l'histoire touchante d'un enfant recueilli par les patrons de la *Belle Nivernaise*. L'enfant grandit auprès de la fille de ces braves et loyales gens. Retrouvé par des parents riches, il n'oublie pas ceux qui ont soutenu son enfance et qui l'ont arraché aux promiscuités malsaines

des asiles d'enfants trouvés, et l'on devine qu'après des péripéties variées Victor épouse la fille du patron de la *Belle Nivernaise* devenue la *Nouvelle Nivernaise;* l'ancien bateau a été vendu au vieux bois.

Les illustrations glyptographiques de ce beau volume, qu'Alphonse Daudet a dédié à son petit garçon, Lucien, sont dues à L. Montégut dont le crayon n'est plus à louer.

Royal Goudron est un de ces récits fantaisistes par lesquels les marins savent charmer l'ennui et la monotonie du quart. Pour le conteur appelé à tenir bien éveillé l'auditoire, il n'a que faire d'appeler à lui les règles de la vraisemblance ; tout au contraire, plus le conte est baroque, fou, plus les auditeurs sont contents, plus les chiques voyagent de la senestre à la dextre joue, avec une rapidité qui est la marque d'une satisfaction sans mélange. Si les lecteurs jouiront de la verve du conteur, E. Bonnet, les amateurs de croquis admireront le crayon de Mac-Adam et A. Mouillon, qui ont su donner au type du marin parisien une originalité qui fait de ce volume un bien joli cadeau à offrir à nos petits marins en herbe, dont les flottes combinées sillonnent le bassin des Tuileries.

Mais je n'ai guère le temps de causer de toutes les créations nouvelles que les éditeurs jettent chaque année sur le marché des expositions d'étrennes ; il faut voir soi-même et se guider surtout sur le goût de l'enfant et du jeune homme, de la fillette, de la jeune fille et même de la dame auxquels on veut faire un présent. La mode est au livre, et, entre un de ces magnifiques ouvrages édités par nos grandes maisons d'édition et un sac de chez Boissier, il n'y a pas à hésiter : Le bonbon est toujours le bien reçu, mais, le soir, il n'y en a plus, tandis que le livre reste sur la table et rappelle sans cesse le nom du donateur.

M. Ch. de la Rounat, dont la veuve vient de publier des **Souvenirs**, fut un excellent directeur de l'Odéon et avait peut-être rêvé d'être un littérateur, malheureusement, il lui manquait le brio, la gaieté et aussi la clarté. On sent que la Rounat écrivait avec une certaine peine, mais on ne doit que lui en savoir gré, parce que c'était une preuve d'estime pour son lecteur. Comme journaliste, il n'a jamais guère réussi, et ses critiques théâtrales ne furent que très médiocrement remarquées lorsqu'il écrivait au *XIXe Siècle*. Mais il y avait

dans les papiers de la Rounat des notes philosophiques, des récits de voyages, des pensées et même des essais poétiques.

La veuve de l'ancien directeur de l'Odéon a réuni en un volume ces feuilles éparses qui n'avaient pas affronté le jugement de l'opinion, et en a fait un volume.

Parmi les morceaux les mieux réussis de cette collection posthume, le portrait de *Lauzun* est certainement le plus précieux, un vrai régal littéraire dont je donnerai seulement ici les deux ou trois premières pages, voulant mettre nos lecteurs en goût d'achever la lecture dans le livre même.

« Vous m'avez demandé un livret, comtesse, un livret pour votre coquette et précieuse galerie de portraits : vos désirs sont des ordres, Madame ; j'obéis et je me mets sans retard à cette œuvre fortunée. Laissez dormir *Bianco*, votre petit griffon blanc, cachant sous ses poils rétifs la ravissante couronne de volubilis, brodée de votre main sur le coussin qui sert de couche au bienheureux roquet, et prenez mon bras, que je vous conduise à ce musée qui ressemble tant à un boudoir. — Tenez ! voyez cette noble et gracieuse tête blonde ! Quels regards d'aigle dans ces doux yeux ! Quelle impitoyable ironie aux coins de cette bouche voluptueuse, quelles audacieuses et profondes pensées sur ce front saupoudré de la poussière des ballets royaux, quel noble cœur sous ce justaucorps *à brevet !* Un doux sourire à celui-ci, comtesse ; c'est un grand maître ! Un sourire au marquis de Puyguilhem, grain de mil un jour tombé de Gascogne sur le sol luxuriant de l'hôtel de Soissons : le lendemain on l'appelait Antonin Nompar de Caumont, comte de Lauzun, en attendant qu'il fût duc, et duc *vérifié !*

« La grande épistolière de l'époque où l'on plantait des marquis de Puyguilhem pour avoir des ducs de Lauzun, le bas-bleu dont la correspondance épurée orne toutes les bibliothèques des pensions de demoiselles, Mme de Sévigné enfin, prétend que la fortune, qui est une grande folle, n'en a jamais donné tant de marques que dans la vie de Lauzun. Et pourquoi, Madame, pourquoi, contemporains injustes et bornés, donner tant à la fortune et si peu au cadet de Caumont ? La fortune, allez, c'est le magnétisme qu'on exerce sur les choses et sur les hommes : on porte la fortune en soi.

« Un soir, en effet, la fortune habillée en marquis prit le bras du comte de Guiche et vint danser chez la nièce du cardinal, où dansait aussi un jeune homme qui se trouvait être roi de France et qu'on appelait Louis XIV. Le jeune marquis plut au jeune roi, qui lui montra ses joujoux et en fit son copain. Un autre eût prêté quelques pistoles à un gentilhomme de province, le jeune

Louis XIV donna à Puyguilhem le gouvernement du Berry et une compagnie de cent gentilshommes à bec de corbin, la dernière qui existât. — Puis le marquis débaucha son royal compagnon : on grimpa sur les toits et l'on courut sur les gouttières pour aller chez les filles d'honneur ; le roi descendit dans la chambre de Mlle d'Houdancourt, le marquis chez deux sœurs, Mlles de Nemours, dont l'une devint reine de Portugal.

« Un beau matin que le marquis secouait ses canons et ajustait ses rosettes, il se prit à rêver un galant uniforme, — le roi était fanatique de beaux habits, — un uniforme sans pareil ; mais comment, pourquoi, à quel titre s'en parer ? Puyguilhem hésite, rumine, tout en s'amusant à crever les yeux à un médaillon de sa cousine de Valentinois. — Puyguilhem se frappe le front, il vient d'inventer quatre régiments de *dragons !* Hommes et chevaux semblent sortir de terre, tout équipés, tout vêtus ; Puyguilhem crée et organise en maître ; au bout de deux mois, les quatre régiments paradaient à Versailles ; le roi était subjugué, les vieux généraux confondus, Louvois écumait comme s'il assistait à une victoire de Turenne.

« Puyguilhem connaissait à fond son Louis XIV, ce grand acteur de majesté, comme disait un ambassadeur d'Angleterre, et le marquis fut le seul homme, peut-être, de la cour de France, qui vit parfois sortir l'oreille de l'homme par quelque accroc fait à la peau du roi.

« Il ne figurait si brillamment aux quadrilles de la cour, il ne s'était fait connaisseur en pierreries, en parfums, en étoffes, il ne s'était fait futile et vain, que pour avoir le droit de céder quelquefois aux inspirations chaleureuses de son cœur. Il n'y céda même que trop souvent. Aigri par les mesquines taquineries des envieux de sa folle renommée, il ne sut pas toujours résister à la tentation de donner des gages de sa valeur réelle. Ses envieux alors devinrent d'implacables ennemis, et les plus grands personnages commencèrent à s'occuper d'un homme dont les femmes, mais toutes les femmes de la cour, il est vrai, avaient seules eu, jusque-là, le grand souci.

« Le roi l'avait nommé colonel par caprice, en nargue de Louvois, le même soir qu'il fit une duchesse de la Vallière, en nargue de la reine et de sa coterie. Lauzun voulut le baptême du feu. Il partit pour l'armée. La cour parut vide ; les hommes se battaient les flancs pour être amusants, ils semblaient stupides ; les femmes soupiraient langoureusement ; le grand Louis s'ennuyait et pestait de se sentir ennuyeux. Enfin on parlait tant des prouesses de Lauzun, qu'un ami lui écrivit : « Ne soyez point si brave, et si c'est la guerre qu'il vous « faut, revenez ; vous pourrez la faire sans quitter la cour. »

« Lauzun revient. La charge de grand maître de l'artillerie, que le roi lui avait

promise est vacante : il la demande; on le promène. Lauzun surprend des airs singuliers, voit qu'on chuchote et qu'on intrigue, va trouver la Montespan, qui avait succédé à la pauvre Louise, et est frappé de la chaleur de ses promesses. Il veut à tout prix savoir à quoi s'en tenir, et ne recule pas devant le plus hardi moyen. Il séduit une chambrière, et se fait cacher sous le lit même de la maîtresse du roi. Quel trou, bon Dieu, fait à la peau du grand monarque !

« Le soir, il offre galamment son bras à la marquise, qui l'accepte en souriant de la manière la plus aimable ; puis il se penche à son oreille, et lui redit mot pour mot la tendre et intime conversation qu'il avait entendue à plat ventre et dans laquelle on l'endommageait fort. Athénaïs n'avait qu'à s'évanouir ; c'est ce qu'elle fit.

« Le lendemain, Lauzun, pour déconcerter par une brusquerie les événements préparés, somme le roi de tenir sa promesse ; Louis refuse. Lauzun brise son épée, et dit qu'il ne veut plus servir un prince qui lui manque si vilainement de parole ; le grand roi, hors des gonds, lève sa canne... et la jette par la fenêtre pour ne pas frapper un gentilhomme.

« A quelques jours de là, M. de Rochefort écrouait Lauzun à la Bastille.

« Louis ne tarda pas à être honteux de sa rigueur ; le vide laissé par Lauzun lui était encore plus désagréable que ses succès : il le rappela. Lauzun fit de la coquetterie, et finit par consentir à sortir de prison avec la charge de capitaine des gardes..... »

M. Ch. de la Rounat avait trouvé sa voie dans la littérature, il eut dû écrire des portraits, il fit de la critique théâtrale, appliquant cette phrase qui le peint tout entier, hélas ! « J'ai passé ma vie à attendre quelque chose, sans but défini ; je n'ai jamais été qu'une inspiration vague, ondoyante et confuse. »

En poésie, il a fait de jolies choses, et l'apologue suivant, où il montre le cœur de la femme comme le trésor le plus précieux, est d'une ravissante facture :

Aux rives de Ceylan un plongeur solitaire
Sur le rivage errait, un matin, tout rêveur.
Il s'en allait pleurant : « Hélas ! quelle misère,
« Disait-il, à quoi bon fouiller ta profondeur,
« Mer ingrate ! Vingt fois j'ai plongé sur ta grève
« Et toujours vainement ! Indigence et malheur,
« Voilà mon lot ! Pourtant, hier, j'ai fait un rêve,
« J'ai songé qu'en plongeant je trouvais un trésor.
« Mais pour moi cette plage est inféconde et nue,
« Et j'ai cherché déjà, tant et tant... — Cherche encore ! »

Répondit une voix, comme d'en haut venue.
« O Brahma, dit l'Hindou, frappé de cette voix,
« J'obéis ! En toi seul je mets mon espérance,
« Donne-moi le bonheur ou finis ma souffrance !
« Je vais chercher ; mais c'est pour la dernière fois ! »
A ces mots, il s'élance, et l'onde se referme...
Bientôt il reparaît !... Il étreint dans sa main
Une coquille où tient toute sa joie en germe...
Il veut l'ouvrir ! — « Non, non, lui dit la voix, demain ! »
Haletant et craintif, il court à sa cabine,
Dépose sa trouvaille avec un saint respect...
Plein de trouble, il s'enfuit, de peur d'être profane !
Errant sur les rochers, la nuit vint, il allait...
De ses désirs, peuplant la vaste solitude,
Nombreux, comme au champ noir des cieux qu'il contemplait,
Des astres scintillants l'éparse multitude.
Tant que l'aube, à la fin, vint blanchir l'Orient.
Voici le jour !... le jour !... Il court à sa demeure,
Il dévore l'espace, il vole impatient,
Anxieux, éperdu !... C'en est fait, voici l'heure
Où va se décider sa fortune et son sort !...
O prodige inouï ! De la coquille verte
Le disque est agrandi !... Par un divin effort,
De cet étui nacré, la valve est entr'ouverte...
    Une femme y repose et dort !
Son œil s'ouvre et sourit !... Elle se lève et pose
    Sa main dans celle du plongeur... —
« Et la perle ? dit-il. » — Alors, de son doigt rose,
    La douce enfant montre son cœur !

Le précieux volume que vient de publier M. Armand Bourgeois, **Voyage autour de l'appartement d'une grande dame au XVIIIe siècle**, livre plein d'attrait et de savoir, dans lequel l'auteur fait revivre une époque séduisante à tous égards, mérite une mention toute spéciale, parce qu'il marque une évolution dans le talent d'un écrivain qui s'affirme dans la voie où nous croyons qu'il doit demeurer et persévérer.

M. Armand Bourgeois, dans un petit opuscule, l'*Éventail*, s'essayait dernièrement dans cet art charmant de détailler les colifichets féminins : l'Éventail l'avait séduit, et il avait traité son sujet avec toute la délicatesse de son talent ; mais il a élargi le cadre dans lequel son érudition peut se mouvoir à l'aise.

Esprit distingué, M. Bourgeois a le don de plaire aux dames et de causer avec elles d'art et de curiosité, sans les écraser sous la morgue du savant ; de

temps à autre, il leur décoche un madrigal ou un sonnet, et, sous prétexte d'introduire un jeune provincial dans la vie parisienne, il le conduit dans l'appartement d'une des dames de la cour de Louis XV.

Décrire les gracieuses œuvres d'art dont peut s'entourer une jolie femme est chose assez ordinaire, et les livres techniques ne manquent pas ; mais faire vivre tous ces précieux objets en les animant par la présence des êtres pour lesquels ils ont été créés, est plus difficile, et c'est en cela qu'excelle M. Bourgeois.

Le livre de M. Jacques Lozère, **Mariages aux champs**, a une saveur toute particulière de simplicité qui convient parfaitement au milieu où se passe l'action de son très intéressant roman. Oh ! l'action n'est pas des plus compliquées, et l'on n'y trouve aucune violence, mais l'auteur sait captiver l'attention de ses lecteurs sans jeux de scènes, sans dramatique conclusion.

Une femme, une parisienne, épouse un gros fermier de la Brie. Elle a des aspirations autres que celles pouvant convenir à l'épouse d'un gros cultivateur très distingué et instruit, du reste; mais, peu à peu, le mari prend les habitudes, le goût et la tournure des hommes de son métier, elle s'aperçoit qu'un certain idéal manque autour d'elle. Elle cherche, ne rencontre peut-être pas, et, finalement, résignée, laisse couler sa vie dans une monotonie qui, du moins, n'aura pas les cruautés du remords.

On pourrait peut-être reprocher à l'auteur de cette étude de s'être laissé entraîner à raconter deux romans à la fois, et de n'avoir pas traité suffisamment le portrait de Germaine, cette fille des champs qui sait aussi se résigner à son sort ; mais on doit supposer que Jacques Lozère n'a introduit, après coup, cette jolie et trop idéale figure que dans le but de montrer qu'en somme, les tempéraments ardents trouvent bien plus l'apaisement au milieu de la belle nature que dans les villes.

Que d'esprit, de gaieté et d'intérêt on rencontre dans le **Grappinus de Gigondas** de M. Tiennot des Ablettes! Voilà un roman franc-comtois avec lequel on ne peut s'ennuyer et dans lequel chaque portrait est une trouvaille : M. Grosbois, le maire, Grappinus, le magister, le héros du livre, sont des types à dérider le plus hypocondriaque, et tout cela sans qu'un mot puisse effaroucher qui que ce soit.

Terminons en félicitant M. A. Gobin, l'auteur d'**Un conseil de famille**, qui vient de nous donner sous ce titre: **Pierre l'Abs**, un très dramatique récit, œuvre d'un écrivain soucieux de faire toujours mieux.

Pierre l'Abs est un criminel, il est vrai, mais les circonstances seules ont été la cause de sa chute, et il se fût sans doute relevé, sans la femme qui fut son mauvais génie; de sorte que le héros du roman reste toujours sympathique et que le roman de M. A. Gobin sort de l'ordinaire des récits populaires où abondent les coups de couteau.

ALEX. LE CLÈRE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Nous annoncions il y a huit jours, dans la « Nouvelle Bibliothèque littéraire », une étude magistrale de M. Dupuy, intitulée: **Victor Hugo, l'homme et le poète.** M. Faguet, qui tient actuellement avec beaucoup de talent le feuilleton dramatique de **La France,** nous envoie ses **Études littéraires sur le XIXe siècle,** qui sont un véritable régal pour les lettrés en même temps qu'un précieux auxiliaire pour les professeurs de nos lycées et collèges. Le volume commence par Chateaubriand, se continue par Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Alfred de Musset, Prosper Mérimée, Théophile Gautier, Michelet et il finit par George Sand et Balzac. M. Faguet, laissant de côté le théâtre qu'il réserve pour un prochain volume, a su, avec beaucoup d'originalité et de pénétration, nous montrer le caractère de notre littérature de 1800 à 1840, littérature d'imagination et de sentiment, sur laquelle les écrivains étudiés dans ce nouveau volume ont jeté un éclat extraordinaire et laissé dans nos esprits une trace profonde. Le succès du livre de M. Faguet nous paraît assuré.

Sous ce titre : **Nouveaux mélanges d'histoire et de littérature,** M. Désiré Nisard a réuni une série d'études qui compteront parmi les œuvres les plus achevées de l'éminent académicien, et qui exciteront certainement une grande curiosité historique et un vif intérêt littéraire.

L'Étude sur la vie privée au XVe siècle en Anjou, par M. André Joubert, ouvrait la série de ses publications sur les mœurs et les usages de cette province, pendant les dernières années du moyen âge et au temps des

Valois. Ce premier volume, présenté au concours des Antiquités de la France, en 1885, a obtenu l'une des mentions honorables décernées par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Dans un autre livre paru l'an dernier et consacré aux **Aventures de Louis de Clermont, sieur de Bussy d'Amboise, gouverneur d'Anjou (1549-1579)**, l'écrivain dont nous nous occupons avait entrepris de raconter les cruelles souffrances endurées par les Angevins et par les habitants des régions voisines, sous la tyrannie de l'un des plus célèbres mignons de la cour de Henri III.

Il termine aujourd'hui la trilogie, en retraçant dans un travail spécial, **Les misères de l'Anjou aux XVe et XVIe siècles.** Une analyse sommaire permettra aux lecteurs de l'œuvre de M. Joubert d'apprécier l'intérêt et la variété des questions successivement traitées dans le cours de cet important ouvrage.

Les Gueux en Anjou, leur organisation, leurs mœurs et leur langage. — C'est en 1498 que les Bohémiens ou Égyptiens, qui formaient l'une des tribus de l'armée des classes dangereuses, parurent pour la première fois dans l'Anjou. Mais les gueux étaient organisés déjà dans ce pays, depuis le commencement du siècle. François Villon, le poète des déclassés, l'auteur des ballades en jargon, était venu à Angers en 1547. La redoutable et turbulente corporation conservera ses statuts, ses cadres, ses mœurs et son argot, jusqu'à la Révolution française.

Les misères de la guerre en Anjou et les doléances des habitants. — Les désastres prolongés de la guerre de Cent ans avaient épuisé la France, aux XIVe et XVe siècles. Les luttes religieuses portèrent, à leur tour, un coup funeste à la prospérité de l'Anjou. Pendant quarante ans, cette contrée fut mise au pillage. Le tableau des épreuves supportées par la population, sous la Ligue, où le mal semblait être arrivé à son comble, excitera la pitié du lecteur. Les populations, écrasées sous le fardeau, ne cessaient d'exhaler leurs plaintes douloureuses par la voix des magistrats chargés de défendre leurs intérêts méconnus.

Les ravages de la peste en Anjou. — Pendant toute la durée du XVIe siècle, la peste, qui avait dépeuplé l'Anjou au moyen âge, décima la cité angevine et les campagnes environnantes. Les anciens registres des délibérations et conclusions de l'hôtel de ville énumèrent les moyens employés pour entraver la marche du terrible fléau et pour rassurer les habitants. Il est à remarquer que, sauf de rares défaillances, tous les corps constitués, les médecins, les membres du clergé, les ordres religieux s'acquittèrent de leurs devoirs en-

vers les malades atteints de la contagion, avec un zèle et un dévouement dignes de tous les éloges.

René de la Rouvraye, dit le diable de Bressault (*1560-1572*). — Parmi les huguenots féroces qui saccagèrent l'Anjou et le Maine, René Rouvraye, sieur de Bressault, mérite d'être cité au premier rang. La renommée de ce brigand fanatique est restée légendaire. Après avoir mis tout le pays à feu et à sang pendant douze années, il subit enfin le châtiment de ses crimes. Arrêté le 8 octobre 1572, il fut conduit dans les prisons d'Angers par le prévôt des maréchaux. Le 10 novembre, il fut décapité sur la place du Pilori. Le bourreau porta ensuite cette tête sanglante à Château-Gontier, et l'exposa, au bout d'une pique, sur l'une des tours des Grands-Ponts, comme un sinistre épouvantail.

Un des chapitres les plus curieux du livre est certainement *Le Piquemouche, commenté et annoté* (1592).

— Après la victoire remportée à Craon par les ligueurs sur les royaux, le capitaine La Vallée, ardent partisan du duc de Mercœur, composa une chanson satirique « en vers liriques, appelez *Picques-mouches*, pour ce qu'ilz picquent ceulx qui ont fait ledict siège, » dit le chroniqueur Jehan Louvet dans son curieux journal. Cette contre-partie angevine de la « satyre Mennippée » égaya fort les bourgeois amis de « MM. les princes catholiques de la Saincte-Unyon » et excita leur verve railleuse. Elle fourmille de traits mordants, d'allusions piquantes et de saillies gauloises.

Enfin le volume se termine par *Les exactions de la garnison du Plessis-Bourré, sous la ligue* (1593-1596.) — *Délits, crimes et supplices dans le Craonnais au XVIe siècle.* — *Un procès de sorcellerie en Anjou au XVIe siècle* (1508.) — *Procès criminel de Grégoire le Taillandier, voleur et empoisonneur* (1501). — *Procès criminel de Guillemine la Robelotte, empoisonneuse* (1501-1502). — Une série de pièces justificatives, choisies parmi les documents les plus intéressants, complètent ce volume, qui trouvera certainement, en Anjou et parmi le public lettré, un accueil aussi favorable que les deux précédents ouvrages dont il est le complément.

L'Ame de l'enfant : Observations sur le développement psychique des premières années, par W. Preyer, professeur à l'université d'Iéna, traduit d'après la deuxième édition allemande par H. de Varigny.

M. Preyer n'est pas un inconnu pour le public scientifique français : ses travaux de physiologie l'ont placé au premier rang parmi ses collègues d'Alle-

magne.— La publication, dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, de ses *Eléments de physiologie générale*, traduits par M. Jules Soury, l'a fait connaître des philosophes de notre pays.

L'auteur est arrivé à tenir un journal s'étendant de la naissance de son fils jusqu'à la fin de la troisième année. Il l'observait, chaque jour, à trois reprises au moins : le matin, à midi et le soir ; et comme il cherchait à le protéger autant que possible contre les dressages accoutumés, il a trouvé chaque jour un fait de psycogénèse à noter. Les faits essentiels de son journal se trouvent résumés dans ce livre.

Cet ouvrage présentera donc, pour qui s'intéresse à ces questions, psychologue, médecin ou même homme de culture générale, un programme d'expériences et d'observations, un résumé des questions à étudier et de la façon dont il faut les étudier. Il rendra de grands services à la psychologie en encourageant les observateurs et surtout en leur donnant une méthode d'observation précise et rigoureuse.

Le quatrième et dernier volume des **Principes de sociologie de Herbert Spencer**, traduits de l'anglais par *M. E. Cazelles*, vient de paraître dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. — Ce volume est consacré aux *Institutions ecclésiastiques*.

L'auteur suit l'évolution de l'idée religieuse chez tous les peuples sauvages ou civilisés ; il montre, chez les peuples primitifs, la sorcellerie et les pratiques religieuses se confondant, puis le sacerdoce, apanage du souverain, délégué aux prêtres, qui envahissent successivement toutes les fonctions militaires et civiles. L'ouvrage se termine par une étude sur *l'avenir de la religion*. Suivant Herbert Spencer, l'accroissement des forces de l'esprit et de l'étendue des connaissances élèvera plutôt qu'il n'abaissera le sentiment religieux, mais en le dégageant de toutes les pratiques, pour le conduire à la croyance en un Être inscrutable partout manifesté, dont on ne peut concevoir ni le commencement ni la fin.

Ainsi se trouve terminée cette importante publication dans laquelle les historiens, comme les philosophes, trouveront le résumé de longues et patientes recherches, et des vues originales sur le développement des institutions humaines.

Du Spitzberg au Sahara, Etapes d'un naturaliste. — Le Spitzberg. — Le cap Nord.— Les glaciers des Alpes.— Florence.— Côtes de l'Asie Mineure,

de la Syrie et de l'Egypte.— Alger. — Bône et le Sahara, par Charles Martins. professeur à la Faculté de Montpellier, directeur du jardin des Plantes.

Un beau volume in-8° avec 16 planches hors texte, sur papier teinté et une couverture artistique en chromotypographie. — M. Charles Martins est un savant du premier ordre et un littérateur distingué ; il nous fait assister aux plus beaux spectacles de la nature, il nous promène aux banquises, au cap Nord, sur les glaciers des Alpes, en Provence et en Italie, sur les côtes de la Méditerranée, depuis Alexandrie jusqu'à Constantinople, et nous entraîne à sa suite dans les jardins d'Alger et sur les sables du Sahara : avec un tel guide, le voyage est un charme continu.

Une nouvelle Grammaire latine. M. Louis Havet, professeur de philologie latine au Collège de France, vient de faire paraître à la librairie Hachette, un *Abrégé de Grammaire latine à l'usage des classes de grammaire*. On voit avec plaisir un érudit aussi versé dans les découvertes les plus récentes de la philologie en France et à l'étranger s'inspirer de la méthode du vieux Lhomond, qu'il met au courant de la science moderne pour nous donner un livre élémentaire, à la fois très savant et très simple ; il s'en explique dans sa préface en ces termes :

« La grammaire que j'ai la plus pratiquée en composant celle-ci, c'est la grammaire de Lhomond, livre qui a certains défauts voyants,mais dont il ne faut pas se moquer vite. Je l'ai étudiée ligne à ligne avec le plus grand fruit, et je m'en suis inspiré beaucoup.

« De toutes les modifications essayées dans ce livre, la plus grande, celle qui commande le plan tout entier, n'est que le développement d'une tentative de Lhomond.

« Cette modification consiste à rejeter la division traditionnelle des grammaires en deux parties, contenant, l'une la morphologie, et l'autre, la syntaxe.

Dirons-nous que c'est une réhabilitation de la vieille grammaire de Lhomond ? Au fond, M. Havet, qui en a vu tous les défauts, ne serait pas de notre avis.

Mais, dans tous les cas, ce patronage empêchera M. Havet d'être traité de novateur à outrance,alors qu'il entreprend de donner aux enfants des classes élémentaires, avec une clarté admirable et dans un ordre logique, les règles essentielles de la langue latine.

Les Statues de Paris, par Paul Marmottan. — Dans cet ouvrage, où figurent toutes les statues célèbres et populaires de Paris (même les plus récemment inaugurées), l'auteur étudie avec un soin égal la biographie du héros, le côté artistique de l'œuvre et les rapports du monument avec [l'histoire de la ville. Les excellentes gravures de Goutzviller rappellent les promenades dans la capitale, tandis que le texte instruit sans fatigue.

L'éditeur Westhausser vient de mettre en vente un charmant monologue, **La Quêteuse**, par M. Arnaud, dit par M[lle] Reichemberg, de la Comédie-Française. Par son titre, ce monologue a sa place assurée sur les programmes de toutes les fêtes de charité.

Henri Litou.

Le Directeur-Gérant : H. Le Soudier.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

TABLE DES OUVRAGES

DONT IL A ÉTÉ TRAITÉ DANS LE ~~TREIZIÈME~~ VOLUME. — Nos 136 A 147

---

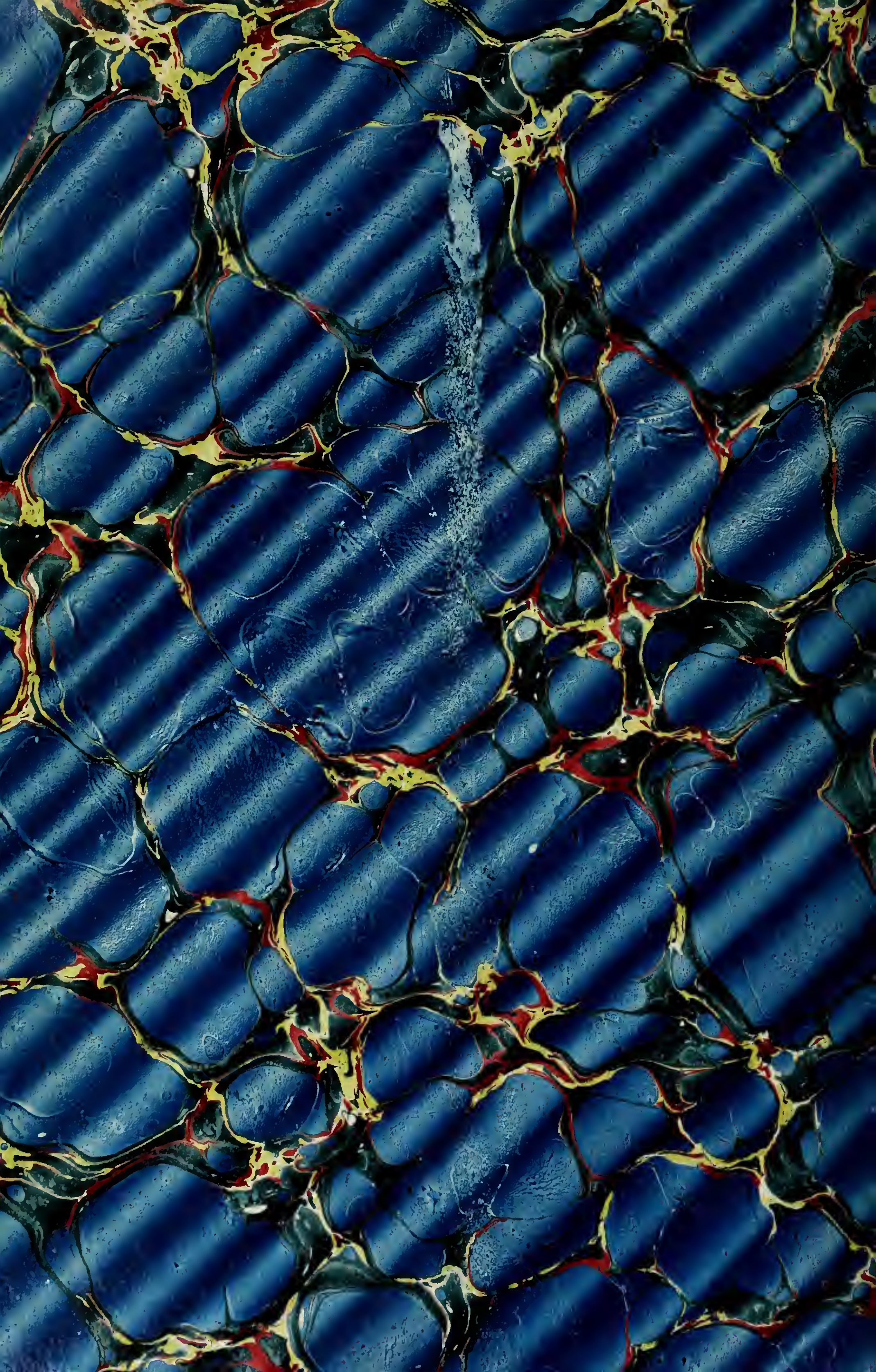
586 *La Brêche aux loups.* — ADOLPHE RACOT. — Librairie moderne, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
602 *Le Calvaire.* — OCTAVE MIRBEAU. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. . . . . . 3 50
582 *Céleste Prudhommat.* — GUSTAVE GUICHES. — Librairie moderne, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
440 *Chasses de Mer et de Grèves.* — CHARLES DIGUET. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
505 *Le Château tragique.* — H. WOOD. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
578 *Chimère.* — EUGÈNE MOUTON. — Librairie moderne, 1 vol in-18 . . . . . . 3 50
614 *Cinquante mille milles dans l'Océan Pacifique.* — ALBERT DAVIN. — E. Plon, Nourrit et Cie . . . . 4 »
430 *Un cœur de Muse.* — MARIE-ÉDOUARD LENOIR. — G. Fisbacher, 1 vol. in-18. 2 »
558 *Cœur Malade.* — AIMÉ GIRON. — Henri Gauthier, 1 vol. in-18 . . . . 3 »
538 *La Comédie politique.* — PAUL DHORMOYS — Firmin Didot et Cie, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
423. *Les Compagnons de Vau-de-Vire.* — GASTON LAVALLEY. — E. Dentu, 1 vol. in-18 . . . . 3 »
592 *La Comtesse de Kéroual.* — XAVIER DE MONTÉPIN. — E. Dentu, 2 vol. in-18. 6 »
607 *Le Comte Xavier.* — HENRI GRÉVILLE. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18. 3 50
449 *La Confession de Mme de Weyre.* — AMÉDÉE PIGEON. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
489 *Confidences d'une Modiste.* — J. METTON DE LA PERRIÈRE. E. Giraud et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
428 *Contes du Moulin-Joly.* — CHARLES DIGUET. — E. Dentu, 1 vol. in-18. . . . 3 »
536 *Contes et Légendes scandinaves.* — FRÉDÉRIC DOBRITZ — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
539 *Contre le Flot.* — A. CLAVEAU. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. . . . . . . 3 50
561 *Correspondance authentique de Ninon de Lenclos.* — EMILE COLOMBEY. — E. Dentu, 1 vol. in-18 . . . . 5 »
450 *La Côte d'Adam.* — ANGE BÉNIGNE. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
14 *L s Coulisses.* — AURÉLIEN SCHOLL. — Victor Havard, 1 vol. in-18 . . . . . 3 50
24 *La Création de l'homme.* — H. DU CLEUZIOU. — Camille Flammarion. . . .
490 *La Crémation.* — Dr E. DE HORNSTEIN. — E. Dentu, 1 vol. in-18 . . . . . . 3 50
451 *La Criminalité comparée.* — G. TARDE. — Félix Alcan, 1 vol. in-8. . . . . 2 50
14 *Dans la Tourmente.* — PHILIPPE DESPLAS. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. . 3 50
622 *Dans l'Train.* — GYP. — Victor Havard, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
626 *Les demoiselles Goubert.* — MOREAS ET ADAM. — Tresse et Stock, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
607 *Dernières Nouvelles.* — COMTE LÉON TOLSTOÏ.— Nouvelle librairie parisienne, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
557 *Deux Générations.* — LÉON TOLSTOÏ. — Perrin et Cie, 1 vol. in-18. . . . . . 3 50
510 *Dictionnaire étymologique et explicatif de la langue française et spécialement du langage populaire.* — CHARLES TOUBIN. — Ernest Leroux, 1 vol. in-8. . . . . 15 »
587 *Dimanches et fêtes.* — J. TRUFFIER. — Tresse et Stock, 1 vol. in-18. . . . 2 50
426 *Dos à Dos.* — CHARLES MÉROUVEL. — E. Dentu, 1 vol. in-18. . . . . 3 »
520 *La double vue.* — PIERRE MAEL. — L. Frinzine, et Cie . . . .
607 *Un Drame en Russie.* — RENÉ DE POUT-JERT. — E Dentu, 1 vol. in-18. . . 3 »
564 *Le Droit au Capital.* — LE SOLITAIRE. — A Ghio, 1 vol. in-18. . . . . . . 3 50
638 *Du Spitzberg au Sahara.*— CHARLES MARTIUS. — J.-B. Baillère et Fils, 1 vol. in-8 . . . . 10 »
615 *L'Egalité des Sexes en Angleterre.* — FÉLIX RÉMO. — Nouvelle Revue. . . . 4 »
588 *L'Eloge de la vieillesse.* — V. BARBIER. — Perrin et Cie, 1 vol. in-18. . . . 2 50
411 *L'Empereur Guillaume et son règne.* — EDOUARD SIMON. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. . . . . 7 50
435 *L'Enfant de trois à sept ans.* — BERNARD PEREZ. — Félix Alcan, 1 vol. in-8 . . . . 5 »
620 *L'Enfer d'une femme.* — PAUL D'ORCIÈRES. — L. Frinzine et Cie, 1 vol. in-18. 3 50
562 *L'Enseignement Commercial.* — EUGÈNE LÉAUTAY. — Librairie Comptable, 1 vol. in-8. . . . . 7 50
413 *L'Esprit du Boulevard.* — AURÉLIEN SCHOLL. — V. Havard, 1 vol. in-18. . 3 50

607 *L'Esprit souterrain.* — Théodore Dostoievsky, E. Plon, Nourrit et Cie (Traduction de E. Lapérine et Ch. Morice) 1 vol. in-8. . . . . 3 50
429 *Essais de Critique.* — Charles Fuster. — E. Giraud et Cie, 1 vol. in-18 . . 3 50
561 *Etudes historiques sur le XVIe et le XVIIe siècle en France.* — Gabriel Hanotaux. — Hachette et Cie, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
635 *Etudes littéraires sur le XIXe siècle.* — Emile Faguet. — Lecène et Oudin.
488 *L'Evadé.* — Raoul de Navery. — Henri Gautier, 1 vol. in-18. . . . . . . 3 50
435 *L'Expansion Coloniale de la France.* — De Lanessan. — Félix Alcan, 1 vol. in-8. . . . . 12 »
423 *Faïences et Porcelaines.* — Alexis Martin. — A. Hennuyer, 1 vol. in-18. . 3 50
432 *Les Faiseurs.* — Alexis Pisemsky. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18. . 3 50
414 *Farces amères.* — Henri Rochefort. — V. Havard, 1 vol. in-18 . . . . . 3 50
586 *Une faute de Jeunesse.* — Alexandre Boutique. — L. Frinzine et Cie, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
15 *La Femme endormie.* — Pierre Sales. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18 . . 3 50
433 *Fénélon.* — Gaston Bizos. — Lecène et Oudin, 1 vol. in-8. . . . . 1 50
490 *La Fiancée du Condamné.* — Henri Demesse. — Jules Lévy, 1 vol. in-18. . 3 50
621 *Figures étranges.* — Th. Bentzon. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
609 *Filles d'Allemagne.* — Matias Vallady. — Paul Ollendorf, 1 vol. in-18 . . 3 50
15 *Florestac et Pintardeau.* — Charles Chrétien. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. 3 50
476 *Foglie al vento.* — Carlo Carafa de Noja. — H. Le Sourdier, 1 vol. in-18. 10 »
407 *Les Français en Californie.* — Daniel Lévy. — E. Terquem, 15, boulevard Saint-Martin, 1 vol in-8. . . . . 7 »
520 *La France Chevaleresque.* — Paul Renau. — Marpon-Flammarion, 1 vol. in-18. . . . . 4 »
593 *La France juive devant l'opinion.* — E. Drumont. — Marpon-Flammar. 1 vol in-18 . . . . 3 50
597 *Frédéric Kœnig et l'invention de la presse mécanique d'imprimerie.* — Théodore Gocbel. — Traduction d. Paul Schmidt. — Paul Schmidt, 1 vol. in-8 . . . . 10 »
16 *Une Gauche célèbre.* — Gyp. — Ed. Monnier et Cie, 1 vol. in-18. . . . . . 3 50
560 *Le Général René Moreaux.* — Léon Moreaux. — Firmin-Didot, 1 vol. in-18 . 3 50
539 *Le Général Skobeleff.* — Madame Adam. — Nouvelle Revue, 2 vol in-18. . . 2 »
504 *Les Gens de la Vieille-Roche* — Hippolyte Verly. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18. 3 50
414 *La Grâce.* — Oscar Méténier. — E. Giraud et Cie, 1 vol. in-18. . . . . . . 3 50
488 *La grande Vie.* — Paul Bquet. — Jules Lévy, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
634 *Grappinus Gigondas.* — Hennot des Ablettes. — L. Frinzine, 1 vol. in-18. 3 50
570 *Guerre aux maris.* — Georges Vauthier. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. 3 50
433 *Les Haras de France.* — Ed. Cavailhon. — E. Dentu, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
431 *L'Histoire Coutenceau.* — Georges Pradel. — E. Dentu, 1 vol. in-18 . . . 3 »
611 *Histoire de la Science politique dans ses rapports avec la morale.* — Paul Janet. — Félix Alcan. . . . . 10 »
435 *Histoire et Géographie des Colonies de la France.* — Ch. Bellanger. — E. Dentu, 1 vol. in-18 . . . . 3 »
433 *Homère.* — M. Couat. — Lecène et Oudin, 1 vol. in-8 . . . . 1 50
488 *L'Homme à la plume noire.* — Georges Duval. — E. Dentu, 1 broch. in-4 . 3 »
16 *L'Honneur de Suzanne.* — Henri Leriche. — E. Dentu, 1 vol. in-18. . . . 3 50
610 *L'Hypnotisme et les Etats analogues.* — Gille de la Tourette. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-8. . . . . 7 50
16 *L'Incendie des Folies-Plastiques.* — Abraham Dreyfus. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
453 *In Jharbot de Bouquet-Saintonjhouë.* — Pierre Marcut. — A. Ghio, 1 vol. in-18 . . . . 3 »
613 *L'Instituteur.* — Revue dirigée par M. Vessiot. — Lecène et Oudin . . . .
503 *Irène.* — Princesse Olga Cantacuzène-Altiéri. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18. 3 50
541 *L'Irréligion de l'avenir.* — M. Guyau. — Félix Alcan, 1 vol. in-8 . . . . 7 50
441 *Jean-de-Jeanne.* — Emile Pouvillon. — Alphonse Lemerre, 1 vol. in-8 . . . 3 50
471 *Jeanne de Mercœur.* — Pierre Sales. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18. . . . 3 50
441 *Jeanne et Jean.* — G. Salicis. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
458 *Jeu Mortel.* — François Oswald. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
427 *Les jeunes gens à marier.* — Anaïs Ségalas. — Auguste Clavel, 1 vol. in-18. 2 50

554 *Joconde Berthier.* — Mario Uchard. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
592 *Les Jours de soleil.* — Adolphe Thalasso. — A. Lemerre, 1 vol. in-18. . . . 2 »
16 *Journées de vacances.* — Jules Claretie. — E. Dentu, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
410 *Le Juif.* — J. I. Kraszeweski. — E. Dentu, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
410 *Les Juifs rois de l'époque.* — A. Toussenel. — Marpon et Flammarion, 2 vol. in-18 . . . . 7 »
16 *La Jupe.* — Léo Trezenik. — Ed. Monnier et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 5 »
455 *Krotkaïa.* — Th. Dostoievsky. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18 . . . 3 50
505 *Lesbia.* — Catulle Mendès. — M. de Brunhoff, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
561 *Lettres à Babet.* — E. Boursault. — A. Quantin, 1 vol. in-8 . . . . 8 »
465 *Lettre au général Boulanger.* — Le Général J. W. — Jules Lévy, 1 broch. in-4. . . . . 1 »
467 *Leur utopie et la mienne.* — Pierre-Alfred Brun. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
608 *La Lionne d'Odessa.* — Louis de Soudak. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18 . . 3 50
426 *Lolo.* — Alexis Bouvier. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18 . . . . . 3 50
478 *Lucette.* — Edouard Cadol. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
457 *Madame de Villeféron jeune.* — Léon de Tinseau. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18 3 50
457 *La Madone.* — Jacques Normand. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. . . . . . 3 50
616 *Le Magnétisme animal.* — A. Binet et Ch. Ferré. — Félix Alcan. 7 50
472 *La Maison de malheur.* — Elie Berthet. — E. Dentu, 1 vol. in-18. . . . . 3 »
620 *Mal assortis.* — André Mouezy. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18. . . 3 50
615 *Les Mammifères et leurs ancêtres Geologiques.* — O. Schmidt — Félix Alcan. 6 »
564 *Manuel de la Bonne Société.* — C^sse^ de Valresson. — A. Ghio, 1 vol. in-8. . 2 50
506 *Ma Prison.* — Henri des Houx. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. . . . . . 3 50
397 *Marc le Nihiliste.* — Gontcharoff. — E. Plon, Nourrit et Ce, 1 vol. in-18. . 9 50
592 *Le Mari.* — Emile Richebourg. — E. Dentu, 3 vol. in-18. . . . . 9 »
634 *Mariages aux Champs* — Jacques Lozère. — Albert Savine, 1 vol. in-18. . 3 50
492 *La Marine des Vikings.* — Alfred Ravet. — Julien Lecerf, 1 vol. in-8. . . 1 »
607 *Mes mémoires.* — Comte Léon Tolstoi (Traduction de E. Lapérine). — Perrin et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
414 *Mes Tiroirs.* — Raoul Frary. — V. Havard, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
487 *Les microbes humains.* — Louise Michel. — E. Dentu, 1 vol. in-8. . . . . 3 »
635 *Les Misères de l'Anjou au XVe et au XVIe siècle.* — André Joubert. — A. Lechevalier, 1 vol. in-8. . . . . 5 »
410 *Misères oubliées.* — S. de Lapeyrouse. — Maurice Dreyfous, 1 vol. in-8. . . 3 50
609 *Le Monde Occulte.* — A. P. Sinnett. — Georges Carré, 1 vol. in-18. . . . 3 50
489 *Monsieur Azédo.* — J. Metton de la Perrière. — E. Giraud et Cie, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
609 *Monsieur le Marquis.* — Claire Vautier. — Marpon Flammarion, 1 vol. in-18. 3 50
433 *Les Mois aux Champs.* — G. de Cherville. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
490 *La Mort.* — Comte Léon Tolstoï. — Perrin et Cie, 1 vol. in-18. . . . . . 3 50
18 *Le Mystère de Mantes.* — A. Pagès et H. Hazart. — E. Dentu. . . . . . . 3 »
558 *Nella.* — Martial Moulin. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18 . . . . . 3 50
557 *Nell Horn* (de l'Armée du salut). — J.-H. Rosny. — E. Giraud et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
426 *Nizelle.* — Eugène Muller. — A. Hennuyer, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
552 *Nos Plaies.* — Paul Roinard. — Ch. Dumont, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
635 *Nouveaux mélanges d'histoire et de littérature.* — D. Nisard. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
627 *Nouvelles gauloises.* — Ch. Lexpert. — A. Ghio, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
592 *Les Nuits blanches.* — Adolphe Thalasso. — A. Lemerre, 1 vol. in-18 . . . 2 »
607 *Oblomoff.* — Yvan Gontcharoff (Traduction de P. Artamoff et Ch. Deulin), Perrin et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
24 *Des Offices de notaire.* — Albert Amiaud. — Journal des notaires, 1 vol. in-18. . . . . 1 »
414 *Paradoxes féminins.* — Henry Fouquier. — V. Havard, 1 vol. in-18. . . . 3 50
475 *De Paris à Berlin.* — Victor Tissot. — Fetcherin et Chuit, 1 vol. in-18. . 1 25
586 *Paroles dans l'épreuve.* — Paul Lheureux. — Paul Ollendorff, 1 plaq. in-8. 1 »
16 *Paul Bruyère.* — Zénon Viret. — Paul Ollendorff . . . .

410 *Pauvre Moschko!* — K. E. Franzos. — Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18. . . 3 50
18 *Petits Contes d'un philosophe.* — M. Jacquinet. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
634 *Pierre l'Abs.* — A. Gobin. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
434 *Pitt et Frédéric-Guillaume II.* — J. M. Creux.— Perrin et Cie, 2 vol. in-18. 3 »
448 *La Pirardière le Bigame.*— Philibert et Audebrand.— E.Dentu,1 vol.in-18. 3 »
460 *La Populace.* — Par un républicain. — Jules Lévy, 1 vol. in-18. . . . . . 2 50
425 *Les populations Bretonnes.* — Yves Kano. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
590 *Portraits d'Outre-Manche.* — Marie Drousart. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
435 *Portraits Historiques.* — R. Chantelauze.— Perrin et Cie 1 vol. in-8. . . . 6 »
555 *Les Possédés.* — Th. Dostoievsky. — E. Plon, Nourrit et Cie, 2 vol. in-18. . 7 »
621 *Possession.* — Charles Epheyre. — Paul Ollendolf, 1 vol. in-18. . . . . . 3 50
447 *Pour être aimée.* — Duchesse Laurianne — E. Dentu, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
623 *Premiers Bourgeons.* — A. Linett. — Bonnedame et fils, 1 vol. in-18 . . . 1 »
614 *Les premiers principes des Beaux-Arts.* — J. Collier. — Félix Alcan . .
540 *Prenez garde aux Voleurs.* — G. Lévy Delmare. — Jules Lévy, 1 vol. in-8. 3 50
489 *Les Prétendants de Vivianne.* — Jean d'Étiau. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
594 *Princesse.* — Ludovic Halévy. — Calmann Lévy,1 vol. in-18. . . . . 3 50
638 *Principes de Sociologie* (IVe volume). — Herbert Spencer. — Félix Alcan, 1 vol. in-18. . . . . 3 75
461 *Les Pyrénées Françaises.* — Paul Perret. — H. Oudin, 1 vol. in-8. . . . . 36 »
410 *La Question Juive.* — Jacques de Biez. — Marpon et Flammarion,1 vol.in-18. 3 50
640 *La Quêteuse.* — M. Arnaud. — Westhausser, 1 vol. in-18 . . . . 1 »
623 *Quintessences.* — M. de Faramond. — Tresse et Stock, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
491 *Les Recettes de Famille.* — Le Prieur. — Henri Gauthier, 1 vol. in-18 . . . 3 »
467 *La Renaissance religieuse en France.* — Léon Lefébure. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
520 *Le roman d'un Grand Duc.*— Comte Alfanasi. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
397 *Le roman Russe.* — Vte E. M. de Vogüé.— E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-8. 7 »
506 *Romans d'Auvergne.* — Louis Fouquet. — A. Fayard. 3 50
22 *Rose Sauvage.* — Georges Maldague.— E. Dentu, 1 vol. in-18. . . . . . 3 »
629 *Royat Goudron.* — E. Bonnet.— A. Bract et Cie, 1 vol. in-8. . . . . . . 5 »
406 *La Russie au Soleil.* — Marius Vachon. — V. Havard, 1 vol. in 18. . . . . 3 50
608 *La Russie sous les Tzars.* — Stepniak. — Nouvelle librairie parisienne, 1 vol. in-8. . . . . 7 50
557 *Les Scandales de Paris.* — Anonyme. — Nouvelle librairie parisienne, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
489 *Le Secret de Herta.* — Frédéric de Spengler. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18. 3 »
520 *Le Secret de la falaise.* — Georges de Montar. — Calmann-Lévy . . . . .
411 *Sermons et allocutions.* — Zadoc Kahn — A. Durlacher, 1 vol. in-18 . . . 4 »
558 *Seuls.* — Francis Poictevin. — Tresse et Stock, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
431 *Si j'étais riche.* — Eugène Chavette. — E Dentu, 1 vol. in-18 . . . . . . 3 »
617 *Une singulière nuit de noces.* — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18. . . . 3 50
589 *Le Sire de Chautegrillet.* — Maurice Bouquet. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
467 *Les Sœurs hospitalières.* — Le Dr Armand Després. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
540 *Solfège poétique et musical.* Gustave Nadaud. — Hachette et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 1 50
474 *Sonnets mystiques.* — Jacques Villebrune. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
590 *Sophie-Adélaïde.* — X***. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
629 *Souvenirs.* — Charles de la Rounat. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18. 3 50
607 *Souveni s.* — Comte Léon Tolstoï. (Traduction d'Arvède Barine).— Hachette et Cie, 1 vol. in-18 . . . . 3 50
22 *Souvenirs d'Autan.* — Fonserauc. — Décembre-Blouvier . . . .
398 *Souvenirs de la Maison des morts.* — Et. Dostoïevsky. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18. . . . . 3 50

IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ. 5, RUE DE LUCÉ, A TOURS.




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED
Les Livres en 1881- études critiques et
analytiques
t. 12
AP
20
L6

